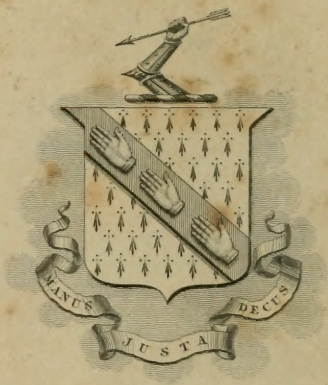
3 1761 07474850 0



IOHN DAWSON MAYNE.

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traverslempire01hb

A TRAVERS

L'EMPIRE BRITANNIQUE

AUTRES OUVRAGES

DE M. LE BARON DE HÜBNER

PUBLIÉS

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Promenade autour du monde; 7e édition. 2 vol. in-16, brochés, 7 fr. 50

Le même ouvrage, avec 48 gravures. 2 vol. in-16, brochés, 4 fr.

Le même ouvrage, en un magnifique volume in-4°, avec 316 gravures sur bois, d'après nos plus célèbres artistes, broché, 50 fr.

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 65 fr.

Sixte-Quint d'après des correspondances diplomatiques inédites; 2e édit. 2 vol. in-16, brochés, 7 fr. 50

12627. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

A TRAVERS

L'EMPIRE BRITANNIQUE

(1883-1884)

PAR

M. LE BARON DE HÜBNER

Ancien Ambassadeur, ancien Ministre

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

Droits de propriété et de traduction réservés

JV
1026
H8
t.1.

LIBRARY
SEP 15 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

768447

A TRAVERS

L'EMPIRE BRITANNIQUE

Palais Barberini, Rome, 25 avril 1883.

Dès mon enfance j'ai rêvé l'Inde. Plusieurs fois, comme j'étais près de partir, des obstacles imprévus firent échouer mes projets. Dans ma *Promenade autour du monde*, publiée il y a dix ans, j'énonçais l'intention d'aller visiter ce pays fabuleux. C'était un engagement pris envers moi-même, il est vrai, mais devant témoins. Que je le remplisse ou non, la chose peut être fort indifférente aux lecteurs de ma première circumnavigation ; mais la pensée de me manquer de parole à moi-même m'a hanté souvent, et, pendant mes séjours périodiques à Rome, je sentais comme un remords chaque fois que, dans ma bibliothèque, je passais devant un certain rayon contenant plusieurs volumes joliment reliés : ma *Promenade* avec les traductions dont elle a été honorée. Douce satis-

faction de la vanité d'auteur, mais non sans un mélange de trouble intime. Pour y mettre fin, je fis reléguer ces livres dans un coin de la salle où ils ne s'imposaient plus à ma vue. Ce matin, le hasard m'y a conduit et, à leur aspect, j'ai éprouvé les mêmes sensations désagréables. Ce fut alors que je me décidai à partir incontinent pour la péninsule Gangétique.

Tout voyageur prudent, avant de se mettre en route, fait examiner ses malles et, s'il compte affronter les tropiques, sa personne. Les coffres sont en bon état ; quant à ma santé, Esculape a vu et examiné ; Esculape trouve que, dans les conditions données, le grand âge comporte la grande locomotion.

Donc, partons pour l'Inde. Mais non par la voie banale du canal de Suez. Revenons plutôt aux anciennes allures. Doublons le Cap, ou, mieux encore, arrêtons-nous-y. Nous ajouterons à notre programme l'Australie et le Canada, et nous aurons fait un voyage presque complet *à travers l'Empire Britannique.*

Vienne, 30 mai.

Qu'il est doux de se trouver dans son nid, surtout à la veille de le quitter ! Comme je jouis du

commerce des miens et de mes amis ! Mais mon programme de voyage trouve près d'eux un accueil glacial. Ce sont surtout les dames qui m'exhortent, qui me grondent, qui me disent qu'à mon âge c'est de la folie. Et elles le pensent, à en juger par des regards furtivement échangés entre elles. Mon fils, quand je lui parle Inde et Australie, se renferme dans un silence respectueux. Le silence des peuples est la leçon des rois. Seulement cette leçon ne profite pas toujours.

Traveller's Club, Londres, 27 juin.

Mes préparatifs sont terminés. Lord Derby et Lord Kimberley m'ouvrent les portes officielles des colonies et de l'Inde, l'Amirauté m'introduit auprès de tous les commandants de ses stations navales, Lord Granville me munit de lettres précieuses pour des amis. Sir Bartle Frere m'en a donné tout un paquet ; il y a joint d'excellents conseils et d'utiles informations pour l'Afrique australe ; Sir Henry Rawlinson, pour l'Inde. Les agents des colonies australasiennes et le capitaine Mills, agent général de la colonie du Cap, me préparent un bon accueil dans ces pays lointains. Mes amis m'envient ce *trip*. Ils voudraient

en être, et tout le monde me félicite de mon énergie. Si quelque chose pouvait l'ébranler, ce seraient ces compliments qui donnent à penser. J'entends qu'au Traveller's on dit de moi : « *What a plucky old fellow he is!* » S'il m'arrive malheur, on dira : « *What an old fool he was!* »

Southampton, 28 juin.

Ce matin à neuf heures, autrement dit à une heure où dans Pallmall le soleil n'est pas encore levé, le voyageur monte en voiture et son vieux valet de chambre sur le siège. Le temps est ce qu'il est quelquefois à Londres au cœur de l'été : une pluie fine, des rafales glaciales, un ciel gris, des paquets de brouillard qui flottent dans l'air humide et froid. L'ensemble est funèbre, Pallmall encore désert. Au coin de l'Atheneum, un balayeur des rues; devant les marches du Traveller's, deux *policemen* occupés à s'emparer d'une malheureuse créature ivre qui hurle et gesticule; à des fenêtres, précipitamment ouvertes, des *housemaids* qui, le plumeau à la main, jouissent du spectacle. Mais voilà que l'apparition de mon pauvre Checco produit une diversion. Cet homme prudent, anticipant les cha-

leurs des tropiques, s'est déjà, par mesure de précaution, coiffé de son casque indien, dont le grand voile de gaze soigneusement drapé sur la nuque la garantira des insolations. Ce manque d'à-propos géographique est aussitôt relevé par les servantes, qui rient à gorge déployée ; par le *cross-sweeper* qui, saisi d'étonnement, laisse tomber son balai ; par les policemen qui, sans lâcher leur proie, fixent sur nous des regards scrutateurs pleins de méfiance. A Victoria Street, où il fait jour depuis plusieurs heures, les passants, tout affairés qu'ils sont, s'arrêtent ; les uns rient, d'autres nous regardent d'un air stupéfait. Puis ils se sauvent en doublant le pas pour rattraper le temps perdu. A Victoria-Station, sensation complète. Je m'empresse de faire rentrer le casque dans sa boîte.

A midi, le train express s'arrête à la jetée de Southampton. Le paquebot est mouillé à quelques pas de là. Cinq minutes après avoir quitté le wagon, je suis confortablement installé dans ma cabine. A une heure précise, conformément à son programme, le steamer se met en mouvement pour l'hémisphère austral.

PREMIÈRE PARTIE

AFRIQUE AUSTRALE

I

LA TRAVERSÉE

Du 29 juin au 20 juillet.

Les passagers. — Madère. — Ténériffe. — Le cap Vert.
Les *points morts*.

Plymouth, 29 *juin*. — Notre steamer a mouillé à l'entrée de la rade pour prendre la malle. Le temps est splendide. Pas un souffle d'air. Le soleil et le repos dominical planent sur la ville et ses vénérables flèches, sur les coteaux ombragés par des arbres séculaires, sur la nappe d'eau bleu d'azur comme le ciel qu'elle reflète. Sauf le son des cloches, adouci par la distance, un silence profond règne au-dessus, autour, au-dessous de nous.

C'est bien la vieille Angleterre. Et cependant nous sommes déjà en pleine Afrique. Presque tous les passagers y ont leurs foyers et sont pressés d'y retourner; les autres ont hâte aussi d'y arriver pour faire fortune. Je n'entends parler

que diamants, or, moutons, autruches. Vous voyez ces deux jeunes officiers qui fument leurs cigarettes sur la passerelle : hier encore ils étaient au sein de leurs familles, et déjà, par la pensée, ils ont rejoint, l'un son bâtiment à Simon's-Bay, l'autre son régiment à Pieter-Maritzburg. Pas un mot, pas une pensée, pas un regret pour le *home*, pour l'Angleterre que l'on va quitter pour longtemps, peut-être pour toujours. C'est que l'homme, l'homme actif, est fait ainsi : il vit dans l'avenir plus que dans le présent et pas du tout dans le passé. Il n'y a que les vieillards qui regardent en arrière.

Nous avons à bord un gentleman qui voyage pour sa santé. C'est un homme d'esprit. Il m'a raconté sa biographie. M. B... s'engagea fort jeune avec une charmante jeune fille qui n'avait qu'un défaut, celui d'être pauvre. En conséquence, opposition du père et suppression de la pension du fils. Ce dernier, pour suppléer à l'insuffisance de ses moyens et hâter l'heure de l'hymen, entra dans une troupe de comédiens fort à la mode à Londres à cette époque. Il remplissait les rôles *of general utility*, c'est-à-dire qu'il représentait des personnages muets, ordi-

nairement des nègres ; une fois même, il fut le cardinal de Richelieu. Ce soir-là, il n'avait qu'à traverser la scène et à s'asseoir sous un dais. Mais ce fut un succès complet, le grand et aussi le dernier triomphe de sa courte carrière théâtrale. Une lettre de sa fiancée y mit fin. Elle lui annonçait son mariage avec un autre, et M. B..., la mort dans l'âme, s'empressa de suivre cet exemple. Le voilà donc entré dans le port de la vie conjugale. Cependant le sort lui réservait les aventures les plus émouvantes. Comme officier il a bataillé dans toutes les parties du globe. Il a navigué dans toutes les eaux et fait naufrage sur toutes les côtes. Il a chassé toutes sortes de bêtes féroces. Deux fois il a été enterré vivant. Il chante, il joue du piano, il pince de la guitare et excelle sur le violon. Son instrument ne le quitte jamais et lui a valu, à bord de notre bâtiment, le nom de l'*homme au violon*. Personne ne monte comme lui sur le bicycle. Il conte à merveille et il écrit des romans. En ce moment il en commence un, qui est intitulé le *Secret de Rockorgueil Castle*. Aujourd'hui même il a terminé le premier chapitre, un petit chef-d'œuvre. Ce qui l'embarrasse, ce qui le préoccupe, ce qui empoisonne ses jours, c'est qu'il n'arrive pas à découvrir le secret de son château, mais il espère bien en venir à bout à force de chercher. Auprès des

passagers M. B... jouit d'une grande popularité, qu'il mérite. Il est surtout devenu le favori des dames. Quand le soir, le nez un peu au vent, un sourire légèrement sarcastique sur les lèvres, et le violon sous le bras, il entre dans la salle de musique, le *musical hall*, les fronts se déridents, les ennuis de la traversée sont oubliés. Il se sent et il est le maître de la situation.

La baie de Biscaye est derrière nous. On commence à jouir du climat des latitudes semi-tropicales. La mer est calme, l'atmosphère tiède, pas encore chaude.

Quelques heures passées à Madère. Cette île serait charmante si elle n'avait l'air de ce qu'elle est, d'une grande infirmerie, et elle prend de plus en plus ce caractère[1]. La petite ville de Funchal, ses habitants indigènes, les maisons, les rues qui montent et descendent comme celles de Lisbonne, les villas et les jardins, et il y en a de fort jolis, tout cela porte le cachet portugais avec un fort vernis britannique. Quelques étrangers,

1. Avant 1879, le nombre des malades qui hivernaient à Madère était de cent vingt environ. L'hiver dernier on en comptait quatre cents.

hommes et femmes, aux pommettes colorées, aux yeux luisants, trop malades pour pouvoir fuir les chaleurs de l'été, se promènent à cheval, ou en palanquin (*rete*), ou bien en traîneau (*carro*). La rete a conservé les formes baroques du dix-septième siècle; le carro, tiré par des bœufs, glisse légèrement sur les grandes dalles polies du pavé. D'autres, trop faibles pour sortir, se tiennent sur leurs balcons. Étendus sur des couchettes de canne, ils promènent des regards alanguis sur les rues presque désertes, sur des maisons et des fenêtres pour la plupart fermées dans cette saison morte. L'aspect maladif des étrangers contraste péniblement avec l'air vigoureux et la vivacité des gens du pays, avec l'exubérance de la végétation, avec les contours hardis du rocher appelé Madère.

Ce matin à neuf heures un point gris à peine perceptible nous apparaît à l'horizon. A midi ce point gris est devenu une grosse montagne bleue. Vers le soir, lorsque nous en rasons les fondements, c'est un chaos de quartiers de rochers amoncelés les uns sur les autres, déchirés de fissures et de cavités, noyés dans des teintes roses et violacées. En somme, le pic de Ténériffe était

en vue dès neuf heures du matin ; nous sommes arrivés à sa base à six heures du soir ; et pendant tout ce temps nous filions douze milles et demi à l'heure. Ce géant, grâce à la transparence exceptionnelle de l'atmosphère, s'est donc montré à la distance énorme de cent douze milles marins, de soixante au degré.

Parmi les passagers, une dame d'un certain âge attire mon attention. Je dois l'avoir rencontrée quelque part. Oui, je l'ai vue dans les galeries d'Amsterdam, peinte par Rembrandt ou par Van Haals, ou par quelque autre grand maître de cette école. La tournure de son esprit répond à l'énergie de ses traits et à la puissante musculature de sa personne. Elle est fille et épouse de *Boers* hollandais. Je passe des heures à l'entendre parler de son enfance, de sa jeunesse passée dans les plaines solitaires du Transvaal et d'Orange Free State, des bords encore mystérieux du Limpopo, de la vie patriarcale et nomade des Boers, de leur amour pour l'indépendance et pour la solitude, des misères qu'ils endurent, des périls qu'ils affrontent, du sauvage, de la sécheresse, de la tsetsé, cet ennemi du bœuf ; du bœuf qui est leur grande ressource, qui les nourrit, qui traîne

les wagons, leur véhicule et leur maison, où l'on naît, où l'on vit, où l'on meurt.

Un jour l'homme au violon, absorbé dans ses méditations, se promenait solitairement sur le pont. Il cherchait son secret. Mais le soir, au salon de musique, il avait retrouvé toute la sérénité de son esprit. Il n'a jamais été plus brillant. Aimant à baragouiner le français et toujours galant, il prodigue le genre féminin. On lui demande : « *What is sea sickness?* » Il répond : « La mal de mer est la remords d'une estomac méchante. » Cette définition a beaucoup de succès. Deux jeunes filles, qui sortent d'un pensionnat de Brighton, admirent cette facilité à manier l'idiome gaulois.

Nous voilà en face du cap Vert. Je distingue le phare et, peu après, les dunes qui s'élèvent derrière la ville de Dakar. La petite île de Gorée est aussi visible. J'ai visité cette plage maudite l'année dernière en allant au Brésil. Au retour, nous trouvâmes la fièvre jaune à Gorée. Dakar était encore libre, et le bon capitaine Grou, du

Congo (Messageries maritimes), ne put refuser d'embarquer un sergent et quatre soldats malades des fièvres du pays. Le médecin du bord me disait : « Un ou deux de ces pauvres gens, sinon tous, mourront à l'entrée de la Gironde ». La Gironde est le *point mort* des fiévreux du Sénégal ; les Canaries, celui des valétudinaires que nous renvoient le Brésil et le Rio-de-la-Plata. Des malades qui viennent de la Chine ou de l'Inde, un certain nombre succombent aux approches de la mer Rouge. Mais ceux qui survivent à la traversée de ces régions guérissent ordinairement. Les Canaries, la Gironde, Aden sont les trois *points morts*. — Il n'a pas pu m'expliquer ce fait, qui est, à ce qu'on m'assure, constaté par une longue expérience. Heureusement nos jeunes soldats, même le sergent, le plus atteint d'entre eux, semblaient revenir à la santé.

Nous avions passé la nuit près de la station de quarantaine située à l'embouchure de la Gironde. Le lendemain, les passagers furent mis à bord d'un petit steamer qui devait les transporter à Bordeaux. Ce fut pendant ce court trajet, en vue des quais de la ville, au moment d'atterrir, que le pauvre sergent expira. Le *point mort* !

Le dimanche apporte régulièrement l'ennui et la mauvaise humeur dans la cabine des fumeurs. Pas de cartes, pas de whist, pas de besigue. Le cigare et la pipe même ne sont pas réputés tout à fait orthodoxes. Le jeune M... se laisse surprendre un *roman* à la main par une dame particulièrement stricte en matière de repos dominical. Elle le regarde fixement, prononce le mot dimanche, s'empare du roman et lui glisse un livre d'hymnes dans la main.

Depuis dix jours nous n'avons vu ni terre, ni voile, ni créature vivante, sauf une grosse baleine. Rien n'est solitaire comme cette partie de l'Atlantique. Pendant que nous suivions la côte du continent africain, la chaleur avait été accablante. Maintenant l'air s'est rafraîchi, et cette longue navigation touche à son terme. Tout le monde respire, tout le monde est de bonne humeur. Mais voilà que soudain, sans aucune cause apparente, sans un souffle de vent, le bâtiment se trouve engagé dans une mer furieuse. C'est ce que les marins anglais appellent le *south-westerly groundswell*, une très forte houle causée par un courant sous-marin qui, partant

du cap Horn, vient se heurter contre les soubassements du cap de Bonne-Espérance.

Le 19 juillet, au coucher du soleil, nous apercevons la terre d'Afrique. A minuit précis, par un clair de lune superbe, le steamer mouille en rade devant Cape-Town. Nos jeunes passagers poussent des hurlements d'allégresse, et quelques jeunes dames, sortant de leur réserve habituelle, veulent bien y mêler le son de leurs voix harmonieuses. Pour les hommes sérieux, c'est une nuit blanche. Mais qu'importe ! Me voilà arrivé à ma première étape.

Ce matin, 20, les passagers se font leurs adieux fort à la hâte. Ils semblent enchantés de se quitter. Au milieu de ce tohu-bohu, l'homme au violon seul conserve sa dignité et son aplomb habituels. Il a cependant l'air rayonnant. Il se fraye un passage à travers un chaos de malles, vient à moi, me prend les deux mains, me regarde d'un air de triomphateur, et me confie qu'il a trouvé le secret de son roman.

II

CAPE-TOWN

Du 20 au 31 juillet; du 26 août au 15 septembre.

Physionomie de la ville. — La société et le monde politique. — Wynberg. — Constantia. — Bishop's-Court. — Simon's-Bay. — Les sœurs de charité. — La bibliothèque publique. — L'observatoire. — Langalebaleli. — Le Drakenstein. — Le Paarl. — Fransh-Hoek. — Stellenbosh.

Depuis la prise de possession, il y a plus de deux cent trente ans, par la Compagnie hollandaise des Indes, d'un petit territoire situé à l'extrémité de l'Afrique méridionale; depuis les jours du célèbre Van Riebeck, le premier commandant du nouvel établissement, d'innombrables voyageurs ont visité ces lieux, et beaucoup d'entre eux ont essayé de les décrire. Comme s'il était donné à la plume ou au pinceau de coucher sur le papier ou sur la toile le panorama qui saisit, qui fascine, qui enivre l'arrivant : ce bloc immense à la crête horizontale, dit *Table-Mountain*[1], s'é-

1. 3500 pieds anglais au-dessus de la mer.

levant d'une pièce au sud de la ville, ayant à ses côtés deux rochers géants, ici la *Tête du Lion,* là le *Pic du Diable;* cette digue puissante contre laquelle viennent se briser les tempêtes qui ne cessent de fouetter les mers australes, image de l'immobilité malgré la variété de ses couleurs changeantes : bleu d'opale le matin, or mat dans l'après-midi, rose quand le soleil s'approche de l'horizon, violet pourpré quand il y disparaît. Au pied de ce colosse, un liséré vert foncé tacheté de blanc : les jardins, les plantations, les flèches et maisons de Cape-Town; plus loin à l'est, vert clair tacheté de jaune : des prairies et des dunes. Et au-dessus de la plaine, fuyant vers l'intérieur du continent, les chaînes crénelées des *montagnes Bleues.* Qui pourrait, à cet aspect, se défendre d'un accès d'enthousiasme?

Mais, dès que l'étranger a débarqué, une réaction se fait dans son esprit, prévenu déjà par les descriptions défavorables qu'il a lues avant d'arriver. Comme son *Guide*, il trouve la ville petite, et elle l'est en effet, puisqu'elle ne compte que trente mille habitants; humide, et elle l'est quand il pleut; dépourvue d'édifices monumentaux, style Renaissance, style Élisabéthéen, style Reine-Anne, et je l'en félicite. Ce qu'il regrette surtout, ce sont les rues larges, ce sont les maisons bâties par des entrepreneurs, sur un riche modèle gé-

néralement adopté, et par conséquent semblables les unes aux autres, comme des gouttes d'eau. Cette uniformité lui plaît, mais elle fait défaut ici. L'homme d'avenir, l'homme du vingtième siècle, voit son idéal réalisé dans les villes d'Amérique et d'Australie. Cet idéal, il ne le trouve pas à Cape-Town. Donc il juge avec sévérité. La vieille Angleterre n'avait pas le goût de la ligne droite et des rues assez larges pour que des enfants en les traversant, comme cela arrive aux antipodes, puissent se noyer dans des mares formées par la pluie. Mais le jeune Anglais, l'Anglais des colonies, tourne à l'Américain. De là le peu de vogue dont jouit, auprès de ses visiteurs, cette vieille et bonne et sympathique ville du Cap. Sa disgrâce est si avérée qu'il faut du courage moral pour ne pas faire chorus avec ses détracteurs. Je possède ce courage, mais je ne convertis personne, pas même les vieux bourgeois. Quoique fort attachés à ces lieux, ils commencent à douter de la légitimité de leur affection.

Pour ma part, je trouve Cape-Town charmant. Sa physionomie reflète son histoire. Et elle en a une. Elle n'a pas poussé comme un champignon. Sa croissance embrasse plus de deux siècles.

Nous traversons d'abord la foule bariolée qui remplit la plage et les rues avoisinantes : des

matelots, des bateliers, des pêcheurs qui étalent leurs poissons, des ouvriers importés de l'île de Sainte-Hélène, qui ont tous le teint plus ou moins bronzé, plus ou moins noir, singulier mélange de races pures et mixtes ; des descendants des anciens maîtres du sol : les Hottentots ; des Cafres, des nègres de Namaqua et Damaraland, des Malais, enfants libres de parents esclaves, importés de l'Inde, il y a un siècle, par la Compagnie hollandaise et affranchis sous le nouveau régime.

Nous pénétrons dans la région des affaires. Ici le blanc prédomine, mais le noir ne disparaît pas. Jamais et nulle part vous ne le perdez de vue complètement. Il est le maître du continent. J'ignore s'il le sait ou s'il le sent, mais par sa présence il vous le prouve. Ne l'oubliez pas, messieurs les blancs. Si vous l'oubliez, tant pis pour vous. Trois ou quatre rues parallèles mènent vers le centre de la ville. Partout des magasins, des boutiques élégantes, une ou deux banques d'un style prétentieux, et malgré la dépression générale qui pèse aujourd'hui sur les marchés du globe, tout le monde semble affairé. N'étaient les noirs, on se croirait en Europe. Au déclin du jour ces rues se dépeuplent. Tout le monde, chefs et commis, patrons et sous-ordres, banquiers, négociants, boutiquiers un peu aisés,

demeure, *usu britannico*, à la campagne. A ces heures les trains regorgent de voyageurs et la grande route se couvre d'équipages. Tous s'enfuient dans la direction de Wynberg, le paradis du Cap. Les hautes autorités anglaises, civiles et militaires, avec leur personnel, sont retenues par le devoir ; quelques rares familles hollandaises de la vieille roche, par leur attachement au vieux manoir de leurs ancêtres.

Oui, dans cette ville l'empreinte hollandaise ne s'est pas encore effacée. Autrefois, un grand canal, bordé de chênes importés de Hollande et de maisons en pierre, pignon sur rue, donnait au mynheer qui relâchait au Cap en se rendant à Batavia la douce illusion de son cher Amsterdam. C'était la rue principale et la mieux habitée. Aujourd'hui ce canal et ces arbres ont disparu, et les édifices ont été démolis et remplacés par des *stores* anglais. Mais Cape-Town compte encore beaucoup de maisons qui, datant des deux derniers siècles, ont conservé la physionomie hollandaise. Ce sont des constructions massives en pierre, sobrement décorées, de modestes dimensions, mais d'une apparence seigneuriale : dignes demeures de patriciens. J'ai eu l'avantage d'en visiter une plusieurs fois. L'architecture, les arrangements, l'intérieur, l'ameublement, le service, la compagnie qu'on

y rencontre, et avant tout la charmante maîtresse de la maison, forment un ensemble sympathique, et donnent une idée des existences marquantes du temps passé.

Cape-Town change de physionomie au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la plage. D'abord port de mer, ensuite centre d'affaires, puis ville officielle et politique avec le *Government-house* et le nouveau palais, encore en construction, du parlement. Un peu plus loin la ville devient jardin : jardin botanique, jardin du gouverneur, jardin public. Encore quelques pas et le promeneur trouve soudainement, sans s'y attendre, sur le gazon touffu d'une grande prairie encadrée de pins, la solitude et le silence de la campagne. S'il regarde en arrière, il ne voit que des rideaux d'arbres surmontés des flèches élégantes de plusieurs églises appartenant aux différentes confessions. Au sud-ouest, des groupes de maisons escaladent les premiers gradins de la *Tête du Lion*. Ces quartiers éloignés sont habités par la classe inférieure et par des gens de couleur. Montez-y toujours ; vous arriverez un peu essoufflé sur la hauteur, mais vous verrez à vos pieds la ville et la grande mer et, au delà de la baie, les montagnes Bleues et les montagnes des Hottentots, et Table-Mountain un peu partout. Vous avez beau vouloir lui échapper, vous ne le pou-

vez pas. Vos yeux s'y heurtent sans cesse ; ils sont comme fascinés par cette muraille de granit qui semble vous dire : J'y suis et j'y reste. Elle écraserait ce paysage unique, elle en troublerait la délicieuse harmonie, n'était l'immense horizon de l'Océan qui la maintient.

Je demeure dans un excellent petit hôtel, le meilleur, me dit-on, et en excellente compagnie. Mais il y a une lacune : pas de cheminées. Aussi passons-nous nos soirées et les premières heures des matinées dans nos fauteuils, enveloppés d'un ou de plusieurs châles. A dix heures on ouvre la bouche de chaleur, c'est-à-dire la fenêtre. La rue est le calorifère, le soleil le foyer. Mais, quand il n'y a pas de soleil, quand Table-Mountain se coiffe de nuages noirs que le malfamé sud-ouest lui arrache pour les remplacer aussitôt par d'autres, quand les maisons tremblent dans leurs fondations et que les carreaux des fenêtres ploient sous la fureur des rafales, pendant qu'en plein midi les ténèbres de la nuit enveloppent la ville à moins que des lueurs blafardes d'un jaune sinistre ne se glissent à travers le brouillard, alors quoi faire ? Eh bien, prenons patience et mettons un plaid de plus ! Plus d'une

fois j'ai vu un coucher de soleil idéal succéder à une journée terrible. Le temps change dans cette saison avec une rapidité merveilleuse; les bourrasques sont souvent locales ; pendant que les bâtiments mouillés en rade courent les plus grands périls, au dehors, à cinq ou six milles, le ciel est serein et la mer ressemble à une glace.

En l'absence du gouverneur, Sir Hercules Robinson, c'est le lieutenant général, l'honorable Sir Leicester Smyth, commandant en chef des forces britanniques dans l'Afrique australe, qui remplit les fonctions de gouverneur. Il occupe le château, le *castle* situé à l'est de la ville, près de la plage, à l'endroit même où Van Riebeek construisait son blockhouse, et, pour des raisons majeures, l'entourait de fortes palissades. La belle prairie qui sépare aujourd'hui le château des quartiers commerçants était alors un marais où les rhinocéros prenaient leurs ébats, où les éléphants, les tigres, les léopards se donnaient rendez-vous, sans compter les visites périodiques et incommodes de tribus de Hottentots qui venaient camper dans le voisinage. Dans le cours des années, ce blockhouse

est devenu un château fort dans le style du dix-septième siècle, une construction basse avec des murs épais, fort exposée aux vents de la mer ; c'est un intéressant souvenir historique, mais une médiocre habitation, et une mauvaise forteresse qu'il serait impossible de défendre aujourd'hui. Mais cet édifice peu intéressant, qui n'est pas même pittoresque, réveillera toujours en moi de charmants souvenirs.

Lady Smyth reçoit une fois par semaine, non au château, mais dans *Government-house*. C'est une maison spacieuse avec un bel appartement pour les réceptions, fort agréablement située au centre de la ville, qui devient déjà jardin et un peu campagne. Une véranda longe la façade. On y jouit de l'air, de l'ombre, d'une jolie vue et des parfums délicieux qu'exhalent les parterres du parc.

Dans la vie coloniale des Anglais, les matinées, les *garden parties* de la femme du gouverneur sont chose sérieuse et importante. Non qu'il soit difficile d'y être admis : on n'a qu'à inscrire son nom avant la première réception de la saison et, en arrivant, à le décliner devant l'huissier du vestibule. Au Cap, en Australie, dans toutes les colonies britanniques, il y a égalité parfaite entre tout ce qui est blanc. Le gouverneur, quand il fait ses tournées dans l'intérieur, donne la

main à tous les Européens ou Africanders[1] qu'il rencontre, quelle que soit leur position sociale. Tout voyageur blanc, mais vraiment blanc, tout à fait blanc, peut compter sur l'hospitalité des planteurs. Mais tous les habitants au teint privilégié ne paraissent pas aux jeudis de Lady Smyth. Le monde du petit commerce, les commis, les gens du commun s'abstiennent volontairement. Ils se contentent du principe. Ce sont avant tout des gens de bon sens. Ils se sentent et se savent les égaux de tout le monde dans l'État. Ils se soucient fort peu de l'être aussi au salon. Mais pour les couches supérieures le *garden party* est une affaire. On a le sentiment de se trouver chez la Reine; on jouit d'un petit parfum de cour qu'on ne respire pas ailleurs; on aime à voir les jeunes aides de camp et secrétaires s'approcher respectueusement de madame la gouvernante pour lui nommer les dames au fur et à mesure qu'elles arrivent. Ces réunions rappellent le *home*, remuent la fibre patriotique, raniment les sentiments de loyauté envers la Reine, si profondément enracinés dans le cœur des enfants expatriés de la vieille Angleterre.

Ici, ces matinées, plus solennelles qu'animées,

1. Fils de père et de mère européens nés en Afrique et leur descendance.

offrent, par une belle journée, un fort joli spectacle. La musique des *highlanders*, postée dans quelque bosquet, joue des symphonies et des valses, le *Scotch reel* qu'on ne manque jamais, et le *God save the Queen* qui donne le signal du départ. On se promène en groupes, et, pour dire un mot des dames, je défie la contradiction en affirmant que les jolies figures et les jolies toilettes sont en majorité. On y voit de beaux types de la blonde Albion ; on y voit aussi des femmes que l'on croirait descendues d'une toile de Rubens ou de Van Dyck ; d'autres particulièrement gracieuses, dont le teint mat, la chevelure foncée et soyeuse, rappellent la révocation de l'édit de Nantes, qui a déterminé leurs ancêtres à venir faire souche au bout de l'Afrique. J'aperçois là-bas une ravissante Australienne. Mais voilà ces déesses de l'Olympe sud-africain qui approchent. Laissons-les défiler, saluons et passons.

Nous sommes en pleine session parlementaire, et le petit hôtel Pool regorge de notabilités : ministres du jour, ministres de la veille, ministres du lendemain ; politiciens de la ville, politiciens de la province, candidats à toutes

sortes d'emplois, car la *empleomania*, comme on dit dans les républiques sud-américaines, est une maladie connue dans les colonies anglaises à gouvernement responsable. La petite salle provisoire où siège la Chambre des députés est à quelques pas de l'hôtel. On quitte les séances, souvent très agitées, pour venir ici refaire ses forces, puis on se sauve à toutes jambes pour se jeter de nouveau dans la mêlée. Heureusement, les divergences politiques ne troublent pas les relations personnelles et sociales. En ceci on a le bon sens de suivre le sage exemple de la mère patrie.

Cependant les hommes de l'opposition dînent à part. Ils occupent une longue table. On y peut voir leurs leaders, M. Uppington, ancien Premier, une des gloires du barreau ; M. Gordon Sprigg, Premier de Sir Bartle Frere, quelques membres de la fraction hollandaise et d'autres politiciens de renom local. Je n'y vois pas le colonel Schermbrucker, que je rencontre souvent dans le monde. Le colonel, Bavarois de naissance, un des derniers vétérans de la légion allemande britannique, aujourd'hui membre du conseil législatif, sait prendre le verbe haut quand il s'agit de faire serrer les cordons de la bourse publique.

Mais qui est ce jeune homme assis à la même

table, au regard spirituel, au maintien grave, à l'air sympathique? Comme tant d'autres il a quitté l'Angleterre et est arrivé ici jeune, obscur et pauvre. Il a acheté une petite ferme et a échoué. Il a fait ensuite ce qu'on fait en pareil cas : il est allé aux *diamond fields*. Là la fortune lui a souri et, à force d'énergie, d'activité et de persévérance, il a su mériter ses faveurs. Il revint au Cap avec une très grosse somme dans son portefeuille. Mais alors il fit une découverte plus rare et plus difficile à faire que celle d'une mine de diamants. Il découvrit que, dans ce monde, l'argent seul ne suffit pas : qu'il faut aussi de l'instruction et de l'éducation. Incontinent il retourna en Angleterre, se mit à piocher, à fouiller dans les mines de la science, et revint ici gradué de l'université d'Oxford et homme de bonnes façons. Il lui était dès lors facile de se faire élire à la maison de l'Assemblée (Chambre des députés), où il joue un certain rôle et dispose d'un certain nombre de voix. On le considère comme un des membres du premier ministère qui sortira des rangs de l'opposition. Mais ce n'est pas là que s'arrête son ambition. Il vise plus haut. Il espère entrer au Parlement anglais, et, qui sait? peut-être un jour dans le Conseil suprême de la Reine. S'il y réussit, il ne sera pas le premier qui y sera arrivé en passant par les colonies. Le

chemin qu'il a fait et celui qu'il compte faire me laissent entrevoir un de ces fils nombreux qui par leur finesse se dérobent à l'œil nu, mais dont l'ensemble forme un lien assez solide pour rattacher les colonies à la métropole et la métropole aux colonies.

Moi qui ne suis pas de l'opposition, j'occupe une petite table avec M. Merriman, un des membres les plus marquants de l'administration actuelle, avec M. Graham Bower, officier de marine et secrétaire particulier du gouverneur, et avec leurs jeunes et charmantes femmes. Quelquefois cette table s'allonge pour admettre le premier ministre, M. Scanlen, et d'autres hommes politiques de sa couleur.

Dans les colonies à gouvernement responsable, qu'il faut distinguer des colonies de la couronne (*crown colonies*), où le représentant de la reine exerce des pouvoirs autoritaires, le gouverneur est un souverain (*fort*) constitutionnel. Il nomme les ministres, mais il doit les choisir dans la majorité de la législative. Il a le droit de dissoudre la chambre élective, mais il reculera autant que possible devant une mesure aussi grave. Ses pouvoirs sont donc fort limités, d'autant plus que c'est le ministère local qui nomme à toutes les places et qui propose pour toutes les faveurs. Néanmoins on compte avec Son Excel-

lence qui représente la Reine, et dans les colonies la Reine est une immense puissance morale. Le sentiment de la loyauté, très vif encore, derrière lequel se groupent et s'abritent une foule d'intérêts particuliers et publics, fait la force du gouverneur. S'il a du tact, de la patience, du savoir-faire, malgré la constitution presque républicaine et tout à fait démocratique, il peut quelquefois, dans des moments critiques, faire prévaloir son influence.

De plus, l'autonomie que possèdent les colonies de cette catégorie, si étendue qu'elle soit, a pourtant ses limites. Si le gouverneur trouve que la conduite des ministres est de nature à porter atteinte à certains intérêts de l'empire, il peut et doit intervenir. Il refuse sa sanction au projet de loi jugé par lui préjudiciable ; il oppose son véto et en réfère au ministère de la Reine, qui décide en dernier ressort. La situation du gouverneur du Cap, qui est en même temps haut commissaire pour l'Afrique australe, se complique encore des questions, si graves et si délicates, relatives aux indigènes.

Ce n'est pas ici au dîner de M. Pool, entre la poire et le fromage, que j'essayerai d'étudier à fond les devoirs complexes et multiples de ces hauts fonctionnaires. Ce qui précède suffit pour faire comprendre l'importance du rôle que joue

dans les colonies anglaises le secrétaire particulier du gouverneur, précisément parce qu'il est son organe pour tout ce qui ne peut être traité par les voies officielles.

Si ce personnage est à la hauteur de sa mission, il possède et mérite la confiance de son chef; il est avant tout homme *imperial* et il n'est pas homme de parti ; il sait tout et il connaît tout le monde ; il est la discrétion en personne et reçoit les confidences des hommes en place. C'est à lui qu'ils font connaître leurs aspirations, leurs doléances, leurs appréhensions. Il les écoute avec bienveillance. Il n'encourage ni ne décourage personne. Il sait, en temps utile, insinuer une pensée, indiquer une porte ouverte, suggérer un compromis. Mais il n'aura garde de rien dire qui puisse refroidir ses rapports avec les puissants du jour, le brouiller avec ceux du lendemain. Son regard embrasse l'ensemble de la situation autant que les détails dont il sait l'importance. Rien n'est assez haut pour se soustraire à sa sollicitude, rien n'est assez insignifiant pour être négligé. Il sait qu'en politique rien n'est insignifiant. De la main droite il verse, quand il le faut, quelques gouttes d'huile dans le mécanisme parlementaire ; de la main gauche il met en mouvement les rouages de sa chancellerie. Tel est l'idéal, si bien réalisé par

M. Bower, du secrétaire particulier d'un gouverneur de colonie. Cet homme merveilleux, au milieu de tant d'occupations, ne semble jamais affairé. Il trouve même du temps pour piloter un vieux touriste. Grand Dieu! que serais-je sans M. Bower et le major Boyle, l'aide de camp du général en chef? Un atome blanc sur le continent noir.

On ne passe pas un mois à Cape-Town sans visiter souvent Wynberg et ses environs. L'hospitalité des habitants et la beauté du paysage vous y appellent. C'est toujours Table-Mountain qui domine tout. Seulement d'ici vous en voyez le versant méridional. Une forêt épaisse enveloppe ses soubassements, remplit les ravins, rampe le long des précipices, et ne se laisse arrêter que par des pans de muraille perpendiculaires. Au pied de cette montagne, une terrasse inclinée, onduleuse, accidentée, toute couverte de vieux chênes et de vieux pins importés de Hollande, commence à descendre doucement vers la plaine. C'est un parc ou plutôt une forêt sillonnée par de longues avenues ; ce n'est pas une ville, mais c'est Wynberg, c'est-à-dire une agglomération d'habitations espacées dans le

feuillage, avec leurs carreaux luisants, leurs murs bien badigeonnés, leur physionomie plus ou moins hollandaise ; seulement, elles sont meublées dans le goût et avec le confort anglais. Des points élevés, vous apercevez *False-Bay* et l'horizon de la mer ; mais cette mer n'est plus l'Atlantique que vous avez laissé à Cape-Town, c'est l'océan Indien, ou l'*Océan* tout court, comme on l'appelle ici. Les rochers dont le profil s'allonge à notre droite forment la chaîne désignée sous le nom générique de Cap de Bonne-Espérance, encore hantée par les léopards.

Distinguez-vous un point blanc à mi-côte des collines qui forment les premiers gradins des hautes montagnes ? C'est Constantia, qui donne son nom au célèbre cru si apprécié en Europe ; c'est le vieux et hospitalier manoir de MM. Cloete. Leurs ancêtres l'ont bâti et ont planté autour de la maison les chênes magnifiques au dos voûté, aujourd'hui deux fois séculaires. Ne manquez pas de visiter ces lieux qui m'ont rappelé Cintra, d'inspecter les vignes qui produisent le liquide précieux, et les caves, non souterraines, qui le contiennent. De la plate-forme qui est devant l'édifice, nous apercevons sur l'horizon un rocher à pic. C'est *Cape-Point*, l'extrémité de la chaîne et le véritable cap de Bonne-Espérance, appelé d'abord *cabo dos Tormentos*, cap des Tempêtes,

et qui mérite les deux noms, puisque la tempête et le beau temps s'y succèdent rapidement, et que, pour le navigateur qui le double, il y a toujours lieu d'espérer et de craindre.

C'est donc dans ce paradis de Wynberg qu'on demeure. On va le matin à Cape-Town. On en revient le soir. La distance n'est que de six à dix milles.

J'ai eu l'avantage de faire la connaissance de presque tous les hommes publics marquants de la colonie. Mais c'est surtout à Wynberg et dans les environs que j'ai pu jouir de leur commerce. A Cape-Town, on est affairé. A la campagne, on se détend, on se met à l'aise. C'est à Wynberg, chez Sir David Tennant, président de la Chambre des députés et célèbre jurisconsulte, chez M. Alexandre Vanderbyl, chef d'une des anciennes familles hollandaises, chez Sir Henry de Villiers, *chief justice* et président de la Chambre haute, comme à Cape-Town chez Mme Koopmans, que j'ai rencontré la haute élégance et les illustrations du Cap. Dans tous ces intérieurs on trouve la culture de l'esprit, les façons du meilleur monde, une politesse exquise, peu de luxe, mais tous les conforts d'une existence à la fois simple et raffinée.

La société, ce qu'en Europe on appelle la société, se compose principalement du monde officiel anglais, des officiers de l'armée britannique, fort réduite en ce moment, des sommités de l'Église et de l'État, des notabilités de l'ordre judiciaire et du haut commerce, des consuls et des anciennes familles hollandaises. Comme dans l'Inde, en Australie et dans toutes les autres colonies, les chefs des grandes maisons de commerce anglaises ont pris l'habitude de retourner, dès qu'ils peuvent, en Angleterre, en confiant à de jeunes *partners*, qui en feront autant le moment venu, la direction des affaires. Ceux qui restent, qui ne songent pas à quitter l'Afrique, où ils sont nés, où ils vivent, où ils mourront, sont les Hollandais. On me dit que parmi les vieilles familles de cette nation il y en avait de fort riches. C'étaient ou ce sont de belles fortunes au soleil. Le propriétaire vit du produit de ses terres, qui suffit à ses besoins ; mais il fait peu pour l'augmenter. La difficulté croissante de se procurer des bras est une des causes de cette stagnation. Aussi la richesse est-elle devenue de l'aisance. Rien dans ce monde n'est stable. On monte ou l'on descend.

J'ai passé une journée délicieuse à Bishop's-

Court, chez l'évêque anglican, le Dr Jones. Le temps était idéal et je me demande si ce que j'ai vu n'est pas un rêve. Je me suis assis sous la véranda, qui regarde au nord, où se trouve le soleil, car nous sommes au milieu du jour. Devant moi, un chaos lumineux. Il me faut quelques instants pour en démêler les détails. C'est d'abord un buisson dépourvu de feuilles, mais surchargé de grosses fleurs écarlates. Derrière lui, des arbrisseaux d'un vert gris. Au second plan, la forêt de pins enchevêtrant leurs branches tourmentées ; ils sont pour l'heure d'un vert éclatant. Et sur ce rideau se détache un tissu vert tendre formé par les feuilles à peine écloses de plusieurs groupes de vieux chênes. Au fond, mais tout près de nous, si près que je crois pouvoir les toucher de la main, les rochers fantastiques, voilés d'ombres diaphanes, de Table-Mountain et du Pic du Diable.

Dans l'après-midi, l'évêque et Mrs. Jones me mènent à la forêt des *silver trees*, arbres qu'on ne trouve qu'au Cap de Bonne-Espérance. Cette fois, décidément, c'est une féerie ! Nous nous promenons entre des arbres de taille moyenne. Troncs, branches, feuillage, tout semble de l'argent pur. Les feuilles oblongues, un peu raides puisqu'elles sont de métal, mais finement ciselées, dressent vers le ciel leurs pointes effilées. Le

soleil y miroite. La lumière directe et la lumière reflétée, rehaussée par le contraste avec le fond de pins, sombre à cette heure, vous éblouissent. Pour vous reposer les yeux, vous cherchez les montagnes. Mais le soleil ne se trouve plus derrière elles. Ses rayons obliques frappent les points saillants, caressent les anfractuosités, s'engouffrent, expirent dans les gorges.

Cette nature du Cap ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs. Elle ne rappelle notre continent que par les chênes et les pins hollandais. Elle n'est pas semi-tropicale, ce qu'elle pourrait être eu égard à la latitude. Elle est *sui generis*. Le ciel aussi est autre, rarement bleu, de ce bleu d'outremer de la Méditerranée; mais, quand le soleil baisse, il y répand des clartés surnaturelles, des lumières d'une intensité extrême, safranées, roses, violacées, jusqu'à ce que la nuit vienne mettre fin à ce feu d'artifice. Une autre particularité qui m'a été signalée et que j'avais déjà notée, c'est l'absence de bruits par les temps calmes. Pas un oiseau qui chante dans l'air ou dans le bocage. Pas traces d'êtres animés. Un ami me dit que tous les matins, en ouvrant sa fenêtre au lever du soleil, il est frappé de ce silence, qui lui donne le mal du pays.

L'amiral Salmon, commandant la station navale du Cap qui embrasse la côte occidentale de l'Afrique, le Cap et Natal, a son quartier général à Simon's-Bay. Il occupe, quand il n'est pas en mer, une jolie propriété près de la plage, dont il a transformé une partie en un délicieux jardin. On y voit de magnifiques conifères et de beaux spécimens de la flore sud-africaine. Le navire qui porte son pavillon est mouillé en face de la maison. C'est bien un des recoins les plus solitaires et les plus poétiques du monde. A part quelques maisons à un mille de distance, décorées du nom de Simon's-Town, il n'y a ici que rochers, plage et mer. Mais l'amirauté et l'amiral Salmon aiment cette localité où l'équipage n'est pas exposé aux séductions de la Capoue africaine. Les ladies aussi s'y plaisent, et même les officiers se louent de cette existence bucolique, d'ailleurs pour eux souvent interrompue par les labeurs, les soucis, les émotions de la mer. Tout le monde semble content. On se dirait au sein d'une nombreuse famille. J'aime les grands intérieurs, les douceurs du foyer domestique en pays lointains et la camaraderie du marin, cette franche intimité entre chefs et officiers doucement contenue par l'usage du monde et les traditions de la discipline.

Mgr Léonard, évêque catholique de Cape-Town, a bien voulu m'accompagner chez les Sœurs, dont les écoles sont très fréquentées. Il en est de même du collège de Saint-Joseph. Les Frères qui le dirigent appartiennent à différentes nations. Parmi eux il y a plusieurs Belges. Un grand nombre des élèves, garçons et petites filles, sont protestants. Cette visite m'a laissé d'excellentes impressions. Les salles sont vastes et bien aérées. Les enfants, surtout les internes, ceux qui demeurent dans l'établissement, très proprement tenus, et tout le monde, maîtres et élèves, a l'air content, gai et bien portant. Chez les Sœurs j'ai vu une jeune négresse. On se louait de son intelligence et de son application. Si elle persévère, elle sera baptisée, mais seulement au bout de deux ans. En attendant, elle est catéchumène. C'est une règle dont les missionnaires catholiques et protestants ne se départent jamais. Une extrême mobilité d'esprit jointe à une grande impressionnabilité, propre à la race noire, rend cette précaution nécessaire.

Le diocèse de l'évêque Léonard embrasse un territoire immense : depuis l'Orange River dans le nord, jusqu'aux bords de la mer au sud et à l'ouest. Les catholiques, laboureurs ou valets de ferme, presque tous Irlandais, disséminés sur cet espace énorme, souvent dans des endroits

qu'on pourrait dire inaccessibles, sont pour la plupart très pauvres. Mgr Léonard, quoiqu'il passe une grande partie de l'année en voyage, parvient à peine à visiter ses diocésains une fois dans les deux ans. Leurs enfants ne reçoivent aucune instruction, excepté celle que l'évêque peut leur donner lors de ses visites. C'est l'évêque qui les baptise, qui marie les jeunes couples, qui prie devant les tombeaux éparpillés sur son chemin.

En passant devant la bibliothèque publique, je m'arrête quelquefois devant une statue en pierre, non à cause de sa valeur artistique, mais parce qu'elle représente un homme remarquable. C'est un des rares exemples d'un monument érigé en l'honneur d'un vivant : il s'agit ici d'un homme d'État dont le nom a eu et a encore un grand retentissement dans l'hémisphère austral. Sir George Grey a fondé cette bibliothèque pendant qu'il était gouverneur, et, avec la munificence qui le distingue, il l'a dotée d'un grand nombre de livres rares et précieux et, entre autres, d'une collection unique de publications de tout genre ayant rapport à la colonie du Cap, et en général à l'Afrique australe. J'ai pu admirer quelques-

uns de ces trésors, mais celui qui m'en faisait les honneurs me donnait des distractions. C'est un des bibliothécaires, un homme jeune encore, mais déjà connu dans le monde scientifique comme philologue et explorateur d'une partie presque inconnue de ce continent. Le Dr Théophile Hahn, fils d'un missionnaire allemand, a passé huit ans dans le Namaqualand, y est retourné depuis et en a rapporté, avec des travaux importants, acquis par le gouvernement, une connaissance, qu'on me dit merveilleuse, des mœurs et surtout des langues de ces peuplades. Quand l'esprit d'entreprise européen pénétrera dans ces régions jusqu'ici mystérieuses, on se trouvera en présence d'un monde nouveau et énigmatique, aux portes fermées. On fera bien d'en demander la clef au Dr Hahn. Il la possède.

En s'éloignant de la ville du Cap dans la direction de l'est, on entre dans un terrain plat, marécageux, qui descend doucement vers la mer. De loin en loin on aperçoit une maisonnette, çà et là un bouquet d'arbres, depuis un an un groupe de cabanes, habitations de colons venus d'Allemagne, et, trois milles plus loin, sur un mamelon isolé, une tour qui est l'observatoire où Herschel

s'est immortalisé. Grâce à lui, le cap de Bonne-Espérance a conservé une auréole scientifique. C'est le propre des grands hommes. Ils sont comme le soleil qui, après avoir disparu sous l'horizon, couvre encore le ciel de teintes lumineuses. Il n'y a que des savants de premier ordre que l'Angleterre juge dignes de succéder à ce héros de la science : Maclure, Slone, et aujourd'hui le Dr Gill, présentement *astronome royal* au Cap. Sa maison, entourée d'un jardin, à deux pas de l'observatoire, est un des centres de la vie intellectuelle de Cape-Town. On est sûr d'y trouver une causerie gaie, spirituelle, animée, sérieuse et scientifique, si l'on veut, et l'on y trouve aussi Mrs. Gill, qui s'est fait connaître par une monographie charmante de l'île de l'Ascension, où son mari a fait des observations[1]. C'est un rocher nu à mi-chemin entre l'Afrique et l'Amérique. Je ne sais s'il gagne à être vu, mais il gagne certainement à être connu par le livre de Mrs. Gill. Il y a des artistes qui, sans trahir la vérité, savent mettre du charme et de l'esprit dans la reproduction des physionomies qui n'en ont pas par elles-mêmes. Il semble que ce soient surtout les femmes qui possèdent le secret de ces petits miracles.

1. *Six months in Ascension.*

Dans une autre partie plus solitaire de la plaine, devenue ici une steppe couverte de broussailles, non loin de la ferme qui a servi de demeure à Cetywayo pendant qu'il était prisonnier d'État, on voit, entre de beaux arbres, au milieu d'un enclos, une vieille masure, habitation d'un homme dont le nom a remué pendant quelque temps le monde politique et préoccupé les gouverneurs des deux colonies.

En 1875, Langalebaleli, un des grands chefs des Zoulous, réfugié au Natal, refusa de se conformer à certaine loi, prit la fuite avec sa tribu, fut rejoint et fait prisonnier. Dans une rencontre, ses guerriers avaient tué quelques soldats anglais.

Ces faits, d'un exemple dangereux dans un pays où l'existence des résidents repose principalement sur leur prestige, donnèrent lieu à des mesures sévères. Langalebaleli fut traduit devant un tribunal composé *ad hoc*, déclaré coupable de rébellion et condamné à la déportation à perpétuité. Par conséquent, on l'enferma avec son fils dans un îlot de la baie de Cape-Town. Sa tribu fut dissoute et son bétail confisqué. Lord Carnarvon, devenu ministre des colonies, fit reviser le procès. On trouva les procédés judiciaires irréguliers et le chef déporté non rebelle, mais seulement coupable d'avoir troublé l'ordre public.

Ce fut alors qu'on le transporta dans la maison qu'il occupe depuis huit ans.

J'étais curieux de le voir, et le major Boyle m'accompagna. Nous fûmes reçus par les deux geôliers ou gardiens, décorés, par euphonie, du nom de *care-takers*, de gens qui veulent bien lui consacrer leurs soins. On nous introduisit dans une petite pièce meublée d'une table et de quelques chaises. Le prisonnier d'État ne tarda pas à paraître en compagnie d'un jeune homme, un de ses fils, qui remplissait, assez mal d'ailleurs, les fonctions d'interprète, et de deux de ses nombreuses épouses, une vieille et une jeune, qu'on lui permet d'avoir avec lui. La jeune tenait dans ses bras un bébé, le plus jeune enfant du prisonnier. Ils étaient tous vêtus à l'européenne et ressemblaient à des prolétaires qui ne soignent pas leur toilette.

Langalebaleli peut avoir de cinquante à soixante ans. Très taciturne, répondant à peine par des monosyllabes aux questions qu'on lui adressait, ses traits s'animèrent soudainement de l'expression d'une violente colère. « Combien de temps, s'écria-t-il, me retiendra-t-on encore ici? » Et son fils de nous dire : « Fâché, très fâché. »

J'eus hâte de mettre fin à cette visite, que je me reproche. On comprend les raisons d'État qui

ne permettent pas de renvoyer ce chef puissant dans son pays. On n'a pas oublié la triste expérience de la restauration de Cetywayo. Mais, pour être nécessaire, cette captivité n'en est pas moins dure. L'homme civilisé qui se trouve dans une semblable situation a mille ressources qui font défaut au sauvage. Certes il est traité avec douceur et ne manque de rien. Au point de vue matériel, il ne s'est probablement jamais mieux trouvé. Mais la liberté ! C'est le lion enfermé dans une cage, qui ronge la grille et tâche vainement de la briser. Aussi le vieux chef commence-t-il à laisser entrevoir des symptômes de folie. C'est le seul souvenir pénible que j'emporte du Cap.

---

8 *septembre.* — Une pluie torrentielle est tombée pendant la nuit, mais à huit heures le ciel s'éclaircit. Je me rends à la station du chemin de fer, où m'attendent M. John Noble et le Dr Atherstone, qui m'accompagnent dans une excursion aux montagnes du Drakenstein.

M. John Noble, *clerk* et bibliothécaire de l'Assemblée législative, est un auteur de mérite. Je pense que c'est lui et, sur un autre terrain, M. R. W. Murray, propriétaire du *Cape-Times*, le principal organe de la presse sud-africaine,

qui ont le plus contribué de nos jours à faire connaître leur seconde patrie en dehors de l'Afrique[1].

Le Dr Gayborn Atherstone, une des plus hautes autorités médicales de la colonie, a passé la plus grande partie de sa longue existence en Cafrerie, sur les bords de la rivière d'Orange, dans le nord-ouest et dans d'autres parties de l'Afrique australe. C'est lui qui a examiné et reconnu comme diamant la première pierre précieuse trouvée dans les veldts devenus depuis les célèbres champs de diamants.

Nous traversons Paarl sans nous arrêter et arrivons, après un voyage de deux heures, à Wellington. Distance de Cape-Town : cinquante-cinq milles. C'est là que nous quittons le chemin de fer, pour gravir une de ces montagnes qui forment le premier gradin des hauts plateaux de l'intérieur du continent. Une bonne route carrossable mène, à travers cette chaîne, à Worcester. Nous la suivrons seulement jusqu'au célèbre défilé de Baines-Kloof. Après avoir parcouru un terrain accidenté couvert de plantations, de fer-

1. Je recommande à ceux qui s'intéressent à cette partie du monde : *South Africa past and present*, by John Noble. 1877. C'est à ce livre que j'emprunte en partie les quelques renseignements historiques qu'il m'a paru indispensable de donner pour faciliter l'entente de mon journal.

mes, de potagers, notre car, attelé de quatre petits chevaux fringants, s'engage dans les rochers. Bientôt nous avons atteint une élévation considérable. La route, en partie fort escarpée, suit les sinuosités du Drakenstein, et les points de vue varient à chaque courbe qu'elle décrit. Enfin nous voilà arrivés sur le point culminant. Dans le chaos de pierres nues ou couvertes de fougères qui nous entoure, la nature a pratiqué deux échappées de vue. A l'ouest le regard plonge dans la vallée que nous venons de quitter. Les points blancs sont les maisons de Wellington, diminuées par la distance. Le rocher terminé par deux demi-coupoles, que les Boers comparent à des perles, domine l'important centre hollandais, la ville du Paarl. Au delà, un veldt immense, d'un jaune pâle tacheté de vert : des oasis au milieu du désert. Au nord-ouest, entre des coulisses formées par des rochers abrupts, se déroule une autre plaine pierreuse, sillonnée de lignes noires : le *bush* (forêts et broussailles), parsemé de champs cultivés, d'un vert tendre, qui excitent l'enthousiasme de mes compagnons. Ils savent ce qu'il en coûte de sueurs et de persévérance pour défricher ce sol. A notre gauche, la chaîne dont nous avons escaladé la crête s'enfuit vers le nord. L'énorme rocher bleu foncé qui avance dans le veldt porte le nom du premier gouver-

neur du Cap. Sur l'extrême horizon, une haute montagne aux teintes claires, aux contours hardis et gracieux, taillée à pic du côté de la plaine, s'y précipite en forme de promontoire. C'est Piquetberg. Son nom, comme celui de Riebeekberg, rappelle l'âge héroïque de la colonie hollandaise.

Le petit chirurgien qui commença sa carrière à bord des bâtiments de la Compagnie hollandaise et devint plus tard le premier commandant du nouvel établissement, dont il est le véritable fondateur, à l'extrémité de l'Afrique, est toujours vivant dans le souvenir des colons du Cap. Cet homme intelligent, brave à l'occasion, toujours prudent, presque toujours juste dans ses transactions avec les sauvages, fidèle mais rusé serviteur de négociants qui ne visaient qu'au gain et étaient peu scrupuleux sur le choix des moyens, avec cela très exigeants, très autoritaires, maîtres incommodes et difficiles à contenter, Jan Antonius Van Riebeek, est et restera une figure historique[1].

Le *Baines-Kloof,* un défilé étroit entre des rochers escarpés, jouit d'une grande réputation

1. Voir le livre très curieux *Chronicles of Cape Commanders, or an abstract of original manuscripts in the Cape Colony*, 1651-1691; publiés par Theal, Cape-Town, 1882.

à Cape-Town, à cause de sa beauté pittoresque. En effet, les innombrables petites cascades alimentées pendant une partie de l'année par des pluies abondantes, et les petits blocs de pierre qui encombrent le principal cours d'eau, rappellent les *glens* d'Écosse. Mais il me semble que le grand charme de ces lieux consiste dans les vastes horizons et dans le contraste entre la pierre nue des rochers et la végétation des landes. De sa baguette magique, le printemps a tapissé d'énormes fleurs blanches et jaunes les veldts, hier encore arides et incolores. Les arbrisseaux étalent leurs cloches écarlates et roses. Des boutons d'un violet tendre se découpent sur le vert gris de la fougère. L'air est comme embaumé. Pendant que les gorges voisines s'enténèbrent, et que des vapeurs grisâtres estompent la vallée du Paarl : ici, sur la hauteur, nous marchons entourés d'une auréole lumineuse. Un soleil oblique, légèrement gazé, caresse le feuillage ; des lumières fauves s'insinuent dans les crevasses d'un sol rocailleux, errent entre les tiges des fleurs, expirent doucement à l'approche de la nuit.

A huit heures du soir, un peu mais pas trop fatigués, nous sommes au Paarl, fort bien installés dans un hôtel tenu par un Hollandais. Quoi de plus agréable, après une journée bien

employée, que de dîner en bonne compagnie, de se mettre à table affamé, d'être bien servi, de jouir encore du bain d'air qu'on a pris dans les montagnes et de se laisser instruire par d'agréables convives de choses intéressantes qu'on ignore et qu'ils savent.

Distance de Wellington à l'entrée de Baines-Kloof : dix milles; de là au Paarl : dix-huit milles.

9 *septembre*. — C'est la seconde fois que je me trouve au Paarl, ce grand village, long de deux milles, qui n'est que la grande route bordée de jardins et de maisons habitées en grande partie par des Hollandais. A ma première visite, j'ai fait la connaissance d'un riche propriétaire, bon spécimen de boer. Il possède deux maisons : l'une date du dix-septième siècle; celle où il nous reçut a été bâtie au commencement du dix-neuvième. C'est bien la vieille Hollande telle que nous la connaissons par les tableaux et les estampes de la grande époque de cette nation, telle qu'on la voit encore en Frieslande et dans les villes enfouies du Zuiderzée. Si le portrait de la mère de mon hôte n'a pas été peint par Rubens ou par Van Dyck, l'original aurait été digne de cet honneur. Le chef de la maison a les mains d'un paysan et la tenue d'un seigneur. Il nous fit déguster les vins de son cru; mais il eut le

chagrin de ne pouvoir offrir d'oranges, une maladie jusque-là inconnue ayant détruit presque toutes les plantations d'orangers qui faisaient naguère la gloire du Paarl.

C'est un dimanche; burghers et boers, en cabriolet, à cheval, à pied, avec femmes et enfants, tous dûment endimanchés, se dirigent gravement vers leurs églises. Les gens de couleur en font autant de leur côté. Il va sans dire qu'ils ont une église à eux. Cette distinction, si strictement observée aujourd'hui, entre blancs et noirs, était inconnue il y a un peu plus de cent ans. L'homme de couleur qui embrassait la religion chrétienne devenait l'égal du blanc. Les terres appartenant à des païens étaient bien l'héritage naturel du peuple de Dieu, qui pouvait s'en emparer sans commettre un péché. Des païens, mais pas des chrétiens, quelle que fût la couleur de ces derniers, pouvaient être réduits à l'état d'esclavage. Les archives de Cape-Town en font foi. Ainsi dès que Catherine, une jeune Hindoue a reçu le baptême, l'amiral Bogaers l'émancipe, et on la désigne dans le registre comme la nièce même de l'amiral, *de eerbare jonge dochter*, l'honorable jeune fille[1]. C'est qu'au dix-septième siècle, qui, au Cap, s'est prolongé fort avant

1. *Chronicles of Cape Commanders.*

dans le dix-huitième, le point de vue religieux dominait tous les autres.

Cependant nous montons en voiture et nous quittons la ville, en ce moment toute aux sermons et aux hymnes. En traversant d'abord une longue avenue de vieux pins hollandais, nous gagnons la campagne riche de plantations et de fermes hollandaises. Laissant cette fois-ci le beau Drakenstein à notre gauche, nous approchons rapidement des montagnes. Le temps est superbe au delà de toute description : vraie matinée de printemps, d'un printemps sud-africain, tel qu'on me l'avait promis. Nous en jouissons avec les yeux, avec les narines, avec les poumons. A midi, nous sommes à Fransh-Hoek. Distance du Paarl : dix milles.

Fransh-Hoek est une impasse, une vallée qui finit brusquement devant une muraille. Pour l'escalader, les Hollandais ont tracé une route carrossable, aujourd'hui abandonnée, par laquelle les colons du Cap qui ne s'y plaisaient plus ont pénétré dans des régions de l'intérieur alors complètement inconnues. Cette localité, cachée dans les plis des montagnes, a été l'asile choisi par les premiers émigrants huguenots venus de France après la révocation de l'édit de Nantes. La vallée presque circulaire, entourée sur trois côtés de rochers, est, aux yeux du

Dutch autant que du Français, devenu Hollandais, un sol classique auquel s'attachent des souvenirs chers à son cœur. Il y a là un petit nombre de fermes et de maisons considérables entourées de jardins et de plantations.

Nous demandons l'hospitalité à la famille Hugo, immigrée en 1693. Le document relatif à leurs propriétés foncières, et qu'ils nous ont montré, porte la date de 1694. La maison, spacieuse et commode, essentiellement hollandaise, a été rebâtie sur le même emplacement. Dans le jardin, nous admirons un vieux chêne colossal. Le diamètre de son branchage compte quatre-vingt-treize pieds.

Les Hugo sont venus avec les premiers émigrants français ; ils se sont établis ici et y sont restés jusqu'à ce jour. Les membres de la famille quittent rarement leur ferme pour aller à Stellenbosh, la ville la plus rapprochée, une ou deux fois par an, et à Cape-Town seulement quand il le faut absolument. Le patriarche Hugo est mort dernièrement. La famille est encore en deuil : pour le chef de famille on porte le deuil pendant trois ans. Ses enfants, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants ne comprennent pas qu'il soit mort. « Il n'a jamais été malade, nous disaient-ils, il n'a jamais gardé le lit un seul jour de sa vie, et il est mort soudainement. C'est

étonnant. — Et quel âge avait-il ? — Quatre-vingt-treize ans. » Et ils trouvent étonnant qu'il soit mort !

Son fils et sa femme sont maintenant à la tête de la famille. Ni l'un ni l'autre ne savent un mot d'anglais. Ils ne parlent que le hollandais. Nous y avons trouvé deux autres filles, l'une d'elles avec son mari et leurs enfants, tous simples, naturels, agréables ; aucune trace d'élégance, mais rien de vulgaire ou de grossier. Ce patriarche comptait deux cent quatre-vingt-douze descendants directs, dont deux cent onze sont en vie. Impossible de donner en paroles une idée du caractère de calme et de prospérité champêtre qui distingue ce recoin isolé du monde. Je ne fus pas surpris de voir qu'aucun membre de la famille ne savait la langue des ancêtres. Tous les descendants des émigrants français en sont là. Le vieux gouvernement hollandais tenait essentiellement à faire disparaître l'usage du français ; il y réussit complètement. Le Vaillant, qui visita la colonie en 1780, n'y rencontra qu'un seul vieillard qui comprît le français.

La route à Stellenbosh, qui laisse à désirer, nous mène le long des montagnes, à travers un joli kloof ou défilé, dans un pays généralement bien cultivé. A mi-chemin, halte dans une grande ferme, où nous sommes fort bien reçus. Ce sont

aussi des *Dutch*, mais l'ameublement et toutes les allures de la maison rappellent le voisinage d'une ville, ne fût-ce qu'une petite ville comme Stellenbosh. Encore ici fort peu de membres de la famille parlent anglais.

En continuant notre chemin, nous passons, au milieu des rochers, devant de magnifiques potagers. Ce sont deux familles allemandes qui, en peu d'années, ont transformé le désert en jardin. Arrivés avant la nuit à Stellenbosh. Distance du Paarl : quinze milles. Cette petite ville est un bijou. Des maisons fort proprettes en pierres, avec pignon sur rue, avec des carreaux luisants; de vieux chênes un peu partout : dans les rues, le long des canaux, autour de quelques places tapissées de gazon. Charmante anomalie! ravissant anachronisme! Une ville de Ruisdael ou de Breughel au bout de l'Afrique en plein dix-neuvième siècle!

III

PROVINCES ORIENTALES. CAFRERIE

Du 31 juillet au 15 août.

Le cap de Bonne-Espérance. — Port-Elizabeth. — Un chemin de fer infesté par des éléphants. — Graham's-Town. — Entrée en Cafrerie. — King-William's-Town et la colonie de Braunschweig. — Magistrats et Cafres. — La côte du Pondoland.

31 *juillet.* — A une heure après midi, le paquebot sort des docks. La mer est houleuse. Des vagues immenses se succèdent avec une certaine régularité. C'est comme un rythme. On sait que dans aucune mer, pas même au cap Horn, les lames n'atteignent une pareille hauteur. Dix-sept mètres ! Le vent d'ouest fraîchit et devient *gale.* L'aspect de la côte est magnifique. Les rochers, tantôt voilés, tantôt montrant leurs contours, ici dentelés, là aplatis comme Table-Mountain, paraissent et disparaissent à chaque roulis du navire. Les vagues, déferlant avec fureur par-dessus les écueils, fouettent les soubassements de

ces colosses, dont les teintes violet foncé contrastent avec le vert clair de la mer. Chaque vague jette au loin sa crête d'écume. Les rafales chassent avec une rapidité effrayante les gros nuages qui tâchent vainement de se cramponner aux flancs des montagnes. A terre, pas trace de culture ou d'habitations. Et de fait il n'y aurait pas assez d'espace pour y planter une chaumière. Le roc tombe perpendiculairement dans les flots. Des nuées de grands goélands nous suivent en voltigeant. Une grosse baleine, à peu de distance, montre et cache tour à tour son dos immense. Le sinistre sourire du soleil, qui à chaque instant déchire ses voiles pour s'en recouvrir aussitôt, donne à ce spectacle sublime un caractère lugubre.

La nuit approche et à bâbord on distingue les feux de Cape-Point, l'extrémité du cap de Bonne-Espérance. Le vapeur, obligé de se tenir à une distance respectueuse de *Punta-Agulha*, le promontoire le plus méridional de l'Afrique, continue vers le sud. Ce n'est qu'à huit heures que, virant vers l'est, il pénètre dans l'océan Indien.

1er *août*. — La côte s'est aplatie. Ces longues lignes horizontales sont des *veldts*, des terrains d'herbe, aujourd'hui, à la suite de huit mois de sécheresse, transformés en poussière, ou bien des *bush*, des terrains de buissons. S'il y a des fermes, nous ne les voyons guère.

Le bâtiment jette l'ancre devant Mosselbay, un assemblage de petites maisons couvertes de fer plissé. A côté et derrière, un rocher bas et des dunes. Dans les plis du terrain, des buissons. Plage, dunes, rochers, maisons, tout est jaune, sauf le *bush*, qui, poudré de sable, est gris. Rien de plus mélancoliquement laid. Je dédaigne d'aller à terre.

Mais en revanche un requin colossal nous régale d'un spectacle curieux et bizarre. Les matelots, qui prétendent qu'il a près de douze pieds de longueur, lui jetèrent un gros morceau de viande attaché à une corde. Aussitôt le requin se mit à l'œuvre. Comme la scène se passait au-dessous de la poupe, nous pûmes contempler à notre aise et de fort près ce redoutable animal, ce qui ne serait guère commode dans d'autres circonstances. Il était d'un joli brun clair tirant sur le rose et avait de fort petits yeux. Il décrivit d'abord un cercle autour de sa proie, puis il se lança sur elle, mais il lui fut impossible de l'atteindre. Il passait toujours à côté. Après avoir

plusieurs fois répété ses attaques, de guerre lasse et comme honteux de sa déconfiture, le monstre plongea dans la profondeur des flots, pour ne plus reparaître.

2-3 *août*. — Ce matin arrivé à Port-Elizabeth. En mettant le pied dans la ville, on se dirait en Angleterre, n'étaient la nature sud-africaine et les Cafres. Dans la partie occidentale de la colonie, à Cape-Town, et bien plus encore dans les districts du Paarl et de Stellenbosh, c'est l'élément hollandais qui paraît au premier plan. Port-Elizabeth est le centre de commerce le plus important de la colonie. Ici on rencontre l'Anglais qui veut faire fortune. Ce sont pour la plupart des fils de leurs œuvres, des *self made men*. Presque tous les habitants mâles sont dans le commerce et travaillent neuf heures par jour. La malle partant aujourd'hui, tout le monde est particulièrement affairé. Cependant plusieurs de ces messieurs, afin de me montrer leur ville, dont ils ont raison d'être fiers, se relayent d'heure en heure, me sacrifiant ce qu'ils possèdent de plus précieux, leur temps. C'est de la vraie hospitalité.

Mes divers guides me promènent en voi-

ture dans Main Street, une rue longue de deux milles qui suit la plage. C'est le quartier des affaires. Malgré l'état de dépression qui se fait sentir partout, et particulièrement ici, où des spéculations exagérées dans les actions des diamants ont causé plus de désastres qu'ailleurs, je trouve une très grande animation dans cette longue avenue bordée de magasins et de boutiques et remplie de véhicules de toute sorte. Les laines et les plumes d'autruche forment les principaux articles d'exportation. Nous visitons les halles où ces plumes précieuses se vendent à l'encan[1]. Les provisions accumulées dans cet édifice doivent représenter des sommes fabuleuses.

Dans le port, où il y avait peu de bâtiments, nous vîmes une quarantaine de Cafres occupés à porter du lest dans un navire. C'étaient de beaux hommes, évidemment très forts, qui maniaient avec élégance leurs paniers remplis de gravier, exposaient leurs corps complètement nus à une brise glaciale et, tout en tremblant de froid, ne cessaient de jaser et de rire. Ici les travailleurs noirs gagnent cinq shillings par jour. Ils ne restent que quelques années. Quand ils ont économisé la somme nécessaire pour acheter une femme qui sera leur épouse et leur esclave,

1. Ordinairement à 5-10 £ la livre.

astreinte à travailler pendant qu'ils fumeront étendus sur le sable, ils ont hâte de retourner dans leur kraal [1].

On me mène à une exposition de beaux-arts. C'est le premier essai de ce genre. Il est réussi, en ce sens qu'il attire les ladies, les femmes blanches. Pas un homme, cela va sans dire. Les hommes ont mieux à faire. Ils sont dans leurs comptoirs ou dans leurs boutiques, ils sont à la chaîne. A dire vrai, au sens figuré et par rapport au travail, les seuls nègres de l'Afrique ce sont eux. Mais ils ne le seront que pendant quelques années, et au bout de cet exil ils entrevoient les horizons riants du *home*, de l'aisance, de la richesse peut-être, certainement des loisirs et de l'indépendance. Ces espérances se réaliseront-elles? D'abord tout le monde ne fait pas de l'argent ici. Et puis l'argent est-il un gage assuré de bonheur? Demandez-le aux nouveaux riches qui vivent à Kensington ou à Brighton, ou dans de jolis *country-houses* de la vieille Angleterre, jouissant des fruits amassés par leurs labeurs aux antipodes. La plupart d'entre eux sont rongés du désir de retourner *là-bas*. Ils ont

1. Le *kraal* est un assemblage de huttes entourées d'une enceinte. C'est la corruption du mot espagnol *corral*, enclos, usité surtout dans les républiques hispano-américaines, dans le sens d'enclos de bétail.

le mal du pays, le mal de l'Afrique, de l'Australie, de la Chine, du Japon. C'est donc probablement une illusion, mais l'homme ne peut s'en passer. L'illusion est un faux frère, mais, convenons-en, un aimable compagnon.

Dans la haute ville, où mènent des rues taillées dans le roc, qui rappellent certains quartiers de San Francisco, se trouvent les habitations des familles aisées. Les maisons espacées sur le plateau sont fort jolies, les petits jardins admirablement tenus, et les gazons d'un vert frais forment une délicieuse anomalie sur cette plaine pierreuse et brûlée par un soleil impitoyable. Cette merveille est due aux eaux abondantes qu'amène, des sources de montagnes situées à une trentaine de milles d'ici, un aqueduc souterrain construit récemment. Cela explique aussi un autre miracle : le jardin botanique au milieu du désert.

Plus loin se trouve la *location*, la place réservée aux tentes des indigènes. Nous avons visité quelques-uns de ces intérieurs de famille, qui, sauf l'attrait de la nouveauté, ne m'ont pas paru agréables. On fait bien, après être entré en rampant, de ne pas s'y arrêter longtemps. D'ailleurs, l'air tiède n'engage pas à de longues visites. Les hommes sont complètement nus ; les femmes sont vêtues d'une jupe ; les jeunes filles,

du pagne ; les enfants suivent l'exemple du père. En dehors des tentes, nous vîmes des familles qui cherchaient le soleil et évitaient le vent froid du sud. Les hommes s'enveloppaient de leurs *karos*, couvertures de laine qu'on teint avec de l'ocre rouge, d'où vient le nom de Cafres *rouges*. C'est une manière de les distinguer des Cafres civilisés, c'est-à-dire de ceux qui ont adopté la jaquette et le pantalon, ou des haillons quelconques, pour couvrir leur nudité. Un vêtement est d'ailleurs de rigueur quand on veut pénétrer dans la ville. Cette plaine autour de la location des noirs, qui n'est qu'à la distance d'un mille de la ville haute, était et est souvent le théâtre de rixes sanglantes entre gens de diverses tribus.

Je suis descendu au club, où l'on veut bien me donner l'hospitalité. C'est le premier établissement de ce genre de l'Afrique australe. Les arrangements sont parfaits, et plus d'un de nos clubs élégants d'Europe ferait bien de les prendre pour modèle. Dans la salle de lecture on trouve les principaux journaux anglais et la *Gazette de Cologne*, et dans toutes les pièces des hommes qui vous font un accueil cordial et vous prouvent par l'expression de leur figure, plus que par des paroles, que vous êtes le bienvenu.

3 *août*. — Depuis quelques années un chemin de fer relie cette ville avec Graham's-Town. J'ai le vif plaisir de rencontrer à la gare l'évêque anglican de Cape-Town et son doyen. Nous cheminons donc ensemble, et une conversation animée nous fait oublier la monotonie du pays que nous traversons à petite vitesse. D'abord un veldt immense. Pas de trace de végétation. L'herbe brûlée ; çà et là des agavés africains dont la fleur est d'un rouge orangé. Le terrain onduleux, de bas coteaux arrondis, alternent avec la plaine. Plus loin, des bush, des buissons, des arbrisseaux épineux, tout saupoudrés de poussière, rampent dans les plis du terrain. Le nom de la station, Sandflat, est bien choisi. On se dirait au désert de Libye.

Notre train marche au petit trot, ce qui permet à un babouin qui se promène le long de la voie de nous contempler à loisir. Après avoir satisfait sa curiosité, il nous tourne les talons et regagne lentement ses broussailles. Autruches en quantité. Elles étendent leurs cous par-dessus les fils de fer de leur enclos et nous regardent avec dédain. Excepté aux stations, nous n'avions pas vu d'autres êtres animés, lorsque, à la grande surprise de mon compagnon, nous aperçûmes un Européen marchant à pied, son sac sur le dos. C'est un signe des temps, me dit-on. Un

Européen ne voyage jamais à pied. C'est à peine si on le recevrait dans une auberge. D'ailleurs il ne serait pas prudent de suivre l'exemple de ce brave homme. Il y a par ici des léopards et des éléphants dont la rencontre ne serait guère agréable. Mgr Richard, l'évêque catholique de Graham's-Town, traversant cette contrée en voiture, fut averti de l'approche d'un troupeau d'éléphants. Le péril était imminent, et si ces animaux n'avaient pas pris une autre direction, l'évêque ni aucun de ses compagnons n'auraient échappé à la mort. Les jeunes éléphants sont surtout de mauvais coucheurs. Ces adolescents s'amusent à essayer leurs forces en arrachant les rails du chemin de fer.

Vers six heures du soir, arrivée à Graham's-Town. Distance de Port-Elizabeth : cent huit milles. Temps de parcours : sept heures. Ces chemins de fer sont à voie étroite et les arrangements assez primitifs. Néanmoins ils ont déjà commencé une révolution dans l'état économique du pays.

Ici je me sépare du Dr Jones, qui va visiter ses ouailles de Cafrerie, et je descends dans un hôtel tenu par un Polonais qui se dit Russe. Son père, me dit-il en confidence, a été un peu nihiliste ; de là voyage accéléré à l'étranger. Les .....off sont proches parents des Romanoff, mais, arrivé à Berlin et pour faire plaisir au roi

de Prusse, le brave homme a germanisé son nom en changeant la syllabe finale d'*off* en *ow*. J'espère que ce noble hôtelier parviendra à élever le service de son auberge à la hauteur de sa naissance et de ses relations sociales. L'atmosphère d'eau-de-vie qui infecte les chambres m'a paru manquer de distinction. Enfin, j'ai passé la soirée un peu mélancoliquement dans la prétendue salle de lecture, à côté de la buvette, remplie d'une nombreuse et bruyante compagnie.

Graham's-Town est habitée par des Anglais et des Hollandais et par un petit nombre d'Allemands. La moitié de la population parle les deux langues : le hollandais et l'anglais. Comme dans tous les grands centres des provinces de l'Est, les indigènes occupent un quartier séparé, appelé la *location*.

La ville se trouve dans un creux encadré de coteaux dépourvus d'arbres. Mais on en a beaucoup planté dans les rues, le long des maisons et dans les environs. Cette abondance de feuillage charme le voyageur qui, avant d'arriver, a dû parcourir un désert. Graham's-Town ressemble à toutes les villes anglaises de la colonie, mais elle y occupe la première place sous le

rapport du nombre et de la beauté de ses édifices publics, et surtout de ses belles églises de diverses confessions, qui donnent à sa physionomie un caractère essentiellement ecclésiastique.

Mon hôtel se trouve dans une large rue qui descend dans la vallée. On y voit constamment des *oxenwaggons*, de ces wagons légendaires qui ont servi et qui servent encore de véhicule, de maison, au besoin de blockhouse aux Boers, et qui, attelés de douze, de quatorze, de dix-huit bœufs, leur ont permis de faire la découverte et la conquête d'une partie du continent noir. Ces wagons sont, là où le chemin de fer n'arrive pas encore, le principal sinon le seul moyen de communication avec l'intérieur, avec l'Orange Free State, le Transvaal, Griqualand-Ouest, les *diamond fields*, enfin avec les pays situés au delà du Limpopo. Chacun de ces véhicules, dirigé par des hommes de couleur, peut être chargé de cinq à huit milles livres, et ces cargaisons sont souvent d'une valeur très considérable. Cependant on les confie à des noirs, et il n'y a pas d'exemple qu'ils aient trahi cette confiance. Dans les rues, en dehors du mouvement causé par les voitures aux attelages monstres, il y a peu d'animation. Pendant toute la matinée, les hommes sont à leurs affaires ; les femmes, fuyant le soleil, restent chez elles. Ce n'est que dans

l'après-midi qu'on voit des dames en voiture et quelques hommes à cheval se diriger vers les promenades en dehors de la ville.

La vue dont on jouit des hauteurs qui dominent Graham's-Town vous frappe par sa sauvage grandeur. La ville est une vraie oasis au milieu de la solitude. Tous ces veldts maintenant brûlés et séchés se couvrent, après les pluies, d'un tapis vert. Mais maintenant je ne vois que de l'ocre jaune et des taches noires, le bush et des horizons fuyants à l'infini, et au-dessus la voûte d'un ciel sans nuages! Partout silence profond. En effet, l'Afrique du sud, en dehors des grands centres, n'est qu'un désert parsemé, et encore parcimonieusement, de fermes isolées, de fort peu de champs cultivés, de nombreux kraals de sauvages et de quelques rares assemblages d'habitations européennes ornées du nom de ville.

Le juge, Sir Jacob Barnaby Barry, veut bien me sacrifier son temps pendant mon séjour dans sa ville. Fils de père anglais et de mère hollandaise née elle-même en Afrique, il a fait son droit en Angleterre, et il a ensuite passé sa vie dans sa patrie, qu'il connaît à fond. Son nom a été mêlé à des transactions importantes. J'ai eu l'avantage de faire chez lui la connaissance de quelques notabilités du monde ecclésiastique anglican. Les révérends gentlemen et leurs ladies

semblaient sortir d'une des vénérables villes-cathédrales de l'Angleterre. L'illusion était complète. Suis-je réellement en Afrique?

---

5 *août*. — De Graham's-Town à King-William's-Town, chef-lieu de British Kaffraria, on compte soixante-treize milles. La distance est parcourue journellement par une diligence qui part avant le jour et arrive à destination à la tombée de la nuit. Mais, vu l'état de la route ou plutôt vu l'absence de route, pour se confier à ce véhicule il faut joindre à une grande dose de résignation une constitution des plus robustes. J'ai donc loué une voiture qui m'y transportera en un jour et demi, et M. Sydney Stent, commissaire du gouvernement local (colonial) et chargé spécialement du département des chemins et chaussées, m'a offert de me tenir compagnie pendant ce voyage. Si la présence de ce fonctionnaire spécial en matière de routes n'a pu nous préserver des abominables cahotements de ma voiture, c'est que l'état des communications en général laisse à désirer. Dans les colonies, excepté le personnel du gouvernement, tout le monde est autonome, et personne plus que les communes, qui n'acceptent guère les obser-

vations des autorités, surtout quand elles leur demandent de délier les cordons de la bourse.

Pendant les huit premiers milles, pas un arbre en vue. Plus loin, l'horizon s'élargit. Au nord et au nord-est se déroulent les chaînes du Catberg, et du Winterberg[1], qui pour le moment sont à l'ombre. Avec le noir transparent des montagnes, avec le jaune clair des veldts et le bleu d'opale du ciel, le bon Dieu a peint un paysage grandiose, poétique, sauvage, indescriptible.

Nous ne voyons presque pas de fermes, mais il doit y en avoir, à en juger par les vastes enclos séparés les uns des autres par des fils de fer qui longent le chemin. C'est que les autruches ont besoin de grands espaces pour courir, ce qu'elles ne font qu'en s'aidant de leurs ailes. Cela explique pourquoi ceux qui pratiquent en petit l'élevage de cet oiseau, qui a besoin de terrains étendus, font généralement de mauvaises affaires. Les autruches se brisent les ailes contre les fils des enclos étroits, au grand détriment des plumes. L'élevage des autruches serait très profitable si l'on y courait moins de risques. Des épidémies qui font parfois de grands ravages

1. Hautes de sept à huit mille pieds.

causent des pertes énormes et souvent ruinent le fermier. L'autruche est un animal capricieux, méchant et dangereux. Par intervalles soumis et affectueux pour les gens qui ont soin de lui, soudainement et sans aucune raison il change d'humeur. De là les précautions que l'on prend pour l'approcher. J'ai vu dans le voisinage de Cape-Town deux hommes qui conduisaient une énorme autruche. Elle avait la tête encapuchonnée et on la conduisait au moyen d'une corde attachée à une sorte de baudrier. Les hommes se tenaient derrière la bête, qui marchait majestueusement à deux pas devant eux. Ce qui rend cet oiseau si formidable, c'est son naturel traître, son humeur changeante et les ongles très forts, pointus et acérés de ses pattes. Il attaque toujours à l'improviste, en frappant avec la patte. L'autre jour, un de ces animaux, d'un seul coup, a éventré un pauvre Cafre.

A dix heures, arrivés à Fish River, la frontière orientale de l'ancienne colonie hollandaise du Cap. Un pont récemment construit permet en toute saison de passer cette rivière, tantôt simple rigole, comme aujourd'hui, et tantôt torrent impétueux. Dans cet endroit, appelé *Committee's-drift*, nous fîmes halte devant une auberge solitaire tenue par un farmer et sa femme. Excepté les passagers de la diligence, peu de voyageurs

blancs réjouissent les regards de ce couple. Aussi le plus clair de leur revenu provient de la buvette, assiégée en ce moment par de pauvres Cafres qui sont venus faire leurs provisions d'eau-de-vie et s'enivrer avant de reprendre le chemin de leur kraal. Ce n'est pas la première fois que j'assiste à de pareils spectacles, aussi tristes que dégoûtants.

A *Breakfast-fly,* une autre maisonnette isolée au milieu du désert, appelée *halfway house*, engage les passants à s'arrêter pendant quelques instants. La maîtresse, une Anglaise qui a dépassé les quatre-vingt-dix ans, nous reçoit avec la grâce et les manières du dix-huitième siècle. D'ici vue magnifique sur les montagnes d'Amatoula.

Dans l'après-midi, nous gagnons par une descente excessivement raide les bords du Kaiskama, qui formait la frontière de l'ancienne colonie de *British Kaffraria,* aujourd'hui annexée à la colonie du Cap. Les deux rives sont couvertes d'euphorbéas, cet arbre qui donne un caractère si exotique à cette partie de l'Afrique. Nous avons facilement dépassé la rivière dépourvue d'eau, et nous voilà en pleine Cafrerie. Le terrain a été concédé par un des gouverneurs du Cap à un chef de la tribu des Gaikas, et le gouvernement actuel, respectant les droits acquis, a reconnu la validité de ses titres. Le pays conserve le même

caractère. Seulement on n'y voit que des kraals et des indigènes.

Vers cinq heures, arrivés au gîte, un groupe de kraals couronnant des monticules au milieu de pâturages convertis en poussière par six mois de sécheresse. Le bétail est d'une maigreur effrayante. Cet endroit s'appelle Iquipika. Ici, au milieu des noirs, vit un blanc avec sa femme. Il est capitaine dans l'armée coloniale, a fait le coup de feu dans les dernières guerres avec les Cafres, et a les manières d'un gentleman. Sa femme, fille d'un soldat anglais, née en Cafrerie, une grande et belle personne, a bon air et tâche de s'habiller comme une lady ; quoi qu'il en soit, c'est certainement une maîtresse femme. Pendant la guerre, elle a dû se réfugier avec les enfants à King-William's-Town, alors menacé par les Cafres. Lorsqu'elle revint ici, elle ne trouva plus debout que les murs de la maison. Maintenant, tout est en excellent état. Il y a des meubles d'Angleterre, des chaises de Vienne et, le long des murs, des photographies joliment encadrées. Et tout cela parmi les kraals, à une journée de la ville, avec la perspective, fort éloignée heureusement, de nouvelles guerres contre les Cafres. Il n'y a pas que les habitants de Resina qui bâtissent leurs maisons, qui vivent et qui meurent sur un volcan.

Le farmer nous accompagna à l'un des kraals. A cause du froid, très sensible après le coucher du soleil, qui avait été ardent, les hommes étaient enveloppés de leurs couvertures de laine. Les femmes, à en juger par leur toilette, semblaient moins frileuses; les jeunes filles, pas du tout. Notre hôte leur raconta que j'étais un grand chef possesseur de beaucoup de bœufs, de moutons et de femmes. C'est le nombre des épouses qui donne la mesure de la richesse du mari. La femme parmi ces peuples n'est pas un objet de luxe comme en Orient; c'est un objet de première nécessité. C'est elle qui travaille. L'homme ne travaille que lorsqu'il le faut absolument. C'est cette nécessité qui le pousse à visiter les villes et à servir pendant quelque temps dans les fermes des blancs.

Madame l'aubergiste fit une vive sortie contre les Cafres : Mauvais travailleurs, disait-elle, mauvais domestiques, et, quelle immoralité! grands consommateurs d'eau-de-vie, — qu'ils achètent dans sa buvette!

6-9 *août*. — Le pays conserve son caractère d'hier; il s'embellit cependant au fur et à mesure que nous approchons des monts Peri et Amatoula.

A trois heures, nous sommes à King-William's-Town. Dans tout le voyage, sauf les voyageurs de la diligence et l'homme blanc à pied, je n'ai

vu en fait d'êtres animés que des autruches, des babouins et des antilopes.

Je jouis ici de l'hospitalité de M. Rudolph Walcher, Autrichien, chef d'une des premières maisons de ce grand centre de commerce avec Orange Free State, le Transvaal et l'intérieur du continent. La physionomie de King-William's-Town n'a rien de particulier. C'est une ville sud-africaine comme les autres, habitée exclusivement par des hommes d'affaires, avec des rues désertes ou fréquentées seulement par des noirs pendant le jour, momentanément animées vers six heures quand on rentre des comptoirs et des boutiques, et de nouveau vides et silencieuses quand la nuit est venue. La ville est couchée dans un creux plat ; mais les hauteurs, d'où l'on jouit d'une belle vue sur les montagnes, commencent à se garnir de maisons et de jardins. Il y a quelques jolies églises. Celle des catholiques, bâtie avec le produit de quêtes, auxquelles des protestants ont largement contribué, est un beau spécimen d'architecture gothique.

L'édifice monumental de la ville, et le plus en évidence, est l'hôpital dirigé par le Dr Fitz-Gerald, autre fondation de Sir George Grey. Quelques jeunes Cafres y sont élevés. Le docteur espère pouvoir les employer comme infirmiers et pharmaciens. J'espère pour les malades

qu'on en restera là, et qu'on n'essayera pas d'en faire des chirurgiens.

Les magasins de mon amphitryon sont remplis de denrées et de marchandises de toute sorte. Parfois il s'y trouve jusqu'à dix mille balles de laine venant d'Orange Free State et du Transvaal. Cela donne une idée de l'importance des transactions avec l'intérieur.

J'ai eu, grâce à M. Walcher, l'occasion de faire la connaissance des notabilités de cette jeune ville pleine de vigueur et, je pense aussi, pleine d'avenir. Il me semble qu'ici plus qu'ailleurs se trouvent en présence le monde civilisé et le monde sauvage. Le terrain qui entoure King-William's-Town a été naguère le théâtre des batailles livrées entre Blancs et Cafres. A plusieurs milles à la ronde on rencontre à chaque pas des lieux auxquels s'attachent de tristes ou glorieux souvenirs. Mais enfin ce sont des souvenirs de meurtres, d'embuscades, de combats sanglants. Et ces scènes d'horreur peuvent se renouveler, car il paraît que rien n'est définitivement réglé. On vit au jour le jour. Et c'est dans ce milieu si exposé à tous les hasards que l'activité, l'énergie et l'esprit d'entreprise anglo-saxons et allemands ont créé un des centres de commerce les plus importants de l'Afrique australe.

Dans la haute ville les rues, longues, larges, droites, sont désertes. Des arbres masquent les maisons, bâties en briques et entourées de petits jardins. Çà et là, une bonne de couleur avec des bébés; çà et là, à travers une fenêtre ouverte, le son d'un piano. En général silence et solitude. Dans la vraie ville, quelques ladies qui font des emplètes, et des Cafres qui ne font rien. Nous entrons dans une boutique où les Cafres achètent leurs provisions. Une grande belle femme noire attire mon attention. Mme Walcher lui demande si elle est Fingo. Et voilà une explosion de colère : « *J. J. J.* (non, non) *Pondo*, *Pondo!!* » Les Fingos ont été les esclaves des Pondos. Le gouvernement anglais les a affranchis. De là le mépris des Cafres pour leurs anciens domestiques.

Chacun de ces hommes de couleur que je rencontre m'inspire de l'intérêt. Qu'est-ce qui se passe dans ce cerveau et dans ce cœur? Ce sont des énigmes, et il me semble que ceux qui passent leur vie au milieu d'eux ne savent guère répondre à mes questions. Tout ce qu'ils en disent est décousu, problématique, souvent contradictoire. Les fonctionnaires publics, tels que les magistrats, les jugent très favorablement. La plupart des négociants et des farmers voient dans le noir l'incarnation du mal. Je pense qu'en dehors des missionnaires, de ceux qui pénètrent dans l'inté-

rieur comme les missionnaires catholiques, personne plus que le magistrat n'est à même de connaître le monde noir, qui, pour le psychologue, est encore une énigme.

Les magistrats, fonctionnaires nommés et salariés par le gouvernement colonial, forment le lien entre l'administration et le sauvage. Dans les provinces de l'Est, ce sont presque tous des Africanders, fils de farmers, de négociants, de fonctionnaires. Ils touchent de six cents à huit cents livres sterling par an et savent tous la langue de ces peuplades. C'est leur bonne qui la leur a enseignée quand ils étaient des bébés. Ils résident autant que possible dans les petites villes européennes ou bien au fond des bush, au milieu des sauvages, et alors séparés de tout contact avec les Européens! On me dit qu'en général ce sont des hommes de valeur. Rompus au travail, endurcis à la fatigue des longues courses à cheval ou à pied à travers la forêt ou la steppe, habitués aux privations intellectuelles et sociales, souvent matérielles, ils n'en aiment pas moins leur état et rendent de grands services. Au fait, ils sont les régents du monde noir. J'ai rencontré quelques-uns de ces hommes remarquables et je résume ici le petit interrogatoire que je leur ai fait subir. — « Nous sommes des détectives et des diplomates. Nous devons savoir et rapporter à

notre ministre à Cape-Town ce qui se passe au sein des populations sombres. A l'égard de celles-ci, nous exerçons dans de certaines limites, et selon les circonstances, une autorité paternelle. Un magistrat populaire est souvent invité à intervenir comme arbitre dans des litiges. S'agit-il de questions d'un intérêt plus général, le magistrat, pour éclaircir la matière, commence par entendre les petits chefs de kraal, et, dûment informé, il tâche de gagner à son avis le grand chef (chef de plusieurs kraals). Les choses se passent autrement en Cafrerie propre. C'est un pays indépendant[1], mais non complètement en dehors de l'influence du gouvernement impérial, qui, grâce à une sorte de protectorat mal défini, y exerce une certaine surveillance. Les grands chefs ont, de concert avec le gouvernement anglais, librement adopté certaines lois, comme par exemple la défense du débit des boissons alcooliques et d'autres dispositions relatives aux mœurs. Les magistrats éparpillés dans ce pays libre ont, outre la mission de protéger les rares trafiquants ou farmers blancs, celle de veiller à ce que les lois soient observées. Leurs pouvoirs sont donc plus limités que les nôtres et ils ne peuvent aussi facilement que nous avoir recours à l'ap-

1. Le Pondoland a été depuis placé sous le protectorat anglais.

pui des autorités coloniales ou impériales qui n'existent pas en Cafrerie propre. Ce sont, avant tout, des diplomates. Ils s'adressent donc, le cas échéant, au grand chef, et, après l'avoir disposé favorablement, ils tâchent, de concert avec lui, d'agir sur les petits chefs. Ces transactions ne sont pas toujours faciles. Le Cafre est né diplomate. A toutes les questions qu'on lui adresse pour constater ou vérifier un fait, il commence toujours par répondre négativement. Ils appellent cela : parler derrière la haie. »

Je demandai s'il n'y avait pas à craindre des conspirations, et l'on me répondit que non.

« Les Cafres, quoique mieux doués que les races de sang hottentot, sont incapables de toute combinaison. Il arrive parfois que des chefs forment entre eux le projet d'attaquer les blancs, mais il ne leur vient pas à l'esprit de combiner l'attaque. Naturellement bavards, incapables de garder un secret, et même dédaignant de le garder, ils aiment à se vanter d'avance du mauvais tour qu'ils comptent nous jouer. Nous avons tous à notre service des gens de couleur, et il y a parmi eux des domestiques sincèrement attachés à leurs maîtres. Tout Cafre sait ce qui se passe dans sa tribu, nous pouvons donc espérer d'être avertis en temps utile. Quand il y a des hostilités à craindre entre des tribus, et que la situa-

tion du magistrat pourrait devenir délicate, un de ses gens lui soufflera à l'oreille : Maître, pas bon ici. *Master, not goody here.*

« Il y a parmi ces sauvages des lois d'une sévérité draconienne. Ils ont aussi une police parfaitement organisée. Chaque chef de famille a le sentiment de sa responsabilité. Il est tenu de rapporter ce qu'il voit ou entend au chef de son kraal, celui-ci au chef de plusieurs kraals, qui a l'obligation de faire connaître le fait au grand chef de la tribu. Ce dernier, dans la Cafrerie britannique, doit en rendre compte au magistrat. S'il n'y a pas de troubles dans l'air, il s'acquittera probablement de ce devoir. Il n'en sera pas ainsi s'il médite une attaque. Mais, pour sa part, il sait tout ce qui se passe dans sa tribu. Un homme qui manquerait à ses devoirs de rapporteur dans les temps ordinaires s'exposerait à des punitions très sévères, et il serait tué sans faute en temps de guerre. Pendant une des nombreuses campagnes, après une action fort chaude, un pauvre noir, lié sur un cheval, fut amené à l'ambulance. Il avait une cuisse fracturée. Le Dr Atherstone, qui s'y trouvait, prit soin de lui, le traita pendant des mois, et à la fin eut la satisfaction de le voir partir guéri et plein de reconnaissance. Lorsque le jeune sauvage prit congé de lui, il lui demanda : « Que ferais-tu

« si tu me trouvais dans ton kraal, cherchant « refuge dans ta cabane? » La réponse fut : « « Si j'étais sûr que personne ne t'ait vu, je te « cacherais pour te sauver, mais si quelqu'un « t'avait vu, je te tuerais. Oh! je ne te ferais pas « souffrir : je te frapperais au cœur. — Mais « comment, je t'ai fait tant de bien et tu me tue- « rais? — Ah oui! parce qu'autrement c'est « moi qui serais tué, mon devoir étant de rap- « porter au chef du kraal tout ce que je vois. »

« Les petits chefs, pour discuter la chose publique, se réunissent en *pisso*. Ces assemblées n'ont que voix consultative; le pouvoir du chef est absolu. Il peut mettre à mort qui il veut, mais il n'oserait pas faire constamment la sourde oreille aux remontrances formulées dans les pissos. En ce cas il serait certainement massacré. C'est un principe fondamental de leur constitution.

— Quelles sont leurs dispositions à l'égard des blancs?

— Demandez au vent de quel côté il soufflera demain. Ce sont des enfants, et par conséquent on ne peut faire fonds sur eux. Il y a de mauvais symptômes auxquels il faut faire attention. Ainsi, par exemple, un des chefs avait tué un magistrat, crime excessivement rare. Le meurtrier fut exécuté, mais, depuis ce jour, les Cafres dési-

gnent par son nom l'arbre très commun ici que nous appelons euphorbéa. Au reste, il ne faut pas attacher trop d'importance à de pareils faits. »

Ma curiosité fut médiocrement satisfaite au sujet des idées et pratiques religieuses des Cafres. Comme les Zoulous, ils semblent avoir de vagues idées d'un ou de plusieurs êtres suprêmes et croire à la transmigration des âmes. Ce sont toujours des serpents qui viennent visiter les huttes de leurs descendants. Cetywayo en était convaincu ; il prétendait reconnaître des oncles et des cousins dans les bêtes venimeuses qui fréquentaient son palais, et qu'il n'avait garde de tuer.

On m'assure que les missions dans cette partie de l'Afrique ne donnent que des résultats incomplets, et que les dignes missionnaires, malgré la persévérance et l'énergie de leurs efforts, ont souvent de tristes défaillances à enregistrer. Il n'est pas rare de voir des élèves à peine sortis du grand établissement (protestant) de Lovedale redevenir sauvages, oublier, par le manque de pratique, ce qu'on leur a enseigné, et se moquer des missionnaires. Ils se croient les égaux des blancs et se distinguent par leur insolence. De là le fait, hélas! notoire, que les Européens n'ont garde d'admettre des Cafres chré-

tiens à leur service. Au reste, l'exemple donné dans les villes aux indigènes par les Européens n'est pas toujours édifiant. Un chef intelligent disait à un magistrat : « Pourquoi me ferais-je chrétien ? Votre religion vous prescrit de vous aimer les uns les autres : eh bien ! vous vous détestez et vous faites du mal autant que possible. Vous ne devez pas vous enivrer, et je vois pas mal d'ivrognes parmi vous. » Le chef Kreli, un des plus grands personnages de Cafrerie, disait à une personne de ma connaissance : « La religion est bonne pour les blancs, mais non pour nous autres noirs. Les chrétiens se sont brouillés avec leur Dieu. Leur Dieu est bon. Il leur a envoyé son fils : ils l'ont tué; c'est pour cela qu'ils ont l'air triste et qu'ils marchent la tête inclinée, tandis que nous autres, qui n'avons jamais tué un Dieu, nous sommes gais et marchons la tête haute et le nez au vent. »

Les environs de King-William's-Town et le pays entre cette ville et les bords de la mer du côté d'East-London sont parsemés des fermes et plantations des immigrants allemands venus il y a près de trente ans, sur l'initiative de Sir George Grey, alors gouverneur de la colonie du Cap.

Cette contrée n'était pas complètement un sol vierge. Avant les Allemands, des Boers hollandais s'y étaient établis, mais les nouveaux voisins les gênaient. Selon leur habitude en pareil cas, ils quittèrent le pays. Aujourd'hui il n'y a plus entre cette ville et la mer qu'un seul planteur de leur nation. Les établissements des Allemands forment des groupes auxquels ils ont donné des noms de ville du Vaterland, comme Braunschweig, Berlin, etc.

Nous avons consacré une journée à visiter une de ces colonies, située à environ dix milles au nord de la ville, au pied des monts Péri. Le pays a le même caractère que celui que j'ai parcouru en venant de Graham's-Town. Le fond de ce paysage sauvage et grandiose est formé par un dédale de coteaux arrondis, couverts d'arbousiers ou de pâturages, aujourd'hui desséchés ; le beau vert de la saison des pluies est remplacé par des teintes de sépia et d'ocre jaune. Dans les plis des vallées des euphorbéas et l'agavé africain ; et par-dessus et à côté des montagnes, les horizons vaporeux, illimités, du continent noir. C'est toujours la solitude et le mystère qui font le charme de ces tableaux peints à grands coups de brosse, avec deux ou trois couleurs, mais de quelle main de maître !

Nous passâmes par plusieurs kraals et visi-

tâmes quelques huttes, dont la propreté me surprit agréablement. Les dimensions exiguës de la porte nous obligeaient d'entrer à quatre pattes. La fumée, que des yeux cafres seuls peuvent supporter, nous en chassa aussitôt. Dans une de ces habitations nous trouvâmes une femme anglaise aveugle, qui jouit depuis de longues années de l'hospitalité de ses amis noirs. De temps à autre on la mène à King-William's-Town pour y demander l'aumône, dont elle partage le produit avec ses hôtes. C'est la seule mendiante que j'aie rencontrée en Afrique.

Les fermes qu'on voit appartiennent à des colons allemands. La distance d'un demi-mille, d'un mille tout au plus, les sépare les unes des autres. L'ensemble s'appelle Braunschweig.

Nous pénétrons, non sans quelque difficulté, dans une des maisons. Ce n'est qu'après avoir longtemps frappé à la porte que nous voyons paraître une vieille femme. Native de Stargard, et vêtue comme une paysanne allemande, elle parle le plus pur poméranien. Après avoir donné quelques larmes à la mémoire de son mari, qu'elle vient de perdre, elle nous raconte sa simple biographie, qui est, plus ou moins, l'histoire de tous les planteurs de Cafrerie. Ils arrivent munis d'un peu d'argent. Ils trouvent les Boers qui, toujours en quête de solitude,

leur vendent leur ferme à bas prix et s'en vont. Le nouveau propriétaire allemand se met à l'œuvre et prospère. Survient une guerre avec les Cafres. Le père de famille et les fils adultes prennent leurs fusils et rejoignent la troupe coloniale ; la femme s'enfuit avec les enfants. Les sauvages arrivent, tuent ou volent le bétail, mais, plus délicats que la milice locale, respectent les maisons. Celle de notre Poméranienne était très proprement tenue et bien meublée. Quoique la veuve soit protestante luthérienne fervente, elle a décoré les parois de sa chambre d'impressions en couleur représentant des saints et des saintes, que des colporteurs italiens débitent aux colons.

Le télégraphe m'appelle à East-London. La barre est bonne, le steamer venant de Cape-Town en route pour Natal est signalé. Donc partons, quittons nos aimables amphitryons et cet intérieur si essentiellement autrichien !

Un chemin de fer, long de quarante-deux milles, relie cette ville avec East-London, qui aurait un grand avenir, n'était la mauvaise barre. Le pays que je parcours est plus ou moins désert, et la ville, qui porte le nom d'un quartier de Londres, peu attrayante. Il est vrai

que je la vois dans des circonstances défavorables. La pluie tombe à torrents, le vent souffle avec violence, et, hélas! non seulement la barre n'est pas praticable, mais le paquebot, ayant perdu patience, a continué sa route vers Durban. La côte méridionale de l'Afrique est la plus redoutée des navigateurs, les barres de ses ports les plus malfamées, et la plus dangereuse de toutes est celle d'East-London. Aussi passe-t-elle pour être particulièrement chère à certains armateurs qui, avec l'aide de capitaines habiles, possèdent l'art d'y faire échouer leurs bâtiments, de peu de valeur, mais fortement assurés.

Me voilà donc claquemuré dans une auberge, que, par charité, je m'abstiens de qualifier. Je la partage avec nombreuse et bruyante compagnie : des mineurs qui, après les privations et les labeurs des placers, s'amusent à leur manière. Quels tapageurs infatigables! quel abominable sabbat! Pendant trois jours j'ai enduré ce supplice. Du courage, vieux touriste, du courage! Enfin le *Nubia* paraît en rade et, coûte que coûte, je me risquerai à franchir la barre. Et je l'ai franchie. J'ai eu à passer la moitié d'un vilain quart d'heure, mais me voilà à bord du paquebot. On a dû nous hisser dans un panier. Ce genre de locomotion a ses charmes; il vous rappelle les oscillations d'un pendule et donne en

même temps l'illusion d'une ascension en ballon.

Hélas ! autre contrariété ! Le *Nubia* doit charger des marchandises, et les chalands n'osent pas franchir la barre. L'un d'eux, voulant tenter l'aventure après notre passage, a manqué de périr et il a perdu un homme balayé par-dessus bord. Encore trois jours en panne ! mais du moins, au lieu de ma guinguette infecte, je me trouve sur un bon et grand bateau presque vide de passagers, avec un excellent capitaine qui a pénétré jusqu'aux chutes de Victoria du Zambèze et, le plus difficile de l'entreprise, qui en est revenu vivant, tandis que ses compagnons y ont laissé leurs os.

Enfin le *Nubia* a pu prendre son chargement et se mettre en route. Il longe la côte de Cafrerie, d'abord Fingo et ensuite Pondoland. Des rochers souvent aplatis en manière d'innombrables *table mountains*, des veldts nus alternant avec d'épaisses forêts, le tout éclairé par un soleil splendide ! Nous passons tout près de l'embouchure de la rivière de Saint-Jean. Il y a ici, au milieu des Pondos, un établissement anglais. Un des membres de cette factorie est à bord. « Nous sommes, dit-il, environ soixante Européens, et nous nous croyons en parfaite sûreté au milieu de cette population noire. La journée passe vite dans nos comptoirs. Le soir, après

le travail, les plaisirs. On joue la comédie. Un steamer nous apporte de temps à autre de Durban la poste, des provisions et les marchandises que nous débitons aux indigènes. » Ce petit terrain a été acquis, du chef des Pondos par Sir Bartle Frere, au prix de quatre mille livres sterling. On me dit qu'il deviendra le centre des relations commerciales avec l'intérieur de la Cafrerie.

Parmi les cinq ou six passagers qui se perdent dans l'immense salon du steamer, il y a un couple qui attire mon attention. Age du monsieur, entre quarante et cinquante ; physionomie sombre ; teint pâle ; regard vague, rêveur, intelligent ; poitrine aplatie ; épaules étroites ; taille chétive ; cheveux ébouriffés ; toilette plutôt négligée. Quand le monsieur est assis, il aime à mettre ses pieds sur une table et à se croiser les bras derrière la nuque. Avant qu'il ouvre la bouche, je reconnais en lui l'Américain et le magnétiseur. Sa compagne réunit dans sa figure douce, triste et indolente tout ce qui caractérise le médium femelle. Je désire faire leur connaissance. Mais comment m'y prendre ? Je suivrai l'exemple de leurs compatriotes du *Far West*

qui ont désiré faire la mienne. Je marche donc tout droit vers le monsieur et je lui adresse à brûle-pourpoint les questions suivantes : « Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? et où comptez-vous aller ? Quel est le but de votre voyage ? » L'étranger, sans témoigner la moindre surprise à l'endroit de ma brusque curiosité, répond : « Je suis professeur. Je suis exposeur ou, si vous voulez, dénonciateur du spiritisme. Je suis mesméristе. Je donne des séances, et je suis liseur de pensées, *thought reader*. J'ai vu le jour sur les bords du Mississipi, et je suis entré dans la vie publique en qualité de tambour. C'était pendant la guerre de Sécession. Je dois au hasard — ceci fut dit avec une certaine modestie — d'avoir pu sauver, en battant ma caisse avec énergie, un drapeau tombé entre les mains de l'ennemi. Pour me récompenser, le gouvernement me fit entrer au service secret. » — « Ah ! vous faisiez donc l'espion ? » — « Eh bien oui : mais je le faisais au profit des deux armées. » — « Comment ! m'écriai-je, vous rapportiez aux deux camps ce que vous aviez vu chez l'ennemi ? » — « Non, — ceci en rougissant un peu, mais en se contenant, — non. Écoutez et n'interrompez pas. J'étais fort bien payé : car pendant tout ce temps je risquais ma vie. J'avais constamment à traverser les deux lignes : je profitai de ces allées

et venues pour acheter chez nous quelques articles spécialement recherchés par les confédérés, entre autres de la quinine. A New-York, je payais l'once à raison de douze dollars en papier : je la vendais cent vingt dollars en or aux confédérés. Vous voyez : non seulement je servais les deux partis, mais encore l'humanité, attendu que dans l'armée ennemie les provisions de quinine étaient épuisées et ne pouvaient être renouvelées. Grâce à moi, bien des vies ont été sauvées. La fin de la guerre me trouva en possession d'une belle fortune, que j'augmentai rapidement en me livrant aux plus folles spéculations. Comme tout Américain qui a de l'or dans ses poches, je me rendis en Europe. En Angleterre je fis la connaissance d'une confrérie spirite et je devins l'un des adeptes de cette confrérie. Mais je ne tardai pas à découvrir leurs supercheries. Je compris que les esprits des trépassés se soucient fort peu de nos affaires et qu'ils dédaignent de s'en mêler. De retour en Amérique, où il y a des millions de victimes de ce genre de superstition, je me décidai à leur dessiller les yeux. Je louai pour une soirée le Grand-Théâtre à la Nouvelle-Orléans, où j'exposai toutes les impostures des spirites. Je me flattais, en agissant ainsi, d'acquérir des titres à la reconnaissance de mes concitoyens. C'est le contraire qui eut lieu : je devins

un objet de haine et de persécution. Je fus hué, conspué. Les journaux me tombèrent sur le dos et m'abreuvèrent d'injures. A la fin je perdis patience, je me livrai à mon tour à ce genre de pugilat. En attendant, à la suite de mes spéculations ridicules, j'avais perdu les bénéfices de mon petit commerce si lucratif d'autrefois. Je me trouvais sans le sou et je me fis professeur. J'ai choisi cet état pour démasquer les spirites et en même temps pour faire de l'argent. On m'appelle ici prestidigitateur, *conjuror*. Je ne le suis pas. Je fais bien quelques tours de passe-passe, comme par exemple celui de l'*homme lié*, le *manacle trick*, mais c'est parce que je puis faire, à force d'adresse, ce que les spirites prétendent faussement opérer par des moyens surnaturels. J'ai exploité avec grand succès l'Australie et la Nouvelle-Zélande, et je fais en ce moment l'Afrique. Reste l'île Maurice, l'Inde et le Mexique. Je rentrerai riche dans mon pays, mais j'aurai manqué le but de ma vie, qui est de mettre fin à une imposture colossale. Car, croyez-le bien, il est plus facile d'exécuter les tours d'adresse les plus surprenants que de faire comprendre à un niais qu'il est la dupe d'un fripon. »

IV

NATAL

Du 15 au 26 août.

Durban. — Culture de la canne à sucre. — Les laboureurs. — Agence à Delagoa-Bay. — Les Zoulous. — Pieter-Maritzburg. — L'intérieur d'un chef zoulou. — Aperçu politique.

15 *août*. — En débarquant ce matin à Durban, je croyais rêver. J'ai quitté l'Afrique du Sud. Je me trouve sous les tropiques. L'illusion était complète. Des figuiers multipliants aux troncs tourmentés, aux branches tordues et enchevêtrées, des mangliers au sombre feuillage, d'énormes bananiers, des bouquets de bambous géants dont le plumage oscille dans l'air tiède, toutes ces merveilles sont dues à un courant d'eau chaude qui remonte de l'Équateur, et aussi à la circonstance, très importante au point de vue climatique, que Natal est situé sur la côte orientale du continent.

Durban se compose de deux petites villes, la

haute et la basse, reliées par un tramway. La basse ville est située sur la plage et ressemble à quelque petit port de la Tamise ou de la Clyde. On n'y voit que marins et entrepôts de marchandises. La haute ville occupe un bas coteau au fond de la baie. Par ses rues droites et démesurément larges, elle me rappelle plus l'Amérique que l'Angleterre. Sous ce rapport, elle contraste avec Graham's-Town, Port-Elizabeth, King-William's-Town et East-London, qui sont des villes essentiellement anglaises, tandis que dans les provinces occidentales de la colonie le type hollandais est si visible et si visiblement ineffaçable. Dans les rues de Durban, où les arbres abondent, on voit de petites maisons à un étage, quand ce ne sont pas de simples rez-de-chaussée, des églises de différentes confessions, de beaux magasins, surtout dans Main Street, de petits jardins bien soignés, enfin un mélange de brique et de feuillage, de pierres et de fer plissé qui, si on le dépouillait des ornements fournis par le ciel et la végétation, ne serait ni poétique ni pittoresque. En revanche, les gens qu'on rencontre dans les rues ont, par leur apparence, des titres à ces deux épithètes : des Cafres dont la toilette se compose d'un pagne en peau de mouton et d'une tunique d'uniforme plus ou moins en loques : défroque des soldats anglais. Des Zou-

lous en masse. Quels beaux corps bronzés, luisant au soleil et quelles bonnes figures! quels francs rieurs! et comme ils vous regardent entre deux yeux, toujours avec une expression de bonhomie! On dirait qu'ils vous donnent la bienvenue. Les jeunes filles se distinguent par les contours classiques de la tête, de la nuque et du haut des épaules. Il y a encore d'autres sauvages ou demi-sauvages : les indigènes qu'on a importés comme domestiques ou laboureurs de l'embouchure du Zambèze et du pays avoisinant, Delagoa-Bay. Mais dans cette foule si bariolée, ce sont surtout les Malais qui me frappent. Ces coulies appartiennent à une classe très basse, mais comme leur profil fin et régulier contraste avec les traits grossiers des Zoulous! La supériorité de la race saute aux yeux. Les femmes hindoues se drapent fort bien avec leurs vêtements et leurs châles aux couleurs éclatantes. Elles aiment surtout le blanc et le cramoisi, et ces couleurs se marient fort bien avec l'olive mat de leur teint. Des anneaux d'argent ou de bronze aux pieds, de lourds bracelets, des bagues aux doigts et aux orteils, des boucles d'oreilles complètent le costume, dont l'effet général me paraît beau, harmonieux, et, sauf l'ornement appliqué au nez, presque classique.

Le terrain qu'occupe Durban était, il y a qua-

rante ans, le promenoir des éléphants. Il n'y a pas plus de vingt ans que des lions venaient encore le visiter par occasion. Les progrès de la culture ont fait disparaître ce féroce gibier, qui cependant ne fait pas complètement défaut.

A l'ouest de la ville, une chaîne de collines toute boisée qui s'appelle Berea attire le regard. Ces petites maisons, ces *cottages* plantés entre des jardinets, sont l'habitation des hommes d'affaires de Durban. Quand le soleil baisse, la belle route qui y mène s'anime de cavaliers et de voitures. On a fermé le comptoir; on a hâte de retrouver le calme et les douceurs du foyer domestique. Mais cette belle route s'arrête tout court à la lisière de la forêt vierge, encore aujourd'hui le domaine des léopards, des antilopes, des babouins, sans parler des serpents qui forment, avec le spectre des Zoulous, le fléau de la colonie. Quel voisinage et quel contraste! N'est-ce pas une image frappante de l'existence de l'Africander qui, pionnier lui-même de la civilisation, naît, vit et meurt sur les confins du monde sauvage.

En ce qui concerne les serpents, n'en parlons pas! Ils sont l'épouvantail du colon qui arrive, mais il s'habitue promptement à ce danger permanent. Ces bêtes appartiennent aux espèces les plus venimeuses. La morsure entraîne ordinai-

rement la mort dans l'espace d'un quart d'heure. M. Dumas, directeur des moulins à sucre d'Edgecomb, à une vingtaine de milles de Durban, m'a raconté qu'un de ses coulies avait été mordu par un serpent à la jambe. A force de soins, on a pu prolonger sa vie, au milieu d'horribles souffrances, pendant trois jours. L'autopsie a constaté la pourriture complète de ses chairs autour de la partie mordue. Ces animaux pénètrent dans l'intérieur des maisons. M. Dumas s'est éveillé un matin à côté d'un serpent qui avait passé la nuit sur son oreiller. Ce qui a lieu d'étonner, c'est la rareté des cas de morsures, presque toujours mortelles, comme je viens de le dire, si l'on considère la quantité de ces reptiles et l'incurie des indigènes qui, plus ou moins nus, travaillent dans les champs et dans les broussailles. Heureusement le serpent ne mord que lorsqu'on le touche, et, règle générale, il fuit l'homme. Il y en a cependant qui, dormant dans les sentiers, ne se dérangent guère à l'approche de pas humains. Ce sont les espèces les plus à craindre.

Ce moulin à sucre appartient à une compagnie française et, dirigé par un Français, est encore à l'état d'expérience. Le courant du Mozambique

amène, il est vrai, la température chaude voulue, mais il n'amène pas la quantité de pluie dont la canne a besoin et qui ne lui fait jamais défaut sous les tropiques. Dans les dernières années exceptionnellement, les pluies ont été abondantes, mais il y a aussi des années de sécheresse absolue. La canne y résistera-t-elle? Toute la question est là. A quelques pas de la fabrique se trouve la case du directeur. Mme Dumas, très *lady-like* au milieu des cannes, des ouvriers hindous et des serpents, qui la font trembler pour ses enfants, nous fait le meilleur accueil. Ce qui la tourmente plus même que les serpents, ce sont les domestiques. Partout dans les colonies, j'entends proférer cette plainte. Je dîne rarement à côté de la maîtresse de la maison sans qu'elle me parle de ce ver rongeur qui, plus que l'exil, plus que les privations et les dangers inhérents à l'existence des planteurs, empoisonne ses jours. « Depuis une semaine, me disait Mme Dumas, je suis sans domestiques. Ils m'ont quittée tous à la fois, et me voilà obligée de faire moi-même toutes les besognes de ménage. » Les coulies et les Kaffres, les seuls hommes à la vérité en état de labourer la terre sous un ciel qui exclut le travail manuel des blancs, savent très bien que l'Européen ne peut se passer d'eux. On les engage aussi comme

domestiques, ordinairement à un terme fixé d'avance. Leur temps expiré, ils partent sans faute, et presque toujours sans raison, et rien ne les arrête. Si l'on n'a pas pu les engager pour un certain nombre d'années, ils restent rarement plus d'un mois. Le consul d'Autriche est depuis un an à son onzième domestique cafre, qu'il appelle *Eleven*, onze. Dans la colonie du Cap, les indigènes apprennent un peu l'anglais. Ici c'est aux ménagères de s'approprier les langues de leurs domestiques. Aussi savent-elles toutes plus ou moins l'hindou et le cafre. Les domestiques blanches à peine débarquées se sentent les égales de leurs maîtres, deviennent insolentes, ont honte de leur état, cherchent d'autres occupations et trouvent à se marier. En peu d'années elles sont arrivées au niveau de leurs anciens maîtres et font chorus avec eux sur cette plaie de la vie coloniale.

Il y a deux clubs à Durban, tous deux parfaitement tenus. Le nombre des personnages officiels et autres que j'y ai rencontrés, et celui des poignées de main échangées, sont prodigieux. Tout le monde semblait sincèrement content de saluer un étranger, et tout le monde me disait, et

je voyais bien que ce n'était pas une vaine parole : « Puis-je vous être utile? » Et ils se sont rendus utiles. Je les questionnais et ils répondaient. C'était comme un livre ouvert dont les feuilles animées parlent au lecteur. Et chose singulière, comme partout dans les colonies, les « officials », les farmers, les marchands, tout ce qui est blanc cause presque toujours des affaires de la colonie, des noirs, des coulies, des prix des marchés, des autruches, de la canne à sucre, de la sécheresse, qui en ce moment fait d'horribles ravages parmi le bétail : rarement de leur pays natal, de la vieille Angleterre. Ils sont très *loyaux*, mais les voiles de la distance et de la séparation d'avec leurs amis et parents d'outre-mer dérobent la mère patrie à leurs regards. Cetywayo prend dans leurs préoccupations et dans leurs causeries une plus grande place que la reine Victoria.

Ici aussi, comme en Cafrerie, les personnages officiels qui ont passé une partie de leur vie au sein des populations noires les jugent favorablement, tandis que la plupart des négociants et farmers les détestent. Aussi quelles histoires ils vous racontent! Je n'en citerai qu'une.

La femme d'un planteur établi près de Durban, au delà de la rivière d'Umgeni, a l'habitude d'envoyer son domestique indigène une fois par

semaine à la ville pour y faire des provisions de viande fraîche. Le Cafre profite de l'occasion pour acheter à bon marché les parties de la bête dédaignées par les Européens. Cette fois-ci c'était une tête de bœuf. Au retour, en passant à gué l'Umgeni, son fils, un petit garçon qui l'accompagnait, fut saisi par un crocodile. « Mon père, cria l'enfant, jette-lui la viande et il me lâchera. » Mais le Cafre préféra la tête de bœuf à son fils, qui fut dévoré par le monstre. Toutes les personnes présentes affirmaient l'exacte vérité du fait. Le moyen de ne pas y croire ! Mais un fonctionnaire m'assura qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette histoire. Le moyen d'y croire ! Et ainsi de suite. Je m'y perds.

Dans cette partie de l'Afrique, la population noire augmente dans des proportions notables. On constate ce fait par l'impôt sur les cabanes, dont on connaît exactement le nombre. Chaque hutte est supposée contenir un peu moins de quatre habitants et demi. On explique cette augmentation par la constitution vigoureuse et prolifique de la race et par la polygamie. Le mari habite une hutte avec sa *grande* femme, et il donne à chacune de ses autres épouses une cabane et quelques champs, soit pour les cultiver, soit comme pâturages. La donation faite, il ne peut plus disposer des champs que du consentement

de la femme. Après la mort de celle-ci, la cabane et le terrain passent au fils aîné de l'épouse défunte. On dit que les femmes sont les esclaves de leurs maris. C'est vrai à un certain point dans d'autres parties de l'Afrique. Mais ici, chez les Zoulous, elles exercent une grande influence dans la famille, sont bien traitées, font certainement beaucoup d'ouvrage, mais travaillent moins que les femmes des laboureurs anglais. Elles sont, à leur manière, bien mises, bien nourries et ont l'air content. En somme, les Zoulous sont un peuple gai et heureux; ils ne demandent qu'à être laissés en paix, et se montrent affectueux aussi longtemps qu'on les traite bien.

Ce qui précède m'a été dit par un *magistrat* anglais qui sert dans ce pays depuis 1852. Plus de trente ans passés au milieu des sauvages! et avec cela la tournure, le langage, les manières, la tenue du gentleman par excellence. J'ai dîné avec lui au club et j'admirais le nœud élégant de sa cravate d'une blancheur irréprochable, la coupe orthodoxe de son habit noir. Je me croyais au *Traveller's*. Il y a des natures d'élite que rien n'entame, semblables à l'hermine qui traverse la boue sans éclabousser sa belle robe.

Voici ce que m'a dit un autre connaisseur des hommes et des choses de Natal, où il est né et où

il occupe une haute situation officielle : « Les Zoulous sont faciles à mener. Ils respectent la loi et subissent, sans plainte et sans rancune, les peines que le juge leur inflige, pourvu qu'on parvienne à leur faire comprendre qu'ils sont en faute ; sinon ils n'oublient ni ne pardonnent jamais lorsqu'ils ont été, à leur sens, les victimes d'un arrêt injuste.

« Ils croient en un Être suprême et n'adorent pas d'idoles. On prétend qu'ils ont, à une époque fort éloignée, adopté la loi mosaïque (??). Une certaine pratique qu'on rencontre aussi en Cafrerie semble avoir donné lieu à cette supposition. Je serais enclin à penser qu'ils l'ont empruntée aux musulmans. On sait que parmi les tribus de l'Afrique centrale le Coran fait de nombreuses conquêtes. Ils sont superstitieux et croient à la transmigration des âmes. Les serpents qui pénètrent dans leurs cabanes sont, selon leur croyance, les esprits de leurs parents trépassés qui viennent leur rendre visite. On ne les tue que lorsque le médecin-magicien, le *witch doctor*, déclare y reconnaître des intrus et non des membres de la famille.

« En général, c'est un peuple satisfait de son sort et d'une gaieté imperturbable. Ils labourent la terre juste assez pour pourvoir à leurs très modestes besoins. Ils cultivent surtout le maïs

pour en tirer une sorte de bière, le *kaffirbeer*, qui forme la nourriture principale des chefs. De là leur obésité. Ils ont de l'attachement pour le gouvernement anglais, ou, pour mieux dire, pour ses agents, à condition que ceux-ci sachent les prendre, ce qui suppose une main légère, mais ferme. On pourrait dire d'eux qu'ils joignent la simplicité de l'enfant à la ruse du sauvage.

Un recensement exact de la population est impossible. On réveillerait des soupçons et provoquerait des troubles. Un kraal ne contient souvent que trois ou quatre huttes. Mais il y en a aussi qui comptent quelques centaines de cabanes. Il y a de grands chefs qui possèdent jusqu'à quatre cents kraals. »

J'ai retrouvé ici avec plaisir un jeune Belge dont j'avais fait la connaissance à bord d'un steamer. Il retourne à Lourenzo-Marquez, Delagoa-Bay, où il exerce la fonction d'agent des gouvernements de la colonie du Cap et de Natal pour l'immigration de travailleurs indigènes.

Lourenzo-Marquez, Inhambam, Quilimane, Mozambique, de petites villes portugaises, auraient selon lui de l'avenir si le gouvernement ne les abandonnait à leurs propres ressources, qui sont nulles. Le terrain qu'elles occupent n'a jamais été cédé aux Portugais. Des chefs indigènes s'en considèrent comme les propriétaires.

Toutes ces factories sont bâties sur des langues de terre qui avancent dans la mer comme Lourenzo, ou sur des îlots comme Mozambique.

Delagoa-Bay a l'avantage d'être le port de mer le plus rapproché du Transvaal et le débouché naturel de cette république. Aussi les Boers, malgré leur appréhension des fièvres qui infestent le littoral, ont-ils, l'année dernière, envoyé une trentaine de wagons pour y acheter des provisions et des articles de première nécessité. C'était leur premier essai. Naguère, de pareilles expéditions auraient été impossibles à cause de la tsetsé. Cette terrible mouche tue les bœufs qui forment l'attelage des wagons. Mais depuis que les troupeaux d'antilopes se sont retirés vers le nord, la tsetsé, toujours à leur poursuite, a disparu des solitudes qui séparent le district de Leydenburgh de la mer. Cette tentative des Boers n'a pas donné de grands résultats, vu le peu de marchandises qu'on trouvait dans les entrepôts de Lourenzo-Marquez. Mais c'est un premier pas qui a contribué à faire mûrir le projet, conçu par le président du Transvaal et discuté depuis des années avec le gouvernement portugais, de relier par un chemin de fer la baie de Delagoa avec la république sud-africaine.

A Lourenzo-Marquez, l'existence des Européens, qui sont quinze environ, y compris les

Portugais et deux femmes blanches, n'est guère enviable. Le climat est très malsain. On se lève à cinq heures et l'on se couche avec les poules. Comme à Inhambam et Quilimane, on n'a de la viande fraîche qu'en hiver. Les résidents européens se cotisent alors pour l'acquisition d'un bœuf. Le reste du temps ils se nourrissent de conserves et de volaille. L'arrivée, rare et irrégulière, d'un vapeur-poste fait événement. On fête le capitaine à tour de rôle, et on s'arrache les provisions, jambons, vins, conserves, qu'il a apportées. Les profits des résidents sont modestes. Ils risquent leur santé et leur vie, non pour faire fortune, mais pour vivre. Les commis des deux maisons françaises qui y sont établies touchent deux mille francs d'appointements. Autrefois les fonctionnaires et employés portugais exploitaient leurs situations officielles pour battre monnaie. Depuis environ dix ans, le service public s'est moralisé, et les gouverneurs s'occupent des intérêts de la localité. Sous ce rapport il y a un mieux évident à constater.

Depuis la découverte des champs de diamants dans le Griqua-West et des mines aurifères au Transvaal, l'immigration du noir dans les deux colonies anglaises et dans la république sud-africaine a pris de grandes proportions. Elle se fait aux frais communs d'une compagnie et

des deux gouvernements coloniaux, qui pourvoient au transport, à la nourriture pendant la traversée et au rapatriement des travailleurs à la fin de leur engagement.

Voici comment on procède : L'agent résident à Lourenzo-Marquez envoie des messagers aux *idunas*, les secrétaires des chefs de tribu, grands ou petits, en leur offrant des cadeaux et en demandant des travailleurs. Le plus souvent la permission d'émigrer pour un terme fixé est accordée à un nombre déterminé de jeunes gens. Les recrues sont envoyées à Lourenzo-Marquez et logées dans des hangars attenant à la résidence de l'agent. Après avoir discuté et réglé les conditions du salaire, il mène ses hommes, dix à la fois, chez le gouverneur portugais, devant lequel ils prennent l'engagement définitif de travailler dans tel ou tel endroit pendant deux ou trois ans. Leur consentement est complètement et réellement libre, et les cas de rupture d'engagement, excepté quand les engagés sont rappelés par leur chef, excessivement rares.

Ces sauvages rapportent toujours des économies, ce qui explique pourquoi l'on trouve des souverains anglais fort avant dans l'intérieur du continent. Leur but principal est d'avoir de quoi acheter une ou plusieurs femmes. Ils en font leurs épouses, et ce sont elles qui doivent labourer

leurs champs. Le prix des femmes et les négociations probables forment un sujet de conversation intarissable dans le monde noir.

Umzila, le grand chef des tribus qui habitent les rives du Limpopo, est le principal potentat de ces régions. Lui, comme les autres chefs, très friands de nouvelles, envoient aux établissements des blancs et jusqu'à Durban des messagers chargés d'y recueillir et de leur faire connaître de vive voix, à leur retour, les bruits et racontars du jour.

La race la plus guerrière est celle des Zoulous. Ils dédaignent les poissons, et disent que la volaille est nourriture de femme. Il y a des peuplades suspectes de cannibalisme. Pour être magicien, il faut avoir mangé de son semblable. Mais celui qui passe pour anthropophage est censé être un homme dangereux, parce qu'il veut acquérir un pouvoir surhumain. Souvent on le tue sans phrase.

Les chefs de tribu n'accordent la permission d'émigrer qu'à un nombre limité de leurs sujets, et seulement pour deux ou trois ans. En voici la raison : les nombreuses guerres de succession et autres les obligent à avoir toujours sous la main un certain nombre de guerriers. Quand la paix est menacée, ils envoient un iduna soit au Cap, soit à Natal, pour enjoindre à

leurs sujets de revenir. Ceux-ci partent un à un ou en petites escouades, et après quelques jours le propriétaire de la plantation se voit privé de ses travailleurs.

C'est une des raisons pour lesquelles on donne la préférence aux coulies, qui s'engagent pour dix ans et sont de meilleurs travailleurs. Lorsqu'un propriétaire, au Natal, a besoin de bras, il s'adresse au gouvernement de la colonie, en précisant le nombre de laboureurs requis. Le gouvernement, par l'entremise de son agent aux Indes, en fait, si cela est possible, venir le nombre voulu et les distribue entre les propriétaires. On est obligé d'engager une certaine quantité de femmes, soit quarante sur cent hommes, qui trouvent toujours à se marier avec des coulies. Ces Indiens, recrutés à Calcutta et dans la présidence de Madras, sont payés au mois. Les propriétaires des plantations courent un certain risque, parce que, parmi les hommes qu'ils doivent accepter des mains du gouvernement, il y a toujours des maladifs et des fainéants. Pour obvier à cet inconvénient, depuis deux ans on a introduit le payement à la tâche : en d'autres termes, on assigne à chaque travailleur une certaine tâche quotidienne. En la remplissant, il donne la quantité de travail représentée par ses gages. S'il est bon travailleur, il l'aura terminée

au milieu du jour, et il lui restera quelques heures à donner à son petit champ; car, outre ses gages et sa nourriture (riz, maïs, poisson, graisse), fournie par le propriétaire, il reçoit aussi un petit terrain qu'il peut cultiver, et dont le rendement lui appartient. Le paresseux emploie toute sa journée à remplir sa tâche. Au Natal, la plupart des coulies, après avoir terminé leurs dix ans, restent dans le pays, achètent avec leurs économies de petits champs, se font cultivateurs, pêcheurs, marchands. C'est à eux que les coulies travailleurs achètent leurs provisions. De là l'opposition croissante des petits commerçants de Natal à l'introduction des Indiens, dont ils redoutent la concurrence.

Mais, d'un autre côté, les planteurs de la canne à sucre ne peuvent se passer des coulies, parce que, moins indolents que les noirs, qui, de plus, sont souvent rappelés par leurs chefs avant la fin de leur terme, ils travaillent régulièrement et se trouvent trop éloignés de leur pays natal pour pouvoir songer à rompre leurs engagements. Depuis les dernières années, le recrutement des Indiens devient de plus en plus difficile, parce qu'ils préfèrent émigrer dans des pays plus rapprochés de l'Inde, comme par exemple à l'île Maurice et à Singapour. L'émigration vers des pays qui ne font pas partie

de l'empire britannique est strictement interdite.

Quelque petite que soit la ville, quelque restreint que soit le nombre des blancs, Durban possède une société. Mrs. Baynton est une des déesses de cet Olympe. C'est une femme vraiment distinguée, qui compte un grand nombre d'amis dans les deux colonies[1]. La maison du capitaine son mari est le centre de la vie élégante au Natal et le port de refuge du peu de voyageurs de marque qui visitent ce coin reculé du globe. Le prince impérial et l'impératrice Eugénie y ont accepté l'hospitalité.

Le capitaine m'a fait cadeau d'un joli bouclier et de quelques zagaies, non de celles qu'on fabrique en Angleterre pour les envoyer aux Zoulous (!!), mais faites par les sauvages eux-mêmes. On les reconnaît à la manière solide dont la pointe de fer est attachée à la lance par une lanière de peau de vache.

1. Elle est morte, généralement regrettée, peu de mois après mon passage.

La distance de Durban à Pieter-Maritzburg est de cinquante milles par la route carrossable, de soixante-dix par le chemin de fer.

Le pays que nous parcourons, un ravissant dédale de coteaux boisés, déploie toutes les richesses de la végétation tropicale. Çà et là de la culture, des maisons de campagne plantées entre des touffes de bambous, sur lesquelles se découpent les branches tourmentées d'arbrisseaux sans feuilles festonnés de grosses fleurs écarlates.

A partir de la station de Northdean, les arbres deviennent rares, les veldts et les bush remplacent le figuier, les grands euphorbes, le bambou. Mais Pinetown est encore joli. J'y rencontre le missionnaire (protestant) Posselt. Il est ici depuis trente-cinq ans et dirige la grande mission de la « Nouvelle-Allemagne ». Nous en entrevoyons les premières maisons. C'est toute une colonie allemande. Les cultivateurs prospèrent, les petits boutiquiers succombent à la concurrence des marchands indiens, qui vivent avec trois pence par jour et se contentent de profits minimes. A une petite distance de *Neu-Deutschland*, les Trappistes viennent de fonder un établissement. Trente-quatre Frères et Sœurs sont en route pour les joindre. Dans cette communauté aussi l'élément allemand prédomine.

Au delà de Pinetown, le pays devient ce que je l'ai vu en Cafrerie : désolé, onduleux, avec des échappées de vue sur les montagnes. Une d'elles, dite *Table-Mountain*, domine toutes les autres. Nous ne la perdons plus de vue. Le chemin de fer la contourne, et, vue de Pieter-Maritzburg, c'est-à-dire du nord, elle présente absolument les mêmes contours. Ici commence l'ascension du premier gradin menant au haut plateau de l'Afrique du sud. Le chemin de fer s'y prend fort mal pour l'escalader. Je me demande comment il s'est trouvé des ingénieurs assez téméraires pour tracer ces courbes, sans parler des viaducs posés sur de minces colonnes de fer qui menacent déjà ruine et s'ébranlent sous le poids de la locomotive, qui, effrayée comme les passagers et les conducteurs, n'ose avancer qu'au petit pas. Pour échapper aux émotions désagréables, je me livre à la contemplation du pays. Je ne plonge pas dans l'abîme que nous traversons à une hauteur prodigieuse. Je lève les yeux vers les montagnes d'un gris nuancé à l'infini ; vers des coteaux qui sont roses je ne sais trop pourquoi, puisque nous sommes au milieu du jour ; vers des talus énormes, jaunes ou bistrés, tout parsemés de blocs de granit. Puis, prenant mon courage à deux mains, je mesure les profondeurs béantes à droite et à

gauche du viaduc. Je découvre au fond des taches noires : le bush ; des plaques vertes : des champs cultivés ; des points blancs : les maisons des planteurs.

A une des stations, à l'ombre de quelques arbres rabougris, saupoudrés de poussière et de sable , un groupe pittoresque de Zoulous. Ils étaient tout nus, sauf le pagne. C'est la concession qu'ils font aux Européens, là où ils en rencontrent. A en juger par la plume qui se balançait sur leur tête ceinte d'un anneau de bronze, c'étaient des gentlemen. Un d'eux, évidemment un dandy, portait à la main un bouclier en peau, que j'achetai pour six pence. Ses beaux yeux étincelaient de joie à l'aspect de la petite pièce blanche. A côté de lui se tenait une jeune fille. Elle avait le bas du sein couvert d'une tunique. Le haut de la poitrine, la nuque, les bras, les épaules et le dos jusqu'à la ceinture restaient nus. Quel chef-d'œuvre de la création ! Deux femmes vieilles avant l'âge faisaient contraste. Elles ne portaient qu'une jupe. Détournons les regards. Les autres hommes, moins élégants que le dandy, avaient cette expression mâle, franche et gaie qui est l'apanage du peuple le plus guerrier de l'Afrique australe. Tous semblaient fort propres de leur personne.

Près de la station de New-Leads, le vert ten-

dre d'un groupe de petites oasis éparpillées dans les plis des montagnes reposait l'œil. On y produit du maïs et des pommes de terre, pas de froment. Un peu plus loin commence l'herbe haute, qu'on ne voit pas dans les districts de la côte. Ce sont ces graminées qui recouvrent les steppes et les prairies illimitées de l'Orange Free State et du Transvaal.

Nous avions quitté Durban à huit heures du matin, et à deux heures de l'après-midi le train entra dans la gare de Pieter-Maritzburg. Le gouverneur, Sir Henry Bulwer, me reçut au Government-house, situé à quelques pas du camp et de la gare. C'est commode et c'est pratique. Dans un pays où trente mille blancs se partagent le sol avec quatre cent mille noirs dont le nombre, par des invasions du Zoulouland, peut à chaque instant s'accroître à l'infini, on est toujours sur le qui-vive, et il est bon qu'en cas d'action la tête et le bras se trouvent près l'un de l'autre.

La petite force armée britannique au Natal, sauf quelques détachements, est concentrée au « camp » de cette ville.

L'hôtel du Gouvernement s'élève au milieu d'un joli petit parc. Un haut euphorbe et un eucalyptus importé d'Australie, devant la façade du jardin, attirent dès l'abord mes regards. Comme

la maison occupe une hauteur dominante, et qu'il n'y a là ni murs ni autres édifices, le regard embrasse, et des fenêtres et du jardin, un vaste panorama de montagnes, de coteaux et d'une plaine onduleuse dont le centre est occupé par la capitale officielle du Natal. Comme dans toutes les villes de l'Afrique australe, on y voit des rues d'une largeur exagérée et assez longues, se croisant à angle droit. Quelques-unes sont, devant les maisons, plantées d'arbres. C'est peut-être le seul indice resté visible de l'origine hollandaise de la ville, sauf son nom ou plutôt ses deux noms, accouplés bizarrement, mais perpétuant la mémoire de deux héros [1].

Charmante excursion, avec Sir H. Bulwer, quelques jeunes officiers et M. Shepstone, au kraal du chef Tetelekou, situé à une dizaine de milles de la ville, dans une des gorges du Swartkop. M. Shepstone, frère de Sir Theophilus, connu en Europe par l'annexion passagère du Transvaal, est ministre (colonial) pour les affaires étrangères. Né dans le pays, il a passé sa vie,

1. Pieter-Retief de Paarl, descendant d'une famille huguenote, traîtreusement massacré avec les siens par Dingaan, le grand chef des Zoulous (1838), et Gert Maritz, un bourgeois de Graaf Reinet. Tous deux les chefs des Boers au Natal et fondateurs de la république éphémère dite Natalia. C'est de cette époque (1840) que date la fondation de la ville Pieter-Maritzburg.

déjà longue, dans le contact et souvent au milieu des Zoulous.

Rien de solitaire, de mystérieux comme ce ravin profond que notre petite colonne descend lentement. Devant nous, à nos pieds, deux kraals séparés par un pli de terrain ; au-dessus de nous, fort rapproché pour l'œil, le sommet un peu aplati, aux teintes foncées, de la *Tête-Noire*, du *Swartkop*. Devant l'un des kraals, un groupe de sombres figures : le chef debout ; ses hommes, en signe de respect, accroupis sur leurs talons. A notre approche Tetelekou s'avança et nous aida à descendre de cheval. Les hommes, toujours assis, poussèrent un cri ou plutôt un grognement sourd. C'est leur manière de saluer. Les femmes, rangées en ligne à une distance respectueuse, crièrent en chœur : *Oho!* On n'est pas plus poli. Une jeune personne, une des nombreuses épouses du chef, attira mon attention par sa beauté. Elle se tint modestement derrière la « grande » femme du chef et une autre Meg Merilis noire, mais, tout en tâchant de se cacher, elle trouva moyen de se faire voir. Les femmes avaient le sein et le bas du corps couverts. Les plus jeunes filles, toutes bien faites, portent leurs cheveux noirs à l'état naturel. Les femmes mariées les teignent avec de l'ocre rouge. Le chef, qui avait été prévenu de la visite du gouverneur,

portait son costume de gala, une jaquette, et sur la tête, ceinte d'un anneau, une plume écarlate. Pour témoigner de son respect, il marchait le haut du corps un peu incliné et il ne détourna pas l'œil du gouverneur. Mais, malgré ces marques de déférence, il paraissait ce qu'il est, un grand seigneur dans son pays. Ce fut à quatre pattes, à travers une petite ouverture carrée dont le chambranle était grossièrement sculpté, que nous pénétrâmes dans sa cabane, spacieuse, propre et pavée d'une sorte de stuc, auquel les femmes savent, par des piétinements, donner la dureté et le lustre du marbre. De meubles, pas trace. Les notables arrivèrent un à un, pénétrèrent comme nous en rampant, mais avec l'agilité de la bête fauve, et se rangèrent le long des parois, où ils disparurent dans la pénombre. Il n'y a pas de fenêtres dans ces habitations, et pour ménager les faibles yeux des blancs, qui ne supportent pas la fumée, on n'avait pas allumé le foyer. Le chef nous montra ses trésors, des peaux et quelques couvertures de coton que les femmes mettent aux danses publiques. A la fin de la visite, on nous servit de la bière du pays dans un grand bol, qui circula après que le chef y eut bu le premier, pour constater qu'il n'y avait pas de poison. Je lui demandai, par l'entremise de M. Shepstone, si des serpents péné-

traient quelquefois dans sa cabane. Il répondit que ceux qui y venaient étaient ses parents, et par conséquent les bienvenus.

A notre départ toute la population du kraal nous accompagna jusqu'à l'endroit où nous avions laissé les chevaux. Les femmes, accroupies comme à notre arrivée, se levèrent au moment du départ, criant en chœur : *Oho! oho!*

La scène était sauvage, le cadre du paysage sévère, les splendeurs du ciel, lors de la rentrée à Pieter-Maritzburg, au delà de toute description.

Tous les soirs il y avait grand dîner au Government-house. Dans ces occasions, n'étaient les domestiques zoulous, de beaux hommes revêtus d'une jolie livrée (jaquette et caleçons de toile blanche lisérée de jaune), mais marchant nu-pieds selon la coutume du pays, je me serais cru dans un château de la vieille Angleterre. Pieter-Maritzburg est le centre politique, militaire, administratif, judiciaire, ecclésiastique de la colonie ; Durban en est le port de mer. J'ai donc pu faire ici la connaissance de toutes les notabilités de Natal, du chief justice, de M. Galway, attorney général, de M. Ackermann, président du conseil législatif, de Mgr Jolivet, évêque catholique, et

d'autres personnages plus ou moins mêlés aux affaires publiques, et tous, si je ne me trompe, plus ou moins préoccupés d'une situation compliquée, peu comprise en Angleterre, difficile à comprendre même sur les lieux et non exempte de dangers. « Il n'est pas aisé, m'a-t-on dit, de savoir ce qui se passe au delà du Tougela. Il n'est pas plus facile d'entrevoir à quoi aboutiront les perplexités et les hésitations à Londres. »

On débattait les embarras financiers, les attaques violentes, au Corps législatif colonial, de l'opposition, qui demande un gouvernement responsable, et, par-dessus tout, la grosse, la brûlante, l'éternelle question des indigènes[1].

Lors de la guerre avec les Zoulous, en se rendant au quartier général anglais, le prince impérial Louis-Napoléon a joui pendant quelques jours de l'hospitalité de Sir Henry Bulwer. Tout le monde le trouvait charmant, très jeune,

1. Pendant mon séjour à Pieter-Maritzburg, on eut des nouvelles alarmantes de la « réserve » du Zoulouland. Cetywayo, qu'on avait dit mort, s'y trouvait guéri de ses blessures et rassemblant ses *impis*. Par conséquent, une partie des troupes cantonnées dans cette ville furent dirigées vers les bords du Tougela.

inquiet, désireux de se distinguer et persuadé que les faits d'armes qu'il espérait accomplir dans cette campagne détermineraient son avènement au trône impérial. Chose étrange, tous les jeunes officiers anglais qui l'accompagnaient dans ses excursions aux environs de Maritzburg avaient comme un pressentiment qu'il lui arriverait malheur. Excellent cavalier, il attendait toujours que tous ses compagnons fussent en selle avant de se lancer sur son cheval, ce qu'il faisait avec une grâce toute particulière et avec la légèreté d'une plume. On pense que cette habitude lui a probablement coûté la vie. Lorsque, dans le bush où il fut tué, le signal de monter eut été donné, ou plutôt lorsque chacun se précipita sur son cheval, le jeune prince, selon sa coutume, peut-être aussi pour faire preuve de sang-froid, tarda à se mettre en selle. Ce fut à ce moment que deux coups de feu partirent des broussailles. Le cheval du prince s'effraya, se cabra, l'empêcha de monter. Il se mit alors à courir dans la direction des cavaliers, dirigés par un triste officier, fut abattu par deux flèches et achevé avec une petite zagaie.

J'ai demeuré au Government-house dans l'appartement occupé par le prince lorsqu'il se rendit sur le théâtre de la guerre, et l'année suivante par l'impératrice Eugénie, lors de son

pieux pèlerinage. Couché dans le lit sur lequel avaient reposé ces illustres personnages, l'un avant d'aller au-devant d'une mort prématurée et tragique, l'autre en se rendant sur les lieux de la catastrophe, des souvenirs à demi effacés, transformés soudainement en visions lumineuses, vinrent troubler mon sommeil, hanter mes rêves : la naissance d'un héritier; quinze jours après, la paix; les plénipotentiaires qui l'ont signée descendant les degrés de l'hôtel du ministère, aux acclamations de la foule qui encombre les quais; le canon des Invalides annonçant à la ville de Paris l'événement si ardemment désiré. Partout dans les rues des gens, hommes et femmes, qui pleurent de joie. Il n'y a plus lieu de trembler pour les époux, les fils, les frères en Crimée! Puis le *Te Deum* et les cloches de Notre-Dame, et les cérémonies du baptême, le banquet offert à l'empereur à l'Hôtel de ville, et toutes sortes de réjouissances publiques, cette fois-ci le témoignage d'une allégresse sincère sinon générale. Le second Empire porté à l'apogée de sa puissance. Dans le pays, un retour de confiance dans la stabilité du nouvel ordre de choses. En Europe, l'espérance renaissante d'un avenir de paix. Et après? — Ce que nous avons vu. — Et à la fin? — Au fond de l'Afrique, une embuscade de sauvages; un jeune

homme étendu mort sur la fougère ; une mère découronnée arrosant de ses larmes le sol qui a bu le sang de son enfant. L'histoire de l'antiquité, si riche en péripéties surprenantes qui nous semblaient fabuleuses, offre peu d'analogies. Quelle matière à méditation sur le néant des grandeurs humaines[1].

A bord du John Elder, 16 *septembre.* — Me voilà en route pour l'Australie. Aux labeurs du voyage sur le continent africain, aux agitations de la vie mondaine que j'ai menée au Cap succède le calme, le recueillement, la douce monotonie d'une longue traversée. C'est le moment de jeter un regard en arrière, de résumer les impressions de mes deux mois d'Afrique australe.

A première vue, la chose publique est une énigme, un chaos complexe, obscur, mystérieux, un livre écrit avec des caractères indéchiffrables. Mais en y regardant de près, avec un peu de patience et de persévérance, on parvient à débrouiller les fils.

Nous nous trouvons en présence de trois élé-

1. Les communications directes à la vapeur avec l'Inde étant interrompues, je fus obligé de retourner à Cape-Town, où je m'embarquai le 15 septembre pour l'Australie.

ments. Ce sont les Noirs, les Hollandais, les Anglais, et encore et par-dessus tout les Noirs. Oui, c'est le sombre continent. Numériquement, les hommes de couleur dépassent les blancs dans d'énormes proportions. Et, notons-le bien, leur nombre s'accroît, tandis que celui des blancs reste stationnaire : ce qui veut dire que, relativement, ils décroissent. Dans l'Amérique du Nord et dans toutes les autres colonies anglaises, l'homme de couleur, par le contact du blanc, s'efface et disparaît : ici c'est le contraire qui a lieu.

Voilà donc un des éléments de la question. Ajoutons que les familles anglaises comptent de cinq à six enfants, les familles hollandaises de dix à douze. Les Anglais partent après un certain temps. Les Hollandais restent. L'immigration des uns et des autres, comparée à l'immigration vers l'Amérique, est minime, et elle reste bien au-dessous de celle qui prend le chemin de l'Australie. Il y a donc dans l'Afrique du Sud l'élément noir qui augmente, l'élément hollandais qui reste, l'élément anglais qui passe.

Au point de vue exclusif des nombres, on trouve que l'avenir appartient aux noirs et, en ce qui concerne les deux races blanches, que les chances des Hollandais sont plus favorables que celles des Anglais. Mais l'infériorité du nombre

des blancs, Anglais et Hollandais, est compensée jusqu'à une certaine limite, que personne il est vrai ne saurait encore définir, par la supériorité que donne la civilisation et, ce qui à mes yeux est incontestable, aussi par la supériorité de la race.

Je n'essayerai pas, ce serait inutile, de donner ici une description des différentes peuplades noires de cette partie du continent africain. Jusqu'à présent les indigènes ne comptent que comme force brute. Mais, convenons-en, cette force est formidable.

Examinons plutôt les deux races blanches ; d'abord, dans l'ordre historique, les premiers venus, les Hollandais. J'inscrirai dans ces feuilles ce que j'ai pu puiser aux sources les plus variées et les plus autorisées. Sur cette matière pas une pensée, pas une déduction, pas une supposition de ce qu'on va lire ne m'appartient. Je me borne à relater, je fais comme le juge d'instruction qui résume les dépositions des témoins, et je risquerai seulement quelques observations à la fin de cet exposé.

Les Boers. — C'est le synonyme, pas grammaticalement, mais selon un usage généralement adopté, de descendants des anciens colons venus de Hollande depuis 1652. Au Cap, dans le monde anglais, on ne prononce pas le mot de Boer sans

faire vibrer une corde pénible. C'est qu'on touche à la question délicate : Quelles sont les dispositions actuelles des anciens maîtres à l'égard des nouveaux ? Le médecin qui sonde une plaie est mal reçu du malade ; je n'ai pas la prétention de guérir la plaie, j'agis en simple curieux, mais en curieux bienveillant.

Le trait de caractère le plus en évidence du Boer est la soif de l'indépendance. Il y sacrifie tout, excepté sa religion, sa famille, ses bœufs et ses wagons. Il a cultivé un terrain. Il est dans un état assez prospère, heureux et gai à sa manière. On a fait au Cap des lois qui le gênent ; dans son voisinage se sont établis d'autres cultivateurs qui le gênent aussi. Il devient sombre, inquiet, malheureux. Il quitte ses jardins, ses potagers, ses champs, ses orangers, ses autruches. Il part, il *trekt*, il va chercher l'inconnu où il espère retrouver l'indépendance et la solitude. Ce serait une grande erreur de penser que c'est seulement sous le régime anglais qu'il a pris ces goûts et ces habitudes. Il a été le même sous le gouvernement hollandais, du temps de la Chambre des Dix-Sept à Amsterdam et des commandants du Cap envoyés par les États Généraux. Mais ces froissements ont pris de plus grandes proportions et ont entraîné des conséquences bien autrement graves depuis que la

colonie du Cap a passé à la couronne d'Angleterre, c'est-à-dire depuis le commencement de ce siècle. Quelles sont les relations entre Anglais et Hollandais? Laissons parler un des hommes qui connaissent le mieux ce pays et dont j'admire la parfaite liberté d'esprit ; j'y joindrai les affirmations de quelques autres personnes également dignes de foi.

« Les Hollandais, m'a-t-il dit, ne nous aiment pas, mais c'est par manque de sympathie plutôt que par hostilité. Ils ont trop de bon sens pour ne pas comprendre que ce serait folie de songer seulement à reprendre par la force possession de ce pays. Ils ne font donc, je parle ici de la population de Cape-Town et des autres villes, qu'une opposition légale. Ils ne boudent pas, ils ne frondent pas ; mais ils s'amusent, au Parlement et partout où ils peuvent, à se rendre désagréables.

« Ce sont des gens à part, ces vieux Hollandais. La colonie ne fait pas de progrès. Nous sommes matériellement les maîtres du Cap, mais les Hollandais le possèdent moralement. Or les Hollandais sont des gens contents (?). Ils ne demandent qu'à rester ce qu'ils sont. Comme blancs, ils se savent les égaux de tout le monde ; comme descendants des anciens colons, en vrais aristocrates qu'ils sont, ils se croient un peu supé-

rieurs à tout le monde. Ils se contentent donc d'être ce qu'ils sont. Ils sont également contents de ce qu'ils possèdent, car ils possèdent le nécessaire, et ils dédaignent le superflu. Ce sont des satisfaits, c'est-à-dire des gens qui ont horreur de tout ce qui est nouveau, et par conséquent du progrès.

« Paarl et Stollenbosh sont, après Cape-Town, les plus anciens centres hollandais et les plus considérables. Tout le monde y est parent de tout le monde, et l'on a des frères, des cousins, des neveux à Natal, à Orange Free State, au Transvaal, dans les veldts et au bush, partout où une vingtaine de bœufs traînent un wagon habité par une famille hollandaise.

« En examinant les Boers dans les différentes parties du continent, on les trouve partout les mêmes : indifférents à l'endroit des Anglais, se souciant fort peu de politique, rarement hostiles de fait, mais supportant avec une obéissance passive le gouvernement impérial, c'est-à-dire la souveraineté britannique ; ils ne forment aucun projet de rébellion, mais ils examinent avec complaisance les éventualités qui pourraient mettre un terme à la domination anglaise. Principalement à cause de leurs relations de famille, ils se considèrent comme solidaires les uns des autres. De là la nécessité pour les autorités de la

Reine de mettre souvent des gants de velours. Ç'a été la cause de la grande popularité de Sir George Grey parmi eux. Il avait la main délicate. Les Boers ne sont certainement pas nos ennemis par principe. Il y a toujours eu des hauts et des bas dans nos relations. Le refroidissement très caractérisé d'aujourd'hui a pour cause l'annexion, pas complètement légale, des *champs de diamants* à la colonie du Cap, au détriment de l'Orange Free State, et la dernière guerre avec le Transvaal. Les Boers, il est vrai, ont attaqué et vaincu les troupes anglaises. Mais, en nous mettant à leur point de vue, nous devons avouer que c'est nous qui les avons contraints à prendre les armes. La mort de chacun des hommes tués par des balles anglaises dans les trois actions de Lange-Neck, d'Ingogo et de Majuba-Hill a jeté le deuil dans un grand nombre de familles disséminées sur toute la surface de l'Afrique australe. »

Cette guerre avec le Transvaal et la manière dont elle s'est terminée constituent, sans doute, l'événement le plus important depuis que l'Angleterre a pris pied dans cette partie du monde. Je me permets de résumer ici le récit que m'en a fait un homme qui a le droit de dire : *Quorum pars fui.*

« L'acte d'annexion (du Transvaal) accompli

de sa propre autorité par Sir Theophilus Shepstone n'était pas strictement légal, mais il a été légalisé après coup par l'adhésion de la majorité des populations. Ceux des Boers qui y avaient fait opposition finirent par la subir en silence. Le fonctionnaire envoyé au Transvaal en qualité de commissaire déplut dès son début. Il avait amené des officiers et des employés anglais, et on le soupçonna, probablement à tort, de vouloir introduire la langue anglaise dans les transactions officielles et dans les écoles. Une députation de Boers, chargée de faire connaître les doléances de la nouvelle province, fut envoyée à Londres. Elle sollicitait le maintien des us, coutumes et lois du pays et du hollandais comme langue officielle, ou bien l'annulation de l'acte d'annexion. La demande du respect des coutumes du pays impliquait tacitement l'esclavage domestique et les corvées. On conçoit que le cabinet anglais ait décliné l'acceptation pure et simple de ces propositions. Mais on aurait peut-être pu en arriver à une entente. Le gouvernement de la Reine répondit par un refus net. Lorsqu'on eut connaissance de ce fait au Transvaal, une réaction subite eut lieu. Les hommes du parti extrême, contenus jusque-là par les modérés, l'emportèrent. Les Boers s'armèrent et prirent une attitude menaçante. Le commissaire demanda du secours

au Cap. Quelques troupes, envoyées à la hâte, furent, durant la marche, entourées par des Boers et sommées de se rendre. Sur un refus, les Boers firent feu et en tuèrent la plus grande partie. C'est la première rencontre, dite de Lange-Neck.

« A cette nouvelle, le général Colley, commandant militaire au Natal, accourt avec cinq cents hommes, attaque plusieurs milliers de Boers retranchés dans une position très forte, et est repoussé avec de grandes pertes. C'est la seconde affaire, celle d'Ingogo.

« Cependant des renforts considérables, envoyés d'Angleterre sous le commandement du général Wood, débarquent à Durban (Natal), et le général Colley, impatient de rétablir sa réputation compromise, contrairement à l'ordre de son nouveau chef, qui lui enjoignait d'attendre l'arrivée de nouvelles troupes, occupe sur une hauteur une position jugée imprenable. Les Boers attaquent et, malgré une défense héroïque, détruisent sa faible troupe. Lui-même est tué. C'est la troisième affaire, dite de Majuba-Hill.

« M. Gladstone, informé de ces désastres, télégraphia au gouverneur du Cap : *We have wronged the Boers, make peace.* « Nous avons fait tort aux Boers, faites la paix. » On comprend le désespoir du général, qui se trouvait à

quelques marches du théâtre de la guerre et se sentait parfaitement en mesure de châtier les rebelles. On conçoit aussi la consternation et la colère des troupes et des résidents anglais, et l'on comprend l'affaiblissement du prestige britannique, suite naturelle d'une paix conclue après trois défaites. Cependant les ordres étaient péremptoires, et l'on signa une convention qui rétablissait la « république africaine » du Transvaal, sous certaines restrictions, qui seront d'ailleurs, à la suite d'une démarche du président, en cours d'exécution, probablement résiliées[1].

« Ces événements, à notre point de vue (le point de vue anglo-africain), sont déplorables. Les Boers du Transvaal, du moins l'immense majorité, sont parfaitement indifférents au sujet de la constitution ou du pouvoir qui les régit. Ils n'avaient aucune aversion contre les Anglais. Ils voulaient et ils veulent seulement vivre à leur manière, et se servir de leur langue dans toutes les transactions de la vie. Enfin, ils veulent qu'on les laisse tranquilles. Sinon, ils se battent ou ils *trek*. Or, à la suite de cette triste campagne, sur toute l'étendue du territoire immense où l'on rencontre des Hollandais, un re-

1. Elles l'ont été en effet.

virement profond a eu lieu dans leurs sentiments. Une très petite minorité est restée ouvertement et franchement attachée au gouvernement anglais. La grande majorité, qui s'était habituée à notre domination, se montre froide, réservée, mais non ouvertement hostile. La convention, conclue après des défaites et sans réparation de l'honneur compromis de nos armes, a donné à l'élément hollandais non seulement du Transvaal et d'Orange Free State, mais aussi des deux colonies et de toute l'Afrique australe, une opinion exagérée de leurs forces. Cependant le mal n'est pas irréparable, si le gouvernement de la Reine veut et sait tenir compte de la tournure d'esprit et des sentiments nationaux des Hollandais.

« Lord Carnarvon, au moment de son passage au ministère des colonies, favorisait la réalisation d'un projet caressé en Angleterre par un grand nombre d'hommes politiques : c'était la formation d'une confédération sud-africaine. C'est une conception saine et qui a de l'avenir. Seulement la confédération ne pourra s'organiser que lentement, c'est-à-dire après que nos populations blanches en auront compris l'utilité. Ce jour-là elle se trouvera être une nécessité et se fera d'elle-même. Impatient d'accomplir cette œuvre, le ministre nous envoya l'historien

Froude. Ce célèbre homme de science, qui d'ailleurs n'était revêtu d'aucun caractère officiel, parcourut toutes les provinces et États de l'Afrique du Sud, organisa partout des réunions, exposa dans de longues harangues les avantages que trouverait dans la confédération l'élément hollandais, « le plus nombreux, le plus fort, le mieux ancré dans le pays ». Avec la convention de Majuba-Hill, cette mission a été pour beaucoup dans le réveil si incommode, pour ne pas dire si dangereux, de l'esprit hollandais. Mais en somme M. Froude échoua. Lord Carnarvon nomma ensuite Sir Bartle Frere gouverneur de la colonie du Cap et haut commissaire dans l'Afrique australe. Cet homme supérieur, charmant, généralement respecté et aimé dans le pays comme pas un de ses prédécesseurs, apporta dans l'accomplissement de sa mission l'ardeur de ses convictions, l'élévation d'une âme fortement trempée, une rare expérience des affaires, acquise aux Indes et dans l'Afrique orientale. Le désastre d'Isandula prépara l'avènement du ministère Gladstone, qui détermina sa retraite. Mais quand même ces deux événements n'auraient pas eu lieu, la confédération ne se serait pas faite, par la raison que l'état de choses actuel et l'ensemble de la situation y opposent encore des obstacles insurmontables. »

Après les personnages anglais, écoutons les confidences d'un vieux Boer qui, en présence d'un étranger non britannique, a bien voulu sortir de la réserve habituelle de sa race.

« Je suis *loyal*. Mon père l'a été. Il nous disait : « Mes enfants, Dieu commande qu'on res-« pecte l'autorité. Donc, respectons le gouver-« nement anglais. » C'est ce que je fais. Mais les Anglais nous ont ruinés (en supprimant le travail forcé des noirs). Sous l'ancien régime nous étions heureux. Les noirs avaient le sentiment de leur infériorité. Il n'est pas vrai que les *Dutch* les aient maltraités. C'est le contraire qui est la vérité. Les Anglais ont promulgué la fausse et dangereuse théorie de l'égalité des races. Les noirs ne travaillent plus, ou ils travaillent fort peu. Ils ne sont pas plus heureux pour cela. Mais les Boers ont perdu les moyens de cultiver leurs terres. Ils commencent à s'appauvrir. Ils étaient riches à leur manière. On est riche quand on a ce qu'il faut pour vivre dans l'abondance. Leurs besoins étaient limités, et ils avaient largement de quoi les satisfaire. Aujourd'hui ils sont tous plus ou moins endettés. Les revenus de l'État (de la colonie) augmentent, grâce aux impôts qui augmentent aussi, mais la population hollandaise est en décadence. Avec cela, les finances de la colonie sont obérées.

Mais les Anglais ont fait plus que cela : ils ont armé les noirs. Sous le régime hollandais, il était sévèrement interdit aux gens de couleur de posséder des armes. Nos *magistrats* exerçaient à ce sujet la plus stricte surveillance. Mais qu'ont fait les Anglais? Lorsqu'on entreprit dans le port de Cape-Town la construction de la digue, en vue d'attirer les travailleurs on offrit aux noirs des gages très élevés, en leur disant qu'ils pourraient avec leurs économies acheter des fusils. Je vois encore d'ici mon père disant : « Mes « enfants, vous voyez mes cheveux blancs. Je « ne serai pas témoin de ce que les Anglais nous « préparent, mais vous le verrez. C'est le com- « mencement de la fin. Quand les noirs seront « armés, ils tueront les blancs. » Aujourd'hui, un très grand nombre d'indigènes possèdent des fusils, car ils sont libres d'en acheter, et les fabriques anglaises ont soin de leur en fournir. »

On voit l'abîme qui sépare les appréciations de ces deux races blanches, du Boer du dix-septième siècle, et de l'Anglais des temps où nous vivons.

En résumé, les Boers se mettent en possession des choses animées et inanimées. Ils occupent et cultivent le sol, ils chassent ou apprivoisent les bêtes féroces, ils soumettent les indigènes et en font leurs esclaves, en ce sens qu'ils les

obligent à travailler pour eux, mais en les traitant comme membres de la famille. Ils sont venus en Afrique en 1652, avec l'intention d'y rester, et ils y restent. L'avenir et l'Afrique leur appartiennent, à moins qu'ils ne soient expulsés par de plus forts qu'eux : les noirs ou les Anglais. Ils acceptent la lutte avec les noirs et ils fuient le contact des Anglais. Ils *trek*. Ils n'ont conservé aucun lien, ni moral ni politique, avec la mère patrie, la Hollande, qu'ils ont presque oubliée. Les *Hollanders*, les immigrants actuels de Hollande, qui se font négociants, politiciens, mais rarement cultivateurs, leur inspirent peu de sympathie. Les idées modernes : constitution parlementaire, égalité, démocratie, socialisme, n'existent pas pour eux. Ils ne connaissent que la famille, ne se réunissent que pour sauvegarder des intérêts communs, ou pour se préserver de dangers communs. Ils sont républicains, mais républicains à la façon des patriarches des pâturages bibliques. Ils continuent à *trek*, à fuir devant l'homme moderne, l'Anglais et l'Allemand. Dans ces pérégrinations, aucun péril ne les effraye, aucun obstacle ne les arrête. Ils sèment de leurs cadavres et des carcasses de leurs bœufs tués par la tsetsé les solitudes de Namaqualand, de Damara, des contrées encore mystérieuses du nord et de l'ouest de

l'Afrique australe. On vante la pureté de leurs mœurs. Religieusement ils ont gardé la foi, les préjugés, les aversions de leurs ancêtres. A tous les points de vue ils en sont encore au dix-septième siècle.

On trouve à Cape-Town et aussi dans d'autres villes des Africanders hollandais qui, par la culture de l'esprit et le raffinement des mœurs, seraient dans les hautes sphères de nos capitales d'Europe les égaux de tout le monde. Mais au fond du cœur ils tiennent du Boer. Et comme ils aiment l'Afrique !

Au physique, les Boers représentent le type des Teniers, des Breughels, enfin de la vieille Hollande, qui se perpétue sur le continent noir, comme la France de Louis XIV a survécu aux changements politiques du Canada.

Les Hollandais ont fondé deux États indépendants. L'Orange Free State, habité par des farmers, est le modèle d'une communauté bien ordonnée, tranquille, prospère. Le Transvaal, l'autre république hollandaise, devenue le rendez-vous d'aventuriers blancs et de couleur, et constamment menacée par ses voisins sauvages, offre au contraire le spectacle de troubles et de guerres continuels.

Orange Free State[1] est divisé en fermes (syno-

1. Le territoire compte environ 70 000 milles carrés.

nymes de plantations). Chaque fermier est autorisé à employer à son service et comme cultivateurs un nombre fixé d'indigènes. C'est une manière efficace de limiter la population noire. En outre il y a deux *Réserves* ou localités réservées aux indigènes. On calcule le nombre des blancs à cinquante ou soixante mille, et celui des gens de couleur à vingt-cinq mille. Quelle différence avec Natal, où l'on voit huit mille blancs en présence de quatre cent mille noirs, dont le nombre, par suite d'immigrations et selon les lois naturelles, va toujours augmentant. Au Free State l'immigration noire est prohibée. Le surplus de l'ancienne population indigène a été obligé d'émigrer soit au Natal, soit vers la colonie du Cap. En vertu d'une convention faite avec l'Angleterre, les frontières de la république d'Orange, du côté de Basutoland, sont gardées par le gouvernement impérial conjointement avec le gouvernement de la colonie du Cap. « Ainsi, grâce à la sagesse traditionnelle des Hollandais, m'a dit un haut fonctionnaire anglais, et grâce à l'habileté du président Brand, cet État libre est prémuni contre un double danger : l'envahissement par des immigrants noirs, et les invasions armées d'indigènes hostiles. »

Johannes Henricus Brand, fils d'un président de la Chambre des députés à Cape-Town, né dans

cette ville en 1822, envoyé à Leyde (Hollande) pour y faire son droit, avocat à Londres et au Cap, fut élu président de l'Orange Free State en 1863 et, à la suite de plusieurs réélections, occupe encore aujourd'hui cette haute et importante position. Il est et il passe pour être un des hommes les plus marquants de cette partie du globe. Cependant, au dire de personnes qui le connaissent particulièrement, il devrait ses succès moins à un esprit hors ligne, qu'au bon sens, au calme, au courage qui le distinguent, et surtout à une bonhomie et à une douceur naturelle qui désarment ses adversaires et en font souvent ses amis. Le gouvernement impérial, voulant reconnaître ses mérites, non sans effaroucher un peu l'austère vertu républicaine des burghers, lui a conféré, et il a accepté, après quelques hésitations, les honneurs de la chevalerie. Cependant il ne juge guère prudent de se prévaloir du titre de Sir, mais, plus courageuse que lui, sa femme, qui a voix au chapitre, se fait appeler Lady Brand. De tous les territoires habités par des Africanders blancs, Orange Free State est le plus tranquille et le mieux consolidé. Laissant ici de côté le mérite du président, l'État doit ces avantages, — j'aime à le répéter, parce que je touche ici à une question vitale de politique sud-africaine, — il doit ces avantages à la propor-

tion numérique favorable entre les populations blanches et noires. Ces dernières ont cessé d'être un danger pour les premières. Mais cette proportion ne peut être maintenue qu'en fermant l'État aux invasions du dehors, soit pacifiques, soit violentes, des Basoutos et autres indigènes. Or cette tâche, qui dépasserait la force des burghers orangiens, est accomplie, comme il a été dit, par un gouvernement plus puissant qu'eux, par l'Angleterre. Regardez le Transvaal, la colonie du Cap, et surtout la Cafrerie britannique et Natal, et vous y trouverez des angoisses permanentes, des troubles périodiques causés les uns et les autres par la supériorité numérique, qui est énorme, de l'élément noir.

Des deux républiques hollandaises, le Transvaal, ce rendez-vous par excellence de flibustiers blancs et de sang mêlé, est l'État le moins consolidé, le plus ouvert aux incursions de tribus hostiles et le moins bien gouverné. Le principal personnage, le président Krüger, fils d'un Boer, n'est pas un Brand.

Les Anglais. — Ce sont ou des négociants ou des planteurs *farmers*. Dans les provinces orientales de la colonie du Cap et en Natal, le nombre des planteurs anglais dépasse de beaucoup celui des Hollandais. Ces Anglais ont apporté leur esprit ouvert, leurs bras vigou-

reux, leurs cœurs intrépides, avec des capitaux considérables. Comme tous les colonisateurs de cette nation, ils appartiennent en très petit nombre à la *gentry;* les masses, aux couches inférieures des classes mitoyennes ; un certain contingent est fourni par le peuple. Peu d'entre eux, on pourait dire pas un, n'arrive avec l'intention de rester. Leur énergie est proverbiale, leur témérité sans pareille, leur activité à l'avenant. Mais les commerçants souffrent des suites de la dépression des affaires sur les marchés du monde et des effets désastreux d'une spéculation effrénée dans les actions de mines d'or et de diamants. Les planteurs, les *farmers*, se voient englobés dans ce mouvement de baisse. Et sur tous, planteurs et négociants, plane et pèse l'insécurité causée par la prépondérance numérique des noirs. Dans les Boers, qu'ils n'aiment guère, ils voient des rivaux et des gens désaffectionnés ; dans les noirs, des paresseux qu'il faudrait mener à la baguette, au lieu de les traiter comme des égaux.

Le monde officiel, obligé de tenir la balance égale entre toutes les couleurs, suit un ordre d'idées différent. Il se compose de gentlemen, en grande partie nés en Angleterre, mais aussi d'Africanders anglais, et les Hollandais ne sont pas exclus du service public. On en rencontre

dans toutes les situations élevées de l'administration et de l'ordre judiciaire. Depuis nombre d'années, l'Angleterre a envoyé ici, comme gouverneurs, des hommes de valeur, et les a entourés de collaborateurs dignes d'eux. Si la plus grande partie de ces hauts fonctionnaires ont quitté leur poste en disgrâce, évidemment ce n'est pas dans les hommes (je parle de ceux qu'on a envoyés ici), c'est dans les choses qu'il faut rechercher les causes de ce fait.

Les Allemands, à part leurs colonies de Cafrerie britannique, où ils forment de petites masses compactes, sont éparpillés sur la colonie du Cap. Ils ne constituent pas encore un élément à part. Mais leur réputation de planteurs est faite. Ils passent pour les premiers et n'ont pour rivaux que les farmers écossais. C'est l'avis de tous les Anglais que j'ai rencontrés et interrogés sur ce sujet.

N'oublions pas les politiciens, les hommes qui font métier de la politique, les parlementaires par excellence. Ce sont des cosmopolites : Anglais, Africanders anglais, Africanders hollandais, Allemands. Ils se distinguent peu de leurs confrères d'Europe.

Tels sont les différents éléments dont se composent les populations de l'Afrique australe. Dans la colonie du Cap, la proportion numé-

rique entre Anglais et Hollandais est de un à deux ; entre blancs et hommes de couleur, de un à quatre. Mais il ne faut pas perdre de vue le fait capital que, sauf les frontières de la mer et de l'État libre de l'Orange, cette colonie est entourée de pays habités par des noirs. Il faudra donc compter avec les invasions possibles. A ce sujet Natal peut servir d'exemple. Le juge Cloete rapporte en 1844 au gouverneur Napier qu'à la première occupation de ce territoire par les Anglais, on n'y trouva que trois mille indigènes, dont un tiers mourait de faim. Mais, dans l'espace de deux ou trois ans, grâce à une immigration subite des Zoulous, la population noire s'éleva à cent mille. En 1876 elle atteignait le chiffre de trois à quatre cent mille! Aujourd'hui elle le dépasse.

En 1856 la colonie du Cap fut dotée d'une constitution à gouvernement responsable. Cette mesure qui, dès l'abord, donna lieu, au Cap même, à des appréciations diverses et fut en réalité saluée avec satisfaction seulement par une petite coterie de politiciens, n'était que l'application d'un principe général adopté alors par le gouvernement de la Reine à l'égard de ses grandes colonies. Il leur abandonna la conduite de leurs affaires et, en compensation de cette concession, se déchargea sur elles du soin de

pourvoir à leur sûreté. De là, comme conséquence logique, retraite des troupes impériales et réalisation d'économies considérables. En ce qui concernait les indigènes, le gouvernement leur accorda les mêmes droits politiques qu'il conférait aux blancs. En effet, blancs et noirs seraient désormais considérés et traités comme égaux et, par conséquent, admis à voter sur le pied d'une parfaite égalité. Le Canada, l'Australie et même la Nouvelle-Zélande, où il n'y a plus que peu d'indigènes, semblent se bien trouver de ce régime presque républicain et tout à fait démocratique.

Voilà donc la constitution qui aujourd'hui régit aussi la colonie du Cap : autonomie parfaite, égalité politique de tous les habitants sans différence de couleur, enfin l'obligation, que jusqu'à présent il n'a pas été possible de remplir complètement, de pourvoir à sa propre défense.

Le gouverneur[1], nommé par la Reine pour cinq ans et muni dans une certaine mesure des pouvoirs d'un souverain constitutionnel, ne règne et ne gouverne pas. Cependant il nomme et renvoie les ministres selon la volonté du parlement. Il a le droit de dissoudre l'assemblée législative, mais, règle générale, il n'aurait garde de le

1. Voir page 32.

faire. Sa principale force réside dans le véto qu'il peut opposer à des votes jugés par lui préjudiciables aux intérêts de l'empire. Lui-même est placé sous la direction du ministre des colonies, qui de son côté subit les fluctuations de la politique intérieure de l'Angleterre.

En outre, sauf de rares exceptions, c'est le gouverneur du Cap qui exerce les fonctions importantes de haut commissaire pour les territoires de l'Afrique australe placés, à titres divers, sous l'influence de la couronne d'Angleterre, mais ne faisant pas partie de la colonie du Cap.

Je n'essayerai pas, et il n'entrerait pas dans le cadre de ce journal, de retracer ici l'historique de cette partie du continent africain depuis la conquête du Cap par les Anglais. Je ne compte pas énumérer les annexions, les désannexions, les réannexions, les guerres périodiques avec les Cafres, les guerres avec les Zoulous, les guerres avec les Boers du Transvaal, les expéditions militaires en pays indépendants motivées par des nécessités impérieuses, les transactions avec les deux républiques hollandaises, une paix signée après des défaites, le parcellement du Zoulouland suivi de la restauration d'un roi sauvage à peine fait prisonnier à la suite d'une campagne sanglante, les conventions conclues, modifiées, défaites, refaites, selon le besoin du

moment ou selon les vues changeantes des cabinets et des partis qui, en Angleterre, se sont succédé au pouvoir. Tous ces faits se sont accomplis sous nos yeux. Je les dois donc supposer connus du moins de ceux qui s'intéressent aux choses sud-africaines.

Tout le monde est d'accord sur un point : on convient que la situation de l'Afrique australe est peu satisfaisante. On pourrait lui appliquer un mot célèbre prononcé dans le temps à propos de la Turquie : C'est un homme malade.

Or examinons cette maladie. J'écarte, dès l'abord, toute question personnelle. Il serait présomptueux de la part d'un étranger qui a séjourné si peu dans le pays, de s'ériger en juge des hommes publics qui ont le plus marqué dans le maniement des affaires de cette partie du monde. De plus, ce serait inutile. Le mal, évidemment, ne réside pas dans les hommes, mais dans les choses, c'est-à-dire dans la configuration du pays, dans la différence des races qui composent la population, enfin dans l'organisation du gouvernement. La preuve, c'est qu'aucun des gouverneurs qui se sont succédé au Cap, et il y avait parmi eux quelques hommes hors ligne et plusieurs autres d'une grande valeur, n'a complètement réussi, ou n'a réussi que fort temporairement à maintenir l'ordre matériel, et encore

moins à fonder un état de choses stable et réellement satisfaisant. Le mal est donc, je le répète, dans les choses et non dans les hommes.

J'ai déjà parlé de la situation géographique des deux colonies, de leurs frontières ouvertes du côté de régions immenses, presque inconnues, habitées par des hordes sauvages qui, par suite de révolutions ou de guerres intestines, ou, comme cela est arrivé au Natal, pour fuir les cruautés d'un roi tyrannique, peuvent à chaque instant inonder le territoire colonial. J'ai aussi exposé les traits caractéristiques des populations. Reste à examiner la constitution.

La constitution de la colonie du Cap est fondée sur les deux principes de l'autonomie absolue en matières d'affaires coloniales et de l'égalité politique des races.

L'Anglo-Saxon est né autonome. Quiconque l'a vu à l'œuvre sur les divers points du globe comprendra que l'autonomie doit former le fondement de la constitution d'une colonie habitée, exclusivement ou en grande majorité, par des Anglo-Saxons. A leur manière les Boers hollandais abhorrent autant et plus que les Anglais l'intervention d'un pouvoir quelconque dans leurs affaires. A ce point de vue, ici comme dans les colonies australiennes, la tâche du gouverneur se réduit à empêcher des empiétements sur le

terrain des intérêts impériaux. Sous ce rapport, faisant ici abstraction des populations de couleur, il y a entre le Cap et l'Australasie égalité parfaite, avec cette nuance, fort importante cependant, que, dans les colonies australiennes, les Anglais et leurs descendants forment l'immense majorité, tandis qu'au Cap deux tiers de la population blanche sont des Hollandais, et que, si le réveil récent de l'esprit national de ces derniers détermine une plus grande participation des Boers à la vie politique et parlementaire, le pouvoir passera à des majorités hollandaises. Cette éventualité préoccupe à un haut degré les résidents anglais en Afrique.

Le second principe est celui de l'égalité politique entre blancs et noirs.

Certes, au point de vue du chrétien qui dit : Notre Sauveur a versé son sang pour tous ; au sens du philosophe qui soutient que chacun est appelé à avoir sa part égale aux jouissances de ce monde, blancs et noirs, nous sommes tous égaux. Mais personne, excepté les idéologues, dont, hélas ! l'influence est considérable et dont le nombre s'appelle légion, n'affirmera sérieusement que les Cafres, les Namaqua, les races abâtardies du sang hottentot soient, comme nous, capables de voter, d'être élus, de siéger dans les chambres et dans les comités, enfin de

sauvegarder leurs intérêts en suivant les voies parlementaires des sociétés civilisées. C'est cependant ce que veut la loi. Seulement, grâce à la force des choses, plus puissante que les utopies des hommes, elle reste — encore — à l'état de lettre morte, ce qui est fort heureux, car, le jour où la constitution deviendrait une vérité, la majorité noire débuterait probablement par voter l'expulsion des blancs. On demandera : Si les noirs sont nos égaux, ainsi que le prouve la loi fondamentale, comment se fait-il qu'eux qui, dans la colonie, forment le quadruple de la population blanche, ne se trouvent pas en possession de la majorité ? — Par la raison fort simple qu'ils ne songent pas à se prévaloir de leurs droits constitutionnels. Il n'y a donc pas de danger pour le quart d'heure. Les noirs ne votent pas. Mais ils sont gouvernés par une majorité parlementaire blanche, composée en grande partie d'hommes qui ont besoin de bras noirs et qui par conséquent ne sont pas des législateurs et des maîtres désintéressés. Cette loi, on le voit, inspirée par un sentiment philanthropique, aboutit à des effets contraires aux intentions du législateur. On a voulu faire du noir l'égal du blanc ; or il ne l'est pas encore et ne le sera probablement jamais. Mais en lui accordant des droits politiques dont il ne sait faire aucun usage, on l'a

privé de la protection exceptionnelle, paternelle et efficace que, dans les colonies de la couronne, l'indigène trouve près du représentant de la Reine.

L'expérience a démontré qu'il est impossible de gouverner à la longue des colonies de populations mixtes, les noirs formant la grande majorité, sous le régime d'un gouvernement responsable, ou parlementaire. Aussi la Jamaïque, de sa propre initiative, a-t-elle demandé de redevenir colonie de la couronne. Natal, sur les représentations de Sir G. (Lord) Wolseley, en a fait autant. La colonie du Cap, m'ont dit à l'oreille des hommes politiques de Cape-Town, sera tôt ou tard obligée de suivre ces exemples.

L'admission du principe de l'égalité des races dans la constitution de cette colonie est, à mon sens, la première cause du mal que j'essaye d'analyser.

Le gouverneur, comme il a été dit, est ordinairement, par surcroît, haut-commissaire pour l'Afrique australe. En cette double qualité il agit, en partie comme plénipotentiaire du gouvernement impérial, et en partie comme représentant des intérêts de la colonie qui englobe des territoires habités presque exclusivement par des sauvages, et son autorité s'étend aussi indirectement, partiellement et à titres divers, aux Cafres, aux Basoutos, aux Bechuanas, au Stel-

laland, etc. La colonie partage ainsi avec la métropole certains devoirs et certaines charges, et, comme conséquence logique, possède la faculté de discuter et d'arrêter, de concert avec le haut commissaire, la politique à suivre dans les cas donnés.

Voilà donc deux pouvoirs partant de points de vue et embrassant des horizons différents, — et personne ne contestera que celui des hommes d'État qui gouvernent l'empire britannique est le plus étendu des deux ; — voilà ces deux pouvoirs appelés à agir de concert dans la poursuite d'intérêts rarement identiques, souvent divers, parfois opposés ; et à agir sur un terrain où l'inconnu et l'impromptu jouent le grand rôle. Ajoutons que chacun des deux cherche à se décharger sur l'autre des frais, soit permanents, soit transitoires, des entreprises communes. Il est inutile de déduire les conséquences fâcheuses de ce système. Elles sautent aux yeux, car elles constituent l'histoire de la domination anglaise dans l'Afrique du Sud. Certes, les commotions périodiques, nées souvent à l'improviste au sein des populations noires qui vivent en dehors des confins de la colonie, compromettent la paix publique de cette dernière, menacent ses relations commerciales avec l'intérieur du continent, deviennent enfin une cause de dangers

et de troubles pour son propre territoire. Théoriquement, c'est donc à elle, puisqu'elle jouit d'une parfaite autonomie, à pourvoir aux moyens de défense ou de répression. Mais l'expérience prouve qu'à elle seule elle est politiquement, financièrement, militairement incapable de remplir cette tâche ; qu'il lui faut le concours de l'empire, et que la coopération de ces deux pouvoirs mène à des complications inextricables, à des conflits qui paralysent toute action, parfois, dans des moments où il y a péril en la demeure.

Je pense donc que l'annexion à la colonie du Cap de territoires noirs et son intervention dans les affaires des pays sauvages adjacents, c'est-à-dire situés en dehors de ses frontières, constituent une autre cause de la maladie.

Mais l'origine principale de tous les maux il faut la chercher, il me semble, dans le manque de stabilité de la direction suprême des affaires d'Afrique.

Le gouverneur haut-commissaire est nommé pour cinq ans. Il lui en faut un ou deux, plus probablement deux, pour se mettre au courant des hommes et des choses et, ce qui est tout aussi important, pour se faire connaître de la colonie. Son activité réelle ne commence guère qu'avec sa troisième année, et elle se termine à la fin de la quatrième, la cinquième ressemblant

toujours plus ou moins aux derniers jours d'un mourant occupé à faire son testament tout en sachant bien que ses volontés ne seront pas respectées par son successeur. Car si le successeur est l'héritier de sa place, il ne l'est pas des idées que lui, le fonctionnaire partant a tâché de réaliser pendant son court passage à la colonie. Ces réflexions, qui ne sont pas une critique — il ne m'appartient pas d'en faire — s'appliquent également à l'Inde et à toutes les colonies anglaises. La courte durée des fonctions de chaque gouverneur, motivée peut-être sur des considérations étrangères aux intérêts coloniaux, est, certes, une des causes, mais non la principale, du manque de stabilité dans la direction politique des affaires sud-africaines.

D'un autre côté, les gouverneurs, comme les fonctionnaires appartenant au service diplomatique, ne sont pas changés, ce qui me semble fort sage, quand un revirement politique s'est accompli en Angleterre. Ils se trouvent placés en dehors du jeu des partis. Il n'en est pas moins vrai que l'autorité et le prestige d'un représentant de la couronne, envoyé par un ministère conservateur, se trouvent singulièrement amoindris dans la colonie même à la suite de l'avènement d'un cabinet libéral et *vice versa*. Non seulement le gouverneur cesse d'être la

personne de confiance par excellence du ministre des colonies, mais le plus souvent il se trouve pris dans ce dilemme : Ou il se met en opposition avec le nouveau chef du département, et alors il sera brisé, ou bien il doit, en conformité avec ses nouvelles instructions, probablement très différentes sinon l'opposé de celles qui l'ont guidé jusque-là, revenir sur ses pas et défaire ce qu'il a fait, moyen sûr de se déconsidérer aux yeux de la colonie.

Mais, somme toute, les gouverneurs ne sont que des organes suprêmes du gouvernement impérial ; ils doivent se conformer aux ordres du ministre des colonies. La source du mal se trouve donc au centre, et c'est là qu'il faudra appliquer le remède. Il s'agit, il me semble, de trouver une pensée dominante et directrice, placée au-dessus et en dehors des oscillations de la politique intérieure du jour et des idées individuelles des ministres qui se succèdent au pouvoir. Ce sera aux hommes d'État dirigeants à concevoir cette pensée, au parlement à se prononcer, au gouvernement britannique, avec l'aide des gouverneurs et, s'il y a lieu, des gouvernements locaux, à la mettre en pratique et à l'adapter aux exigences des temps et des lieux. Si elle est juste, l'adhésion de l'instinct national ne lui fera pas défaut.

Rien ne m'a frappé comme le découragement que j'ai rencontré dans les deux colonies sud-africaines. Ce qui effraye et paralyse les fonctionnaires, ce ne sont pas les embarras de toute nature, les difficultés, les dangers évidents sinon imminents accumulés sur le sol d'Afrique, ce sont les incertitudes qui planent sur la direction suprême, suite naturelle de l'absence d'une pensée dominante et pour ainsi dire immuable.

Quand je dis immuable, il ne faut pas prendre ce mot trop à la lettre. Rien n'est immuable en matière de politique, excepté les principes, aussi longtemps qu'il est possible de ne pas s'en écarter, ce que d'ailleurs on ne fait guère impunément. Mais il faut savoir ce qu'on veut, et il faut changer de volonté aussi peu que possible. Si j'étais Anglais, c'est tout ce que je demanderais à ceux qui président aux destinées du pays. Il faut que tout le monde et que surtout l'Afrique sache que le programme adopté par la nation anglaise est placé autant que possible en dehors des revirements ministériels et des luttes de partis. C'est ce que j'appelle la pensée immuable.

On aura à choisir entre trois partis à prendre:

Conserver et consolider ce qu'on possède ;

Étendre ses possessions à l'infini ou jusqu'à une limite imaginaire ou naturelle, en respectant seulement les colonies des autres nations

européennes, et en faire une Inde africaine :

Enfin évacuer cette partie du continent, sauf le cap de Bonne-Espérance, ou tel autre point de la côte australe dont on ferait un port de refuge et une station à charbon.

Cette dernière solution répondrait aux vœux d'une petite école de politiciens qui tend à démembrer l'empire britannique, mais qui, autant que j'ai pu m'en convaincre, a, dans les derniers temps, perdu beaucoup de terrain en Angleterre aussi bien que dans les possessions d'outre-mer. Quiconque a visité le Cap et Natal ne conseillera jamais l'abandon de ces colonies. Les conséquences d'une pareille politique sont faciles à prévoir. Les Hollandais, qui forment la majorité blanche, chercheraient à fonder une troisième république hollandaise. Les résidents anglais s'y opposeraient. Il y aurait conflit. De part et d'autre on serait obligé à chercher des alliances noires, ce qui en bonne logique — les faits, il est vrai, s'émancipent quelquefois des règles de la logique — devrait nécessairement entraîner la ruine des blancs.

Relativement aux deux premières éventualités, je me permettrai une observation générale.

Les Anglais en Afrique se trouvent dans une situation analogue à celle où se trouvaient leurs compatriotes dans l'Inde en face des princes in-

dépendants, avant que toutes les parties du grand triangle situé entre la mer, l'Hindou-Kouch et l'Himalaya fussent directement ou indirectement soumises au sceptre de la Reine, et dans la situation où se trouvent encore les Russes dans l'Asie centrale. Vos voisins sont des barbares. Les déprédations, les violations des frontières, les incursions par des hordes ou par des bandes de flibustiers sont à l'ordre du jour. Pour y mettre fin, il faut que vos troupes dépassent les confins et infligent un châtiment aux perturbateurs de la paix. Rien de plus facile. Mais si, le coup frappé, vous retournez sur vos pas, tout sera à recommencer. Vous gardez donc une partie du territoire des voisins : en d'autres termes, vous l'annexez au vôtre, vous avancez vos frontières. Mais là les mêmes faits se reproduisent et entraînent les mêmes conséquences. C'est l'histoire de l'Asie centrale, de l'Inde, de l'Afrique australe.

Il y a des nécessités impérieuses et irrésistibles, des événements placés en dehors de votre influence et de votre contrôle, qui vous obligent à avancer. Aimez-vous à avancer? N'aimez-vous pas à avancer? Toute la question est là.

C'est sur cette question capitale qu'il me semble nécessaire d'en venir à une résolution ferme et inébranlable.

Une des plaintes que j'ai entendu énoncer le plus souvent, c'est que lorsque des difficultés naissent sur tel ou tel point de cet immense territoire, on a l'habitude de les aplanir selon les besoins du moment et de la localité, au lieu de se placer au point de vue des intérêts permanents et généraux de la colonie et de l'empire. Mais cela supposerait un système, et c'est précisément ce système qui manque.

En résumé l'Afrique anglaise souffre d'un mal constitutionnel : le fait que sa population se compose de races diverses. Pour en atténuer les effets, on se verra obligé, en ce qui concerne les relations entre Hollandais et Anglais, à chercher un *modus vivendi*.

La question des travailleurs de couleur au service des Boers sera la plus difficile à résoudre. Quant aux indigènes, tant ceux qui habitent la colonie proprement dite que les populations noires des territoires adjacents, il sera, je suppose, reconnu indispensable de les placer sous le contrôle exclusif et absolu du gouvernement de l'empire.

A ce sujet je citerai le passage suivant d'un document officiel de date récente[1], relatif aux

1. Report of a commission appointed to inquire into the working of the Western Pacific orders in council. — Communiqué au Parlement anglais en 1884.

îles océaniques, il est vrai, mais parfaitement applicable à la question qui nous occupe.

« Rien ne serait désastreux comme de se départir d'une maxime suivie jusqu'ici invariablement (pas en Afrique) par le gouvernement de Sa Majesté, à savoir que, dans des contrées placées sous le même gouvernement (local) et habitées par de grandes masses d'indigènes et par un petit nombre de blancs, la direction des affaires concernant les indigènes doit être remise à des autorités directement responsables envers le gouvernement Impérial et par là en mesure, s'il y a conflit d'intérêts, d'agir avec impartialité. Confier un contrôle semblable à la Législature d'une colonie australienne serait la confier à une oligarchie dans laquelle les gouvernés (les noirs) ne sont pas représentés, et qui nécessairement se laisserait plus ou moins influencer par des considérations intéressées. » Cette grosse réserve faite, on ne touchera pas, je pense, à l'autonomie des communautés blanches, qui leur sera maintenue intacte. Qu'elles se gouvernent elles-mêmes, mais qu'elles ne gouvernent pas les noirs !

En dehors de ce mal constitutionnel, il y a de petits malaises, de petites indispositions, de petites misères. Ce sera affaire de médecin et de traitement, et moins on changera de traitement

et de médecin, plus on pourra compter sur une prompte guérison.

Mais la question politique, celle que j'ai touchée plus haut : agrandissement, statu quo, abandon, confédération, domine toutes les autres. Grâce à la sagesse de ses hommes d'État, grâce au bon sens de la nation, l'Angleterre finira par trouver la solution.

On pourrait dire, mais j'espère qu'on ne le dira pas : Quelle présomption de la part d'un étranger de nous donner un avis, presque des conseils (ce qui est loin de ma pensée) sur nos affaires d'Afrique !

A ceci je répondrai : Ce qu'on vient de lire expose, il est vrai, mes impressions personnelles, mais en même temps ce n'est que l'écho de ce que m'ont dit des hommes qui comptent parmi les plus dévoués à la mère patrie et les plus à même de juger la situation.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

NOUVELLE-ZÉLANDE

I

LES TRAVERSÉES

De Cape-Town à Melbourne, du 15 septembre au 5 octobre 1883.
De Melbourne aux Bluffs (Nouvelle-Zélande), du 10 au 15 octobre.

Charmes et inconvénients de la navigation dans les mers australes. — Goélands. — Passagers. — Distances.

Le 13 septembre, à cinq heures du soir, le *John Elder*, de la compagnie d'Orient, prend la mer. Dès le second jour le chant monotone des matelots qui mettent les voiles prouve que nous avons atteint la région des vents alizés. Dans les latitudes plus élevées, où l'océan Indien se confond avec la mer antarctique, les vents d'ouest soufflent pendant toute l'année et les courants d'eau glacée descendus de la mer polaire prennent la même direction. C'est à l'aide de ces vents et de ces courants que les grands steamers peuvent parcourir, en dix-neuf ou vingt jours, les six mille milles qui séparent le cap de Bonne-Espérance de l'Australie. Sur tout cet énorme parcours, aucune terre, aucun port de

refuge, aucune station de charbon. Il serait impossible de revenir par la même route, car en consumant la même quantité de charbon on n'atteindrait qu'une vitesse de six milles à l'heure tout au plus, ce qui porterait la durée du voyage à quarante et un jours et huit heures. Aucun bâtiment ne pourrait charger la quantité de combustible requise pour obtenir une plus grande vitesse. On revient donc d'Australie en Angleterre en passant par le détroit de Magellan, quand l'état de l'atmosphère permet d'en trouver l'entrée, ou le plus souvent en doublant le cap Horn. Si cette compagnie préfère la route plus longue d'Aden et de la mer Rouge, c'est que les Australiens, qui fournissent la majorité des passagers, craignent les grands froids de l'extrémité méridionale de l'Amérique. Pendant la guerre d'Égypte de l'année dernière, deux bateaux de la ligne d'Orient ont fait le voyage d'Australie au Cap à travers l'océan Indien ; mais ils ont été obligés de descendre au trentième parallèle, de gagner les parages de Madagascar et de longer ensuite la côte orientale de l'Afrique. L'augmentation très considérable des frais empêche de suivre cette route dans les temps ordinaires.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis que le *John Elder* a quitté les eaux de l'Afrique. Le temps est beau, mais la mer houleuse. La nuit dernière mes malles se sont promenées dans ma cabine. L'air est délicieux : une atmosphère qui vous bronze, qui donne du ton, qui nettoie le cerveau, qui émoustille comme le vin de Champagne. On apprend à dormir malgré le roulis et, ce qui est plus surprenant, malgré les cris des bébés. L'air est glacé, mais le froid à peine sensible. La brise du bateau étant neutralisée par les vents d'ouest, qui nous poussent, un calme plat règne sur le pont. Contraste singulier avec les vagues écumantes et avec les danses folâtres des oiseaux qui nous suivent : des albatros au regard stupide, au port majestueux, à l'envergure colossale, des goélands effarés, des poules du Cap, les clowns des airs, qui se complaisent dans les culbutes, des pigeons de mer, volant toujours par couples. Tout cela s'élève, s'abaisse, décrit des courbes elliptiques, écume les vagues du bout de ses ailes sans se mouiller les pattes, vient voltiger au-dessus de nos têtes. Dispersés sur l'Océan, ces oiseaux ne vont à terre qu'en été, pour y déposer leurs œufs. Dans cette saison les plages abandonnées de l'Australie, les îles océaniques et, dans cette mer-ci, l'île déserte de Saint-Paul, que nous avons laissée à notre

gauche, et celles de Kerguelen, qui sont restées à notre droite, se couvrent de millions d'œufs. Les oiseaux qui escortent notre vaisseau nous suivent depuis le Cap. Ce sont toujours les mêmes. Ils disparaissent avec le soleil. C'est l'heure de leur coucher. Ils dorment posés sur la vague. Les marins prétendent qu'aux premières lueurs de l'aurore ils s'élèvent assez haut pour apercevoir le bateau qu'ils ont quitté la veille. Il est certain qu'ils le rejoignent toujours deux ou trois heures après le lever du soleil. Quand on considère la rapidité de la marche des paquebots, on ne sait quoi le plus admirer, ou de l'horizon visuel de ces animaux, ou de la vitesse de leur vol. Mais tout n'est pas rose dans la vie de goéland. Aujourd'hui quelques centaines d'entre eux, posés en groupes sur la vague, semblaient échanger familièrement leurs idées. On aurait dit un salon mouvant rempli de femmes qui causent, lorsqu'un albatros de superbe prestance, qui se prélassait au centre de la compagnie, disparut soudainement sous l'eau. Et ses amis de s'envoler tous à la fois. C'était un sauve-qui-peut général. Pauvre albatros ! un requin l'avait saisi.

Le *John Elder* est un excellent bateau de la compagnie du *Pacific*, cédé pour un certain temps, avec capitaine, officiers, équipage, à la compagnie de l'*Orient-line*. Quoiqu'il n'y ait pas de bétail à bord, on nous fait faire très bonne chère. Viande, poisson, légumes, enfermés dans une chambre froide, sont réduits à l'état de congélation. Le bœuf d'Australie qu'on nous sert a été embarqué à Sydney en assez grande quantité pour suffire aux besoins du voyage, aller et retour. C'est ce qu'on appelle le système réfrigérant. Il réussit à merveille à bord de notre bâtiment.

A de rares exceptions près, les passagers appartiennent aux couches inférieures de la classe moyenne anglaise. Les Écossais sont en majorité. Il y a des planteurs, des petits négociants, des artisans, presque tous hommes forts, portant sur le front le cachet de l'énergie avec la conviction qu'ils feront fortune. Rien qu'à voir l'expression déterminée des figures, la vigueur des bras et l'air de santé de ces futurs pionniers de la civilisation, on ne doute guère de leur succès. Les femmes sont à l'avenant, et les bébés, à en juger par la puissance de leurs petits poumons, autorisent les meilleures espérances. Il y a aussi bon nombre d'Australiens, qui reviennent d'une visite au vieux pays. Ils semblent appartenir au même milieu. Les dis-

cussions entre ces hommes herculéens s'animent parfois singulièrement; mais les vivacités de langage ne troublent que passagèrement la bonne humeur de la compagnie. La plaisanterie aussi est poussée fort loin. Ces *practical jokes*, comme on les appelle, peuvent bien aboutir parfois à l'exercice du pugilat. On m'assure que c'est ordinairement celui qui a reçu les coups qui fait des excuses. C'est un hommage rendu à la supériorité de la force physique. Ajoutons que, si l'on ne parle pas précisément l'anglais de la Reine, on ne dit jamais un mot qui puisse faire rougir une honnête femme. Dans cette agglomération de rudes fils d'Albion, les jeunes filles ne courent aucun risque, mais tant pis pour l'homme qui déplaît à la compagnie.

Sur ce fond populaire se détachent quelques gentlemen, et parmi eux un charmant jeune homme envoyé aux antipodes par les médecins. Ah! les médecins! ils ne savent pas ce qu'ils font en arrachant un malade aux soins de sa famille, au confort du foyer domestique, au commerce de ses amis, pour lui faire subir les ennuis d'une longue traversée, les insomnies causées par le roulis du bateau sur une mer toujours agitée, la nourriture médiocre des grands paquebots (le *John Elder* fait exception), enfin le découragement qui le saisit à son

arrivée dans un pays lointain et les tristesses de la vie solitaire qu'il y mènera! Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je vois ce beau jeune homme aux épaules étroites, à la poitrine plate, aux yeux luisants, aux traits nobles, à la toilette soignée, se mêler aux hommes vigoureux qui, tous les jours, quand l'état de la mer le permet, se livrent aux jeux athlétiques si populaires parmi les Anglais. Puis, brisé de fatigue, il s'affaisse sur lui-même et s'étend sur le pont. La sueur perle sur son front. Une brise glaciale la sèche. Ce n'est pas le traitement qu'il lui faudrait; et néanmoins, dans mes voyages, j'ai rencontré plusieurs malades condamnés à la déportation par des Esculapes qui, peut-être très forts en médecine, ne connaissent que par la lecture les voyages lointains à travers les océans.

Un jeune Yankee fait mon bonheur. Veut-il faire la connaissance de quelqu'un, il s'approche et lui demande : quel est votre nom ? Aussi l'appelle-t-on à bord *What's your name*. Dans le petit fumoir on peut le voir miraculeusement suspendu entre deux tables, le dos appuyé sur une banquette. C'est ou plutôt c'était un usage américain, qui commence à passer de mode et n'a rien de surprenant pour ceux qui ont voyagé aux États-Unis. Ce jeune homme, qui jouit d'une

grande popularité, a le visage ouvert, le nez retroussé, le regard hardi mais pas insolent. Il parle haut en nasillant, raconte des anecdotes mirobolantes, jamais graveleuses, souvent spirituelles, ne manque pas d'*humour*, et dans les rares intervalles où il ne parle pas, siffle toujours le même air. A proprement parler, il n'est pas vulgaire, il est même distingué dans son genre. C'est que le démocrate américain veut devenir l'égal de ses supérieurs en s'élevant sur l'échelle sociale ; le démocrate européen, en les faisant descendre à son niveau. L'un est aiguillonné par l'émulation, l'autre par l'envie.

Ma grande ressource est un ancien missionnaire écossais et, je crois, presbytérien, maintenant chargé de la cure des âmes dans une ville considérable de la Nouvelle-Galles. Il me donne à lire un petit livre dont il est l'auteur. Le titre seul en dit plus que bien des volumes : Missions chrétiennes dans des endroits et parmi des peuplades où l'on ne devrait pas en envoyer, et confiées à des mains auxquelles on ne devrait pas en confier. *Christian missions to wrong places among wrong races and in wrong hands*. C'est un travail fort curieux. L'auteur

s'applique à prouver, à l'aide de données officielles, qu'en dehors des races noires de l'Afrique et de l'Inde et des races jaunes de la Chine et du Japon, toutes les autres peuplades de couleur s'éteignent rapidement et auront complètement disparu dans le cours du vingtième siècle. Il en conclut qu'on doit renoncer à une tâche frappée de stérilité, en d'autres mots supprimer les missions qu'on entretient encore dans ces pays et les employer ailleurs.

J'ai assisté avec plusieurs personnes à une discussion entre deux passagers. Au sens de l'un d'eux, le partage des biens (en Angleterre) n'est plus qu'une question de temps. On laissera aux propriétaires actuels la jouissance de leurs terres. Les fils en seront réduits à la moitié, et les petits-fils complètement dépossédés. Les nihilistes sont dans le vrai. En ce qui concerne les assassinats qu'ils commettent, c'est une question délicate et complexe qui mérite d'être mise à l'étude. De tout temps il y a eu des gens qui ont tenu le même langage. Ce qui me semble nouveau, c'est d'entendre énoncer ces doctrines par un homme d'une certaine position, naïvement, simplement, hautement, à bord d'un grand

paquebot anglais. Il y a dix ans cela aurait été impossible. Le public n'aurait pas toléré un pareil langage. Et l'on dit que la vieille Angleterre ne fait pas de progrès ! Mais elle avance à pas de géant. Seulement, ces hardis novateurs ne semblent pas compter avec le bon sens de la nation.

La monotonie de la traversée n'est pas égayée uniquement par des discussions un peu trop vives, ou par des rasades un peu trop fréquentes. Il paraît que l'air de la grande mer dispose aussi aux sentiments tendres. Et sur ce terrain l'Anglo-Saxon du milieu où je me trouve apporte une sincérité, une gravité, un sérieux qui me touchent. On a fait connaissance sur le pont, on se rencontre dans les couloirs. Peu de jours ont suffi pour allumer de chastes feux. Ces *flirtations* se passent sous les yeux de tout le monde et ne choquent ni n'étonnent personne. On sait que la bénédiction nuptiale aura lieu le jour même ou le lendemain du débarquement.

Cependant, s'agit-il de défendre la morale, au besoin chacun y prête la main. Un monsieur qu'on savait marié, s'étant avisé de faire la cour à une jeune fille des secondes et d'y pénétrer

pendant la nuit, fut traqué par d'autres passagers et assez malmené. Ce fut à grand'peine que l'officier de quart parvint à arracher ce Don Juan aux mains des gardiens de la pudeur publique. Cependant, le lendemain le coupable, la tête enveloppée de bandages, reparut parmi ceux qui l'avaient si rudement châtié, et on lui fit bon accueil. Justice était faite, et à tout péché miséricorde !

Cette longue navigation touche à son terme. C'est la route la plus solitaire parcourue par des vapeurs. Sur celle de San Francisco au Japon on a du moins la chance de rencontrer le bâtiment de la même compagnie qui revient. Ici rien de semblable. Le dernier bâtiment nous a précédés d'un mois, le prochain nous suivra dans un mois. Pendant tout le parcours vous n'êtes qu'un petit point noir qui court vers sa destination avec une vitesse moyenne de trois cents milles par jour, sur une ligne qui dévie vers le sud jusqu'au 45e degré et que vous ne quitterez qu'aux approches de l'Australie. Les voiliers, bravant les tempêtes et les froids intenses de la mer Glaciale, cherchent au 50e degré des vents plus frais et des méridiens plus étroits.

Je n'ai jamais fait une traversée plus agréable. Le ciel était constamment d'un gris clair, passant au nacre de perle lorsque, dans les après-midi, un soleil pâle déchirant ses voiles inondait le navire de ses douces clartés. J'ai passé mes vingt jours, qui se sont enfuis comme un rêve, blotti du matin au soir dans mon fauteuil de voyage, enveloppé dans une peau de mouton de Cafrerie et dévorant toute une bibliothèque. Pas un moment d'ennui, et toutes les sensations d'une parfaite santé. C'est ainsi que j'ai parcouru l'immense distance qui sépare le cap de Bonne-Espérance de la capitale de Victoria, le méridien de Vienne de celui des parages du Kamtchatka!

Arrivé à Melbourne le 5 octobre, j'ai repris la mer le 10, et le 15 vers le soir, après une traversée tempêtueuse dans un petit steamer colonial, j'ai aperçu les géants couverts de glace et de neige qui défendent contre les fureurs jamais apaisées des éléments la grande île du Sud de la Nouvelle-Zélande.

Notre bateau se réfugia dans une anse de la petite île du Pilote, et le lendemain matin nous déposa sains et saufs à Bluffs, petit port à l'ex-

trémité méridionale de l'île du Sud. J'y fus reçu par le maire d'Invercargill et par un jeune Oxonien (étudiant d'Oxford), M. F. Jackson, qui voulut bien s'offrir pour diriger mon voyage à travers cette colonie.

II

L'ILE DU SUD

Du 15 au 24 octobre 1883.

Invercargill. — Lac Wakatipou. — Dunedin. — Christchurch.
Une station dans l'intérieur.

Bluffs, simple groupe de quelques maisons, est relié par un chemin de fer à Invercargill, la ville la plus méridionale du globe[1]. Dès le premier moment, le maire attire mon attention. Il a l'air de ce qu'il est, *a self made man*, le fils de ses œuvres, un de ces hommes pour lesquels il n'existe pas de difficultés insurmontables. A son maintien calme, simple, modeste, mais qui ne manque pas de dignité, à l'expression de sa physionomie, à son regard pénétrant, on reconnaît tout de suite l'homme de valeur. Il est venu d'Angleterre d'abord en Australie. Il a cherché de l'or à Ballarat et à Bendigo, et il n'en a pas trouvé. Il a été plus heureux en Nouvelle-Zé-

1. 46° latitude Sud.

lande. A Otago il en a amassé assez pour acheter une petite ferme. Dans le cours du temps il a pu établir ses fils comme tanneurs. Lui-même exerce, je crois, le métier de cordonnier. Tout en me parlant de l'état politique de l'île avec une lucidité d'esprit que des lectures mal digérées n'avaient pas troublée, il examinait attentivement la coupe et la peau de mes chaussures dont il reconnut aussitôt l'origine parisienne. Puis il tira de sa poche un imprimé rendant compte d'une conférence qu'il avait faite, je ne sais dans quelle assemblée, sur des questions municipales. Ce petit mémoire est écrit simplement, clairement, et même correctement ; pas l'ombre d'élégance, mais on voit que l'auteur connaît à fond la matière qu'il traite. Il me montra en souriant ses mains qui portent les traces des outils de son métier. Ce maire est un type qu'on rencontre parfois dans les colonies anglaises : des hommes qui, tout en vivant du travail de leurs mains, dominent l'horizon de leur commune ou de leur canton. Ce sont avant tout des bourgeois qui n'ont rien du politicien, mais qui tiennent de l'homme d'État. Quelque modeste que soit leur situation, ils forment un élément obscur, inconnu à jamais, mais actif, souvent important, quelquefois décisif sur la marche des événements dont l'ensemble constitue l'histoire de

leur nouvelle patrie. Le hasard vous accorde rarement la faveur de feuilleter ces livres anonymes qui vous ouvrent de nouveaux horizons, qui répandent des traits de lumière sur des questions complexes, qui pourraient servir de commentaires aux parallèles de Plutarque.

Nous parcourons dans le carrosse de la municipalité la jeune ville d'Invercargill. Des rues droites, larges de cent trente-trois pieds et d'une longueur qui semble incommensurable, attendent encore les maisons qui devront les border. Mais le centre est déjà planté de constructions en bois couvertes de fer ondulé. Des édifices publics, parmi lesquels se distingue la bibliothèque dite l'Athénéum, déploient leurs façades richement ornées. Les habitants, très fiers de la magnificence de ces monuments, les regardent comme un gage de la future prospérité de leur ville naissante, destinée à devenir le grand port d'exportation du midi de l'île du Sud.

Une pluie glaciale et un vent qui nous coupait la figure rappelaient aux voyageurs la proximité de la mer polaire.

Le gouvernement a bien voulu nous offrir toute sorte de facilités, dont la plus appréciable est un wagon-salon avec libre passage sur toutes les lignes des deux îles. Un train spécial nous mène, mon jeune compagnon et moi, à

l'extrémité sud du célèbre lac de Wakatipou.

Nous traversons rapidement une plaine accidentée, dépourvue d'arbres, cultivée en partie dans les environs de la ville, et qui devient plus loin pâturage. Des plaques d'herbes jaunes alternent avec des plaques vertes. Partout des haies d'ajoncs couvertes de fleurs jaune orange. Souvent notre train dérange des troupeaux de moutons qui broutent le long de la voie. La terre est jaune, le ciel gris, la chaîne des monts *Clair-de-Lune* dont nous approchons bleu noir. Passé la station d'Athol, le pays devient tout à fait inculte et sauvage. A part quelques huttes de pâtres, toutes construites sur le même modèle, pas trace d'habitation humaine. Avant d'arriver sur les bords du lac, le chemin de fer se fraye un passage à travers un dédale de moraines que les glaciers voisins ont déposées dans le cours des siècles.

Nous arrivons à Kingstown vers une heure. Cette *ville* se compose d'un petit hôtel, d'une autre maison et de la gare formant le terminus du chemin de fer.

Le ciel s'est soudainement éclairci. Le vent reste froid, mais le soleil est devenu ardent.

Un petit vapeur va nous transporter à Queenstown, à mi-chemin environ entre les deux extrémités de cette longue nappe d'eau, relativement

étroite. Ses bords, des montagnes dépourvues d'arbres et enveloppées d'un manteau blanc et jaune, s'élèvent doucement à une hauteur de cinq à six mille pieds. A un endroit appelé la baie de *Mi-Chemin*, le regard pénètre dans une gorge étroite flanquée de rochers perpendiculaires. Les ombres transparentes de nuages noirs qui passent, les blocs de pierres d'un brun verdâtre tirant sur le jaune, l'eau du lac bleu foncé, le ciel opale avec de légers voiles blancs, formaient un paysage qui m'a paru tout à fait nouveau. Je n'ai rien vu de semblable dans les Alpes, dans les Pyrénées, au Caucase, dans les Cordillères. C'était un ensemble sévère, grandiose, fantastique et charmant malgré sa monotonie, variée d'ailleurs par les reflets changeants du soleil.

Le fait que les sommets des montagnes sont fort éloignés des bords du lac qui en baigne les pieds produit deux effets optiques. D'abord les pics paraissent moins élevés qu'ils ne sont en réalité. Ensuite la pente douce de ces colosses permet à la neige de s'y attacher. On ne voit presque pas de rochers nus. C'est un linceul blanc qui couvre les Alpes de la Nouvelle-Zélande, tandis que leurs pieds s'enveloppent d'un plaid tissu de *tussock*, l'herbe jaune du pays. Cet effet est très singulier. N'était le soleil tou-

jours ardent, on se croirait en pays boréal.

D'autres jouissances optiques nous attendaient à Queenstown. Dans l'espace de quelques heures, par un de ces virements subits du temps propres à ces îles, une soirée d'été avait succédé à une matinée d'hiver. Le lac est vermeil, or mat légèrement argenté. Au fond du paysage, vers le nord-ouest et formant un cadre à cette nappe brillante, des montagnes crénelées, d'un noir transparent, se découpent sur le ciel orange en bas, puis rose, puis plus haut bleu clair. Les nuances intermédiaires échappent à la description. Çà et là de petits flocons de brouillard noirâtres bordés de lisérés gris clair conservent encore les contours des crêtes d'où ils viennent de se détacher. Au zénith, sur un ciel bleu foncé, errent des nuages rose clair en forme de fusées à parachute. Puis survient la nuit, et la pleine lune pointe au-dessus des glaciers. C'est la seconde partie du feu d'artifice que nous admirons à travers la grande fenêtre ogivale de notre salon, étendus dans de bons fauteuils. Rassasiés des charmes de la nature, les voyageurs affamés attendent avec impatience le bon dîner qu'on va leur servir dans cet excellent hôtel de Queenstown, fondé par un Allemand et parfaitement dirigé par sa veuve.

La ville qui porte ce nom est fort jolie. Elle

doit son origine aux mines d'or d'Otago. A l'époque de sa grande prospérité, elle comptait six mille habitants, réduits aujourd'hui à huit cents, dont la plupart sont Irlandais. Mais elle n'en est pas moins prospère, et cette nouvelle prospérité est plus solide que celle du passé, parce qu'elle n'est pas due aux mines d'or qui s'épuisent, mais aux charmes de la nature et du climat qui se reproduisent et attirent périodiquement, pendant l'été, la foule des visiteurs.

---

16 *octobre*. — Toute la journée passée sur le lac. Nous en avons visité la partie supérieure, qui pénètre fort avant dans la haute chaîne des montagnes, cette digue formidable contre laquelle viennent se briser les fureurs de l'Océan. Ce sont des géants qu'on a nommés Humboldt, Cosmos, Earnslaw. Ce dernier, le plus haut, s'élève à près de dix mille pieds. Sauf ces pics blancs, tout est gris, gris clair, gris jaune. Ce qui manque, c'est la végétation exubérante des vallées des Alpes dont le charme bucolique contraste si bien avec le caractère sévère et grandiose des glaciers qui les surmontent. Il y a bien quelques endroits boisés, mais l'ensemble est nu. Ni culture, ni trace d'habitation humaine, excepté à l'extrémité du lac, à

Glenochie et à Kinlough, où deux ou trois pionniers semblent végéter assez pauvrement. Leur histoire est celle de l'immense majorité des chercheurs d'or. Ils n'en ont pas trouvé et sont devenus des farmers. Dans les plis des montagnes il y a, à ce qu'on me dit, quelques bonnes maisons et des huttes de pâtres. Les premières servent de pied-à-terre aux squatters lorsqu'ils viennent visiter leurs stations.

Ici aussi le pied des montagnes est couvert de tussock, herbe jaune, qui sert de pâture aux moutons, quand elle n'a pas été dévorée par les lapins. Cet animal, introduit d'Angleterre, est devenu un des fléaux de la Nouvelle-Zélande, et c'est à grands frais et jusqu'ici sans succès que le gouvernement tâche de l'exterminer.

Les colons sont, avec raison, très fiers de leur lac Wakatipou. Mais ils ont tort, il me semble, d'en chanter trop haut la beauté et de le placer au-dessus des lacs de Suisse ou de la haute Autriche. De pareilles comparaisons et des descriptions trop élogieuses font plus de mal que de bien à l'objet qu'on veut glorifier. Dans les nombreuses descriptions que j'en ai lues, sauf celles d'Antoine Trollope, les auteurs, par complaisance pour les gens du pays, abondent dans leur sens. Arrivé sous l'impression de ces peintures brillantes et trop chargées de ton, je dois avouer

que la réalité est restée un peu au-dessous de mon attente. Ce qui manque, c'est le premier plan du tableau, c'est la végétation, c'est l'homme et sa demeure.

---

17 *octobre*. — Une forte journée de chemin de fer. Le pays toujours le même. Des pâturages entourés de haies d'ajoncs en fleur, couverts d'herbes jaunes et vertes, tachetés de points blancs : les moutons qui s'enfuient à l'approche du train. Sur l'horizon, les hautes montagnes jaunes au pied, blanches de la ceinture au sommet. Les huttes des pâtres, çà et là des maisonnettes toutes jetées dans le même moule. Avec cela, le ciel gris. Rarement un rayon de soleil. A partir de la station de Christon le pays devient plus cultivé et plus habité. Les maisons des fermiers s'entourent de quelques eucalyptus importés d'Australie et réjouissent l'œil, non par le charme d'une architecture banale, mais par l'air de prospérité qu'elles partagent avec leurs propriétaires. Les gens qu'on voit dans les gares produisent la même impression.

A sept heures du soir, arrivée à Dunedin.

Le maire et deux notabilités de la ville, M. Cargill et M. Russell, prévenus de notre arrivée,

veulent bien nous recevoir à la gare et nous installer au Fernhill Club.

---

18 *octobre*, *Dunedin*. — Le grand coche dans lequel le maire nous promène à travers la ville pour nous en montrer les curiosités, a été construit ici et a obtenu le premier prix à l'exposition de Sydney. Dunedin en est fier et avec raison. Cette jeune communauté, à peine née pour ainsi dire, et devenue déjà le centre le plus important du mouvement commercial de l'île du sud, progresse à vue d'œil, se livre à toute sorte d'entreprises et surmonte toute sorte de difficultés. Ces jeunes communautés sont de petits Hercules qui, au berceau déjà, étouffent des serpents.

La ville se répand sur des collines, descend dans de petites vallées, se perd à la fin dans le feuillage de jardins, de bosquets, d'arbres importés : le chêne d'Angleterre, l'eucalyptus d'Australie, les pins de Californie et de l'île de Norfolk. La physionomie des rues, larges, longues, droites, flanquées de maisons en bois couvertes de fer ondulé, rappelle l'Australie et l'Amérique plus que l'Angleterre. Mais les êtres humains que nous y rencontrons sont bien certainement des fils du *vieux pays*, et si mon impression est juste,

l'élément écossais prédomine. On y voit aussi bon nombre d'Allemands. Ceux-ci se louent beaucoup de leurs relations avec les Anglo-Saxons.

Plusieurs belles églises, une grande cathédrale catholique en construction que l'évêque, Mgr Moran, veut bien nous montrer, un couvent et une très jolie chapelle des sœurs, l'hôtel de ville, un musée, des écoles et tant d'autres édifices témoignent de la richesse naissante, du crédit et des aspirations hardies de cette jeune ville qui sera peut-être un jour la capitale commerciale de la Nouvelle-Zélande.

Les environs, un mélange de coteaux verdoyants et de falaises, avec de petites baies et avec l'horizon de la mer au fond, forment un cadre charmant.

19-23 *octobre*, *Christchurch*. — Départ à huit heures en chemin de fer. Nous passons près du port de Dunedin, port Chalmers : quelques trois-mâts se balancent sur l'eau, de petits vapeurs vont et viennent. Grande animation sur terre et sur mer.

La voie côtoie l'Océan, en suivant les sinuosités des falaises le long de précipices qui ont

une profondeur de cinquante à soixante pieds. Cet endroit mal famé inspire une peur bleue aux Dunédiens. De là le nom de *blue skins*, peaux bleues, qu'on lui a donné. Les gens prudents se rendent en voiture à une des stations suivantes, où le tracé cesse d'inspirer la terreur. Notre train continue de suivre les bords de la mer, passe par-dessus des coteaux, traverse des pâturages verts sillonnés de rubans jaunes (les haies d'ajoncs), met en fuite d'innombrables moutons, dépose et charge aux stations, toujours remplies de monde, quantité de passagers, hommes et femmes, bien nourris, bien propres, bien mis et ayant tous un air prospère et respectable.

Plus loin la ligne traverse, près de son embouchure, la rivière de Waitaki, laquelle sépare l'ancienne province d'Otago de celle de Canterbury. Nous nous sommes rapprochés des hautes montagnes de la côte de l'Ouest, entièrement couvertes de neige[1]. A huit heures du soir on entre dans la gare de Christchurch, où nous sommes reçus par deux Allemands, l'un maire de la ville, l'autre professeur de Haals. Ces messieurs nous introduisent dans le club qui porte le nom de la ville, un des plus renommés de la Nouvelle-Zélande.

1. Mount Cook, la plus haute de la chaîne, s'élève à 12350′ au-dessus de la mer.

Rien de pratique et de confortable comme les clubs des colonies anglaises. En vous y prenant d'avance vos amis vous inscrivent et arrêtent pour vous une petite chambre à coucher garnie d'un bon lit et de tout ce qui est nécessaire pour la toilette. La cuisine est toujours bonne, sinon exquise ; dans la salle de lecture on trouve, en dehors des feuilles locales peu intéressantes pour un étranger, les journaux les plus considérables de l'Angleterre. Les télégrammes sont affichés au fur et à mesure qu'ils arrivent. La société se compose des notables de la ville et de leurs amis qui habitent la campagne et se trouvent ici de passage[1]. On dit moins de bien des hôtels. Je ne puis en juger, car grâce aux clubs et à l'hospitalité dont j'ai joui dans des maisons officielles ou particulières, je ne suis jamais descendu dans une auberge.

Le maire me consacre sa matinée, et nous visitons la ville. Natif de la Hesse électorale, il est arrivé ici comme garçon boulanger, s'est fait fermier, puis meunier, et jouit maintenant, avec sa famille, du produit de ses labeurs. Malgré son origine étrangère, il a eu l'honneur d'être élu chef d'une municipalité entièrement composée

1. Les prix sont extrêmement modiques : dix ou douze shillings, logement et nourriture.

d'Anglais. Ce fait me semble significatif au point de vue des relations entre les colons de différentes nationalités.

Situé au milieu d'une grande plaine, séparé au sud-est par des coteaux de son port de mer Littleton, Christchurch, quoique bâti dans le style colonial rectangulaire, a une physionomie décidément anglaise. La cathédrale anglicane, construction gothique inachevée, en occupe le centre. Les maisons sont presque toutes de bois et les parois couvertes à l'intérieur d'une couche de plâtre. On les dit fort agréables à habiter. Peu, seulement, possèdent deux étages supérieurs ; la plupart sont des rez-de-chaussée, entourés, précédés, flanqués d'un petit jardin ou du moins de quelques beaux arbres. L'université est un édifice monumental dont le hall rappelle ceux de Cambridge et d'Oxford. En général, ce sont ces deux sièges de la science qui ont imprimé leur caractère à cette ville dont les habitants sont justement renommés pour le raffinement des mœurs et la culture de l'esprit. Il y a plusieurs églises et écoles et d'autres constructions d'une belle architecture.

Le mouvement se concentre dans les environs de la cathédrale. Mais, à une petite distance, les rues se transforment en longues avenues bordées d'arbres ou de haies vives. Ce luxe de feuillage

fait un des charmes d'une ville où, il y a trente ans, on ne voyait pas un arbre. Plus on avance, plus les maisons s'enveloppent de végétation. La ville se fait jardin. Encore quelques pas et elle est devenue campagne. Sans les *Ti* qu'on aperçoit encore çà et là, mais déjà en fort petit nombre, on se dirait en Angleterre. Ici toute animation a cessé. On ne rencontre que des bonnes avec des enfants. Les hommes sont dans leurs magasins ou à leurs écoles, les femmes vaquent aux affaires du ménage. Les enfants seuls jouissent de leur liberté qui semble illimitée. Ils vous regardent d'un air calme, un peu goguenard, un peu précoce. On voit qu'ils ne s'étonnent de rien. C'est un des traits des sociétés démocratiques et coloniales : *Nil admirari.*

C'est un dimanche. Je trouve la cathédrale catholique remplie de fidèles, presque tous Irlandais. Après la messe, le curé me dit qu'il y a dix-huit ans, sa paroisse consistait en seize individus. Aujourd'hui elle en compte cinq mille. Cet accroissement n'est pas dû à des conversions, mais à l'immigration irlandaise. Si l'on appelle missionnaire celui qui répand la religion chré-

tienne, l'Irlandais et sa femme sont pour la propagation de la religion catholique les premiers missionnaires de la chrétienté.

Mais Christchurch a le caractère de l'Église d'Angleterre, surtout cet après-midi, *a quiet sunday afternoon*. Dans la matinée, les cloches appellent les fidèles ; vers le soir, solitude profonde. Sauf les personnes, hommes et femmes endimanchés, qui vont au service du soir, pas une âme qui se promène sous l'ombre de ces beaux arbres. Je flâne tout seul dans Worcester-Street et je me crois dans les faubourgs d'une *ville-cathédrale* de la vieille Angleterre.

Cette illusion se produit à l'infini. A chaque instant je me demande si ce sont vraiment les antipodes où je me trouve, ou si, par quelque procédé magique, je suis soudainement revenu en Europe. Jusqu'ici je n'ai pas aperçu un seul indigène. J'en verrai, me dit-on, dans l'île du Nord; mais le fait est qu'ils disparaissent.

Pourquoi ces pauvres Maoris s'en vont-ils? D'abord, m'a-t-on répondu, par suite de l'adoption du costume européen. Personne ne les y a contraints, mais, comme les Japonais, ils aiment à nous singer. Autrefois ils n'avaient pour toilette que leurs couvertures. Rentrés chez eux, ils les déposaient et se groupaient tout nus autour du feu. En sortant ils les reprenaient. Aujour-

d'hui, depuis qu'ils s'habillent à l'européenne, ils ne quittent jamais leurs vêtements, pas même pendant la nuit, ce qui fait qu'en sortant le matin, ils prennent froid et meurent pulmoniques. Aux environs des mines hantées par des Européens, les femmes contractent des maladies inconnues avant l'arrivée des blancs. Elles ne savent pas les traiter, et beaucoup d'entre elles meurent misérablement. Les enfants naissent avec le germe du mal. Enfin il faut signaler les ravages produits par les boissons alcooliques.

Cook n'a trouvé ici que des oiseaux, pas un quadrupède. Pendant son séjour quelques rats et quelques cochons s'échappèrent de ses bâtiments. Depuis lors on a importé des abeilles, qui disputent la nourriture aux oiseaux qui disparaissent. Dans le musée, dont le docteur von Haals est le fondateur et le directeur, on voit des oiseaux d'une espèce très commune encore il y a dix ans et aujourd'hui devenue extrêmement rare. D'autres, comme les moa, ont complètement disparu. Il n'y a que le kea, un perroquet vert, qui résiste. C'est le fléau et l'épouvantail des pauvres moutons. Il se cramponne sur leur dos et leur dévore les reins. Sur les bords du lac Wakatipou et en d'autres endroits, il en tue jusqu'à dix pour cent.

La flore aussi, comme la nature animée, périt au contact des blancs. Le bétail et les moutons, importés d'abord d'Angleterre et élevés maintenant dans des proportions toujours croissantes, broutent les plantes avant qu'elles aient eu le temps de répandre leur semence. Ils détruisent aussi les broussailles qui protégeaient les racines des grands arbres. Le vent pénètre aujourd'hui dans les forêts et sèche le terrain. Les arbres et autres végétaux, privés de l'humidité du sol qu'il leur faut, se meurent.

Les Maoris savent le sort qui les attend. L'herbe indigène jaune, le tussock, dépérit quand on a semé sur le même terrain l'herbe verte anglaise. C'est ce qui leur fait dire : *Green grassy English*, *tussock Maori*. Hommes, animaux, plantes du pays disparaissent pour être remplacés par des hommes, des animaux, des plantes importés d'Europe. C'est à vue d'œil que se fait cette métamorphose, que se forme une nouvelle Angleterre, tandis que le Maori, le Moa, le Ti, deviennent insensiblement mais rapidement une chose du passé, une fable dont des générations futures de sang anglo-saxon discuteront peut-être la réalité. Un célèbre savant allemand s'est évertué à prouver que les rois de Rome sont un mythe. Pourquoi, dans des siècles à venir, quelque professeur de Christchurch ne

déclarerait-il pas le Maori un être fabuleux des temps préhistoriques?

Cet après-midi, il y a procession de canots sur l'Avon, un petit cours d'eau qui rampe paisiblement entre des saules pleureurs, des jardins et des maisons de campagne. Des dames, jeunes et vieilles, simplement mises, remplissent les fenêtres et les balcons, les hommes les bords de la rivière. C'est un spectacle bucolique qui vous transporte par la pensée dans la vénérable *alma mater* de la vieille contrée.

Islum, propriété de M. Harper, fils de l'archevêque de Christchurch, est un petit bijou. Maison et jardin, ruisseau, fleurs, arbres et gazon, y compris les aimables propriétaires, forment un ensemble tout à fait anglais.

Mon jeune Oxonien et moi, nous avons fait ici de fort agréables connaissances. Le juge Johnston, M. Tancred, un des derniers honorables vétérans anglais de l'armée autrichienne, les ladies de ces messieurs, M. Wyan Williams, habitent l'île du Sud depuis de longues années et ont conservé les idées et les dehors d'une société qui s'en va comme les Maoris et les Moas. Le docteur de Haals a été pour moi une

grande ressource. C'est le digne successeur d'un savant autrichien, le professeur Hochstetter, dont les travaux scientifiques ont beaucoup contribué à faire connaître les ressources de la Nouvelle-Zélande, où il a laissé de bons et durables souvenirs.

De grand matin, en route pour Waitavi, le terminus de la ligne qui reliera Christchurch avec Nelson.

Nous approchons de la double chaîne des hautes montagnes qui forment l'épine dorsale de l'île du Sud. La matinée est belle et l'air frais. Le soleil dore les crêtes blanchies par une neige fraîchement tombée et répand des teintes roses sur les pieds de ces colosses. Autour de nous, une plaine sillonnée de haies d'ajoncs jaune orange, du tussock jaune gris, de l'herbe anglaise verte et des moutons qui s'enfuient.

Le propriétaire du *run* dont nous serons les hôtes nous attend à la gare. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, le type du gentleman de la vieille roche. Il a servi dans l'armée de la Compagnie des Indes. Sa femme est Anglaise; les enfants sont Maoris, comme on dit ici en riant, c'est-à-dire nés dans l'île. Il possède

soixante-dix mille moutons, et par conséquent il est ce qu'on appelle un grand *squatter*. Il a acheté et tient en *freehold* le terrain qu'il exploite.

Ce run s'étend sur une plaine encadrée de coteaux et sillonnée par deux rivières. Du haut d'un mamelon isolé on jouit de la vue imposante des montagnes les plus élevées de l'île. Ce matin, lorsque nous quittâmes Christchurch, elles nous paraissaient des nuages rampant sur l'horizon ; maintenant nous croyons pouvoir les toucher de la main. C'est un beau paysage, mais qui nous donne le sentiment de la solitude. Un homme qui vit ici doit avoir une bien haute opinion de ses propres forces, car il ne peut pas compter sur d'autres ressources.

La maison, située au pied du mamelon et entourée d'une plantation de pins, de chênes et de peupliers, est petite mais bien meublée et très proprement tenue.

La fille de la maison et une amie, l'une et l'autre jeunes personnes dont les manières ne laissaient rien à désirer, servirent le dîner qu'elles avaient préparé sous la direction de la maîtresse de maison. Ici tout le monde travaille de ses mains. La difficulté, souvent l'impossibilité de se procurer des domestiques suffirait pour expliquer ce fait. Mais il y a des causes plus pro-

fondes. Dans des communautés créées en grande partie par des gentlemen, évincés depuis du pouvoir par des gens du peuple, il est évident que ce sont ces derniers qui donnent leur empreinte à la physionomie de cette nouvelle société. Ils ne tarderont pas, selon toute apparence, à s'approprier, avec la richesse, les goûts des classes supérieures. On les appellera alors de nouveaux riches, mais peu à peu ils apprécieront les loisirs de la richesse, et la société zélandaise du prochain siècle ressemblera peut-être, à certains égards, à celle de notre vieille Europe. Mais en attendant on voit ici partout des gens qui travaillent de leurs mains. Ceux d'entre eux qui sont sortis des rangs de l'aristocratie ou de la gentry conservent, plus ou moins, la tournure d'esprit, les traditions et les manières de leur classe. Le travail manuel ne dégrade jamais. Tous les ans, un certain jour, l'empereur de Chine dirige lui-même une charrue. L'empereur du Brésil, en présence de sa suite et des badauds de Rio-de-Janeiro, quand il s'embarque dans son yacht ou quand il monte en wagon, aime à porter lui-même son sac et son plaid. C'est une leçon qu'il entend donner à ses sujets blancs, aux yeux desquels le travail manuel est l'affaire des noirs et déshonore les blancs. Don Pedro II veut réhabiliter le travail tombé naturellement en dé-

considération dans un pays à esclaves. Ici des gentlemen qui labourent la terre ou gardent des troupeaux ne craignent pas de déroger. Ils s'imaginent peut-être ennoblir le travail par leur condescendance, mais, en vérité, l'honneur est réciproque. On porte bien sur ses mains calleuses les traces qu'y laisse le maniement de la bêche, et sur son front le hâle du soleil quand on passe sa journée à défricher le jungle, ou à conduire des bestiaux; cela ne vous empêche pas, en rentrant des champs ou des étables, de vous laver, de faire votre toilette et d'être admis à la table des gens les plus haut placés de la colonie. « Regardez, m'a dit mon amphitryon lors d'une promenade dans sa propriété, regardez ces deux messieurs, de vrais gentlemen, ce que vous reconnaîtrez à leur maintien plus qu'à leur toilette. Ce sont des *croppers*. Voici ce qu'on appelle *cropping :* le propriétaire d'une station loue à un prix très bas et pour deux ans un terrain inculte à un homme qui s'engage à le défricher et à y semer du froment. Après les deux ans le propriétaire reprend le terrain, remplace le froment par l'herbe anglaise (verte) et le transforme ainsi en pâturage. Si le cropper, qui doit posséder un cheval et les outils nécessaires, est un homme sobre et actif, et ne joue pas de malheur en ce qui concerne le temps et le prix des

blés, il fait ordinairement dans ces deux ans un profit net de huit cents à mille livres sterling, et, en continuant dans cette voie, il peut en sept ou huit ans amasser assez d'argent pour acquérir une petite station. Mais il est bien entendu qu'il doit travailler de ses mains. S'il fait emploi de travailleurs à gages, il échoue sans faute. »

Derrière une haie nous aperçûmes couchés, et comme cachés dans l'herbe haute, deux hommes d'un extérieur peu avenant. Je me félicitais de ne pas les avoir rencontrés tout seul. Mon guide me dit : « Ce sont des *sundowners* qui attendent le coucher du soleil avant de se présenter dans une station (l'habitation d'un fermier ou d'un squatter) pour y demander gîte et souper ; on accorde l'un et l'autre à la nuit close, mais on les refuse impitoyablement tant que le soleil n'a pas encore disparu sous l'horizon. »

A quelque distance de la maison se trouvent les étables et les endroits destinés à la tonte des moutons. C'est une époque importante de l'année, et qui s'ouvre avec les premières chaleurs : ce sera dans un mois. Notre hôte emploie cent vingt hommes à cette opération, qui dure six semaines. Les tondeurs, au nombre de trente-six, reçoivent une livre sterling par jour. Tout le monde est nourri à la station. Nous y trouvâmes déjà le cuisinier, un Suisse italien, occupé à

préparer ses casseroles. Notons ce fait : dans la maison du maître, ce sont sa femme et ses filles qui font la cuisine. Les ouvriers aux étables sont servis par un cuisinier. C'est qu'ils sont là pour tondre les moutons et non pour les rôtir.

J'ai vu des bêtes magnifiques, toutes issues de mérinos achetés en Saxe. Les prix qu'on donne pour les béliers sont énormes.

Quelle vie solitaire que celle de ces squatters! Les chemins de fer, en voie de construction, en réduiront, il est vrai, les inconvénients, les privations, les dangers. Cependant, quel courage il leur faut pour établir leurs pénates au fond de ces solitudes, éloignés de tout secours, privés de toutes les ressources de ce qu'on appelle la société! Cependant on se fait à ce genre de vie, on finit par aimer ces vastes horizons, ces luttes avec la nature sauvage, et l'on a de la peine, si jamais on la quitte, à rentrer dans le giron de la vie civilisée.

III

L'ILE DU NORD

Du 25 octobre au 12 novembre 1883.

Wellington. — Picton. — Nelson. — New-Plymouth. — Kawhia. Auckland. — Les lacs chauds. — Aperçu politique.

C'est à la nuit tombante, à bord d'un petit steamer, que nous quittâmes le port de Christchurch, appelé Littleton et situé à sept milles de la ville. Le lendemain le soleil levant nous trouve à l'entrée du détroit de Cook. Ce personnage légendaire m'est toujours présent depuis que je navigue dans ces parages. Je suis frappé du nombre des terres qu'il a vues le premier et fait connaître au monde, des mers fabuleuses et jusqu'alors ignorées qu'il a traversées, des difficultés qu'il a bravées, des dangers qu'il a courus. Dans l'imagination du Zélandais, ce héros de la mer occupe déjà sa place parmi les dieux. C'est un Olympien voilé, dérobé à la vue, mais survivant dans l'esprit du commun des mortels.

En face de nous se développent, comme suspendues en l'air, les hautes montagnes de Kaikoura[1]. A leur pied rampe un dédale de monticules aux crêtes tourmentées et, sauf un peu d'herbe jaune, complètement dépourvus de végétation. C'est une *fata Morgana*, un kaléidoscope : les couleurs se marient, se confondent, se détachent, et si vous détournez les yeux du niveau de la mer inquiète, écumante, inhospitalière, pour les élever doucement sur les montagnes, vous passez du rose safrané au bleu foncé, au bleu d'azur, au bleu pâle, et vous vous arrêtez comme fasciné devant les pics des glaciers qui, sous les premiers rayons du soleil, se découpent comme des diamants sur le nacre de perle du ciel. Dans la direction opposée on devine les côtes basses de l'île du Nord. Comme pittoresque, n'en déplaise aux fanatiques du lac Wakatipou, c'est ce que j'ai vu jusqu'à présent de plus frappant et de plus beau en Nouvelle-Zélande.

Wellington, où nous débarquons au milieu du jour, est situé dans l'intérieur d'un petit golfe. Par conséquent pas d'horizon de mer, mais l'illusion d'un lac encadré par des terres partie cultivées, partie forêt vierge. Il y a une grande rue,

1. Dans l'île du Sud, à l'entrée méridionale du détroit de Cook, le pic de Kaikoura s'élève à 9700′ au-dessus de la mer, celui du Looker-on à 8300′.

mais qui, chose rare, n'est pas tirée au cordeau. Elle côtoie les collines sur lesquelles des maisons et des jardinets s'éparpillent. C'est une jolie petite ville, construite toute en bois à cause de la fréquence des tremblements de terre. Peut-être l'épithète petite blessera-t-elle la susceptibilité de ses habitants qui, avec raison, ont une haute idée de la capitale officielle de la colonie. Christchurch dans l'île du Sud et Auckland dans celle du Nord auraient plus de titres à cet honneur. C'est la situation centrale de Wellington[1] qui lui a fait donner la préférence. Ici vous pouvez admirer le palais du gouverneur, celui de la législature, plusieurs belles églises et surtout l'immense palais ou hôtel où se trouvent réunis, avec les archives de l'État, les bureaux de tous ces ministères. C'est la plus vaste construction en bois qui existe au monde. Les Wellingtoniens en sont très fiers, et je n'en ai pas rencontré un seul qui n'ait appelé mon attention sur cette merveille. Partout on aime à posséder quelque objet qui soit unique en son genre, mais nulle part plus que dans les colonies. Ce palais est un dédale de pièces grandes et petites, toutes fort bien meublées, et je me demande seulement

1. En 1864. Avant cette époque le gouverneur et le gouvernement colonial résidaient à Auckland.

par quels procédés on est parvenu à trouver assez d'employés pour peupler toutes ces chambres et à inventer assez de besogne pour les heureux mortels appelés à faire marcher la chose publique en Nouvelle-Zélande. Mais plus je vois de colonies, plus je pénètre dans ce nouveau monde de l'avenir, plus je me persuade d'une vérité, c'est que l'homme est un peu le même partout et que la manie des emplois s'acclimate facilement sous tous les cieux.

C'est dans ce grand phalanstère de la bureaucratie que, par l'intermédiaire du ministre Oliver, chef du département des postes et des télégraphes, j'ai l'avantage de faire la connaissance de plusieurs de ses collègues. Je les rencontre aussi au club où l'on m'a invité à descendre. Les causeries roulent sur les luttes entre la démocratie populaire et l'élément aristocratique ; entre le *mob*, la populace, et les *gentlemen*, ou, comme d'autres disent, entre le peuple et les *landsharks*, les requins de la terre. Qui sera le maître du sol ? Toute la question est là. Un négociant allemand, un des notables de la ville, me dit : « Jusqu'à présent nous défendons notre position. Nous sommes toujours les premiers, à la condition toutefois d'accepter parmi nous sur le pied d'égalité les nouveaux riches, pourvu que ce soient des parvenus respectables. »

Après deux jours fort agréables passés avec des hommes distingués par leur situation, par la tournure, quelques-uns par la culture de leur esprit ; après m'être séparé fort à regret du jeune Oxonien mon aimable compagnon depuis Bluffs, j'ai continué mon voyage pour Picton, sur la côte septentrionale de l'île du Nord, au fond d'un goulot étroit, un véritable fjord norvégien. Ce qui manque à ces paysages, c'est toujours l'homme. De là le sentiment de solitude qui vous saisit au moment de quitter les villes. Il y a bien dans les plis des montagnes quelques huttes de Maoris, quelques rares figures sombres groupées sur quelque écueil, sur quelque bloc de rochers disséminés dans cette mer assez profonde pour permettre à des vaisseaux de ligne de raser les côtes, si vaisseaux il y avait. Des coteaux assez élevés couverts d'herbe verte encadrent la baie. A droite et à gauche s'ouvrent des ravins étroits aux ombrages mystérieux. On me dit que sur le sommet de ces terrasses coupées à pic s'étendent de riches pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de moutons.

A Nelson j'ai le plaisir de trouver le gouverneur de la colonie, Sir William Jervois.

Cette ville se dessine gracieusement au fond d'un petit golfe grand ouvert sur l'Océan. Elle tourne le dos à de hautes montagnes, célèbres

par leurs mines de cuivre et, à part le petit quartier d'affaires, n'est qu'un groupe de cottages et de jardins anglais répandus sur des coteaux verdoyants. Les habitants sont des gens retirés des affaires qui jouissent de leurs rentes et, s'ils sont d'anciens fonctionnaires, de leur retraite. Pas l'ombre de mouvement. Un calme non interrompu plane sur ce *Pensionopolis* et contraste, à mon sens, fort agréablement avec les agitations des grands centres de commerce. J'ai vu dans les colonies tant d'hommes écrasés par les affaires, absorbés par le désir et le besoin de gagner de l'argent, que ces désœuvrés m'apparaissent comme entourés d'une auréole. Le *dolce farniente* se peint sur leurs physionomies béates, insouciantes, un peu endormies. Ce sont des satisfaits, heureux de jouir du repos, de l'ombre de leurs jardins, de la douce chaleur d'un soleil souvent à demi voilé par les vapeurs du *Sund;* satisfaits aussi de se voir éloignés des tiraillements des villes et se complaisant dans la conscience d'avoir renié le culte du veau d'or.

Lorsque, dans l'après-midi, le gouverneur, que j'ai l'honneur d'accompagner dans son voyage, se rend au port, une foule de gens bien mis se pressent sur le parcours du cortège. A leur tête se trouve l'évêque (anglican). Je n'ai jamais entendu pousser plus chaleureusement le cri

de *hep*, *hep*, *hurrah!* C'est que les satisfaits aiment le pouvoir. Cette multitude souriante continuait à crier à tue-tête de toute la force de ses poumons; nous commencions à la perdre de vue à mesure que notre bateau gagnait lentement le large, et nous entendions encore le bruit, affaibli par la distance croissante, de ses cordiales salutations. Un coucher de soleil aux teintes magiques embellissait cette scène de loyalisme britannique aux antipodes.

Nous remontons la côte occidentale de l'île du Nord, et longeons Taranaki, naguère le principal théâtre des guerres avec les Maoris, et renommée aussi par la fertilité de ses terrains à culture, préférables même au sol de Canterbury. Le sable de la plage est noir. C'est du fer. Une compagnie américaine, au moyen d'un procédé nouveau, exploite une portion de ces terrains.

D'autres *hep*, *hep*, *hurrah!* saluent le gouverneur à notre arrivée, vers le milieu du jour, à une petite distance de New-Plymouth. Nous sommes hissés à terre dans une chambrette construite pour cette occasion et tapissée avec luxe. Le gouverneur inspecte les travaux d'une nouvelle digue, reçoit les autorités, écoute et prononce des

harangues. Un phaéton à quatre chevaux, montés par des palefreniers costumés en postillons de Longjumeau, est mis à la disposition de Sir William. Des piqueurs l'entourent, une longue file de voitures et de nombreux cavaliers le suivent. Le cortège, la « procession » comme on dit ici, a deux milles à parcourir avant d'arriver à la ville, où nous rencontrons les membres de la *Société des amis* et d'autres corporations, bannière en tête, toutes venues pour souhaiter la bienvenue au représentant de la Reine. Un officier de la troupe coloniale, à l'air martial, la tête couverte d'un casque blanc surmonté d'un panache rouge, les jambes enfoncées dans d'immenses bottes à l'écuyère, maintient l'ordre dans cette longue colonne, tient la route libre et pousse de temps à autre le cri mille fois répété de *hep*, *hep*, *hurrah!* Disons-le tout de suite : tout ceci n'avait rien de comique ; c'était fort convenable, solennel et original ; tout le monde avait l'air sérieux et préoccupé, car tout le monde avait évidemment quelque chose à dire ou à demander au gouverneur. Nous ne sommes plus à Nelson, qui n'espère et ne demande que le repos, mais à New-Plymouth, une ville pleine de jeunesse, d'exubérance, de désirs vagues mais ardents, d'espérances impossibles à réaliser, mais qu'elle réalisera peut-être à force de volonté, de témérité et de foi naïve

dans ses destinées. Ces dispositions de l'âme, on les trouve un peu partout dans les colonies, mais elles m'ont singulièrement frappé ici.

Au centre de la ville, près d'une école publique, le cortège s'arrêta. Sir William, pour se faire mieux entendre, monta sur le siège du phaéton, et, se tenant debout, prononça un discours en règle. J'ai pu suivre l'impression qu'il produisait sur son auditoire qui remplissait les rues, les fenêtres, les toits. Malgré un soleil ardent, les hommes étaient tous chapeau bas. Le nouveau gouverneur commença par faire une *motion*. Il proposa de se couvrir. C'était une heureuse entrée en matière. Suivirent des compliments et des conseils, des éloges et de ces promesses vagues qui n'engagent à rien. Mais l'effet produit par cette harangue était prodigieux, et la ville garda son air de fête pendant toute la journée et fort avant dans la nuit.

Le pays, assez accidenté autour de New-Plymouth, offre aux regards des prairies verdoyantes, sur lesquelles l'ajonc et la fougère ont répandu des teintes jaunes et rougeâtres. Le mont Egmont[1], l'Etna des Antipodes, de pied en cap tapissé de blanc, domine la ville.

Il était près de minuit lorsque je me séparai

1. Élevé de 8200′.

de Sir William Jervois pour continuer mon voyage, cette fois-ci en compagnie du premier ministre, major Atkinson. Le départ de New-Plymouth était moins brillant que n'avait été l'arrivée. Par une nuit noire, le grand personnage que je viens de nommer et moi, nous courûmes longtemps sur la plage, cherchant vainement le vapeur du gouvernement qui devait nous emmener. Enfin nous rencontrâmes des pêcheurs qui nous transportèrent à bord de l'*Henemoa*.

Ce matin à six heures le petit steamer jette l'ancre dans le port de Kawhia, qui fait partie du territoire indépendant appelé le Pays du Roi, Kingsland. La situation du roi élu, du temps de la ligue de Taranaki, par plusieurs chefs de tribus est peu définie. J'ai le regret de ne pouvoir passer sous silence que Tawhao[1] jouit d'une médiocre réputation. Mon respect pour les grandeurs de ce monde m'empêche de reproduire ici les portraits peu flatteurs que j'ai entendu faire de ce roi de circonstance.

Le gouvernement colonial semble décidé à mettre fin à ce royaume, mais sans employer la

1. Il a visité l'Angleterre en 1884.

force. Les moyens moraux, les *mezzi morali*, suffiront. On vient de s'emparer d'un pah pour y établir un poste de gendarmerie. Au pied du pah, sur la plage, on va bâtir une ville sur un terrain qu'on a acheté au roi. On y établira d'abord une douane, un télégraphe et un bureau de poste. Ceci fait, la foule s'y précipitera, et dans quelques années surgira de ce sol inculte et abandonné un nouveau centre d'affaires qui rivalisera avec Auckland. De grandes espérances s'attachent à cette entreprise.

Plusieurs circonstances parlent en faveur de ce nouvel établissement. Kawhia est plus rapproché de Sydney, et par conséquent de l'Angleterre, que Auckland. Il y aura six cents milles de moins à parcourir. Quand le chemin de fer de Wellington à Kawhia sera achevé, la malle de l'île du Nord pour l'Europe partira d'ici.

Il y a dans le voisinage des gisements de charbon. Les bâtiments, qui le payent à Auckland quinze à vingt shillings, le chargeront ici à raison de sept à dix shillings.

Derrière Kawhia s'étend le Kingsland, aujourd'hui, en vertu d'un traité, fermé aux blancs. Il doit être ouvert à tout prix à la civilisation, à la culture et surtout à la spéculation.

Auckland qui, si ces projets se réalisent, restera en dehors du grand mouvement dont il est au-

jourd'hui le centre, usera naturellement de toute son influence, à Wellington, au parlement et auprès du ministère, pour faire avorter des projets aussi préjudiciables à ses propres intérêts. Mais on ne résiste pas à la force des choses, et la force des choses semble pencher du côté de Kawhia.

C'est en compagnie du Premier et du colonel Readon, commandant général de la gendarmerie de la colonie, que je débarque sur ce sol, il y a un mois encore, politiquement vierge. Tout ici est vert. Le gazon rappelle le vert d'émeraude de l'Irlande. Sur la plage quelques huttes de Maoris et quelques arbres sacrés, *tabou*, dont j'ai oublié le nom maorien et dont on n'a pu me dire le nom botanique. Quelques indigènes assis sur leurs talons, immobiles, drapés dans leur plaid, dédaignent de nous regarder. J'admire la manière dont ils savent réduire les dimensions de leurs corps hauts et sveltes en s'accroupissant sur leurs jambes.

Nous gagnons le camp par un sentier fort raide et nous y sommes reçus par le commandant, un homme de bonnes façons et de fort bonne humeur, puisque nous lui avons amené pour quelques heures sa femme et son fils. Comme les steamers qui transportent la malle ne touchent pas ici, Kawhia n'est pas encore de ce monde. Le commandant, comme ses officiers

et ses hommes, vivent sous la tente et se trouvent quelquefois à court de provisions.

Vue du pah, la baie ressemble à un lac. Vers le nord, des montagnes aux contours tourmentés s'élèvent à une hauteur considérable. Une vaste nappe d'eau, en ce moment immobile comme une glace, nous sépare de ces régions montagneuses. Pas l'ombre d'un bâtiment, si ce n'est çà et là un canot monté par des Maoris, glissant silencieusement sur ce miroir qui reflète le rivage et le ciel.

Au sortir de la baie de Kawhia, dans la direction du sud, une vue étrange, fantastique, attire notre attention. De légers brouillards qui affectent les teintes azurées du ciel rendent la côte invisible. Au milieu de ce rideau bleu paraît, suspendu dans l'air, un triangle blanc. C'est le cône du mont Egmont. A vol d'oiseau quatre-vingts milles nous en séparent. C'est un de ces effets magiques si fréquents en Nouvelle-Zélande, si rares partout ailleurs.

Le steamer rase un petit îlot blanc comme la neige, appelé White-Island. C'est le domaine d'oiseaux dont le plumage lui a donné sa couleur et son nom. Nous apercevons une quantité innombrable de ces habitués de l'air et de l'eau. Posés immobiles à côté l'un de l'autre, femelles et mâles couvent les œufs. Le capitaine du ba-

teau, qui passe sa vie sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, nous initie à leurs us et coutumes. Décidément, dans ces voyages lointains, il se passe rarement un jour sans qu'on rencontre des choses nouvelles, curieuses, énigmatiques; mais l'objet le plus intéressant est toujours l'homme, surtout celui qui vit dans ce milieu. Ce loup marin, Canadien de naissance, qui a écumé toutes les mers, appartient à cette classe d'aventuriers qui, selon leur naturel et l'influence des circonstances, deviennent des forbans ou des héros. L'océan et des côtes inconnues sont le théâtre de leur activité. Le plus souvent ils vivent, ils agissent, ils meurent inconnus. Nés sur un terrain plus élevé ou plus en évidence, ils rempliraient le monde de l'éclat de leurs hauts faits ou de leurs crimes. Mais, malgré l'obscurité qui enveloppe leur existence, ils forment un élément important du nouveau monde qui se forme, et jouent, dans la coulisse il est vrai, un rôle marquant dans l'histoire des colonies.

Nous côtoyons un joli pays; nous arrivons avant le soir à Manikaou et de là par le chemin de fer en moins d'une demi-heure à Auckland, l'ancienne capitale et toujours la principale ville de l'île du Nord.

Auckland, du 5 au 12 novembre. — Vue d'un point culminant, comme l'est l'excellent Northern Club où je suis descendu, la ville produit l'impression d'une métropole. Du haut du mont Eden, couronné par un ancien pah, au sud-est de la ville, vous embrassez du regard un panorama immense et vraiment beau. A vos pieds et au nord, la ville et le port où se pressent des bâtiments de tout tonnage ; au delà, la vaste superficie du golfe de Hauraki encadré ici par la terre ferme qui s'allonge vers le nord, là par un petit archipel d'îlots par-dessus lesquels on voit se dérouler l'océan. En regardant au sud, vous dominez la langue de terre étroite qui vous sépare de la petite baie de Manikaou. Autour de vous, des jardins, des villas, des bourgades. Tout ceci est très beau et même pittoresque, mais l'enthousiasme des gens du pays passe la mesure et glace un peu l'étranger, quand il ne réveille pas en lui l'esprit de contradiction. On compare Auckland avec Naples, Nice, Gênes, Constantinople, et Auckland surpasse tout. On appelle cela *blowing*, sonner de la trompette. S'agit-il des produits de la nature ou de l'industrie, des charmes pittoresques, du climat, des hommes et des choses du pays, le refrain est toujours : C'est ce qu'il y a de mieux au monde, *the best in the world*. En présence de semblables exagérations,

il ne vous est pas permis de vous renfermer dans un silence poli, il faut abonder dans le sens de vos amis zélandais. C'est une faiblesse, une maladie d'enfants, qu'on ne rencontre que dans les pays nouveaux. Les descriptions de voyages aux États-Unis du commencement et même du milieu du siècle sont remplies d'anecdotes et de plaisanteries sur l'habitude qu'avaient les Yankees de s'extasier sur eux-mêmes. La guerre de sécession a clos l'époque de leur adolescence. Ils ont atteint l'âge de la majorité et perdu cette habitude d'enfance. Il en sera de même ici et en Australie. Dans la colonie du Cap, qui existe depuis plus de deux siècles, on ne sonne pas la trompette. L'homme est toujours enclin à s'exagérer ses premiers succès, n'importe dans quelle entreprise ou dans quelle étude ; mais, au fur et à mesure qu'il progresse, il découvre le chemin qu'il lui reste encore à faire. Alors la réaction se produit, et il se décourage. Ce n'est que dans l'âge mûr que l'esprit d'un homme bien conditionné trouve son équilibre. Il en est de même des communautés.

Dans la ville haute se cache, derrière les arbres d'un joli parc, le palais du gouverneur ; plus loin, des constructions élégantes, des jardins et de longues avenues. Les quartiers commerçants de la ville basse ne se distinguent

guère des autres grands centres de l'Australasie.

La végétation exubérante vous rappelle la latitude où vous vous trouvez. Les habitants vantent naturellement leur climat, mais des étrangers établis ici depuis de longues années m'assurent que, plus chaud, plus humide et plus variable que celui des zones tempérées de notre continent, il exerce une influence énervante, et que les fils nés dans la colonie ne valent pas, au point de vue physique, leurs pères venus d'Europe.

Ici, comme à Dunedin, à Christchurch, à Wellington, on me prodigue les amabilités. Ces Zélandais, qui se vantent de tout, ne parlent jamais d'une vertu qui les distingue au plus haut degré, de leur hospitalité, qui a le grand charme de venir du cœur.

Sir George Grey a quitté sa petite île pour venir passer quelques jours ici, et j'ai la bonne fortune de le voir souvent. La biographie de cet homme remarquable est bien connue en Angleterre et dans les colonies : Né en 1812, il a

comme jeune officier exploré une portion de l'Australie occidentale et résidé ensuite comme magistrat à Albany, dans l'Australie de l'Ouest. Tour à tour gouverneur, administrateur, commandant en chef en Nouvelle-Zélande, deux fois gouverneur de la colonie du Cap et haut-commissaire en Afrique australe, il a laissé partout des traces durables de son activité. Depuis sa retraite du service, il vit en Nouvelle-Zélande, prend une part active aux affaires politiques de cette jeune colonie, se voit tantôt porté au pinacle de la faveur publique et tantôt précipité dans les profondeurs de la disgrâce. Pendant sa longue carrière, l'indépendance de son jugement et de son caractère faisait de lui un fonctionnaire incommode pour ses supérieurs, mais un excellent chef soit pour une colonie, soit pour un parti. Ici, au parlement et ailleurs, on l'accuse d'avoir épousé la cause des fractions extrêmes du parti démocratique. Il ne m'appartient pas d'examiner jusqu'à quel point ces accusations sont fondées. Il faut se mettre en garde contre de fausses apparences et, aussi, contre les jugements que des politiciens portent sur des hommes d'État.

Personnellement, Sir George Grey est un charmant vieillard, aux yeux bleus, au teint coloré, aux cheveux blancs ; esprit cultivé et nourri

par la lecture, grand bibliophile; fin causeur; en dépit des prédilections démocratiques qu'on lui prête à tort ou à raison, homme du grand monde, et, quoiqu'il ait passé sa vie aux antipodes, le type du gentleman anglais de la vieille roche. Lui et Sir Bartle Frere, malgré le peu d'affinité qui existe entre eux, sont les deux grandes figures de l'hémisphère austral.

Sir George me mène à sa petite île de Kawau, située au nord d'Auckland, dans le golfe d'Hauraki. La distance est de vingt-six milles et nous mettons trois heures et demie pour la parcourir. En l'honneur de la fête du prince de Galles, c'est un *holiday*. Les boutiques, les magasins, les ateliers sont fermés. En revanche, une multitude de vapeurs chargés d'excursionnistes endimanchés sillonnent la baie. Notre petit bateau est comble. On y voit beaucoup de femmes bien mises mais sans la moindre prétention à l'élégance. L'ensemble a un caractère bourgeois. Rien de *fast*. Il y a bien quelques couples honnêtement et naïvement amoureux. Mais honni soit qui mal y pense! En général, dans ces îles tout a l'air honnête. On traite Sir George avec une certaine déférence qui se reflète sur son compagnon. Le capitaine refuse nos cinq shillings, prix du passage aller et retour, en disant qu'il est honoré de nous avoir à bord. Le temps est superbe.

Juste assez de vent d'arrière pour paralyser la brise du bateau. Nous glissons doucement sur cette glace entre de petits rochers escarpés, de petits promontoires couronnés de bosquets. Enfin nous voilà à Kawau. Le steamer double une petite pointe, s'engage dans une baie qui ouvre dans une anse au fond de laquelle s'élève, ombragée d'arbres magnifiques, la maison de mon amphitryon. C'est une belle construction en béton. On y voit des objets d'art, des curiosités et une bibliothèque riche en livres rares et précieux. Aujourd'hui, pour fêter l'héritier de la couronne, appartements, pleasure-grounds et parc sont ouverts aux excursionnistes, qui, après avoir admiré les trésors de la maison, s'établissent sur le gazon et dans le petit bois qui gravit le coteau derrière la maison. Toute l'île n'est qu'un parc, une suite de collines couvertes d'arbres et de plantes importés de toutes les parties du monde. On y voit le vénérable kauri (le damara austral), d'autres arbres et arbustes indigènes, toutes sortes de conifères et plusieurs espèces de chênes de Californie, le pin noble et un peu guindé de l'île de Norfolk, de superbes spécimens de la flore du Sud et du Nord Pacific, diverses espèces d'eucalyptus de l'Australie, le magnifique Arawzæa, des conifères du Japon, des saules pleureurs de Chine,

des pins de l'île de Ténériffe, des plantes fibreuses du Pérou et du Chili, presque tous les arbres de l'Afrique australe, même un ou deux arbres argentés (*silver-tree*), l'arbre de camphre et le laurier *cinnamomum* de l'archipel malaisien, enfin mille espèces de la flore européenne. Des kangurous sautillent gauchement dans les sentiers; une autruche colossale s'y promène d'un air dédaigneux. Des faisans de Chine[1] au collier blanc s'envolent à chaque pas que vous faites dans ce dédale chaotique de verdure, si varié de teintes, qui représente la végétation du globe. Ce n'est pas un jardin des plantes; ce n'est pas une forêt vierge : c'est le paradis terrestre avant la chute.

Aux lacs chauds. Du 29 octobre au 5 novembre. — Il y a, pour le voyageur curieux et consciencieux, des devoirs sacrés à remplir. On ne va pas à Rome sans voir le pape. On ne va pas en Nouvelle-Zélande sans visiter, ou du moins sans annoncer l'intention de visiter les *lacs chauds*. Pour épargner à mon fidèle serviteur

1. Les faisans de Chine se sont multipliés et répandus sur toute la Nouvelle-Zélande.

les émotions et les malaises de la mer, je le laisse à Auckland et je me mets en route tout seul. La mer est affreuse. Le golfe de Tauranga ressemble à un bassin rempli d'eau bouillante. Le très petit steamer, à peine sorti du port, se met à danser une sarabande échevelée. La pluie tombe à torrents, et pénètre jusque dans le misérable fumoir où, le souper servi, le cuisinier du bord vient charmer mes loisirs. Il y a encore un autre monsieur de sinistre apparence ; mais, dans les colonies, nous sommes tous frères et compagnons. Jack vaut son maître, comme on dit dans la Nouvelle-Zélande. Le cuisinier m'amuse et m'intéresse. C'est, ou ç'a été évidemment un homme de bonne compagnie, et Dieu sait par quelles péripéties il est arrivé à choisir le métier qu'il exerce. A en juger par le repas qu'il nous a fourni, il n'est pas né cuisinier. Rien de moins extraordinaire que de voir des fils de famille, après avoir gaspillé leurs fonds, devenir les domestiques de leurs anciens serviteurs qui, plus avisés ou plus heureux, se sont élevés sur l'échelle sociale. Un homme qui occupe une position officielle considérable et qui par sa naissance appartient lui-même à l'aristocratie, m'a dit : « Les cadets de famille arrivés avec de l'argent le perdent ou parce qu'ils ne s'entendent pas aux affaires, ou parce que, soudainement entrés dans

une sphère qui leur est antipathique, ils se découragent. L'ennui, la tristesse les saisit. A défaut d'autres distractions, ils s'adonnent à la boisson. On ne saurait se faire idée des transformations par lesquelles ils passent, des hauts et des bas de leur existence. Moi-même j'en suis un exemple. J'ai été officier dans un régiment fort élégant aux Indes. A la suite d'une querelle avec mon colonel, j'ai vendu mon brevet et me suis rendu dans la Nouvelle-Zélande. J'y ai perdu tout ce que je possédais. Me voyant sans le sou, j'ai exercé pendant plusieurs mois les fonctions de conducteur en chef de troupeaux de moutons (*head-driver*). C'est une existence rude, mais qui, d'après les idées du pays, ne fait pas déroger. Cependant je l'ai échangée contre l'occupation de mineur. Avec trois associés, je me rendis aux mines du lac de Wakatipou. Pendant plusieurs mois, nous y avons travaillé seize heures par jour. Je me demande encore comment ma santé a pu résister, attendu que mes compagnons, qui étaient des gens du peuple, ont succombé à la peine. J'ai ramassé un peu d'or, que j'ai perdu aussitôt (il ne m'a pas dit comment), et je m'apprêtais à revenir à mes moutons, lorsque, grâce à l'intervention d'amis influents en Angleterre, je fus placé dans la position officielle où vous me voyez. »

L'autre monsieur, l'homme à la mine refrognée et à la mise plus que négligée, un drôle, d'après ce que mon nouvel ami le cuisinier me confie à l'oreille, se mêle à la conversation. Il voit les choses fort en noir, déplore l'immoralité des ministres et la vénalité des députés. Cet homme vertueux sous les dehors d'un chenapan ne quitte pas la parole. Il est tard lorsque je me retire dans ma cabine, dont l'atmosphère infecte jointe au roulis du bateau me fait passer une nuit blanche.

Le lendemain à dix heures du matin, par une pluie battante, le *Glenelg* arrive devant Tauranga, et le major Swindley vient me chercher à bord et me conduire à un charmant petit hôtel : bonne cuisine, bon petit salon, et dans la cheminée un feu de propriétaire. Le major est le chef de la gendarmerie de ce district et sera mon compagnon de voyage dans cette excursion. Vers midi le temps se lève, et un petit buggy, sorte de char à bancs importé de Californie, nous mène au Gate-Pah de triste mémoire. Distance : deux mille et demi. C'est ici qu'en 1864, après avoir par erreur tiré les uns sur les autres, les soldats anglais, soudainement saisis d'une pa-

nique, prirent la fuite en abandonnant leurs officiers, qui continuèrent le combat jusqu'au matin. Au lever du soleil, on trouva le Pah abandonné. Ce combat nocturne et les pertes terribles essuyées par les Anglais rappellent la *triste noche* de Cortès.

Le Pah, comme toutes les places de combat des Maoris, planté sur un petit mamelon, commande une vue étendue sur la plaine, qui est fort accidentée, et sur des collines basses toutes couvertes d'arbousiers. Les tons rougeâtres de la fougère indigène se marient mélancoliquement au vert gris des autres arbustes. Ce sont d'ailleurs ces deux couleurs, le vert et le rouge, qui dominent dans cette partie de l'île du Nord.

Les officiers tués au Gate-Pah ont été enterrés dans le cimetière de Tauranga. Un simple monument rappelle les noms et la mort de ces braves.

Cette ville est un petit groupe de maisons de bois. Les arbres qui les entourent ont tous été plantés par les Européens. On voit des saules pleureurs, des pins de Norfolk, des peupliers. Il y a quelques plantations naissantes dans les environs. De partout on a vue sur la baie, qu'aucune voile, aucune barque n'anime. Un rocher isolé qui s'élève de huit cents pieds au-dessus de ce vaste bassin silencieux, guide les rares

bâtiments qui viennent visiter ces parages solitaires.

Des missionnaires anglais ont importé ici l'églantier odoriférant. Cette plante, ainsi que l'ajonc anglais, en envahissant les deux îles, est devenue un obstacle sérieux au défrichement du sol.

Tauranga et ses deux hôtels, établis il y a deux ou trois ans, doivent leur existence aux lacs chauds et aux geysers qui commencent à être fréquentés, de novembre à avril, par des personnes affectées de goutte ou de rhumatisme.

Départ de Tauranga à huit heures du matin dans un buggy attelé de quatre bons chevaux. Nous traversons un dédale de ravins et de coteaux entremêlés de petites plaines. Sur l'horizon apparaît le cratère, tout boisé, du volcan d'Edgecomb. A part cette montagne, les lignes horizontales prédominent. Nous traversons quelques rares plantations, et, après avoir passé un pont, nous entrons dans la *réserve* des Maoris. On entend par ce mot un territoire appartenant aux indigènes avec défense aux blancs de s'y établir sans leur consentement. Le gouvernement y exerce cependant une certaine influence,

fait construire des routes et a établi des écoles pour les enfants des indigènes.

C'est un pays plus ou moins inculte. La fougère indigène rouge pâle, le *toutou* d'un vert éclatant, une plante venimeuse fatale au bétail, diverses espèces de manouka aux fleurs blanches et l'arbre du Ti, qui est de la famille du lis, règnent ici en maîtres absolus. On voit bien aussi, çà et là, des touffes de toussock, mais plus rarement que dans l'île du Sud et d'une teinte tirant sur le blanc qui fait l'effet de la neige et donne au paysage un aspect particulier. En certains endroits l'illusion est complète. On se demande comment des taches de neige résistent à un soleil presque tropical. Des groupes de Maoris, hommes, femmes et enfants, effrayent nos chevaux par leurs cris qui sont des saluts. Nous laissons à notre droite la route directe de Tauranga à Ohinemoutou, rendue impraticable à la suite des dernières pluies, et nous parcourons un pays qui conserve partout le même caractère solitaire et grandiose dans sa sauvagerie.

On nous permet de pénétrer dans quelques enclos de Maoris. Les maisons en bois couvertes d'une lourde toiture, flanquées aux deux coins de pilastres joliment sculptés et représentant, avec le symbole de la création, les premiers ancêtres des deux sexes de la famille, toujours

peints en rouge, sont les indices d'une culture bien supérieure à celle que j'ai trouvée dans d'autres pays sauvages ou semi-barbares. Rien ne donne une meilleure idée de l'architecture des Maoris que la salle d'ancêtres que M. von Haals a fait placer dans le musée de Christchurch. Les dessins sont fort curieux et rappellent vaguement les décorations des monuments d'Égypte. Les sculpteurs travaillent sans modèle en se servant à la fois des deux mains et de deux burins.

Après avoir côtoyé un joli étang appelé Rotoiti (lac petit), nous atteignons les bords du grand lac Rotorua (*roto*, lac; *rua*, trou). Les épaisses colonnes de vapeur qui s'élèvent sur le rivage opposé proviennent des célèbres geysers, une des merveilles de la Nouvelle-Zélande et l'on peut ajouter, sans sonner la trompette, une des merveilles du monde.

A cinq heures du soir, nous mettons pied à terre devant l'hôtel du Lac. Distance de Tauranga : cinquante-cinq milles.

Ohinemoutou est un petit village maori, bâti sur une langue de terre qui avance dans le lac. Chaque maison est entourée de palissades. Les habitants n'ont jamais pris part aux guerres contre les Anglais. Ce sont des *loyalists*. Ils viennent de construire dans le style du pays une maison destinée aux réunions des chefs de famille.

Au centre de la salle on a placé un piédestal où le buste de la reine Victoria sera solennellement placé en présence du gouverneur, dont on attend la visite.

Il y a deux ans, on ne voyait pas un blanc ici : aujourd'hui, grâce aux lacs chauds et aux médecins d'Auckland, quelques magasins et deux hôtels qui, pendant la saison, s'emplissent de baigneurs, ont été construits sur ce sol troué par d'innombrables petits geysers et parsemé de petites mares d'eau bouillante qui rendent la circulation difficile dans les rues pendant le jour et dangereuse la nuit. Quelques Européens, en état d'ivresse, y ont péri misérablement. Ce soir nous partageons l'établissement avec le propriétaire, le fondateur de la ville de Grahamstown dans le district aurifère de la Tamise. C'est un personnage grave et solennel, mais qui ne manque pas d'affabilité et daigne répondre aux questions que je lui adresse.

Ce matin, pris un bain dans de l'eau chaude fournie par un petit geyser qui gémit et bouillonne et fume à deux pas de l'hôtel. Un peu plus loin, une femme maori cuit son pain dans une mare. En marchant sur ce terrain miné par le

feu, on est constamment hanté de la peur de mourir de la mort du homard.

Les grands geysers de Wakarewarewa, à deux ou trois milles d'ici, offrent bien le spectacle le plus infernal que l'imagination d'un Dante puisse créer. La vapeur vous aveugle, la chaleur vous étouffe, le bruit vous assourdit. Cramponné au bras d'un Maori, vous plongez du regard dans ce gouffre béant à vos pieds et tout prêt à vous engloutir. Le pays, une plaine accidentée, sillonnée de ravins, toute couverte de fougères, n'a rien d'attrayant. A l'est, la ligne noire de la forêt; au nord, le lac dont la vaste superficie rapetisse les collines qui l'encadrent. Mais les geysers forment un des spectacles les plus saisissants que j'aie jamais rencontrés.

Le village de Wakarewarewa, avec ses maisons couvertes de toussock, nous reporte dans les temps préhistoriques des Maoris. Rien ne rappelle l'Europe, si ce n'est la croix, inclinée par le vent, que vous apercevez sur le toit d'une hutte un peu plus spacieuse que les autres. C'est l'église, bâtie à ses frais et en partie de ses mains par un Écossais, le Père Mac Donald, bon et vénérable pasteur qui passe sa vie au milieu de ses ouailles.

Un peu plus loin, nous traversons une belle forêt. On y rencontre le pin noir, le pin rouge,

surtout le noble kauri (*Damara australis*), qui n'existe que dans l'île du Nord. Hors de l'Europe, le kauri, le wellingtoniana, le pin de l'île de Norfolk, le cèdre du Liban sont les rois de la forêt. Ici nous voyons de magnifiques spécimens du damara austral, mais, hélas! beaucoup de ces arbres semblent atteints de maladies mortelles. Ils le sont à degrés divers : les uns à peine entamés, d'autres dépouillés de leurs feuilles, quelques-uns de leurs branches même. On voit beaucoup de troncs droits d'un blanc cadavéreux. L'ennemi, c'est une plante appelée *rata*. Elle monte le long du tronc, l'entortille comme un boa constrictor, le tue lentement mais infailliblement. Vu de loin, le rata ressemble à un câble. Les Maoris prétendent que cette plante est née dans la tête d'une chenille. Cette légende ne manque pas de poésie. Il est vrai qu'il y a des chenilles qui se font remarquer par une excroissance sur la tête ressemblant en petit au rata. L'aubergiste d'Ohinemoutou nous en a fait voir plusieurs exemplaires. Les kauri, comme beaucoup d'autres conifères, s'élèvent à une hauteur considérable ; la nature les plante à une certaine distance les uns des autres. Leurs branches sont trop courtes pour se rencontrer et s'enchevêtrer avec celles des voisins. Mais les broussailles qui embrassent leur pied forment

une masse compacte et impénétrable. Le vert éclatant des arbrisseaux, en se détachant sur le fond vert-bleu du kauri, rompt la monotonie d'une seule couleur. La grande beauté du kauri est dans le tronc, puissant, élancé, lisse, luisant au soleil, se couvrant à l'ombre de teintes chaudes d'un brun clair. Tous ces arbres conservent toujours leurs feuilles, ou plutôt ils les renouvellent insensiblement. C'est la fraîcheur et la grâce qui manquent. En général, aucune ressemblance avec les régions sylvestres d'Europe, ni avec les forêts vierges des tropiques. Le *bush* de cette île est unique de son espèce. Il vous attire, il vous émotionne, il vous attriste. C'est comme une personne qui vous intéresse et qui porte sur ses traits l'expression d'une mort prochaine. J'avoue que les Maoris produisent sur moi un effet analogue. La nature inanimée comme les hommes semblent destinés à céder la place aux nouveaux venus.

Après avoir, à mon grand regret, quitté le bois, le chemin longe le lac Tikitapou (lac bleu), qui mérite son nom, et gagne les bords de celui de Rotokakhi. Vers quatre heures, nous arrivons dans le village maori Wairoa. Distance d'Ohinemoutou : onze milles. Nous voici au centre du Maoriland. A part un ou deux missionnaires, les seuls Européens établis dans cette

contrée sont les propriétaires d'un joli petit hôtel qui ferait honneur à l'île de Wight. La biographie des pionniers manque rarement d'intérêt. L'aubergiste a débuté comme berger. Sa femme gagnait sa vie comme gardeuse de cochons. C'est à Auckland, où plus tard elle servait comme bonne d'enfants, qu'elle a fait elle-même son éducation, et aujourd'hui c'est certainement une femme charmante, jolie, jeune, très proprement mise et tenant parfaitement son établissement.

Nous passons devant l'école au moment où la jeunesse en sort. C'est un des établissements scolaires créés et entretenus aux frais du gouvernement colonial, appartenant à la classe des écoles d'où l'instruction religieuse est exclue et qu'on appelle en Angleterre *undenominational*. Mon compagnon me dit : « Dans cette maison les enfants n'entendent pas même prononcer le nom de Dieu ». A ce moment, un des écoliers tatoués s'approche de moi d'un air insolent et me demande de l'argent. Comme je passe outre sans répondre, il se sauve en criant : « *God... you!* » Évidemment on ne laisse pas ignorer le nom de Dieu à ces charmants enfants.

Nous nous sommes levés avec le soleil, qui est

splendide, et nous descendons par un sentier escarpé dans une gorge profonde qui s'ouvre sur la plage du beau et comparativement vaste lac de Tarawera. Un bateau monté par quatre Maoris et la célèbre Kate nous y attendent. Kate est une Maori demi-sang, se trouve entre les deux âges et conserve encore quelques traces de beauté. Elle a sauvé la vie à un vieux touriste qui, dédaignant ses conseils, s'était laissé glisser dans un petit geyser. Aussi porte-t-elle sur la poitrine une médaille du gouvernement colonial.

Cette femme supérieure, au teint basané, à la figure richement tatouée, à l'air modeste et à la mise décente, tient le timon ; les canotiers manient leurs rames avec vigueur et nous glissons rapidement sur ce large miroir qui reflète, avec un ciel sans nuages, sa ceinture de végétation surmontée de montagnes peu élevées et tout inondées des teintes rosées de la fougère. Arrivés au milieu du lac, nous apercevons au-dessus de sa rive orientale, qui ressemble ici à une basse et longue digue verte, les flancs abrupts et le cône du mont Edgecomb. Bientôt après, le bateau met le cap au sud, prend près d'un petit village de pêcheurs des provisions de poissons et de crevettes, et nous débarque à l'embouchure de la petite rivière Kaiwaka, l'émissaire du célèbre lac chaud : Roto-Mahana. De ce point à celui

où nous nous sommes embarqués, on compte sept milles. Nous remontons à pied la rive gauche du petit cours d'eau, passons dans un canot sur l'autre rive et tâchons d'escalader une petite hauteur. Il n'y a pas de sentier, mais on se fraye passage comme on peut, à travers la fougère, à travers le toussock, à travers des touffes de manouka aux grosses fleurs blanches doucement agitées en ce moment. Enfin, nous voilà en vue et tout près du *lac chaud*. En face de nous, à une petite distance, s'étagent, toutes fumantes, les célèbres *terrasses blanches*. Un mouvement de terrain dérobe les *terrasses roses* situées sur la rive gauche. De modeste dimension, entouré de coteaux que la fougère a teints en rose, et dont le pied se revêt de feuillage vert, le lac Roto-Mahana n'est pas beau dans l'acception ordinaire du mot. On le dit même laid. Pour ma part, je le trouve d'une beauté incomparable. Ici, la nature, cette grande artiste, dédaigne les effets produits sur l'œil par la richesse du coloris et par un dessin qui frappe l'imagination. Elle se contente de quelques traits de crayon et sa palette de quelques tons pâles. En abaissant les bords du lac, qui ne sont que l'accessoire, elle relève les terrasses, ces merveilles du monde qui sont l'essentiel du tableau, et ce tableau se distingue par une simplicité et une

grandeur que je tâcherais vainement de rendre avec des paroles. C'est un de ces moments où je sens l'insuffisance des langues humaines, plus aptes à peindre le travail de l'esprit et les mouvements du cœur qu'à donner les impressions qui nous arrivent du dehors par l'intermédiaire des sens.

Nous sommes arrivés au pied des *terrasses blanches*[1], mais qui en réalité sont d'un coloris tendre, d'un blanc mat voisin de la nacre de perle. Un étang, visible seulement quand on est arrivé près de ses bords, en occupe la sommité. C'est le cratère. L'eau bouillante qui en sort inonde les terrasses et, en diminuant de chaleur au fur et à mesure qu'elle descend les larges gradins, s'engouffre dans de petites vasques semblables à des coquilles d'albâtre. Ce sont des baignoires naturelles d'une profondeur de trois à quatre pieds. L'eau des vasques est d'un bleu d'azur opale. On n'a pas pu m'en expliquer la cause. De petites trouées pratiquées par la nature dans les larges marches des terrasses émettent des nuages blancs en dessus, bleu d'outremer en dessous. Est-ce le reflet de l'eau contenue dans ces baignoires? De ces mêmes

1. On m'a dit qu'elles s'élèvent à une hauteur de plus de cent pieds et sont larges de cent cinquante à deux cents pieds.

vasques s'élèvent de temps à autre de petites colonnes d'eau en forme de fontaines : des bouquets de fusées d'un feu d'artifice. Arrivés près du cratère du sommet, la chaleur de l'eau et de la vapeur vous en chasse après quelques instants. Les bords de marches charment l'œil par la beauté du dessin et la finesse de ciselure des pendentifs dont l'eau pétrifiée les a ornés dans le cours des siècles. Guidé par l'incomparable Kate, les pieds dans des chaussures épaisses et munies d'une semelle qui empêche de glisser, nous marchons pendant plus d'une heure dans l'eau qui convertit en pierre les objets qu'on y a laissés. Il y a quelques années, une dame anglaise y a perdu un soulier dont l'exiguïté donne envie d'admirer le pied qu'il a chaussé. Il se trouve encore à la même place où il a été abandonné. Il est *tabou*, sacré, et les Maoris, Kate en tête, feraient un mauvais parti à quiconque toucherait à cette relique.

Un canot d'indigènes nous a transportés au rivage opposé : la terrasse *rose*, qui n'est pas rose, mais d'un ton rosâtre mat (pour voir des rochers roses, et pourpres, et écarlates, il faut visiter l'Arabie Pétrée), la terrasse rose est moins haute et moins large que la terrasse blanche, mais les marches en sont moins dégradées, et l'on y sent mieux la main de l'architecte. Des

niais y ont inscrit leurs noms au crayon, et, hélas! *scripta manent*. Impossible de les effacer.

Je me suis baigné dans une des petites vasques creusées par la nature. A la sortie, j'avais une centaine de pas à faire pour trouver mes vêtements, mais malgré un vent aigre le passage de l'eau chaude à l'air frais m'a semblé fort agréable et ne m'a fait aucun mal.

Après le bain, déjeuner non sur l'herbe, car il n'y en a pas, mais sur des pierres ponces, à l'ombre d'un groupe de manoukas fleuris, en compagnie de Kate et de quelques pêcheurs maoris. Ils nous transportèrent dans leur canot à l'endroit où nous avions laissé notre bateau. Le Kaiwaka, ce petit cours d'eau tiède qui n'est qu'une suite de rapides, rampe comme une couleuvre entre deux rideaux de végétation : des manoukas devenus ici arbrisseaux, des toutous aux feuilles vénéneuses, une bordure épaisse de lin indigène. A certains endroits étroits, les arbres forment une voûte sous laquelle le canot s'enfuit avec une vitesse vertigineuse.

Reprenant la route par laquelle nous étions venus, nous rentrâmes vers le soir à Ohinemoutou, ayant parcouru à pied, en bateau et en voiture plus de trente milles.

Le temps affreux. A six heures en voiture. A huit heures, nous avons atteint la lisière de la grande forêt qui sépare le lac Rotorua des bords du Waikatou. Nous la traversons à cheval et, malgré une pluie battante qui pénètre nos caoutchoucs, malgré les troncs d'arbres dont les ouvriers occupés à la construction d'une route carrossable ont obstrué ce sentier, j'ai rarement mieux joui d'une excursion à travers une forêt vierge. A la sortie du bois, du haut d'un mamelon, un panorama immense se déroule devant les voyageurs. C'est un plateau déchiré par de profonds ravins, couvert de broussailles, tacheté de petits quinconces de kauri que la hache du défricheur n'a pas encore atteints, sillonné au loin par des chaînes de coteaux d'un bleu dont les tons varient avec les distances. Nous sommes sortis de la *réserve* et entrons dans la ville d'Oxford, qui se compose de deux maisons. Dans l'une d'elles, l'hôtel fréquenté par des casseurs de pierres et des bûcherons, tous blancs, nous trouvons le *Weekly Freeman* de Dublin et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Peu après, nous entrons dans la vallée du Waikatou. Cette noble rivière, l'émissaire du grand lac Taupo, situé au centre de l'île, roule ses eaux un peu bourbeuses à nos pieds, au fond d'une déchirure du plateau. Cette dernière partie de notre route

entre Oxford et Cambridge m'a paru particulièrement belle. Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Ceux qui apprécient la campagne de Rome seront de mon avis.

A six heures du soir nous arrivâmes à Cambridge. La pluie avait duré toute la journée et ne cessa qu'au moment où nous descendions de cheval. C'était jouer de malheur, et cependant cette journée a été une des plus agréables de ce voyage.

Des maisons et des jardins, disséminés sur le plateau dont le Waikatou baigne le pied, constituent la ville de Cambridge, le centre d'une contrée de pâturages où tout le monde élève des bestiaux. Un tronçon la relie, à Hamilton, avec la grande ligne partiellement achevée entre Wellington et Auckland. Pays, ville, habitants, tout présente un caractère bucolique. Comme c'est dimanche, nous sommes obligés de passer la journée ici, le sabbat ne comportant pas la circulation des trains.

Suit une journée de chemin de fer. Vers le soir, retour à la capitale du Nord.

Traversée d'Auckland à Sydney. Du 12 au 17 octobre. — Le jour de mon départ, une des tempêtes les plus terribles dont j'aie connaissance s'est abattue sur les baies et la ville d'Auckland. Le Clubhouse tremblait jusque dans ses fondations. La *Zealandia*, un des quatre grands steamers qui font le service mensuel entre San-Francisco et Sydney, attendu depuis quelques jours, n'était pas encore signalé. On commençait à s'en alarmer, lorsque, au milieu du jour, malgré la fureur des éléments, elle parut en rade. Vers le soir les vents faisaient mine de tomber. A minuit, accompagné de Sir George Grey, qui voulait assister à mon embarquement, je me rendis à bord. Les premières personnes que j'y rencontrai furent Lord et Lady Rosebery. Retrouver, quand on s'y attend le moins, d'agréables connaissances, est toujours une bonne fortune. Dans les circonstances présentes, c'était de bon augure. Peu après minuit, quoique le temps fût toujours détestable, la *Zealandia* prit le large.

Parmi les peuplades sauvages que leur mauvaise fortune a mises en contact avec l'homme blanc, les Maoris ont plus que toutes autres

attiré l'attention et la curiosité, je dirai même l'intérêt bienveillant de l'Europe. On vantait leur beauté, leur amour de l'indépendance, leur bravoure dont ils avaient donné tant de preuves dans des combats sanglants livrés aux envahisseurs. Aussi se souvient-on des cris de détresse qui partirent des rangs des colons lorsque les dernières troupes anglaises quittèrent la Nouvelle-Zélande. En les rappelant, le gouvernement de la Reine ne faisait qu'appliquer à ces îles le principe récemment proclamé, à savoir que les colonies à gouvernement responsable auraient dorénavant à pourvoir elles-mêmes à leur sécurité. Ici la tâche parut au-dessus des forces de ces jeunes et peu nombreuses communautés. Cependant le problème fut résolu. Les indigènes se calmèrent peu à peu, et aujourd'hui ils ont presque cessé d'être une cause d'inquiétude. Refoulés dans les *réserves* et dans ce qu'on appelle le pays du Roi, situés dans l'île du Nord que la civilisation envahit de plus en plus, les anciens maîtres du sol commencent à se résigner à leur sort qui est, ils le savent ou ils le sentent, l'extinction prochaine de leur race.

D'après une tradition, fort répandue parmi les Maoris, leurs ancêtres, quittant vers le commencement du quinzième siècle les îles de Hawaï (Sandwich), d'après d'autres l'une des Samoa,

seraient venus aborder dans la Nouvelle-Zélande, alors complètement inhabitée. Comme ni les vents alizés ni les courants ne peuvent avoir poussé leurs canots vers le sud, cette légende semble sujette à caution. D'un autre côté, l'origine polynésienne de ce peuple saute aux yeux. Sir George Grey, qui passe pour un de ceux qui connaissent le mieux la langue et les mœurs des Maoris, voit en eux les descendants dégénérés d'une race jadis arrivée à un remarquable degré de civilisation.

Des missionnaires wesleyens, venus en 1835, ont commencé l'œuvre de la conversion, et plusieurs tribus semblent avoir embrassé la religion chrétienne. Cependant, à en croire ce que tout le monde me disait avec une rare unanimité, cet apostolat n'aurait produit que des résultats fort incomplets. Les indigènes, qui oublient les enseignements des ministres ou prédicateurs dès qu'ils leur tournent le dos, ont cependant conservé quelques notions vagues de l'Ancien Testament, et c'est à l'aide de ces souvenirs confus que quelques-uns des chefs de tribu s'occupent en ce moment à composer une nouvelle religion. D'ailleurs le nombre des missionnaires a considérablement diminué. Les sociétés n'en envoient presque plus depuis qu'elles ont concentré leur activité dans les archipels de l'Océa-

nie. Mgr Luke, évêque catholique d'Auckland, se loue beaucoup de ses petites chrétientés placées sous l'influence et la direction continue de leurs pasteurs. Mais le manque de prêtres l'empêche de donner plus d'extension à son œuvre. Inutile d'ajouter que le petit nombre d'indigènes catholiques se perd au milieu des masses qui flottent entre leurs superstitions traditionnelles et les dogmes chrétiens, mais qui au moins ont cessé d'être anthropophages. C'est certes un grand résultat quand on considère qu'encore en 1840 le cannibalisme était généralement pratiqué. Le musée de Christchurch possède un instrument assez compliqué et qui témoigne d'un certain raffinement. Cet outil servait à ouvrir le crâne des victimes et en extraire la cervelle.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que les Maoris sont doués, et, jusqu'à une certaine limite qu'ils ne dépassent jamais, fort intelligents. Dans les rues d'Auckland, on me présenta un monsieur mis comme un gentleman. C'était le chef de la tribu d'Ohinemoutou. Il avait le teint fort clair, le visage couvert d'un tatouage superbe, l'œil vif et spirituel. Grâce à mon compagnon qui nous servit d'interprète, j'ai pu causer avec lui. Après quelques instants j'oubliais que mon interlocuteur était un sauvage;

il me semblait me trouver en présence d'un Européen.

Les Maoris passent surtout pour de fins observateurs. Lors de mon excursion aux lacs chauds, le major Swindley entendait nos bateliers dire de nous : « Quelle différence entre ces seigneurs et la foule des blancs qui viennent en été! Ceux-ci font du bruit, se querellent, perdent leur temps à manger et à boire et ne voient presque rien de ce qu'ils voulaient voir. Ici c'est tout autre chose. Voilà ce que nous appelons voyager. » Ils sont portés à l'ironie. « Vous nous parlez de Dieu, disait un chef de tribu à un missionnaire, vous nous ordonnez de lever les yeux au ciel, et pendant que nous vous obéissons, vous volez nos terres. » Allusion au temps des premières compagnies, alors que les acquisitions de grands terrains au moyen de perles de verroterie et de pipes étaient à l'ordre du jour.

J'ai déjà parlé du soi-disant roi et de son royaume en *Kingsland*. On suppose au gouvernement colonial l'intention de mettre fin par des moyens indirects à l'indépendance de cette enclave fort incommode qui forme une barrière aux communications directes entre Wellington et Auckland. L'établissement d'un camp occupé par cent trente constables dans le port de Kawhia est, comme on a vu, le premier pas

dans cette voie. Loin de moi l'idée de juger cette politique, qu'il serait peut-être difficile de justifier au point de vue du droit. La force des choses crée parfois des nécessités impérieuses et irrésistibles. Si les Maoris prennent les armes une fois de plus et, très probablement, alors pour la dernière fois, ce sera dans Kingsland que la levée de boucliers aura lieu. A ce sujet un officier supérieur, d'une expérience et d'une autorité incontestables en pareille matière, m'a dit : « Une insurrection n'est nullement impossible. Mais nous ne serons pas pris au dépourvu. Les Maoris ne sont pas des traîtres. Des *friendlies*, des affectionnés, viendront nous avertir quand il y aura du danger ou quand on sera résolu à nous attaquer. C'est leur manière d'agir. Mais, l'avertissement loyalement donné, ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous détruire et n'ont aucun scrupule à employer toutes sortes de ruses de guerre. Un Maori de vos amis, voyant que vous ne pouvez échapper à des indigènes hostiles, vous tuera pour vous épargner une mort cruelle et la honte d'être tué par un ennemi, c'est-à-dire de mourir de la mort du vaincu. Maintenant les Maoris se tiennent tranquilles parce qu'ils savent que nous sommes en mesure de les repousser. Il faut qu'ils sachent que nous sommes sur le qui-vive. C'est un moyen

sûr de leur ôter l'envie de se révolter. La présence à Kawhia de cent trente gendarmes sous un brave et intelligent officier, suffira pour assurer le maintien de la paix. Nos hommes, quoique entourés d'indigènes, n'ont rien à craindre. »

Ces derniers mots résument la situation. Le blanc n'a plus rien à craindre du Maori, le Maori n'a jamais eu rien à espérer du blanc. Il n'y a plus de question maori.

Mais il y a une autre question, question actuelle, brûlante et qui domine toutes les autres. Dans ces îles le pouvoir suprême se déplace de plus en plus, si le fait n'est déjà accompli. La Nouvelle-Zélande change de maîtres. « Les premiers colons, m'a-t-on dit, appartenaient presque tous à l'aristocratie ou à la *gentry* anglaise. Survint la découverte de l'or en Otago. Dès ce jour commença l'immigration en masse de gens de la petite bourgeoisie et du peuple. Le niveau social s'abaissa constamment. Aujourd'hui c'est la démocratie qui a le haut du pavé. Les ministres, les fonctionnaires, les membres des deux chambres appartiennent presque tous aux couches inférieures des classes moyennes,

quand ils ne sortent pas des rangs du peuple. Ajoutez que les enfants des premiers colons nés ici, quoique beaucoup d'entre eux aient fait leur éducation en Angleterre, adoptent les idées, les mœurs, les manières du nouveau milieu, si différent de celui de leurs pères. »

On le voit, c'est une révolution politique et sociale qui s'accomplit doucement, sans violence, et qui est, à ce qu'il semble, irrésistible. Ce que mon interlocuteur me disait à propos de la différence qu'il y a entre père et fils dans la manière de penser, de sentir, de parler, m'a frappé dès les premiers jours de mon voyage dans cette colonie. Mais c'est une conséquence naturelle du déplacement du pouvoir, dont je ne m'exagère pas l'importance. Dans la famille ce sont les parents, dans l'État les maîtres, les puissants qui, à la longue, donnent le ton. Ici les maîtres sont des gens du peuple, le *mob*, comme disent les dépossédés du pouvoir. Dans mes causeries avec ces derniers je les entends constamment distinguer entre le *mob*, la populace, et les *gentlemen*. Mais au point de vue des manières, il me semble qu'aux antipodes le mob monte en grade et que le gentleman né ici a la complaisance de descendre. C'est de cette façon qu'on se rencontrera à mi-chemin. Évidemment une nation zélandaise est en voie de formation. La race

anglo-saxonne prédominera, mais elle englobera les éléments d'autres nationalités, surtout l'élément allemand, et ce peuple nouveau portera l'empreinte de la démocratie.

L'homme du peuple se croit et se sent le maître. La Nouvelle-Zélande est le paradis de l'homme qui travaille avec ses mains. De là le mot : huit heures de travail, huit heures de récréation, huit heures de sommeil et huit shillings. Les gages sont énormes quand on les compare au prix des vivres et des articles de première nécessité. Dans l'île du Sud, il y a sept ou huit ans, le laboureur des champs recevait de quatre shillings à quatre shillings et six pence. Aujourd'hui il en gagne de sept à huit, sur la côte occidentale jusqu'à dix shillings. La vie est à bon marché. La viande se paye moins du tiers, la farine un peu moins de la moitié de ce qu'elles coûtent dans la mère patrie. Quoique les vêtements importés d'Angleterre subissent une augmentation de cinq pour cent, on s'habille à meilleur marché dans un pays où le luxe est inconnu et où la douceur du climat vous dispense d'acheter des vêtements d'hiver.

C'est, je l'ai dit, l'Eldorado de l'homme qui travaille. Mais sur son ciel si brillant il y a deux points noirs qui l'inquiètent. Il y a d'abord ses semblables, qui ne cessent d'arriver du *vieux*

pays, et qui, en augmentant le nombre des bras, menacent de faire baisser les gages ou augmenter le nombre des heures de travail. Il est donc ennemi de l'immigration.

Il y a, de plus, la classe, très peu nombreuse, des propriétaires de grands terrains principalement consacrés à l'élevage de moutons et de bétail. Ceci m'amène à la grosse question du jour, la question de la propriété foncière. Pour la comprendre, il sera utile de jeter un regard en arrière[1]. On sait que c'est Cook qui, au nom de George III, a pris possession de la Nouvelle-Zélande. En 1814, l'office colonial annexa nominalement ces îles à l'empire Britannique. Dès lors des aventuriers commencèrent à visiter ces régions encore mystérieuses. Cependant, en dehors de l'action, ou plutôt en opposition avec les intentions du ministère des colonies, une compagnie s'était formée à Londres sous les auspices de Lord Durham, dans l'intention avouée d'acheter des terrains aux chefs indigènes. Elle partait de ce principe, que les indigènes sont les propriétaires du sol et peuvent par conséquent disposer de leurs terres. Cette compagnie, qui

1. J'emprunte les données suivantes, dont l'exactitude m'a été confirmée par de vieux résidents, au récit historique de Trollope : *Australia and New Zealand.*

subit plusieurs transformations, expédia en 1839, malgré l'opposition formelle du gouvernement anglais, un premier bâtiment vers la Nouvelle-Zélande et y acheta des terrains, faisant semblant d'ignorer le fait que ces îles avaient été déclarées colonie anglaise et que, par conséquent, les chefs des tribus se trouvaient sous la dépendance de la couronne. Avant la fin de l'année, ses agents avaient acquis des terres d'une étendue égale à celle de l'Irlande. On les paya avec des fusils, de la poudre, des bonnets de nuit, des mouchoirs, etc. Bientôt le gouvernement apprit que, dans bien des cas, les indigènes qui vendaient les terres n'en étaient pas même les maîtres, et que ces transactions n'avaient pas été autorisées par les véritables propriétaires. Le ministère des colonies déclara alors que la Nouvelle-Zélande ferait désormais partie de la Nouvelle-Galles. En même temps il envoya sur les lieux un agent chargé d'exercer les fonctions de gouverneur. Il débarqua dans l'extrémité septentrionale de l'île du Nord, fonda, un peu plus au sud, la ville d'Auckland, et signa avec quarante-six chefs une convention, connue sous le nom de traité de Waitangi, qui est encore aujourd'hui en vigueur et forme la base sur laquelle la Grande-Bretagne fonde ses titres à la possession de la Nouvelle-Zélande.

Par cet acte il fut stipulé que les tribus unies de la Nouvelle-Zélande reconnaîtraient la souveraineté de la Reine d'Angleterre. Sa Majesté, de son côté, reconnut que le sol de ces îles, en tant qu'il s'agissait du droit de propriété particulière, appartenait aux tribus indigènes. Enfin elle leur promit sa protection.

Le principe établi par ce traité se trouve en opposition avec les us et coutumes qu'on avait pratiqués jusqu'alors, fondés par l'axiome que le sauvage ne possède pas et que les puissances civilisées deviennent, par le fait de la prise de possession du territoire, propriétaires du sol ; en d'autres termes, que le sol du pays appartient à la couronne. C'est ce principe qui théoriquement a force de loi dans les colonies australiennes. Ici les tribus avaient été reconnues propriétaires et, par une déduction logique, les acquisitions faites par la compagnie de Lord Durham et consorts furent soumises à un examen rigoureux. On trouva alors que les terrains, achetés par des Européens au prix de quelques cargaisons de marchandises et articles divers, dépassaient le chiffre de quarante-cinq millions d'acres ! Le gouvernement exigea que les titres de l'acquéreur fussent transformés en ce qu'on appelle *crown-grants*, concessions de la couronne, et que ces concessions ne pussent être

accordées qu'à deux conditions : Il fallait constater que les tribus étaient autorisées à vendre, et que des prix équitables avaient été payés par l'acquéreur. La conséquence naturelle fut l'annulation de la plus grande partie de ces ventes et le retour des terrains aux anciens propriétaires indigènes. Ceux des acquéreurs de cette première époque qui ne furent pas expropriés, forment, eux ou ceux à qui ils ont cédé leurs titres, la classe devenue peu nombreuse des grands propriétaires fonciers, et ce sont eux que visent aujourd'hui l'animadversion et les attaques du parti populaire.

Malgré la générosité exceptionnelle, taxée de faiblesse, qui caractérise les procédés du gouvernement envers les Maoris, ceux-ci s'en montrèrent peu reconnaissants. En 1853 ils formèrent une ligue contre les Anglais. Le centre de ce mouvement, et plus tard le principal théâtre de la guerre qui s'ensuivit, fut le pays Taranaki, situé sur la côte occidentale de l'île du Nord. C'est à cette époque que, pour la première fois, un certain nombre de chefs de tribus élurent un chef commun, un roi, qui en réalité n'est qu'un fantôme. Toutefois, jusqu'en 1883 le *Kingsland* restait hermétiquement fermé, et c'est seulement en ce moment-ci, comme on l'a vu, que le gouvernement local entre-

prend d'y pénétrer et de l'ouvrir à la colonisation.

La constitution de la Nouvelle-Zélande date d'un acte de Sir George Grey, émis en 1852. Depuis cette époque elle a été modifiée, amendée et assimilée à celles qui régissent les autres colonies dites à gouvernement responsable. Les Maoris jouissent de droits politiques et envoient des députés de leur couleur à la chambre des représentants.

J'ai rencontré plusieurs grands propriétaires et je les ai trouvés tous ou exaspérés ou découragés, mais surtout irrités contre le gouvernement, qui, selon eux, serait à la remorque du parti extrême. De l'autre côté, on prétend que les ministres au pouvoir, afin de s'y maintenir, affectent des principes démocratiques qu'ils renient dans leur for intérieur et qu'ils tâchent de combattre en secret tout en les proclamant au parlement et dans leurs journaux. Sir George Grey s'est décidément placé à la tête du parti populaire, dont il sert la cause avec la verve d'un jeune tribun et l'expérience et l'autorité d'un homme d'État vieilli dans les affaires.

Cette question, relative à la propriété foncière, défraye toutes les conversations. Je l'ai entendu débattre par des hommes au pouvoir, par des hommes de l'opposition, par des notabilités du

commerce, par des politiciens anglais, zélandais, allemands.

Dès la prise de possession, m'a-t-on dit, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, le gouvernement anglais a commis une faute grave dont les conséquences pèsent encore sur nous. En Australie, il a déclaré tout le sol propriété de l'État, dépouillant ainsi complètement les indigènes. En Nouvelle-Zélande, par des détours, après des tâtonnements, et par des voies indirectes, il en a fait autant, avec cette différence, qu'il a réservé quelques districts où les indigènes sont restés propriétaires du sol. Tout le reste a été mis à la disposition du gouvernement et du parlement de la colonie. Il en est résulté ceci, pour ne parler que de la Nouvelle-Zélande : un nombre très restreint de personnes, environ mille à douze cents, ont acquis avec de l'argent emprunté en Angleterre, à des prix minimes, onze millions d'acres, représentant un capital de 500 millions de livres sterling, dont 270 millions ne sont pas encore payés. Ces grands propriétaires sont les maîtres du gouvernement et disposent de la majorité au parlement. Le parlement se compose de deux chambres : du conseil législatif et de la maison des représentants. Les membres du conseil législatif ou de la chambre haute sont nommés par le gouverneur, de con-

cert avec les ministres. Mais comme les ministres favorisent autant qu'ils peuvent les grands propriétaires, les portes de cette assemblée ne s'ouvrent qu'à ces derniers ou à leurs amis. Dans la chambre des représentants, le mode d'élection leur assure au moins une grande influence. Cela explique la situation. Une immense portion du territoire se trouve entre les mains d'un petit nombre de richards dont plusieurs jouissent d'un revenu de 20000 à 30000 livres sterling, qui n'ont aucun intérêt à cultiver le sol puisqu'ils trouvent du profit à le laisser en pâturages, *sheeprun*. Ils ne visent qu'à empêcher les petites gens d'acquérir de petits lots, et, grâce à leur influence auprès des ministères qui se succèdent et au parlement, qui se compose en grande partie de leurs créatures, ils sont à même de perpétuer cet état de choses, au grand détriment des immigrants qui arrivent et du pays qui reste inculte.

Cette question se complique de celle des travaux publics, des routes et chaussées et des chemins de fer.

Sous la pression de l'opinion publique fortement irritée, au moment où l'on commença à construire les chemins de fer, une loi votée par les deux chambres déclara que, vu l'augmentation éventuelle de la valeur des terrains traversés

par les chemins de fer, les propriétaires de ces terrains contribueraient en proportion de leur étendue aux frais de construction de la nouvelle ligne. Cette loi a été abrogée, et des propriétaires dont les terrains ont décuplé de valeur depuis l'établissement du chemin de fer, n'ont contribué en rien aux frais de la construction. De là les colères des petits propriétaires et des immigrants. S'agit-il d'un tracé de chemin de fer à travers des terrains non vendus ou appartenant à des indigènes, toujours disposés à vendre, les indiscrétions des bureaux ministériels guident dans leurs achats les amis des puissants, et des lots acquis par eux à raison d'une livre en valent dix le lendemain. C'est sous la pression de l'indignation publique que le projet tendant à *nationaliser* le sol, *land nationalisation*, a été mis sur le tapis.

Inutile d'ajouter que je ne me porte pas garant de la vérité de ces assertions. Mais telles sont les accusations portées contre le gouvernement par une grande partie du public et par quelques hommes des plus haut placés dans la colonie.

Sir George Grey a formulé un projet de loi portant que tout le sol de la Nouvelle-Zélande est déclaré propriété nationale. On nommera une commission chargée d'évaluer les terrains des deux îles. Sir George pense que la moyenne se-

rait d'une livre sterling. L'acre sera frappée d'un impôt foncier, *land tax*, de quatre pence ; mais cet impôt deviendra progressif en proportion du nombre d'acres concentrées dans les mêmes mains. Le promoteur de cette loi espère que par ce moyen on arrivera à obliger les grands propriétaires à vendre aux petits et aux nouveaux venus une portion de leurs terrains. J'ai laissé paraître combien j'étais surpris de lui entendre favoriser des projets qui me semblaient essentiellement socialistes. Il m'a été répondu que les maux extrêmes réclament des remèdes extrêmes. Reste à savoir si le remède n'est pas pire que le mal.

Le parti radical, qui sait ou qui croit savoir que le lendemain lui appartient, va plus loin. Il demande simplement l'abolition de la propriété et l'adoption du système de fermage pour un temps déterminé qui ne devra pas dépasser vingt et un ans.

A en croire ce que des ministres m'ont dit et ce qu'ils disent publiquement, ils abonderaient dans le sens de ceux qui demandent la *nationalisation* du sol et la cessation complète et absolue de la vente de terrains de la couronne. La propriété foncière tout entière, disent-ils, doit passer au pays. Les propriétaires fonciers, *landholders by freehold,* doivent être transformés

en fermiers, *holders by law*. La loi qui doit contenir ces dispositions ne sera pas faite immédiatement, mais dans un avenir fort rapproché. En attendant, le gouvernement ne vendra plus de *crownlands*, mais, à titre d'essai, il en affermera de petits lots pour un temps déterminé.

Tel est le programme des ministres du jour. On doute de leur sincérité, je ne sais de quel droit et sur quel fondement. Mais, sincère ou non, leur langage n'est que l'expression de la volonté bien arrêtée des masses qui, si elles ne sont pas encore en pleine possession du pouvoir suprême, y arriveront irrésistiblement, sûrement et prochainement.

Pendant que j'inscris dans mon journal les données et réflexions qu'on vient de lire, la *Zealandia* rase les côtes arides, rocheuses, accidentées de la partie la plus septentrionale de l'île du Nord, habitée par deux cents blancs et hantée par un nombre inconnu mais peu considérable de nomades indigènes. Pendant toute cette traversée, la mer, qui ne fait guère honneur à son nom, nous tient constamment rigueur. Mais le Léviathan américain, qui ne connaît pas le roulis et fort peu le tangage, n'en avance pas moins

majestueusement, sinon rapidement, vers sa destination. Un jour nous pûmes jouir d'un spectacle extrêmement rare, celui d'une tempête éclairée par un soleil splendide. Enfin, le 17 novembre au matin, la *Zealandia* pénétra entre les *heads* dans la baie de Sydney, qui soudainement déploia devant nous ses incomparables beautés.

TROISIÈME PARTIE

AUSTRALIE

I

TRAVERSÉE DE COLOMBO A ALBANY, GLENELG ET MELBOURNE[1]

Du 9 au 27 avril 1884.

Éruptions de volcans sous-marins. — Iles de Coco. — Albany. — Un cyclone. — Glenelg. — Arrivée à Melbourne.

Le *Shannon*, de la Compagnie P. et O. (Péninsulaire et Orientale), quitta Colombo, île de Ceylan, le 10 avril 1884. Le ciel, par une faveur exceptionnelle dans cette saison, ne cesse

1. J'ai abordé trois fois en Australie : à Melbourne, venant du Cap ; à Sydney, à mon retour de la Nouvelle-Zélande ; enfin de nouveau à Melbourne, après avoir terminé mes voyages dans l'Inde. C'est pour la commodité du lecteur que, négligeant l'ordre chronologique, je réunis en un seul chapitre les notes prises durant mes trois séjours sur le continent austral. J'ai déjà rendu compte de mes traversées de l'Afrique à la Nouvelle-Zélande et de là à Sydney. Par un anachronisme que je ne puis éviter et qu'on me pardonnera, je place en tête de la troisième partie la description de mon dernier voyage vers l'Australie. Celle de la pénible navigation à travers le détroit de Torres suit dans son ordre naturel.

de nous prodiguer ses sourires. Nous glissons promptement et doucement sur cet océan Indien fouetté ordinairement, à cette époque de l'année, par de terribles ouragans. En certains endroits, nous apercevons à perte de vue des raies blanches formées par des pierres ponces vomies sur la surface de l'eau par quelques volcans sous-marins.

Nous passons non loin d'un groupe d'îlots, les Cocos, possédés sous pavillon hollandais et cultivés par un Écossais et sa famille. Ce Robinson Crusoé, me dit-on, fait d'excellentes affaires. Un petit voilier qu'il possède forme son trait d'union entre son petit royaume et Batavia, où, pour lui, commence le monde civilisé.

Comme nous approchons des côtes d'Australie, le temps se gâte. La vague balaye le steamer d'un bout à l'autre. Pour me faire passer de ma cabine située sur l'avant-pont, près des étables, à la grande salle à manger, on est souvent obligé d'envoyer à mon secours une escouade de matelots. Mais je préfère la solitude, fallût-il la partager avec des moutons, à la grande cabine remplie de passagers malades, de demoiselles qui chantent, de bébés qui pleurent.

Enfin le cap Leeuwin est en vue, et le lendemain (21 avril) le *Shannon* pénètre dans le *Sund* du roi George. Distance parcourue

depuis Colombo : trois mille sept cent quatre-vingt-quinze milles. Rien de moins riant : à l'entrée, des rochers bas tachetés de sable ; puis le sund encadré de coteaux rocailleux nus ou couverts de fougères. Pas un arbre, pas trace de culture. Mais une flotte ou plusieurs flottes pourraient y jeter l'ancre et se trouver fort à l'aise. Rien de plus facile que de fortifier l'entrée. Et c'est ce que l'on compte faire.

Le paquebot a jeté l'ancre devant la ville naissante d'Albany. Vue de loin, elle nous rappelle les petits ports de mer du Cornwallis ou de l'Irlande. De près, elle paraît ce qu'elle est, une ville australienne à l'état d'embryon. Des maisons blanches, à toiture grise, des rues tracées au cordeau et d'une largeur excessive, attendant encore les édifices qui doivent les border. Il y a une belle église anglicane et une très jolie chapelle catholique desservie par un prêtre espagnol. La distance d'ici à Perth, la capitale de l'Australie de l'Ouest, est de deux cent trente milles. Bientôt un chemin de fer reliera les deux villes. Albany deviendra alors l'entrepôt des vins, des blés et autres produits du pays de Perth, où des colons allemands jouent un rôle important. Le climat est doux, même en hiver, jamais très chaud, toujours humide. On se dirait en Irlande. Pendant toute l'année, des vents

alizés soufflent alternativement de l'ouest et de l'est.

M. Loftie, agent du gouvernement (colonial), qu'on appelle aussi résident, et sa femme, très confortablement casés dans un cottage que, par miracle, les ouragans n'ont pas encore emporté, ont l'amabilité de me faire les honneurs de leur ville. Comme ils l'aiment, comme ils la trouvent charmante et surtout pleine d'avenir! Ces longues routes bordées de haies vives, ils les voient déjà, à travers le prisme de leur imagination coloniale, transformées en routes remplies de piétons et de cavaliers, d'omnibus à la vapeur, de brillants équipages; ils s'extasient d'avance sur la beauté des édifices qui surgiront un jour des deux côtés. C'est cette foi si caractéristique des colons, cette foi robuste et naïve dans l'avenir, qui les pousse en avant et qui, sans défaillance, malgré tous ses mécomptes, les mène au succès : tant il est vrai qu'on n'accomplit de grandes œuvres qu'en ayant le courage de tenter l'impossible. Ils me font donc admirer le club, petite bicoque où un rayon chargé de quelques livres représente la future bibliothèque publique; l'église anglicane, quelques maisons de bonne apparence près du port, des embryons de jardins dont les futures plantations auront à subir les rudes attaques des vents alizés, enfin la

vue de la baie, qui est désolante, mais qui ne le sera plus quand le sable aura été transformé en champs cultivés et les broussailles en parcs; quand les rochers se seront couronnés de jolies habitations ombragées d'eucalyptus ou de pins de Norfolk; quand des vapeurs sillonneront cette solitaire et silencieuse lagune. Est-ce un rêve? Assurément non. Cela s'est vu ailleurs, et pourquoi ne le verra-t-on pas dans l'Australie de l'Ouest? Seulement il faut vouloir. Et on possède cet art.

Une mouche à vapeur me ramène au *Shannon*, où j'arrive trempé jusqu'aux os par l'embrun et par la pluie. Le temps se met soudainement au beau et au froid. Les vieux marins qui connaissent ces latitudes secouent la tête sans rien dire. Serait-ce d'un mauvais présage?

Le lendemain nous sommes pris dans un cyclone; il souffle du nord et nous pousse vers le sud. La mer est magnifique : de l'eau bouillante dans un immense chaudron. Quand, par moments, un soleil pâle déchire les nuages, la vague prend les teintes du saphir; mais quand il se cache derrière des voiles gris, blancs, noirs, la mer semble un immense linceul prêt à nous envelopper. Nous sommes terriblement ballottés. J'ai le *hurricane deck* pour moi seul. On m'a attaché à ma chaise et celle-ci est consolidée

avec des cordes. Le spectacle est sublime. Y a-t-il danger? Vaine question. A quoi bon se l'adresser? Il s'agit de sortir de l'entonnoir qui se déplace probablement dans la direction du sud, et dont le diamètre est probablement d'une dizaine de milles. Mais où se trouve le centre? Toute la question est là. J'ai entendu dire à des capitaines qu'ils sont guidés, en pareille circonstance, par des symptômes qui ne trompent jamais. J'en ai entendu d'autres affirmer qu'on aurait tort de faire fond sur ces symptômes. Ce qui est certain, c'est qu'il faut sortir du cercle magique, car si l'on n'en sort pas, on est englouti.

Il fait nuit, mais ce n'est pas une nuit noire. Des lueurs blafardes errent sur l'eau. D'où viennent-elles ? Je l'ignore. Le sommeil me gagne par moments et me reporte vers le ciel radieux du grand et noble pays que je viens de quitter. Je me sens cahoté dans le howdah d'un éléphant qui s'enfuit à travers les sables brûlants du Rajputana. Puis, réveillé en sursaut, je reviens à la réalité de sinistre apparence. Mais la curiosité, le désir ardent de deviner l'issue de l'aventure empêche toute autre émotion. Franchirons-nous la périphérie ? Un matelot, devenu mon ami, vient de temps à autre ajuster ma fourrure et m'apporter les nouvelles du moment. Il me dit que les passagers sont presque tous malades

et que peu d'entre eux connaissent la situation.

Enfin le jour pointe sans que l'ouragan ait rien perdu de sa violence. La journée se passe ainsi. De ma place je domine les divers ponts. Le bateau est excellent; la machine de première force; le capitaine, les officiers, les matelots anglais, à l'avenant. Ils ont tous l'air pénétré de l'importance de leurs devoirs; mais je ne trouve aucune trace d'émotion sur leurs mâles figures. Les matelots et domestiques lascars et malais semblent démoralisés. La peur blanchit leurs noirs visages.

La nuit suivante est encore très mauvaise, mais cette fois-ci j'ai dormi d'un profond sommeil. Le lendemain (24 avril), à cinq heures du matin, le *Shannon* franchit la périphérie du cyclone. Le soleil et l'horizon de la mer étant visibles, le capitaine peut faire ses observations, d'où il résulte que le bâtiment, poussé vers le sud, a parcouru trois cent quatre-vingt-trois milles sans avancer d'un pas vers sa destination.

A midi sont en vue les îles de Kangurou, habitées par trois cents blancs qui vivent de la pêche. A neuf heures du soir, on arrive devant Glenelg, sorte de faubourg d'Adélaïde, capitale de l'Australie du Sud. La tempête continue, et, quoique abrité par les côtes, le *Shannon* roule sur ses ancres.

Le lendemain, nous avons encore passé à ce terrible mouillage une demi-journée employée à décharger les marchandises. Je n'ai pu voir Adélaïde, la capitale de cette colonie, le centre d'une contrée fort bien cultivée, qui produit du blé et du vin et a fait de très grands progrès les dernières années. Parmi les planteurs les plus prospères on compte beaucoup d'Allemands.

L'Australie du Sud et l'Australie de l'Ouest reçoivent les pluies amenées par les vents du sud et du sud-ouest. Le sol est si chaud que l'eau s'évapore avant d'y pénétrer, à moins que la pluie n'ait été précédée d'un vent très fort et assez soutenu pour refroidir le terrain. Les conditions atmosphériques de Victoria et de la Nouvelle-Galles sont toutes différentes. Ces colonies se trouvant placées sous l'influence des régions équatoriales, les pluies leur arrivent du nord et du nord-est.

Le 17, le *Shannon*, bâtiment trop gros pour remonter le Yarra-Yarra, mouille près de la jetée de Williamstown, à l'entrée de Port-Philippe. Une heure après, nous sommes à Melbourne.

II

VICTORIA

Du 5 au 10 octobre 1883, du 27 avril au 5 mai 1884.

Notices historiques. — Effets de la découverte des mines d'or. — Physionomie de Melbourne. — Le chemin de fer intercolonial.

Rien n'est simple comme l'histoire de cette colonie [1]. Au commencement du siècle, un lieutenant de la marine anglaise arriva à l'entrée d'une baie, y pénétra et l'appela Port-Philippe, en l'honneur du premier gouverneur de la Nouvelle-Galles. En 1827 vint s'installer un individu, nommé Batman, né dans les environs de Sydney et établi en Tasmanie, alors Van-Diemen'sland. Quelques années après, un M. Fawkner et d'autres fermiers de Tasmanie suivirent les traces du premier pionnier de la future colonie de Victoria,

1. Je crois bien faire de rappeler très brièvement au lecteur les origines des colonies australiennes. Voy. *Handbook for Australia and New Zealand* et A. Trollope, *Australia and New Zealand*.

et Fawkner s'établit sur l'emplacement où devait s'élever peu de temps après la métropole de la colonie, la ville de Melbourne. Les transactions de ces premiers *settlers* avec des chefs indigènes, à qui ils avaient acheté des terrains, ne furent pas reconnues par le gouverneur de la Nouvelle-Galles, le gouvernement anglais ayant adopté le principe que le sol de l'Australie est propriété de la couronne et que les indigènes n'ont pas le droit d'en disposer. En 1836, le premier fonctionnaire anglais arriva, et l'année suivante le nouvel établissement prit le nom du premier ministre, Lord Melbourne. A cette époque et pendant les premières années qui suivirent, cette capitale se composait de quelques maisons en bois, de deux auberges et d'une petite église également en bois ; un arbre servait de clocher. Le mouton étant rare, on se nourrissait de chair de kangurou. Dès 1856, les établissements de Port-Philippe furent reconnus comme colonie à gouvernement responsable. On l'appela Victoria.

La jeune colonie, la plus jeune de toutes, sauf Queen'sland, commençait sous des auspices peu favorables. Elle ne pouvait espérer de lutter contre l'Australie du Sud, déjà devenue un grenier de froment, ni contre la Nouvelle-Galles en ce qui concerne l'élevage des moutons. Elle vivotait donc péniblement lorsqu'en 1851 on décou-

vrit, près de Ballarat, des mines d'or d'une richesse prodigieuse. Dès ce moment la fortune de Melbourne fut faite. De l'or, de l'or, et encore de l'or! Les émigrants arrivèrent en masse. Ils appartenaient pour la plupart aux classes populaires. Bientôt l'or et la démocratie y régnaient et règnent encore en maîtres souverains. On n'a qu'à se promener dans les rues pour s'en convaincre. L'or et la démocratie lui ont imprimé leur cachet.

Je ne discuterai pas ici la démocratie, mais à propos de l'or je me rappelle ce mot souvent prononcé en Californie et répété ici : *Mining is a curse*, « Les mines sont une malédiction ». « Ne nous faisons pas d'illusion, s'écria un prédicateur protestant à San Francisco, jamais, l'histoire le prouve, la société n'a pu s'organiser d'une manière satisfaisante sur un sol aurifère. La nature même est de mauvaise foi. Elle corrompt l'homme, elle le séduit, elle le trompe. Elle se rit de ses sueurs. Elle transforme son travail en un jeu de hasard et sa parole en un mensonge [1]. » Ces refrains, je les ai entendus dans l'Afrique australe, en Nouvelle-Zélande, en Australie. Mais les mines aurifères, souvent si fu-

1. J'ai cité ce passage dans ma *Promenade autour du monde*.

nestes aux adorateurs fidèles et constants du veau d'or, se transforment en une bénédiction du ciel pour ceux qui, désabusés par de cruelles déceptions, leur tournent le dos résolument. Ils ne tardent pas à découvrir à la portée de leurs mains les trésors plus solides, plus réels et toujours renaissants de ce sol vierge où ils n'auraient jamais mis le pied si les séductions du métal ne les y avaient attirés. C'est l'histoire de tous les pays à mines d'or.

Melbourne, 5 *au* 10 *octobre* 1883. — Je jouis du repos, de relations agréables, enfin d'une hospitalité aimable et bien entendue. Dans les premières heures de la matinée, je me promène dans les *grounds*, devant le palais du gouverneur, puis, à l'aide d'une petite clef, je pénètre dans le jardin botanique. Quelle jolie mise en scène! Les eucalyptus qui dans ce pays-ci vous rappellent à chaque pas que le diamètre du globe vous sépare de l'Europe, sont remplacés par des arbres importés de loin. Les conifères prédominent, et, parmi les conifères, le pin de l'île de Norfolk occupe naturellement le premier rang. Par des sentiers bien tracés vous descendez doucement la pente qui mène au lac.

Quelques superbes cygnes blancs, d'autres d'un noir foncé et velouté, glissent majestueusement sur l'eau. Les arbres géants des rivages et les plantes exotiques de quelques îlots s'y reflètent. Du point culminant le regard embrasse le vaste panorama de Melbourne. Cette ville, avec ses faubourgs, s'étale sur deux coteaux bas, monte, descend, s'éparpille sur d'autres collines. De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous n'apercevez que maisons et jardins, et sur l'horizon, semblables à des nuages d'un coloris tendre qui varie avec les dispositions de l'atmosphère, les contours peu accentués d'une chaîne de montagnes. Le jardin botanique avec ses bosquets et ses pavillons, ses ruisseaux et ses pièces d'eau, ayant à côté le palais du gouverneur, qui est imposant et qui serait joli sans la tour qui ne l'est guère, mérite sa réputation et me semble unique dans son genre. Sa verdure, aussi fraîche que variée, contraste agréablement avec les masses rose gris des maisons et des flèches de la ville qui forment l'arrière-plan du tableau. Le Yarra-Yarra vous sépare du quartier principal de la ville. Le reste s'évapore dans le lointain, et ce n'est que par la dégradation de la lumière que vous pouvez juger des dimensions de l'espace énorme que couvre cette jeune métropole.

J'ai beaucoup flâné dans les rues, non que je leur trouve un caractère particulier, mais il y a de l'animation malgré l'état des affaires, qui languissent ici comme partout ailleurs. Au milieu du jour, les femmes, toutes bien mises, sont en majorité. Ce n'est qu'aux heures matinales et vers le soir, après la clôture des boutiques et comptoirs, que la population mâle devient visible. Les hommes ont tous un air de famille. Ils cherchent de l'or, seulement ils ne le cherchent pas dans les mines. Tout le monde vise au même but. De là une certaine expression qui se retrouve dans toutes les physionomies. C'est une sorte d'uniforme moral que tout le monde a endossé. Les femmes ont un air moins préoccupé et plus avenant. Vers quatre heures, les ladies se pressent dans les rues où se trouvent les boutiques élégantes. On voit alors de jolis équipages avec un cocher en livrée, mais sans domestique. Il n'y a point de domestiques mâles. Ceux de Lord Normanby ont été amenés par lui d'Angleterre. Naguère ils l'auraient abandonné pour courir aux mines d'or : aujourd'hui ils n'ont garde de déserter.

Deux classes d'édifices attirent mes regards : les banques, par une magnificence un peu prétentieuse ; les églises, par la variété du style où le gothique prédomine. Dans les rues les plus élé-

gantes, il y a des lacunes qui frappent l'œil désagréablement ; ce sont des terrains qui attendent des acquéreurs. Inutile d'ajouter que les rues se croisent en angle droit et s'allongent à perte de vue. Là où elles ont à escalader une hauteur abrupte, elles semblent toucher au ciel. Cela fait penser à San Francisco. En général Melbourne rappelle l'Amérique plus que l'Angleterre ; mais les hommes et les femmes ont conservé le type britannique. Les rues ou les parties de rues où il n'y a pas de boutiques, sont plantées d'arbres. Mais dans les quartiers commerçants l'arbre est proscrit. La municipalité, composée en partie de boutiquiers, trouve que le rideau de feuillage empêche les étalages d'attirer les acheteurs.

Il y a beaucoup d'édifices construits avec goût, et ce qui me frappe, c'est que les architectes qui les ont bâtis ont fait des études sérieuses à Rome, en France, en Angleterre. Il est aisé de reconnaître le modèle qu'ils ont copié ou qui les a inspirés. L'hôtel qui contient les bureaux des ministères, joli spécimen de la Renaissance, la belle cathédrale catholique de style gothique, plusieurs autres églises sont vraiment des œuvres d'art. Sans doute, avec de l'or, et l'or ne fait pas défaut, on peut construire des monuments. Mais ici on les construit bien. C'est un mérite plus

rare qu'on ne pense et qu'il est juste de constater.

Les habitants sont fiers de leur ville, et il y a de quoi. Quand on pense qu'il y a un peu plus de quarante ans que c'était une plage déserte habitée par des sauvages et des kangurous, on croit rêver.

Government-house qui, comme je l'ai dit, couronne une hauteur en dehors de la ville sur la rive gauche du Yarra-Yarra, bâti il y a quelques années aux frais de la colonie, a coûté cent mille livres sterling! On y trouve une salle de bal dont la longueur dépasse de dix-huit pieds celle de la grande salle du palais de Buckingham, résidence de la Reine à Londres. C'est que les Victoriens veulent en tout surpasser tout le monde. On les en blâme; on en rit; mais il me semble qu'on a tort. Les gens qui ne doutent de rien, qui entreprennent tout, ne reculent devant aucun obstacle, ces gens-là ont de l'étoffe et peuvent aller loin. Ce n'est pas seulement de l'ostentation, c'est une preuve de force et d'audace. Or, la force et l'audace mènent au succès quand elles ne mènent pas à la ruine.

Pour les gouverneurs, les dimensions de l'édifice et surtout de l'appartement de réception augmentent la dépense et deviennent, socialement, une cause d'embarras. Chaque Victorien

a droit de paraître au bal du gouverneur, dont l'hospitalité ne connaît d'autres limites que celles du local. Ainsi plus l'appartement est vaste, plus la compagnie est mêlée, ce qui d'ailleurs ne choque personne, excepté ceux qui ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre la situation.

Mon amphitryon me fait faire une promenade dans les *Suburbs*, les faubourgs, et au village de Kew. C'était une course d'environ quinze milles à travers un terrain onduleux, sillonné d'excellentes routes qui sont autant de rues fort larges et qui paraissent plus larges qu'elles ne sont à cause du peu d'élévation des maisons. Je devrais dire plutôt maisonnettes ou cottages bâtis avec goût, couverts de fer plissé, entourés sur trois côtés de vérandas et plantés au milieu de jardinets, ou tout au moins précédés d'une pelouse mignonne qui vous charme en ce moment par sa fraîcheur, mais qui pendant les trois quarts de l'année disparaît sous une couche de poussière. Ce ne sont pas seulement les familles aisées ou riches de Melbourne qui demeurent ici, il y a aussi des quartiers tout entiers habités par de très petites gens. En y passant au grand trot, j'ai pourtant eu le temps d'examiner le lustre

des vitres et la blancheur des rideaux, et d'entrevoir l'ordre et la propreté qui règnent dans ces modestes intérieurs. Le Yarra-Yarra met un peu de variété dans la monotonie des maisonnettes et des jardinets. Entre la verdure des saules pleureurs qu'on a plantés sur ses bords il rampe et serpente et revient sur ses pas. En certains endroits, pas beaucoup, on le dirait même pittoresque.

Dans cette saison, la transition de l'hiver au printemps, les pluies et le soleil, les coups de vent et le calme se succèdent avec une grande rapidité. Le ciel a l'air renfrogné, et même quand il vous sourit par moments, c'est d'un air maussade. De gros nuages projettent au loin leurs ombres noires et transparentes. Des rafales les chassent et les ramènent. Le soleil vous accable, le vent vous glace.

La bibliothèque publique est ouverte à tout le monde de dix heures du matin à dix heures du soir. Chacun cherche lui-même et replace sur son rayon le livre dont il a besoin. J'y ai trouvé un nombre assez considérable de lecteurs, mais la plupart d'entre eux, assez mal vêtus, ne semblaient être venus que par désœuvrement. Ils

n'appartenaient certainement pas à l'élite de la population. L'élite de la population travaille ; elle n'a pas le temps de lire.

Ce soir, charmant petit dîner à *Government-house*. Il y a parmi les convives une jeune et jolie Australienne qui partira demain pour Londres avec ses enfants. Le mari, un grand squatter, suivra de près. Ce jeune couple parlait de ce voyage comme on parle d'une excursion de Londres à Brighton. La femme part le matin, le mari prendra un train du soir. C'est qu'aux antipodes vous perdez le sentiment des distances et cessez de songer aux accidents de mer. Quand on habite un troisième étage, on monte et on descend, sans s'en apercevoir, les interminables escaliers. Les visiteurs, ceux surtout qui viennent rarement, arrivent tout essoufflés au dernier palier. Les montagnards marchent, sans la moindre émotion, le long de précipices dans des sentiers dont l'aspect seul fait dresser les cheveux aux habitants de la plaine. C'est affaire d'habitude.

Melbourne, du 27 avril au 5 mai 1884. — C'est mon second séjour dans cette ville, et nous voilà arrivés à l'entrée de l'hiver. Ce sont

les derniers jours de l'automne, un temps de saphir, comme on dirait en Turquie : le soleil rayonnant; le ciel, qu'aucun nuage ne dépare, d'un bleu clair un peu opaque, le bleu de la porcelaine de Sèvres; l'air élastique, émoustillant; le pays brûlé par les grandes chaleurs de l'été; les gazons transformés en poussière; le feuillage vert, mais de ce vert morne et triste des arbres à feuilles persistantes qui, en dépit du changement des saisons, portent la même livrée pendant toute l'année; en dehors du jardin botanique et des belles plantations dans le haut de la ville, des eucalyptus, rien que des eucalyptus aux feuilles pendantes, aux branches convulsivement contournées, qui semblent vous dire : Ne venez pas chercher l'ombre, je n'en ai pas à vous offrir. Mais je me soucie peu de ce qui se passe sur terre, je lève mes regards vers le ciel, je respire cet air délicieux et je m'imagine, après le mouvement et les agitations des derniers mois, de jouir dans un paradis terrestre du repos des bienheureux.

Lord et Lady Normanby sont partis. Le pavillon de la Reine ne flotte plus sur la tour de *Government-house*, dont les portes et les fenêtres, hermétiquement fermées, indiquent l'absence du représentant de la couronne. Tout le monde me parle du dernier gouverneur.

Quand il était là, on parlait moins de lui. Cela fait son éloge. Dans les temps calmes, un haut fonctionnaire n'a pas besoin de figurer constamment sur la scène. Il lui suffit de faire marcher le rouage, d'y mettre, quand il le faut, une goutte d'huile, de faire autour de sa personne le moins de bruit possible et jamais d'éclat. C'est le moyen de répandre la confiance dans la stabilité de la chose publique. Sans cette confiance, pas de travail; sans le travail, pas de prospérité publique. C'est ainsi que l'entendent les hommes, la plupart personnages importants, que je rencontre au Melbourne Club où je suis descendu. L'ancien gouverneur, fils du marquis de Normanby qui a été mon collègue à Paris pendant la seconde République et le coup d'État, membre actif du parti whig à la Chambre des Communes, a pu pendant sa longue carrière, comme gouverneur à Halifax, dans la Nouvelle-Zélande, à Victoria, tirer parti de l'expérience acquise au Parlement anglais. C'est le type qu'on rencontre encore en Angleterre de l'homme d'État greffé sur le gentleman du *turf*. Si l'étiquette coloniale ne lui permet pas de rendre des visites, ni de se montrer dans les rues autrement qu'avec un écuyer à la portière de sa voiture, une fois hors de la ville, il conduit lui-même avec virtuosité ses quatre chevaux frin-

gants à travers cette foule aux mains calleuses qui, toute démocrate qu'elle est, semble heureuse de contempler un grand seigneur de la vieille Angleterre.

J'erre dans le jardin botanique. Grâce à l'eau fournie par le Yarra-Yarra, il a gardé sa fraîcheur. Le dimanche a peuplé les sentiers et parsemé les gazons de promeneurs. Des femmes et quelques hommes de l'*armée du salut* chantent et prêchent devant un auditoire groupé autour d'eux sur la pelouse. On rit et on leur décoche des mots grossiers. Parmi ces mauvais plaisants se distinguent les *larikins*, cette engeance de lutins qui infestent les grandes villes australiennes. Les soldats de l'armée du salut, surtout les femmes, avaient une apparence fort ordinaire. Leurs chansons me rappelaient les mélodies de nos aveugles sur les ponts. De temps à autre, une de ces dévotes se mit à prêcher : « Quand mourrez-vous? Vous ne le savez pas. Peut-être à deux heures, peut-être à trois, peut-être ce soir, peut-être demain. Le Sauveur vous tend les bras. Repentez-vous. » Elle répéta ces paroles à satiété, du ton d'une petite pensionnaire qui récite sa leçon avec ac-

compagnement de gestes d'automate. Nouveaux rires du public, et nouveaux propos injurieux hurlés par les larikins. Un homme qui tenait du prêtre et du ménétrier dirigeait la représentation. Rien de moins édifiant. Cependant, n'est-ce pas là une protestation, grotesque si on veut, contre le grand mouvement qui tend à déchristianiser le monde?

Je me plais dans mon club. J'habite une cellule ; je couche sur un petit lit de moine. Une ou deux chaises de paille, mais un lavabo et un tub princiers. C'est tout ce qu'il me faut. Les repas sont bons et bien servis dans une belle salle à manger ; et, dans la bibliothèque aux grandes fenêtres ouvertes qui laissent entrer l'air et le soleil, on peut se prélasser dans de bons fauteuils. A côté des gazettes australiennes, qui n'ont d'intérêt que pour ceux qui cherchent de l'or ou veulent acheter ou vendre des terres, des moutons ou des bestiaux, on y trouve les journaux et les dernières publications de Londres. Le service est à l'avenant. C'est un club modèle. S'il n'y a pas de difficulté à être admis aux matinées et aux bals du gouverneur, il n'est pas aisé de se faire recevoir au Melbourne Club. Les sortis de la

démocratie deviennent facilement des aristocrates. L'exclusivisme qui semble profondément enraciné dans le cœur humain se moque bien des lois égalitaires. L'histoire le prouve. Mes voyages autour du monde me le confirment.

L'université, un bel édifice entouré de jardins, est, dans tous les sens du mot, un berceau de la science. On me dit beaucoup de bien et des professeurs et des étudiants. Le grand ennemi de la science dans un pays nouveau est et restera encore longtemps le désir qui aiguillonne tout le monde de faire fortune le plus promptement possible. La science n'est pas l'objet des aspirations du jeune étudiant australien ; c'est un moyen par lequel il espère parvenir plus vite au but qu'il vise, et ce but, c'est de gagner de l'argent. Ceux qui font exception, et il y en a, doivent être des âmes d'élite. S'ils y joignent les dons de la nature, ils deviendront des lumières de la science.

Il m'a pris fantaisie, pour la première fois dans cette circumnavigation, d'aller au spectacle. Je flâne dans Bourke Street, une des

grandes rues parallèles à Collin Street, et je pénètre, par un vestibule splendidement éclairé à la lumière électrique, dans une salle presque obscure et à moitié vide. Je me trouve dans l'*Opera-house*. Le nom est plus élégant que la scène et le public. On donne *Barbe bleue* d'Offenbach, arrangé pour ce théâtre. La pièce, dans la forme qu'on lui a donnée, la troupe, la mise en scène, l'orchestre, la salle et le public formaient un ensemble peu attrayant. Hâtons-nous d'ajouter que je suis singulièrement mal tombé en choisissant ce théâtre, et n'oublions pas qu'à Londres et à Paris il y a des lieux publics qui ne le cèdent en rien à cette caverne décorée du nom pompeux d'Opéra.

De jeunes membres de mon club à qui j'avais raconté ma mésaventure, fiers de leur ville et désireux d'effacer cette mauvaise impression, ont bien voulu me conduire au *théâtre Bijou* qui, salle et public, a très bon air et où j'ai assisté avec plaisir à une bonne représentation. On m'assure qu'on trouve quelquefois en Australie d'excellentes troupes anglaises, mais rarement ou plutôt jamais des artistes de premier ordre, par la raison que l'Australien à Melbourne comme à Sydney, comme à Adélaïde, ne paye que quatre shillings pour la stalle et dans les grandes occasions cinq. Il ne va pas au delà.

Cela ne fait pas le compte des Patti, des Nilsson et autres sommités de l'art. La Ristori, cette princesse de la tragédie, s'est, il y a de longues années, aventurée dans ces régions antarctiques ; mais, si ce qu'on m'a dit est vrai, c'est la moisson faite dans les deux Amériques, où l'on prodigue l'or aux gloires de l'art dramatique, qui a dû combler le déficit de son expédition australienne. Cet exemple n'est pas encourageant pour les virtuoses de nos scènes d'Europe.

Peut-on en vouloir aux Australiens? Pour ma part je les approuve. L'immense majorité d'entre eux est occupée à gagner de l'argent. Ceux qui ont atteint ce but sont peu nombreux. On ne veut pas tirer des lettres de change sur un avenir incertain, et on en reste aux quatre shillings la stalle ; en quoi on fait bien.

En sortant du spectacle, je me croyais au boulevard des Italiens. La foule se pressait dans Brook Street. Beaucoup de gens du peuple, mais aussi des dames et des messieurs en toilette du soir. Des boutiques étalaient leurs marchandises, des restaurants, éclairés au gaz et à la lumière électrique, des homards, des huîtres, des fruits, des friandises de toute espèce. Les soupeurs entraient et sortaient. Je me retrouvais à Paris. L'illusion était complète, mais elle ne fut pas de longue durée. Toute cette animation se con-

centre dans un espace fort restreint. Encore quelques pas, et vous tombez dans l'obscurité et la solitude.

J'ai déjà parlé des mines aurifères et des déceptions de l'immense majorité des mineurs. Un très petit nombre d'entre eux seulement s'est enrichi. La grande source des grandes fortunes qui se sont faites, et qui se font encore à Victoria, il faut la chercher dans l'achat et la vente des terrains. Il y a des gens qui en font métier et qui parfois amassent des richesses colossales. Ils achètent des *runs* (des pâturages), les afferment et, après y avoir placé des moutons, les revendent toujours avec de grands bénéfices. Ils en forment d'autres et les vendent encore. Après un certain nombre d'années, considérant leur tâche comme terminée, ils réalisent le vœu de leur vie : ils rentrent en Angleterre. C'est ainsi que se forme la classe des nouveaux riches. Mais les véritables squatters, ceux qui s'occupent non de spéculations, mais de l'élève des moutons, perdent leur importance et descendent lentement l'échelle sociale.

On m'assure que l'immigration, si considérable depuis la découverte de l'or, a presque complètement cessé dans les dernières années. Le

gouvernement, composé de représentants ou d'amis des classes inférieures, opposées à l'immigration, n'accorde plus de subventions. Naguère, une partie de la dépense du voyage des arrivants était défrayée par la colonie. Ces secours ont été supprimés. « Les gens du peuple, me dit-on, devenus nos maîtres, grâce à la loi électorale, ne manquent pas d'intelligence. Seulement leur horizon est borné. Mais ils savent ce qu'ils veulent et ils connaissent leurs intérêts, c'est-à-dire les intérêts de leur classe, qui ne sont pas toujours ceux du pays. Ils se trouvent en possession d'un immense territoire. Que ce territoire soit plus ou moins cultivé, peu leur importe. Ils veulent le posséder à eux seuls et l'exploiter à leur profit exclusif, et ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est un abaissement des prix de la main-d'œuvre. Donc, pas de concurrents! Voilà leur mot d'ordre. Ils veulent bien partager le gâteau entre eux, ils ne veulent pas le partager avec de nouveaux arrivés. » « Regardez, m'a dit un charmant vieillard, les gens qui, depuis neuf heures du matin, se groupent devant les buvettes et qui gagnent leur vie comme portefaix ou par d'autres occupations de ce genre. Ce sont nos maîtres. Chacun d'eux est électeur. Ils fixent la durée du travail à huit heures, ils demandent des droits exclusifs et ils

ont arrêté l'immigration. Ils ne comprennent pas que ce système est la ruine financière et économique du pays. » Pour le moment, ils sont gais, comparativement prospères, contents, mais ils vivent sur leur capital.

Les gens d'un milieu plus élevé ont été chassés de presque tous les emplois. Se sentant vaincus, ils subissent leur sort en silence avec la résignation que donne le sentiment de l'impuissance, surtout quand, selon toute probabilité, il faut renoncer à tout espoir d'un retour de fortune. Ces nouveaux maîtres me semblent un peu comme des enfants qui, ayant pénétré dans une salle à manger, en ferment les portes pour manger à eux seuls le dîner servi pour cent personnes. Ils n'y réussiront pas, mais ils se donneront des indigestions, et les restes du repas seront perdus.

Dans mon cercle j'entends constamment discuter les hommes et les choses de la colonie. En ce qui concerne les hommes, les avis sont partagés ; mais quant aux choses, il n'y a qu'une voix : Victoria, à tous les points de vue, est le meilleur des mondes. Ce ne sont pas seulement des jeunes gens, ce sont des hommes âgés, comparativement haut placés, établis ici depuis qua-

rante ans, les pionniers de Melbourne, qui se complaisent à débiter ces panégyriques. C'est ce qu'on appelle *blowing*, sonner la trompette. Ils la sonnent bien et toujours à grand renfort de poumons, et je ne les en blâme pas. Après tout, ce n'est que l'expression candide d'une conviction profonde et naïve. Et puis, c'est si agréable de voir des gens parfaitement satisfaits! Je n'en ai pas rencontré en Europe.

Si le pays qui s'étend autour de Melbourne n'est pas pittoresque, il y a dans les environs bien des jolis endroits. Saint-Kilda ou Brighton-beach, par exemple, ne manquent pas d'une certaine poésie avec leurs petits jardins, leurs petites maisons parfaitement tenues, mais plus ou moins bâties par entreprises sur le même modèle, avec la plage et la brise de mer et les montagnes bleues à l'horizon, et avec les gens aimables, accueillants, bons enfants que vous y trouvez.

Comme pittoresque, on cite dans les montagnes un endroit de la forêt, appelé *Black spur*. C'est là que l'on trouve les plus grands arbres du monde. Naguère les célèbres *big trees*, les Wellingtonians de Californie, étaient les souve-

rains de la forêt. Les voilà découronnés par des eucalyptus géants dont quelques-uns atteignent la hauteur prodigieuse de cent quarante mètres. Tout près de ces régions sylvestres, s'étend un district cultivé par des vignerons. J'ai eu le regret de ne pouvoir me rendre à l'invitation d'un gentilhomme suisse, M. Hubert de Castella, dont les vignes jouissent d'une grande célébrité et produisent un vin qui, s'il supporte la traversée, fera peut-être un jour concurrence à nos grands crus d'Europe.

De Melbourne à Sydney, 5 et 6 mai. — Après de longues hésitations, discussions, négociations qui donnent une idée de la nature des relations intercoloniales, les gouvernements de Victoria et de la Nouvelle-Galles se sont enfin décidés d'un commun accord à relier leur chemin de fer à Albany, ville frontière située sur le Murray. C'est ainsi qu'une voie non interrompue a été créée entre Melbourne et Sydney. On vient même d'y établir un service direct, et il est possible de parcourir en vingt heures la distance de cinq cent quatre-vingts milles qui sépare les deux capitales. Ce train de grande vitesse, qui fait trente milles à l'heure, a encore pour les deux villes le charme de la nouveauté, et les

journaux donnent régulièrement les noms des passagers.

Le pays est tel que je l'ai vu dans toutes les autres colonies de ce continent. Beaucoup, peu ou pas d'eucalyptus ; à perte de vue, formant l'enclos des stations des squatters, des fils de fer tendus horizontalement ; très peu de villes, le plus souvent composées seulement de quelques maisonnettes. Celles-ci avec leur véranda sur le devant, avec un ou deux conifères à côté, se ressemblent toutes. Rien de plus mélancoliquement monotone, si ce n'est la forêt, forêt épaisse, forêt à moitié défrichée, forêt complètement détruite. La pleine lune inonde de ses teintes argentées des troncs d'arbres calcinés, des arbres qui ont perdu leur panache, d'autres qui, privés de leurs feuilles, vous tendent des bras de squelettes. Le jour, en éclairant ce paysage, le prive de la poésie élégiaque de la nuit.

Golbourne se présente bien. C'est une vraie ville, mais le pays reste le même. Des eucalyptus, et encore et toujours des eucalyptus. Enfin les lignes fuyantes des montagnes bleues surgissent, puis elles se rapprochent, et voilà les masses blanches nuancées de rose de Sydney se développent devant vous. Encore une demi-heure, et vous descendez dans la vaste gare de la métropole de la Nouvelle-Galles.

III

LA NOUVELLE-GALLES

Du 17 au 29 novembre 1883, du 6 au 20 mai 1884.

Notices historiques. — Physionomie de Sydney. — Botany-Bay. — L'Université. — Excursions aux montagnes Bleues et sur la rivière Hawkesbury. — Les désœuvrés.

C'est à un explorateur portugais, Manuel Godenho, qui en 1601 aborda sur la côte nord-ouest de l'Australie, qu'appartient l'honneur d'avoir découvert ce continent. Puis vinrent les navigateurs hollandais, dont le plus célèbre, Tasman, a donné le nom de son supérieur Van Diémen, alors gouverneur des Indes néerlandaises, à l'île qui, grâce aux Anglais, porte aujourd'hui le sien. La grande terre, la *Nouvelle-Hollande*, devint l'*Australie*, la terre du Sud. Dans ces pays lointains, les Français aussi, sans y jamais prendre pied, ont leur part dans les découvertes. Mais le grand explorateur était le capitaine Cook. C'est en 1770 que, venant de la

Nouvelle-Zélande, il aborda à Botany-Bay, visita une partie du pays adjacent et en prit possession au nom du roi d'Angleterre. Le premier gouverneur, commodore Phillip, arriva en 1787. Sa mission était d'y former un établissement pénitentiaire. On sait que les dépôts de convicts ont été supprimés. Mais le système de déportation, quoique abandonné depuis plus de trente ans, a laissé ici des traces que ni le temps ni l'affluence des immigrants n'ont pu jusqu'ici complètement effacer. « C'est une plaie qui n'est pas encore fermée, m'a dit une dame née dans la colonie. Gardez-vous bien d'y toucher, ne prononcez jamais le mot *convict*. » Cette tache, à demi effacée par le temps, invisible à l'œil inexpérimenté de l'étranger, afflige encore la colonie. On connaît ceux qui ont du sang de déporté dans les veines, et l'on fait expier aux fils les fautes des pères.

Notons deux traits caractéristiques de la Nouvelle-Galles. La première colonisation de l'Amérique du Nord est due à l'initiative de particuliers. La grande colonie australienne est l'œuvre, non d'individus allant chercher fortune aux antipodes, mais du gouvernement anglais. Son origine comme son développement, jusqu'à la création d'un gouvernement responsable en 1856, avait un caractère exclusivement officiel.

Une autre particularité, c'est que la Nouvelle-Zélande, Van-Diemen'sland, aujourd'hui Tasmania, Victoria et Queen'sland, formaient dans leurs commencements des dépendances de la Nouvelle-Galles.

Sydney, du 17 au 29 novembre 1883. — La baie de Sydney, au dire des Sydneyens et aussi des visiteurs non prévenus, est d'une beauté incomparable. Cela me paraît vrai en ce sens qu'elle ne ressemble en rien aux sites réputés les plus pittoresques du monde. J'irai plus loin, je dirai qu'elle est plus belle que pittoresque. Je la comparerai à la physionomie d'une femme dont les traits vous laisseraient froid sans le charme indescriptible qu'y répand le reflet des douces émotions de son âme.

Analysons. Ce que vous voyez est une grande superficie d'eau, s'ouvrant à l'est, près des Heads, sur l'Océan, se prolongeant dans l'intérieur des terres avec des embranchements et des sinuosités qui paraissent innombrables. Au fond de la baie, le Paramata y verse ses eaux bleu-vert comme les arbres qui le bordent. Sur la rive méridionale, brisée, dentelée, reculant et se projetant en guise de petits promontoires, s'élèvent

les différents quartiers de la ville. En face, sur la côte du Nord, *North shore*, on voit les maisons et les jardins d'une sorte de faubourg qui porte le nom de la côte. Les rivages sont une suite de coteaux bas qui s'abaissent, qui s'élèvent, qui se succèdent à l'infini. Car, de quelque côté que vous vous tourniez, votre regard est arrêté par des détails qui vous dérobent, tout en les laissant deviner, d'autres objets semblables à ceux que vous apercevez. C'est un tableau dont certaines parties se perdent dans la pénombre. Vous en attribuez la cause à votre horizon visuel qui est limité. Le tableau ne l'est pas. C'est la première impression que vous fait Sydney et elle se reproduit sans cesse : celle de l'infini. C'est le charme de l'Océan et du firmament. Ils nous représentent ce que nous pouvons définir, mais non comprendre. Pour donner une idée des dimensions de cette baie on vous dit qu'un batelier, parti de l'entrée des Heads avec l'intention de suivre toutes les petites sinuosités, aurait, avant de revenir à son point de départ, parcouru au delà de quatre cents milles !

Le peu d'élévation des côtes fait valoir l'étendue du bassin. L'harmonie merveilleuse des proportions de la terre et de l'eau forme, à mon avis, le grand charme du dessin. Je parlerai tantôt du coloris. Si l'artiste y avait ajouté de

hautes montagnes aux formes fantastiques, elles fixeraient le regard du spectateur, aplatiraient l'encadrement des coteaux déjà si bas, et réduiraient, par le contraste avec elles-mêmes, les dimensions de la nappe d'eau qui, avec le ciel, forme le principal élément de ce chef-d'œuvre de la nature.

Les côtes, là où les constructions de la grande ville ne les teignent pas en gris et en rosâtre, se couvrent de feuillage ou, pour le dire en un mot, d'eucalyptus, eucalyptus bleu tirant sur le noir, eucalyptus noir tirant sur le vert. Dans les jardins on voit bien quelques pins de l'île de Norfolk, quelques saules pleureurs de l'île de Sainte-Hélène, qui varient un peu ces tons sombres et uniformes, mais le vert noir prédomine, et l'impression de cette verdure est triste, monotone, par un ciel gris, lugubre. L'horizon, très limité par les *heads* de la haute mer n'étant visible que des points culminants de la ville, la baie paraît un lac, et vous êtes tout étonné d'y voir à l'ancre des vaisseaux de guerre, de grands paquebots et autres bâtiments de haut bord.

En résumé ce paysage ne présente à l'œil qu'un bassin d'eau renfermé dans un cadre sculpté, et cependant tel est l'effet qu'il produit qu'on le place à côté de Rio-de-Janeiro, de Naples, de Constantinople. J'admets une faible

analogie avec les bords accidentés, bas et boisés aussi, du Bosphore ; je répudie toutes les autres comparaisons. Je les cite seulement comme preuve de l'effet merveilleux produit avec des moyens si simples. C'est le ciel avec les dégradations de la lumière qui opère ce miracle. Ici ma plume s'arrête. Il ne faut pas tenter l'impossible. J'ai vu la baie ressembler à une aquarelle à peine esquissée. Eau et ciel se confondent. Gris sur gris, noir sur noir. Un graffitto à l'état d'ébauche. Puis, par moments, quelques rayons d'un soleil pâle qui noircissent soudainement les ombres des nuages. Alors, selon la disposition de l'atmosphère, les fonds des petites baies et des anses se rapprochent ou s'enfuient, avec la mobilité des traits d'un homme qui, tour à tour, rit, pleure, se fâche, s'apaise. D'autres fois, par un temps idéal, rare en cette saison d'automne, n'étaient les ombres noires, vous vous croiriez transporté sur les bords de la Méditerranée, dont le bleu d'outremer inonde le ciel et la mer. Je me promène le long de la baie, dans un sentier délicieux au pied du coteau occupé par le jardin botanique. A ma gauche, le palais du gouverneur se présente comme une silhouette d'un noir foncé mais transparent ; au delà une autre langue de terre d'un noir pâle ; vis-à-vis de moi les contours de Northshore, également

noirs, mais d'un noir opaque. Entre ces coteaux et la place que j'occupe, les rayons du soleil qui tombent d'aplomb sans les pouvoir pénétrer sur les nuages de vapeur vomis par les steamers petits et grands, produisent des effets fantastiques. Mais tout le reste est or et lapis-lazuli.

Sydney porte sur le front l'empreinte de ce qu'elle est : une fille de la vieille Angleterre et la métropole de l'Australie. Les rues, qui ne sont ni démesurément larges ni tirées au cordeau, s'accommodent à la configuration du terrain. On voit que son origine date d'une époque où l'Amérique, encore une colonie anglaise, ne donnait pas le ton aux antipodes. Elle n'a rien d'américain et se distingue par là de Melbourne, de Brisbane, des villes de la Nouvelle-Zélande.

Le palais du gouverneur, planté au milieu d'un parc superbe, avec vue sur la baie, a été bâti, je crois, il y a une trentaine d'années. C'est un chef-d'œuvre de style élisabéthéen. Les hôtels des ministères, de nombreuses églises, une magnifique cathédrale catholique en voie de construction au centre de la haute ville, près de beaux jardins publics; à l'extrémité occidentale de la ville, l'Université, qui, placée sur une

hauteur, attire de loin, par sa masse imposante, les regards de l'arrivant; beaucoup de belles résidences particulières justifient l'enthousiasme des habitants, qui ont le droit d'être fiers de leur ville. Les rues parallèles, le domaine du haut commerce, brillent par le nombre et la richesse des boutiques et, l'après-midi, entre quatre et cinq heures, par la foule de jolies femmes bien mises qui, sous le prétexte de faire des emplètes, viennent ici promener leurs toilettes.

Dans le haut de la ville, une suite de rues élégantes et par conséquent peu animées, si ce n'est par les omnibus à vapeur qui les infestent, vous mènent, le long des jardins publics, vers les quartiers de l'ouest. Là, tournant à gauche, vous montez et descendez les promontoires qui se succèdent et où se trouvent les résidences des anciens et des nouveaux riches de la colonie. C'est vraiment beau : un paysage anglais avec la végétation semi-tropicale et australienne, avec la baie qui tour à tour paraît et disparaît, qui se laisse deviner et s'impose à vos yeux quand vous vous y attendez le moins. On n'oublie guère Pott's-Point et Darling-Point, Doublebay et Rosebay avec leurs jolies villas et leurs ravissants jardins, ni les Heads et le phare électrique qu'on vient d'y construire, qui a coûté trente mille livres sterling, qui projette une clarté

presque insupportable à l'œil même à la distance de quatre ou cinq milles, et qui, étant réellement le premier phare du monde, fait le bonheur et l'orgueil des Sydneyens. J'ai pu en examiner le mécanisme, dont la simplicité et l'exiguïté contrastent si fort avec la puissance des flots de lumière qui en émanent.

Je partage avec Lord et Lady Rosebery l'aimable hospitalité du gouverneur et de Lady Augustus Loftus, qui ont bien voulu nous offrir l'occasion de faire la connaissance des sommités officielles et sociales de la colonie. Mes courtes mais fréquentes relations avec le juge suprême, Sir James Martin, avec le premier ministre, M. Stuart, avec l'attorney général, M. Darley, le juge Sir George et la charmante Lady Innes, avec M. Mitchell, Sir Patrick Jennings et tant d'autres notabilités, me laisseront toujours d'agréables souvenirs.

Grande matinée à Government-house : une de ces matinées appelées *garden-parties* si en vogue dans le monde *fashionable* de Londres,

et d'ordinaire, avouons-le, si peu amusants. Mais ici, aux antipodes, il n'en est pas ainsi. Les hommes, il est vrai, ont l'air grave, quelques-uns préoccupé. On peut bien quitter son bureau ou ses magasins ; il est plus difficile d'y laisser les soucis, les espérances, les émotions des affaires. Mais les jeunes filles et les jeunes femmes ont beaucoup d'entrain. Toutes se font remarquer par la sobre élégance de leurs toilettes, plusieurs par leur beauté et leur distinction, celles qui sont nées dans la colonie par ce mélange de vivacité et de langueur qui rappelle les créoles des Antilles.

Quoique l'orbe de feu d'un soleil impitoyable se rapproche de l'horizon de l'Océan, la chaleur est encore celle d'une journée d'été à Naples. Il y avait huit jours, on se serait cru en Angleterre aux premiers jours d'avril. Les indigènes n'ont pas assez de louanges à donner à leur climat. Mais les résidents européens le trouvent énervant, agaçant et disent qu'il épuise lentement les sources de la vie. La vérité se trouve peut-être entre ces deux assertions contradictoires.

Excursion à Botany-Bay. Ce qui me frappe, c'est que le bois et la solitude commencent au

moment même où l'on quitte Sydney. L'aspect de la baie et de ses rivages répond au nom, devenu le synonyme de refuge des pêcheurs, si une vaste nappe d'eau silencieuse, si des rochers bas ou nus, ou boisés de maigres eucalyptus qui l'encadrent sur trois côtés, si une plage abandonnée, et, n'étaient un petit poste d'artillerie et une station de signaux, complètement inhabitée, — si ces éléments d'un paysage, réunis ensemble, sont de nature à produire une impression vague de crimes et de châtiments. Rien de plus lugubre. Le ciel, aujourd'hui d'un gris de plomb, ajoute aux tristesses de ces lieux. Sur la plage rocailleuse, le gouvernement français a, sous la Restauration, fait ériger un monument à la mémoire de La Pérouse. Une inscription rappelle que les dernières nouvelles qu'on ait eues de cet intrépide circumnavigateur ont été envoyées par lui de son mouillage dans cette baie en 1788. A quelques pas de là, on voit un tombeau encore bien conservé qui renferme les dépouilles d'un moine, aumônier de l'expédition, mort ici pendant le séjour de La Pérouse.

Nous passons devant les trois ou quatre tentes des artilleurs, dont quelques-uns, oubliant les serpents qui abondent ici, sont étendus sur l'herbe desséchée et semblent jouir d'un profond sommeil. Tant il est vrai que l'homme se

familiarise facilement avec des dangers permanents. Les reptiles de cette partie du continent australien constituent, m'a-t-on dit, une vraie calamité. En voyageant à cheval dans les forêts, par les fortes chaleurs, surtout au milieu du jour, on en rencontre toujours dans les sentiers. Il faut leur laisser le temps de se sauver, car ils fuient l'homme. La vipère, *death* ou *deaf adder*, ne s'éveille pas au bruit des pas qui s'approchent et elle n'en est que plus dangereuse. Sa morsure est toujours mortelle. Ces bêtes fréquentent pendant la nuit les dalles des stations de chemins de fer, et l'on fait bien de ne s'y aventurer qu'avec précaution. Cependant les accidents sont très rares.

Çà et là le bois descend jusqu'aux bords de la mer ou plutôt de la lagune qui le reflète, s'incline sur elle, semble jouir de la contemplation de ses bras tordus courts et maigres, incomplètement revêtus de feuilles pendantes et livrant passage aux rayons du soleil. Plus loin nous rencontrons une famille d'aborigènes civilisés, si un pantalon et une pipe peuvent donner des titres à cette désignation.

L'Université date de 1851. M. Darley, l'aima-

ble attorney général, veut bien m'y conduire et le recteur nous en fait les honneurs. C'est le célèbre helléniste Dr Carolus Badham, ancien élève de Pestalozzi, qui a fait ses études en Angleterre, à Strasbourg et à Rome. Au physique, c'est le grand type du savant du dix-septième siècle. Tout en lui me semblait exceptionnel. Un savant philologue aux antipodes, qui sait, par l'autorité de son nom et par le charme de sa personne, attirer des jeunes gens et leur communiquer le goût et le culte de la science ! Le docteur parle plusieurs langues : l'allemand, le français, l'italien, sans le moindre accent[1]. L'édifice, le hall, les différentes salles et collections donnent l'idée d'un institut richement doté et bien conduit. Il y a quatre collèges dits *denominational* affiliés à l'Université. Dans les établissements scolaires ainsi appelés, l'État subventionne l'instruction laïque et tolère, sans la subventionner, l'instruction religieuse. Si j'ai bien saisi les explications qu'on m'a données à ce sujet, ce serait une sorte de moyen terme entre l'ancien système et celui des écoles *undenominational*, d'où l'instruction religieuse est absolument proscrite. Ce dernier système est, si je ne me trompe, généralement

1. Peu de temps après ma visite, la mort a enlevé ce savant.

adopté dans la Nouvelle-Zélande et dans les autres colonies. Les gens des classes populaires, je parle ici des protestants, quoiqu'ils aillent le dimanche au sermon et soient pour la plupart des chrétiens croyants, demandent que l'instruction religieuse soit exclue de l'école. Ils espèrent éviter ainsi dans leurs familles ou dans leurs communes des discussions irritantes sur les questions de dogmes! Le clergé catholique, les évêques en tête, protestent contre un système qui se fonde sur le divorce entre la science et la foi.

Ce soir à Darling-Point grand bal chez M. Mitchell. L'appartement ferait honneur à West-End ou à Belgravia. La salle de bal m'a paru particulièrement élégante. Il y avait foule. Les uniformes des officiers de la station navale ressortaient avec avantage sur le fond sombre des habits noirs. La fête avait grand air. Dans ce monde démocratique où Jack vaut son maître, il faut un certain courage pour donner des fêtes. Ah! si l'on pouvait se passer de domestiques! Mais *hinc illæ lacrimæ*. Dernièrement à un bal, au moment où les invités se rendaient au souper, toute la valetaille se mit en grève. Heureusement les gens loués pour la soirée et quelques mate-

lots des bâtiments de guerre purent combler les lacunes.

Matinée fort agréable à la campagne. Le chemin de fer nous transporte à Richmond. De là visite d'un haras. Des bois, des bois, et encore des bois. Des enclos, des pâturages, et des moutons; — de beaux orangers et de nouveau du *bush* et des eucalyptus de différentes espèces. A l'horizon devant nous les montagnes Bleues; et plus nous en approchons, plus elles bleuissent. Comme couronnement de la journée, repas biblique chez le propriétaire du haras, un beau type des patriarches des pâturages de Bertseba.

Le département des colonies, *Colonial Office,* contient les bureaux du ministère le plus important. Matériellement, c'est un modèle de grande installation administrative. Pas de luxe, rien de superflu, mais le nécessaire à la perfection. Dans le voisinage, il y a une bibliothèque publique, ouverte de dix heures du matin à dix heures du soir. Que diraient nos bibliothécaires d'Europe de ces heures nocturnes? Ils se met-

traient en grève. C'est cependant un grand avantage pour les hommes, affairés pendant le jour, de pouvoir consacrer leur soirée à la lecture dans une salle bien aérée, bien chauffée, bien éclairée, le tout sans bourse délier.

Il y a aussi un musée et une galerie publique. Les tableaux viennent d'Angleterre. Les aquarelles prédominent. Sydney est sous tous les rapports un grand centre. Et penser que cette colonie ne compte pas cent ans d'existence, qu'il y a quarante ans à peine qu'elle s'est débarrassée de la lèpre pénitentiaire, et que la totalité de sa population blanche ne dépasse guère huit cent mille âmes!

Le premier, M. Stuart, et l'attorney général, M. Darley, nous font les honneurs des montagnes Bleues. Le gouverneur et ses hôtes, les sommités politiques et sociales, occupent plusieurs wagons d'un train spécial qui les transporte rapidement vers le but du voyage. Cette nature sylvestre, malgré sa monotonie, ne manque pas de pittoresque. Plus la voie s'engage dans les plis des montagnes, plus elle en escalade les gradins, et plus la plaine, poudreuse et brûlée derrière nous, semblable à un immense rideau jaune,

s'élève sur l'horizon. Mais devant, à côté, au-dessus de nous, rien que la forêt, c'est-à-dire l'éternel arbre à gomme avec ses courbures, son tronc toujours gris ou blanc surmonté d'un panache, son feuillage vert gris, nuancé, dans cette saison, de tons jaunes et rouges dont le printemps colore les feuilles naissantes. Chez nous, ce sont les couleurs de l'automne de la feuille morte. Mais ici tout diffère de ce que l'on voit dans le reste du monde. Dans ces forêts le gibier manque complètement, sauf de petits ours et des kangurous. Ces derniers sont assommés à coups de rotin. Dans certaines battues on en tue de trois mille à cinq mille dans une seule journée.

Une autre particularité de ces forêts que j'ai déjà signalée, c'est l'absence d'ombre jointe à l'absence d'eau. Quant à la configuration du sol, c'est une suite de coteaux à crêtes horizontales, qui s'avancent dans la plaine et s'y terminent brusquement en forme de promontoires abrupts. Le chemin de fer traverse la chaîne principale au moyen de deux zigzags considérés comme une des merveilles de la colonie et par conséquent du monde, et en réalité ils font honneur à l'ingénieur assez téméraire pour avoir imaginé ce tracé et assez habile pour l'avoir si bien exécuté.

Katoomba est le nom d'une station près de laquelle, sur un point culminant, on vient d'établir un excellent hôtel. La vue est superbe, l'air élastique. Mais c'est surtout le coloris, parcourant toute la gamme du bleu de cobalt au bleu d'outremer, au bleu de saphir, au bleu d'opale, c'est cette variété de nuances d'une seule couleur qui donne à ce panorama un caractère unique de son genre.

Ce matin, excursion sur les bords du Hawkesbury. Nous étions fort nombreux et toujours hôtes de MM. Stuart et Darley. Un bateau nous transporte de l'autre côté du golfe. Pendant que nous voguions vers Manly-Bay, une vingtaine de grands bâtiments, toutes voiles dehors, et quelques paquebots sous vapeur dessinaient leurs contours noirs sur un ciel nacre de perles qui se confondait avec l'horizon du Pacifique.

Un terrain accidenté, moitié boisé, moitié couvert de fougères, sépare la baie de la mer. Pas de routes; mais de petits chevaux attelés à des chars à bancs nous traînent vigoureusement à travers le sable.

Un lion couché, à figure humaine, garde l'embouchure de la rivière que nous devons

remonter. Ce lion est un rocher, et ce rocher est un îlot. Rien de plus fantastique.

Un joli bateau, coquettement arrangé, et un petit remorqueur nous y attendent. Les deux rives se présentent comme un dédale de coteaux boisés. La forêt descend jusqu'à l'eau, qui reflète des troncs blanchâtres, lisses et élancés comme des colonnes de marbre, d'autres convulsivement tordus, squelettes de géants encore debout quoique la mort les ait frappés depuis longtemps. Le feuillage est maigre et le soleil le pénètre. Donc peu d'ombre et toujours la même monotonie australienne, mais rompue ici par les perspectives qui se renouvellent à chaque tournant de la rivière, par les miroitements de l'eau, par la dégradation de la lumière, qui change avec les distances. Sur les bords, pas trace d'habitations. Nous avons quitté la ville la plus populeuse du continent ce matin au lever du soleil, et à cette heure, midi, nous voilà en pleine solitude.

Plus haut, les rivages s'abaissent et s'animent. D'abord quelques huttes de pêcheurs et de bûcherons; ensuite, en nombre qui va croissant à mesure que l'on remonte, des enclos et des maisons de fermiers. L'eucalyptus ne règne plus en maître souverain. Çà et là on a défriché la forêt. Près des maisons et sur les bords de

la rivière, on a planté des saules pleureurs que l'on prétend avoir ombragé le tombeau de Napoléon[1]. Le Hawkesbury serpente languissamment entre cette double haie de touffes arrondies qui font contraste avec la végétation indigène. Leurs branches pendantes se baignent, en s'y reflétant, dans les eaux dormantes de la rivière. A cette heure, le soleil couchant entre des nuages qui lancent des éclairs, inonde leur feuillage de lumières magiques. Encore quelques instants et le crépuscule répand ses voiles transparents. Dans l'air, sur l'eau, dans les bosquets, silence profond. Nous passons tout près d'un camp d'aborigènes groupés autour de feux qu'ils ont allumés devant leurs tentes. A cette soirée élégiaque succèdent soudainement des éclairs, des foudres, le tonnerre, une tempête d'une rare violence. Puis la nuit chaude, calme, sereine. A minuit nous sommes de retour à Sydney. Distance parcourue dans cette excursion : cent quarante-sept milles.

1. Il y eut un temps où le nom de Napoléon était très populaire dans les colonies. C'est de cette époque que date l'introduction des saules pleureurs qu'on voit dans la Nouvelle-Galles. Ils furent importés à bord des bâtiments qui, venant d'Europe, touchaient toujours à Sainte-Hélène.

Sydney. Second séjour. Du 6 au 17 mai 1884. — J'ai retrouvé ici le temps idéal que j'avais laissé à Melbourne. Seulement le soleil est plus ardent, l'air moins élastique. Aussi, pendant les fortes chaleurs, les habitants de Sydney, ceux qui peuvent s'en éloigner, vont-ils chercher un peu de fraîcheur à Melbourne, ou mieux encore en Tasmanie.

Pendant mon second séjour dans la capitale de la Nouvelle-Galles, j'ai logé au club australien. A l'heure du lunch, on y voit des notabilités du haut commerce, des fonctionnaires, des politiciens, enfin des hommes sérieux ou qui passent pour tels. La jeunesse dorée préfère le club de l'Union, mieux adapté aux exigences des temps modernes. Mais dans l'un comme dans l'autre, les arrangements et le matériel de la vie ne laissent rien à désirer. Dans la salle de lecture, on trouve toutes les gazettes australiennes et les éditions des grands journaux anglais abrégées à l'usage des colonies. Mais comme j'ai pu le constater dans toutes ces contrées, on s'intéresse peu aux hommes et aux choses d'Europe. Il y a aussi un club allemand dont les arrangements rappellent le Vaterland.

Depuis quelque temps, on voit presque tous les jours quelques milliers d'hommes parcourir lentement et silencieusement les quartiers les plus fréquentés de la ville. Arrivés à l'entrée d'un des grands jardins publics, ils s'arrêtent près de la statue du prince de Galles. Là, du haut d'une estrade, des tribuns débitent des discours. Ces promeneurs sont des ouvriers sans emploi qui par ces « processions » comptent exciter le public et intimider le gouvernement. Les *Trades Unions,* qui jouent un grand rôle dans les colonies, fournissent aux désœuvrés les moyens d'existence. J'ai plus d'une fois interrompu ma promenade du matin pour écouter ces orateurs de carrefour. De soi-disant gentlemen alternaient avec des ouvriers, et les orateurs en veste et en bonnet de police m'ont paru moins violents de langage et plus convaincus de ce qu'ils disaient que les messieurs en toilette bourgeoise et coiffés de cylindres. Ces derniers répétaient simplement les phrases ressassées des démagogues de profession. C'était une excitation violente, perfide, du pauvre contre le riche. Les orateurs ouvriers racontaient leurs embarras, leurs souffrances, affirmaient leur désir et, en même temps, l'impossibilité où ils étaient de trouver du travail. Ils finissaient presque toujours par une protestation contre l'immigration. Ils ne deman-

daient qu'à travailler, mais à condition que l'État les défendît contre la concurrence. Les hommes en habit noir et en chapeau de ville demandaient simplement la spoliation du riche.

Pendant qu'ils occupaient la tribune, les ouvriers de la procession, évidemment peu désireux d'entendre des élucubrations qu'ils savaient par cœur, se dispersaient dans le jardin, fumaient leur pipe en silence, semblaient ennuyés, tristes, mais nullement disposés à des actes de violence. C'étaient les passants qui formaient l'auditoire. J'ai vu dans cette foule, amenée par le hasard, beaucoup de gens bien mis; ils appartenaient probablement au petit commerce ou à la petite industrie, et ils écoutaient les discours avec une attention soutenue. Des cochers de fiacre, malgré les protestations timides de leurs clients, s'arrêtaient au passage. Le reste de l'auditoire se composait de gens du peuple. Le venin, s'il est permis de nommer ainsi la calomnie brutalement lancée contre ceux qui possèdent, ne fut pas distillé goutte à goutte, mais versé à flots, évidemment non sans produire de l'effet sur une partie de l'auditoire.

Si le ministère laisse faire, c'est qu'il doit compter avec les partis avancés. Cependant ces scènes qui excitent de plus en plus le public, commencent à l'alarmer, et l'on me dit que,

sinon les processions, du moins les réunions du parc, seront interdites, sous prétexte que le jardin et la statue du prince de Galles pourraient avoir à en souffrir! On n'osera pas donner la véritable raison. On ne trompera personne, mais on dorera la pilule en faisant acte de déférence pour le bon plaisir du roi Mob.

On le voit, tout n'est pas rose dans ces communautés si pleines de jeunesse, de vie, d'espérances et d'aspirations téméraires. Je dois à la vérité d'ajouter que, dans les clubs qui me prodiguent leur hospitalité, et même dans les régions officielles, j'ai rencontré peu de personnes qui, sans s'exagérer le mal, m'aient caché leurs inquiétudes. Voici en résumé ces confidences : — Les processions, les réunions, les harangues aux coins des rues, continuent et ont pour but d'intimider le gouvernement et de terroriser le public. On veut d'abord obtenir que l'immigration soit arrêtée dans la Nouvelle-Galles, comme elle l'est, de fait, dans Victoria. Les hommes du pouvoir ne se rendent pas ou ne veulent pas se rendre compte du danger de la situation et, pour écarter des embarras momentanés, font souvent aux démagogues des concessions dangereuses. Les trades-unions sont une puissance et reçoivent leur mot d'ordre d'Europe et d'Amérique. Les ouvriers, rendus par les hésitations du gou-

vernement de plus en plus exigeants, ne s'arrêtent pas là. Ils demandent aussi, à l'exemple de la Nouvelle-Zélande, les quatre *huit :* Huit heures de travail, huit heures pour manger et se distraire, huit heures de sommeil et huit shillings de gages. Ceux qui arrivent d'Angleterre sont et se montrent dans les premiers temps enchantés de leur sort : ils comparent leur existence nouvelle avec la vie qu'ils ont menée dans le vieux pays, et se félicitent de la prospérité relative qu'ils trouvent aux antipodes. Ici comme dans la Nouvelle-Zélande, les vivres sont à très bon marché et les prix de vêtements dépassent de cinq pour cent seulement ceux de l'Angleterre. D'ailleurs pas d'hiver, par conséquent pas de frais d'habits chauds ni de combustibles. Mais les agitateurs ne tardent pas à s'emparer de ces satisfaits. En peu de mois ils les ont transformés en mécontents.

Toutes ces doléances de mes amis se terminent par le refrain : « Je vois beaucoup de rochers sur notre chemin. » « *I see many rocks in our way.* » Cependant, tout en s'effrayant un peu de ce qui se passe, on ne désespère pas des destinées brillantes de la colonie, et les soupirs se terminent ordinairement par une petite fanfare de la trompette australienne; c'est comme si on vous disait : Ne tremblez pas trop pour ce pays-ci. C'est le premier du monde. On se tirera d'affaire.

IV

QUEENSLAND

Du 27 novembre au 13 décembre 1883

Brisbane. — Darling-Downs. — Rockhampton. — Townsville.
Ile de Thursday. — Aperçu politique.

Queensland a, dans les commencements, fait partie de la Nouvelle-Galles, en fut séparée en 1859, se débarrassa de ses déportés, attira, par la découverte de mines aurifères sur différents points de son territoire, la foule des immigrants; mais Queensland était, est et restera probablement un pays essentiellement pastoral.

Un petit steamer qui entretient les communications entre Sydney et Brisbane nous emporte, Lord Rosebery et moi, accompagnés de Sir Patrick Jennings qui veut bien nous servir de guide dans ce voyage.

On longe la côte, une suite de promontoires aux contours pittoresques, séparés par des plaines, passe devant Macquarie, jadis un des plus grands établissements pénitentiaires, puis de cap en cap. Tous ces rochers portent encore les noms que Cook leur a donnés.

Le second jour, notre bateau, après avoir doublé Cap Moretone, après avoir, ce qui arrive souvent, échoué sur la barre de Brisbane, entre dans la rivière du même nom et la remonte sans autre accident. Les manguiers, entremêlés aux eucalyptus, qui cependant prédominent, rappellent qu'on approche des tropiques.

Arrivés, vers le soir, devant Brisbane, après une navigation de quarante-huit heures, nous avons le vif plaisir de quitter notre bâtiment et d'accepter l'hospitalité de Sir Antony Musgrave, le nouveau gouverneur de la plus jeune, mais non de la moins importante des colonies australiennes.

Pendant mon séjour dans cette ville, malgré des pluies torrentielles qui passaient de temps à autre au-dessus de cette terre avide de les boire, le ciel m'a paru de plomb et l'atmosphère de feu. Mais les Brisbanais n'admettent pas qu'il fasse chaud chez eux, excepté par instants.

Brisbane me fait l'effet d'un jeune homme qui sait ce qu'il vaut et ce qu'il vaudra un jour,

et qui ne voit aucune raison de s'en cacher.

Le nouvel édifice du Parlement est une belle construction. L'architecte semble avoir très bien résolu le problème de mettre les parlementaires à l'abri des rigueurs du climat, qu'on ne veut pas admettre en théorie, mais dont on tâche de se préserver dans la pratique.

Le Musée, qui fait honneur à son custode et créateur, contient des objets fort curieux relatifs aux aborigènes[1]. On y admire aussi des étoffes tissées par les Maoris de la Nouvelle-Zélande avec des plumes d'oiseaux appartenant à des races éteintes.

Les villes d'Australie, excepté Sydney, se ressemblent toutes. Partout les mêmes rues droites et larges, se croisant à angle droit, flanquées de constructions basses toutes jetées dans le même moule. Ici, en dehors de deux ou trois grandes artères, on ne voit que des maisons surhaussées de quelques pieds au-dessus du sol. C'est une tentative pour échapper à la fourmi blanche, ce terrible fléau des zones torrides.

A l'entrée de la ville, au-dessus des quais, une grande et belle construction s'impose aux regards de l'arrivant. C'est un couvent de sœurs

1. En Australie, par le mot aborigène, on désigne les sauvages du pays. Les blancs nés dans les colonies s'appellent *natifs*, indigènes.

de charité. A quelques pas de là s'élève la cathédrale encore inachevée. Ici, comme dans les colonies, l'élément catholique est fort en évidence, et partout règne la bonne harmonie entre les différentes communautés religieuses.

Le terrain occupé par l'hôtel du gouverneur descend en pente douce vers la rivière. Dans les jardins qui entourent cette jolie construction, toute en bois, on voit de beaux arbres exotiques. Le gazon était desséché par le soleil ; mais la nuit dernière des averses torrentielles, les premières qui soient tombées depuis sept mois, l'ont singulièrement rafraîchi. On ne peut pas en dire autant de l'air, qui est devenu plus chaud et plus lourd après la pluie. L'intérieur avec ses pièces ouvertes jour et nuit, et fermées seulement par de petits battants qui admettent l'air dans les appartements, sans y laisser pénétrer le regard, m'a rappelé Singapour, Ceylan, Pernambuco et d'autres villes équatoriales. L'activité, l'animation, la prospérité de ses habitants ont imprimé à la capitale de Queensland le caractère de toutes les grandes villes australiennes. Les coteaux des environs sont parsemés de maisonnettes et de jardins. C'est toujours la même chose : les murs badigeonnés de gris, les toits en fer couleur de plomb, des jardinets à côté, devant, derrière les maisons, qui sont presque

toujours flanquées d'un ou de deux pins de l'île de Norfolk ou de quelques acacias australiens, quand ce ne sont pas des saules pleureurs. La sécheresse qui sévit depuis sept mois a répandu des tons gris et jaunes sur ce paysage si monotone, mais qui n'est pas dépourvu d'un certain charme.

Darling-Downs, du 1er *au* 3 *décembre.* — Darling-Downs, la partie la plus fertile de la colonie, est située sur le versant occidental de cette chaîne appelée Coastrange qui longe la côte orientale du continent. Les grands squatters de Darling-Downs forment l'aristocratie de Queensland. Les pâturages où ils élèvent des bestiaux et des moutons, surtout des moutons, couvrent un terrain d'environ soixante-quinze milles en long et en large. Au delà, vers l'ouest et le nord, commence l'inconnu. On y pénètre, il est vrai, de plus en plus, et un certain nombre de colons hardis, bravant dangers et privations, se sont établis à plusieurs centaines de milles de la côte. Mais ce n'en est pas moins encore un monde mystérieux.

Une plaine accidentée sépare la mer du Coastrange, dont les crêtes ne sont que les bords d'un

haut plateau qui s'abaisse doucement vers l'ouest et le sud-ouest. Les sources des déclivités orientales de la chaîne versent leurs eaux peu abondantes dans le Pacifique, tandis que les ruisseaux nés sur le plateau descendent vers le sud-ouest, forment le Darling et autres fleuves, traversent le continent et, réunis au Murray, se précipitent, non loin d'Adélaïde, dans l'océan Indien.

Nous voilà en route pour cette intéressante contrée. Le bush commence où la ville finit. Ces forêts sont pour la plupart ce qu'on appelle ici des *open forests*, c'est-à-dire partiellement défrichées. Tout ce pays-ci n'est guère autre chose. Çà et là de petites fermes, des groupes de maisons appelés villes, le tout noyé dans le bush un peu plus varié de feuillage, un peu moins bleu que celui de la Nouvelle-Galles.

Le terrain s'élève graduellement et le chemin de fer à voie étroite s'enfonce de plus en plus dans la forêt, jusqu'au moment où il arrive au pied de la muraille haute de deux mille pieds qu'il s'agit de gravir. Tâche ardue et risquée, mais que les ingénieurs n'ont pas hésité à résoudre au moyen de très petites courbes. Pendant l'ascension on jouit d'une de ces vues particulières à l'Australie : sévères, grandioses, changeant avec les anfractuosités de la montagne, et cependant toujours les mêmes. Des

chaînes aux crêtes aplanies, toutes boisées d'eucalyptus, se succèdent, s'enfuient vers le sud, bleu clair, bleu foncé, bleu gris. A vos pieds, des gorges profondes d'où s'élèvent les panaches de l'éternel arbre à gomme.

Le train, après avoir escaladé le plateau, après avoir côtoyé la ville Toowoomba, la capitale de Darling-Downs, s'arrête à la station d'Oakly. Distance de Brisbane : cent vingt-quatre milles.

Des chars à bancs, *buggies*, nous transportent rapidement à travers la plaine, qui est couverte de pâturages, jusqu'à la *station* de Sir Patrick Jennings.

C'est la saison de la tonte des moutons, et l'on nous mène tout droit aux hangars où s'accomplit cette opération importante. Je ne m'arrêterai pas aux bêtes que l'on dépouille de leur robe. Je n'y entends rien. On dit que ce sont des mérinos de première qualité. Ce qui m'intéresse plus que les moutons, ce sont les hommes que je vois à l'œuvre. Il y a une série d'opérations à exécuter, et l'on procède avec un ordre systématique. Des jeunes gens, les uns d'une apparence plutôt délicate, ceux-là sont nés dans les colonies, d'autres, à la poitrine large, aux épaules carrées, aux bras vigoureux, ce sont des Européens, travaillent avec une rapidité merveilleuse qui

s'explique par la nature de leurs engagements. Ils sont payés à la tâche, c'est-à-dire à raison de tant par vingt moutons. Ordinairement, ils ne mettent que cinq minutes à dépouiller le mouton de sa toison. Celle-ci, passant de suite à d'autres mains, est jetée sur une table, de façon à y tomber étendue, ce qui exige une certaine adresse acquise par la pratique. Ces pauvres animaux, chassés par des poternes, s'enfuient tout confus de se voir privés de leur robe, et comme honteux de montrer leur nudité. Les toisons sont ensuite classées, roulées et déposées sur un casier où elles doivent rester huit à douze heures afin de perdre la chaleur animale. Ensuite, on les serre avec d'autres peaux et on en forme des balles dont chacune est enveloppée d'un morceau de toile forte, cousue et marquée sur place. Deux balles jointes au moyen de rubans de fer forment l'article tel qu'il est exporté à Londres.

Les tondeurs peuvent gagner de quinze à dix-huit shillings par jour. Les hommes occupés aux autres opérations en reçoivent dix. En outre ils sont nourris. Ils ont pour boisson du thé servi très faible et sans sucre. Pendant toute cette période, qui dure de six à huit semaines, les hommes s'abstiennent rigoureusement de toute liqueur alcoolique. Mais, en quittant la station, la

plupart d'entre eux tâchent de réparer le temps perdu. C'est le moment des fortes libations.

Un des ouvriers, un homme robuste, à la chevelure grisonnante, occupé à serrer les peaux, attira mon attention par sa physionomie franchement tudesque. D'emblée je lui adressai la parole en allemand. Ses traits sévères se détendirent, et, répondant à mes questions, il me raconta sa simple biographie. « Je suis né, me dit-il, aux environs de Berlin. Nous gagnons ici beaucoup plus que dans le Vaterland. Mais cela ne fait pas de grande différence, car ici la vie est plus chère, ou plutôt nous vivons plus largement et nous ne nous refusons pas une bonne nourriture. De la viande tous les jours, et encore à profusion. Chacun de nous, pour peu qu'il travaille, est sûr de trouver de quoi vivre ; la misère est inconnue. »

Sir Patrick m'a dit que cet homme avait été autrefois à sa solde et qu'il gagnait cent livres sterling par an. Il a quitté sa première condition pour se faire *free selector*. Sa femme s'occupe de la maison et de leur petit jardin. Elle surveille aussi les quelques moutons qu'ils possèdent. Lui-même va travailler de station en station. C'est donc un homme prospère. Le service militaire obligatoire en Allemagne, et ses dispositions peu guerrières l'ont déterminé à émigrer,

comme tant d'autres de ses compatriotes. C'est l'histoire de tous les *free selectors* et petits fermiers. A moins d'être de mauvais sujets ils arrivent promptement à l'aisance.

Cette station, une des plus considérables de Darling-Downs, s'appelle Westbrook. L'habitation se trouve à quelques milles de là. Le plateau conserve le même caractère : les pâturages, fermés de clôtures, alternent avec la forêt, qui est la plupart du temps à demi défrichée. Les crêtes des montagnes que nous avons traversées restent toujours visibles, mais elles ne semblent plus que de bas coteaux. C'est à peine si elles s'élèvent au-dessus du niveau du plateau.

Westbrook est une maison spacieuse. Une large véranda protège les chambres à coucher. Devant celle qui m'est destinée, on me montre des taches noires, c'est le sang d'un cobra qu'un chat a tué hier. Il y a quelques mois, à mon début dans les pays à serpents, j'aurais passé une nuit blanche. Aujourd'hui pas trace d'émotion. On se fait à tout.

La compagnie se disperse. Lord Rosebery, piloté par Sir Patrick, retourne à Sydney, voie de terre, et moi je dirige mes pas vers l'Inde.

Un ami de mon hôte se charge de me faire traverser l'Eldorado des grands squatters.

Drayton est un groupe de maisons en partie abandonnées. On y voit la plus ancienne église (anglicane) de Darling-Downs et, à peu de distance sur la lisière de la forêt, une hutte en bois surmontée d'une croix. C'est l'église catholique. Drayton appartient au passé. La ville bien plus jeune de Toowoomba et le chemin de fer qui la touche en passant, mais qui évite Drayton, lui suppriment les conditions de la vie. Elle se meurt comme les eucalyptus qu'on tue lentement en pratiquant une incision circulaire au pied du tronc.

Toowoomba a grande apparence. Beaucoup de ses rues, d'une longueur et d'une largeur démesurées, attendent encore leur bordure de maisons ; mais c'est déjà un centre important entouré de villas et de jardins. Le pin de Norfolk semble fort à la mode, et il le mérite. Au reste, sur tout l'emplacement de la ville, on brûle et l'on détruit tout ce qui rappelle le bois. Des Allemands forment le tiers et, en même temps, la partie la plus prospère de la population.

A un mille de distance se trouve une maison isolée appelée Harlexton, coquettement plantée sur le point culminant du Coastrange, à l'endroit même où le chemin de fer l'escalade, ayant vue

d'un côté sur la plaine du plateau, et de l'autre sur un chaos de gorges et de promontoires. Un ruisseau qui prend sa source derrière la maison, s'enfuit en formant des cascades, et va joindre le Pacifique. A quelques pas de là, de l'autre côté de la villa, nous apercevons un maigre cours d'eau qui se dirige vers l'est. Le but de son long voyage à travers le continent est l'océan Indien.

Deux gentlemen de Toowoomba viennent dîner chez mon hôte, qui, engagé dans le commerce des terrains, a exploré des parties inconnues de la colonie. Il nous raconte les sensations d'un homme près de mourir de soif. En effet, le manque d'eau, cette grande calamité de l'Australie, est le seul obstacle qui s'oppose d'une façon jusqu'ici insurmontable, à la colonisation de l'intérieur[1].

Jusqu'à présent, j'ai rencontré peu de Chinois en Australie ; mais on m'assure que, malgré les lois draconiennes dont on les a frappés, leur

1. J'ai fait à Sydney la connaissance de M. Robert Watson, homme fort honorablement connu dans la colonie. Il avait été chargé par le gouvernement de Queensland d'explorer une partie du continent dans le but de tracer une ligne de chemin de fer destinée à relier Brisbane avec le golfe de Carpentaria. Le manque d'eau est une des causes principales pour lesquelles ce projet a dû être abandonné. Le compte rendu de son expédition m'a paru très intéressant. Voir *Queensland Transcontinental railway*, Melbourne, 1883.

nombre augmente constamment. Tout enfant de l'empire du Milieu, quelque pauvre qu'il soit, est tenu, à son débarquement, de déposer dix livres sterling, qui lui sont rendues à son départ. Cela n'empêche pas l'immigration. Le coolie ne trouve pas de difficulté à emprunter à des compagnies de son pays la somme, considérable pour lui, qui doit lui ouvrir les portes de l'Australie. Une fois arrivé, il est sûr de réussir. Dès qu'il pourra, il acquittera sa dette. Je trouve ici la confirmation de ce que tout le monde dit des représentants de la race jaune : ce sont les meilleurs jardiniers, les meilleurs cultivateurs, les meilleurs ouvriers en tout genre, les meilleurs cuisiniers, et les gens les plus honnêtes et les plus soumis à la loi.

La *Duranda*, capitaine Hay, de la compagnie dite de *British India*, attend ses passagers à l'embouchure de la rivière Brisbane.

Cette entreprise, dirigée par des hommes de valeur, parmi lesquels M. Macinnon occupe le premier rang, a pris dans les dernières années un très grand développement. Les bateaux de la compagnie, partant d'Angleterre et passant par le canal de Suez, transportent au Queens-

land des malles et des voyageurs, surtout des émigrants. Ils parcourent, sans s'arrêter et sans faire du charbon, des distances énormes, comme par exemple celle d'Aden à Batavia. D'autres bateaux de la même compagnie desservent la ligne de la côte orientale d'Afrique qui, partant de Bombay et touchant à Aden, Zanzibar et autres points du littoral est-africain, se termine à Delagoa-Bay. Un service régulier, très populaire dans l'Inde, a été aussi établi entre Singapore et Calcutta.

La *Duranda*, comme tous les bâtiments de cette compagnie, est un bon bateau, destiné à transporter des émigrants et des marchandises et construit en conséquence. La place réservée aux passagers non émigrants est assez réduite. Il en résulte qu'on évite de prendre ces steamers pour se rendre en Australie. Ils sont au contraire recommandables pour le voyage de retour, parce qu'on y trouve peu d'émigrants et fort peu d'autres passagers. Mais ce qu'on redoute, ce sont les épidémies, surtout la petite vérole, qui constituent un danger latent mais permanent à bord des grands steamers chargés d'émigrants.

Désirant voir la côte du nord-est de Queensland, le détroit de Torres et l'archipel de l'Inde néerlandaise, je me suis décidé, en dépit des

conseils de mes amis, à choisir une route réputée dangereuse à cause du climat et des nombreux récifs de corail qu'on y rencontre. En effet, dans les commencements, la compagnie a perdu plusieurs bâtiments. Mais aujourd'hui, grâce à l'excellent éclairage des côtes, grâce à la connaissance de ces mers jusque-là rarement visitées, les accidents et les désastres sont devenus fort rares. Les bancs de corail s'étendent du nord au sud, laissant entre eux et la côte d'immenses lagunes qu'ils protègent contre le vent quand il souffle de l'est. Comme cette mer intérieure a peu de profondeur, tout au plus cent vingt pieds, les capitaines ont l'avantage de pouvoir jeter l'ancre quand il y a du brouillard et d'attendre sans danger le retour du temps clair.

Le gouvernement de Queensland, qui encourage l'immigration par tous les moyens dont il dispose, accorde le passage gratuit aux jeunes filles, et chaque bateau (le service est mensuel) en transporte de quatre-vingts à cent. Tout colon qui cherche une domestique ou qui, ce cas est le plus fréquent, désire faire venir une parente, s'adresse au département de l'immigration à Brisbane et y dépose deux livres sterling destinées à la jeune personne pour son équipement en vue du voyage. Le passage est, je l'ai dit, payé par le gouvernement colonial. La plus

grande partie de ces jeunes filles appartiennent aux couches inférieures des classes moyennes, mais on rencontre aussi parmi elles des bonnes, des gouvernantes et autres jeunes personnes qui ont reçu une certaine éducation. Une réputation intacte et des mœurs irréprochables font la première condition de l'admission. Pendant la traversée, ces jeunes émigrantes, placées sous la surveillance d'une « matrone » et de deux « sous-matrones », se conduisent bien. Elles sont soumises à un régime sévère, doivent se lever au premier coup de sonnette, s'habiller dans un temps fixé et faire leurs cabines, que la matrone visite après le déjeuner. Elles sont divisées en chambrées de dix personnes, qui prennent leurs repas en commun. La plus âgée ou la plus sage préside avec le titre de capitaine (!). Les cabines de l'arrière qu'elles occupent sont hermétiquement fermées du côté des autres parties du bâtiment. Sur le pont, un double garde-fou les sépare des passagers de première classe, auxquels il est interdit de leur adresser la parole par-dessus cette barrière. Même leurs père, mère ou frères ne peuvent les voir que deux fois par semaine.

Dans les colonies naissantes, comme Queensland, le *crescite et multiplicamini* forme une condition de développement et d'avenir de pre-

mière importance. Cela explique les largesses du gouvernement local et son désir de s'approvisionner incessamment d'un article aussi précieux que fragile qui, grâce au bon emballage, arrive toujours en bonne condition.

Nous avons à bord une « matrone » qui en est à son troisième voyage. C'est une demoiselle australienne d'une trentaine d'années, fort bien élevée et qui a les manières d'une dame. Le gouvernement de Brisbane emploie cinq ou six « matrones » à cette tâche. Elles sont défrayées pendant les traversées et les séjours à Londres, et touchent 50 livres sterling d'honoraires pour chaque voyage.

Les autres émigrants sont divisés en deux catégories : couples mariés et garçons. Ils occupent des emplacements séparés au centre et à l'avant du bâtiment.

Le personnel du service et les matelots sont tous des lascars, natifs des environs de Calcutta, au nombre de cent environ. Le capitaine, les officiers et les quartiers-maîtres, en tout vingt hommes, sont Anglais, à quoi il faut ajouter une douzaine de passagers. Mauvaises proportions entre blancs et noirs, quand on considère les difficultés de la navigation dans ces mers, et la nature des rivages inhabités ou habités par des anthropophages. Mais on me dit que s'il y avait

une conspiration, les domestiques lascars des officiers en préviendraient leurs maîtres en temps utile. C'est ce qu'on me dit partout où une poignée d'Anglais vivent dans un milieu noir. C'est toujours sur le domestique fidèle, le Vendredi de Crusoé, que l'on compte à l'heure du danger.

La *Duranda* longe la côte par un temps superbe. La mer, qui en réalité n'est ici qu'un lac immense, ressemble à une glace. La côte est assez pittoresque. Des promontoires qui avancent, qui se succèdent, qui se ressemblent. Peu d'arbres.

La ville de Rockhampton, située dans l'intérieur des terres, exactement sous le tropique du Capricorne, se cache derrière une chaîne de montagnes qui ont le tort de la rendre invisible au navigateur et de la priver des brises bienfaisantes de la mer. Pendant que notre steamer charge une quantité prodigieuse de balles de laine, le bon capitaine me mène, à bord d'un petit launch, à Rockhampton. Distance par la rivière : cinquante milles. Plus nous avançons, plus l'air s'embrase. Dans une petite anse, un grand alligator, à moitié caché dans la vase, dort

paisiblement, et personne ne songe à le déranger. C'est une bonne et ancienne connaissance des bateliers de la rivière, qui, cependant, s'abstiennent d'y prendre des bains.

Rockhampton est une fournaise. Un M. Feez, Bavarois, le pionnier par excellence et l'un des fondateurs de la ville (1857), nous en fait les honneurs. Une rue, la principale je crois, sinon la seule, s'étend le long de la rivière, dont les bords viennent d'être reliés par un pont monumental. Sur une hauteur on voit une école monumentale; sur une autre colline, un hôpital également monumental. Tout autour on a abattu les arbres, ce qui donne à cette ville un caractère de nudité et de tristesse indescriptible. Mais si Rockhampton ne brille pas encore par ses agréments, elle a déjà acquis, comme centre d'exportation, une très grande importance.

Le lendemain, la *Duranda* touche à Macquai, le plus grand entrepôt, après Rockhampton, de peaux de mouton fournies par les stations de l'intérieur.

Un jour nous rencontrâmes le bateau de la même compagnie, qui avait quitté Londres il y a près de deux mois. Il était comble d'émigrants. Entassés sur le pont, ils nous saluaient avec enthousiasme. Ces braves gens semblaient enchantés de toucher à la fin d'une si longue tra-

versée et de fouler bientôt le sol de leur nouvelle patrie.

On m'a beaucoup parlé des charmes pittoresques du canal de la Pentecôte, Whitsunday Channel. Il rappelle, sans en atteindre l'incomparable beauté, la mer intérieure du Japon.

Toute cette côte est aujourd'hui admirablement éclairée par un grand nombre de phares construits aux frais de la colonie. Un cutter du gouvernement de Queensland, stationné à l'île de Thursday, apporte périodiquement aux gardiens les provisions d'huile et de vivres nécessaires. Comme ce littoral est habité par des peuplades hostiles, on a choisi, autant que possible, des îles d'un accès difficile aux canots des sauvages pour y bâtir ces tours entourées d'une fortification et confiées à quatre hommes qui y vivent avec leurs familles. Quelle existence!

Townsville, ainsi nommée du nom de son fondateur, qui s'appelait Town, compte, grâce à ses mines aurifères, plus de six mille habitants. Cette jeune ville est devenue aussi le grand dépôt et le centre d'exportation pour les peaux de mouton fournies par les stations de l'intérieur. De temps à autre, les squatters viennent ici faire

leurs provisions et se régaler dans une excellente auberge, pendant quelques jours, des jouissances matérielles de la vie civilisée. Cet hôtel passe pour le premier de l'Australie. Il doit sa réputation à l'intelligence de la propriétaire et à l'art d'un cuisinier chinois, payé cinq livres sterling par semaine. Townsville escalade les premiers gradins d'une montagne aride, et surpasse les autres villes australiennes, auxquelles elle ressemble, d'ailleurs, par le nombre de ses petits jardins. La nature inculte commence où finit la ville et semble même y pénétrer un peu, à en juger par les buissons de la forêt, tout fleuris dans cette saison, qui poussent librement aux coins des rues ou dans d'autres endroits, au fait partout où cela leur convient. Cette intimité entre la sauvagerie et la civilisation a je ne sais quoi de poétique. Dans les jardins, la *Pontiana regia*, importée de l'Inde, maintenant toute couverte de fleurs jaunes et pourpres, donne un peu d'ombre et fait oublier la monotonie des constructions. C'est un dimanche, et un buggy nous traîne péniblement vers l'église catholique à travers les sables ensoleillés de la plage. Dans l'après-midi, nous visitons les environs. La chaleur est vraiment accablante. Un char à bancs nous transporte le long du chemin de fer qui mène aux mines. Nous n'avons pas plutôt quitté la

plage, que nous nous trouvons en pleine forêt. Après quelques minutes, les dernières habitations sont restées derrière nous, et nous voilà dans la solitude. Le bush est moins laid que dans le sud du continent. C'est toujours l'eucalyptus, mais ses feuilles me semblent plus vertes et les diverses espèces plus nombreuses. Des peupliers de la même famille, que les Anglais appellent *poplar gum tree*, reconnaissables à leur écorce blanche, et le pandanus ou palmier tire-bouchon, l'arbre de la fougère, mettent quelque variété dans la monotonie habituelle des forêts australiennes. Comme c'est dimanche, nous rencontrons quelques buggies chargés de monde et une charrette remplie de fils de l'empire du Milieu. Ces derniers s'en vont vers quelque maison de jeu ou vers une de ces cavernes où les fumeurs d'opium se donnent rendez-vous les jours de fête. Ici, le nombre des Chinois va toujours croissant. Comme laboureurs on les préfère aux Kanaks des îles Sandwich et aux Singalais de Ceylan. Mais on ne peut se passer ni des uns ni des autres, le climat tropical ne comportant pas le travail blanc.

Le but de notre promenade est la vallée d'Acacia. C'est ainsi que deux hommes entreprenants, établis ici depuis un an seulement, ont appelé leur jardin planté au milieu de la forêt

qu'ils ont défrichée en si peu de temps. Un agent qu'ils entretiennent dans la Nouvelle-Guinée leur envoie des plantes rares, peu ou pas connues, et surtout de nouvelles espèces d'orchidées. Ils commencent déjà à en exporter aux Indes, en Californie et en Angleterre. Le *Cassuarius Johnsonii*, grand oiseau au plumage brun, aux pieds grossiers et à la démarche lourde, qui a une certaine affinité avec l'autruche, est fort à sa place au milieu de ce feuillage exotique, multicolore, luisant au soleil. Sur la branche d'un arbre, nous surprenons une grenouille, *tree-frog*, au moment où l'attaque une fourmi géante. Une grenouille qui vit sur les arbres! C'est de ces choses qu'on ne voit qu'en Australie.

En revenant, nous découvrons, campée dans le bush, une famille d'aborigènes, composée du chef, homme d'environ quarante ans, qui brille par sa laideur repoussante, de ses deux femmes et d'une fille malade. Deux soldats de la gendarmerie indigène leur tiennent compagnie. Les femmes nous tournent le dos, mais ne parviennent pas à se cacher. Tout ce monde semble jeté dans le même moule. Physionomie bestiale, regard féroce, stature basse et rabougrie. L'homme nous fait admirer son habileté à lancer le *boumerang*, une arme terrible, et ce n'est pourtant qu'un morceau de bois en forme de faux. Elle

s'envole, s'élève à une hauteur prodigieuse, décrit des zigzags, et en redescendant finit par revenir près de son point de départ. Quand il s'agit d'une attaque, elle est lancée de façon à toucher le sol, et c'est en rebondissant qu'elle atteint sa victime. Trouver le point d'attaque par le calcul serait un problème contre lequel échouerait l'art du géomètre, mais que le sauvage résout grâce à son instinct et à une pratique traditionnelle.

Notre bateau, après avoir quitté Townsville, contourne l'île *Magnétique* dont les roches ferrugineuses désorientaient les boussoles de Cook. On vient de construire sur la plage de cette île inhabitée quelques hangars destinés à la quarantaine.

A mesure qu'on s'approche de l'équateur, l'air, jusqu'ici excessivement sec, devient de plus en plus humide. Hélas! tout n'est pas rose dans ces longues navigations sous les latitudes de la zone torride. Ainsi, par malheur, le capitaine de la *Duranda* n'a pas eu le temps, avant de quitter Brisbane, de faire retirer de la cale l'eau accumulée depuis le départ d'Angleterre et dont l'odeur pestilentielle infecte les cabines.

Ajoutez d'innombrables cancrelats d'une grosseur monstrueuse. C'est avec les charbons qu'on charge ces terribles bêtes, qui ne mordent pas, mais qui rognent les cheveux et les ongles, et dont l'odeur dégoûtante, jointe à des terreurs imaginaires, trouble le sommeil du voyageur. La nourriture aussi, composée de viandes et de légumes de conserve, et la chaleur humide, de plus en plus insupportable, énervent et découragent la plupart des voyageurs. Je les vois étendus dans leurs fauteuils. La somnolence et la tristesse, les précurseurs des maladies, les gagnent. Le vieux touriste tâche de faire bonne mine à mauvais jeu. En se traînant péniblement sur le pont, pauvre simulacre d'une promenade de santé, en regardant ses compagnons d'infortune profondément assoupis, il pense au quatrième acte de *Robert le Diable*. Mais ici pas de baguette magique, personne ne réveillera ces dormeurs. Les nuits surtout sont effrayantes. J'en passe toujours une partie dans le fauteuil-lit dont le bon capitaine veut bien se priver pour moi. C'est sur l'avant-pont. Là il fait délicieux. La brise tiède du bateau vous caresse les joues. Mais ce n'est qu'une illusion. On n'en souffre pas moins et l'on n'oserait pas y rester toute la nuit. L'extrême humidité, qui donne la fièvre, vous oblige de retourner à la chaleur étouffante,

à l'odeur d'eau de cale, aux terribles cancrelats de votre cabine.

Nous suivons toujours et de très près la côte, de plus en plus accidentée, mais couverte de broussailles, habitée par des sauvages qui, d'après les relations de voyageurs confirmées par des actes officiels, offrent le type le plus bas du genre humain. Les aborigènes de Queensland sont des nomades dont les mœurs sont les plus barbares, des cannibales qui ignorent l'agriculture et ne connaissent aucune loi. Cependant l'extraordinaire développement de leur langue semblerait justifier la théorie des savants qui soutiennent que cette race, après avoir atteint un haut degré de civilisation relative, est redescendue peu à peu avant d'en arriver à l'état de dégradation complète où elle se trouve. Des planteurs en nombre croissant, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, assez téméraires pour débarquer sur ces plages maudites, ont osé y apporter leurs pénates. Derrière leur case, construite en forme de blockhaus, commence la forêt, et dans la forêt, ils le savent bien, le sauvage les guette. Aussi ne sortent-ils jamais qu'avec la bêche à la main, le revolver à la

ceinture, le fusil sur l'épaule. Ils tuent ou ils sont tués. Le plus souvent ce sont eux qui tuent. Les actes d'atrocités commis de part et d'autre, mais surtout par les blancs, font dresser les cheveux. Espérons que les échos qui en arrivent constamment à Brisbane, à Sydney, à Melbourne sont exagérés. C'est de cette façon que se fait la conquête du monde sauvage.

Plus on avance vers le nord, plus augmente le danger. Plus on pénètre dans l'intérieur, habité par des peuplades affaiblies par la famine, plus il diminue.

Nous avons à bord un négociant établi à Normanton, petite ville naissante au fond du golfe de Carpentaria, habitée par quatre cents blancs. Au reste, pas d'église, pas de médecin, pas de pharmacie, seulement des banques et des auberges. Cependant c'est ce qu'on appelle une ville qui a de l'avenir, *a rising place*. On l'espère du moins à cause des stations pour l'élève des moutons, qui commencent à se créer dans ces régions éloignées. Je demandais à la femme du marchand qu'il est venu chercher à Townsville et à sa belle-sœur si elles n'étaient pas effrayées de s'exiler dans ces lieux solitaires. Elles répondaient non ; elles ne craignaient que les noirs. Il y a de quoi. Le mari raconte que sur les bords du golfe de Carpentaria les abori-

gènes meurent de faim. Ils envoient à la chasse des escouades d'une vingtaine d'hommes. Quand les jeunes gens chargés de cette besogne ne rapportent pas assez de gibier, et il n'y en a pas beaucoup dans ces forêts d'eucalyptus, l'homme qui rentre le dernier est tué et mangé. M..... a beaucoup vécu avec les sauvages. Selon lui, ils ont peur des blancs et ne les attaquent qu'à bonnes enseignes, la nuit pendant leur sommeil. Ils sont passés maîtres dans l'art de s'approcher de vous en rampant à travers les broussailles, sans faire le moindre bruit.

Cooktown, qui porte le nom du grand navigateur, est en pleine décadence. Née avec la découverte d'or dans le voisinage, elle dépérit depuis l'abandon des mines. Beaucoup de maisons sont vides et tombent en ruine.

La chaleur augmente et nous allons au-devant de l'été, et nous approchons de plus en plus de l'Équateur ! Le capitaine, qui a beaucoup navigué dans les mers de l'Inde, m'assure qu'avec la mer Rouge et le golfe Persique les parages de l'Australie orientale forment la région la plus chaude du globe.

La navigation aussi, au milieu de ces bancs

de corail et d'îlots qui dépassent à peine le niveau de la mer, est des plus périlleuses. Depuis quatre jours et quatre nuits, le capitaine n'a pas quitté la passerelle. Ses officiers l'entourent, consultent les cartes, échangent leurs observations, dirigent l'homme au gouvernail.

Grâce à la pleine lune, la *Duranda* a osé pénétrer dans le détroit de Torres pendant la nuit. Ce matin (18 décembre) elle mouille à quelques brasses de l'*île de Jeudi*, Thursday Island.

A Sydney, à Brisbane, à Melbourne, on m'a parlé avec enthousiasme de cette île enchanteresse. Il est vrai que ceux qui m'en décrivaient les charmes poétiques ne l'avaient pas visitée. Mais quel mécompte! C'est une sorte de *Sund* enfermé par des îles et îlots bas et rocailleux, les uns couverts d'eucalyptus, les autres de broussailles, tous privés de sources.

La ville (!) de l'île de Thursday occupe une basse langue de terre qui se projette dans la mer. Le bush commence derrière de misérables bicoques dont les façades se baignent dans l'eau. Sur l'extrémité de ce promontoire de sable terminé par un petit mamelon se trouve la mai-

son du magistrat. Il a fait arracher les minces broussailles et les arbres qui entouraient son habitation, devant laquelle flotte le pavillon de Queensland. Tout près on voit le palais de justice, le *Court-house*, une hutte en bois avec le siège du juge, le *box* des jurés et le banc des accusés. Heureusement, faute de population, il ne se commet pas de crimes dans cette île fortunée. Il n'y a que les ouvriers (noirs) en rupture d'engagements qui fournissent des locataires à la prison, autre maisonnette à côté du palais de justice. Ce dernier sert aussi de salle de réunion quand il s'agit de fêter des commandants et des officiers de bâtiments de guerre et autres, et d'église dans les rares occasions où un prédicateur se montre dans ces parages. Une quatrième maison contient les bureaux du magistrat, de la douane et de la poste. Enfin un chalet servant de caserne abrite les cinq soldats de police blancs qui constituent la force armée.

A une portée de fusil du quartier officiel s'étend la ville, c'est-à-dire une douzaine de maisons de pauvre apparence, deux ou trois magasins et deux auberges, celles-ci toujours combles. Aussi les hôteliers font-ils fortune en très peu de temps. Cela s'explique par le nombre de steamers qui touchent ici : d'abord les petits vapeurs coloniaux chargés de la malle, ensuite

les grands paquebots qui vont et viennent entre Sydney et Hongkong, enfin et avant tout ceux de la compagnie de British India.

La population flottante de l'île de Thursday et des îlots qui s'y trouvent annexés est de quinze cents personnes, dont quarante-cinq blancs. Les autres sont des Malais, des insulaires du Pacifique, des Chinois et un très petit nombre de Japonais. Les enfants du Soleil-Levant n'émigrent pas. Il n'y a pas d'aborigènes dans l'île de Thursday et fort peu dans les îlots qui l'environnent, mais les rivages voisins du continent en fourmillent.

La grande et, je pense, la seule industrie qu'on trouve ici est la pêche aux perles. Les blancs ne s'y adonnent pas. Ce sont des hommes de couleur appartenant aux races que je viens de nommer, qui se livrent à ce dangereux métier. Au reste il y a peu d'accidents. La mer grouille de requins, mais ils n'attaquent guère le plongeur, dont le costume les effraye. Cependant les pêcheurs, les *shellers*, n'aiment pas la rencontre de ce formidable monstre marin, qui s'approche d'eux, les regarde de ses petits yeux, les côtoie, les bouscule, les quitte à la fin lentement et comme à regret, mais sans leur faire aucun mal.

Pour pénétrer dans la résidence du magistrat, il faut traverser une zone de feu : c'est le vide

qu'il a créé autour de la maison. Mais à l'intérieur, grâce à une excellente ventilation, règne une atmosphère comparativement fraîche. Le magistrat trouve le climat chaud mais sain. Sa femme, qui n'est pas de son avis, gémit sur les premières rigueurs de l'été. M. Lether réside ici depuis huit ans. C'est lui qui, dernièrement, a proclamé l'annexion, aussitôt annulée par le gouvernement anglais, de la Nouvelle-Guinée à la colonie de Queensland.

En descendant vers la plage, nous voyons approcher un canot chargé d'aborigènes qui viennent de la côte opposée de la terre ferme. Ils sont très noirs et ne portent pour tout costume qu'une sorte de diadème de coquilles blanches. Rien de plus hideux, de plus fantastique et de plus décidément sauvage.

Dans l'après-midi la *Duranda* lève l'ancre et bientôt après, passant près de l'îlot de Booby, autrefois appelé *Bureau de poste*, sort du détroit de Torres. Cette petite île n'est qu'un rocher bas, complètement dépourvu de végétation, sauf quelques broussailles dans les rigoles creusées par la pluie. Sur le sommet on aperçoit un cairn, petite pyramide grossière de pierres, où, avant

l'apparition des steamers, les capitaines des voiliers déposaient leurs lettres pour l'Europe. Ceux qui suivaient se chargeaient de l'expédition de ces correspondances et y mettaient les leurs. Des nuées d'oiseaux aquatiques, les seuls habitants de cet écueil, effrayés par notre apparition, s'envolent tout effarés, en remplissant l'air du bruit de leurs ailes. Nous laissons à notre gauche l'île du Prince-de-Galles, et nous longeons, en la devinant plutôt que nous ne la voyons, la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée.

La mer est comme un lac, la lune voilée, l'air tiède, mais moins brûlant depuis que nous nous sommes éloignés du continent australien pour nous engager dans les vastes espaces de la mer d'Harafoura.

Quiconque a suivi, il y a quinze ou vingt ans, les mouvements de l'opinion politique en Angleterre et dans ses colonies, a dû penser que la séparation de ces dernières d'avec la mère patrie n'était plus qu'une question de temps. Bien des hommes politiques considéraient cet événement comme imminent, d'autres comme rapproché, tous ou presque tous, comme inévitable. En Angleterre on s'évertuait à en faire son deuil, à

rechercher les avantages qui en pourraient résulter pour la métropole, enfin à se préparer à la résignation et à faire de nécessité vertu. Je ne parle pas ici de cette école de politiciens anglais qui visent ouvertement au démembrement de l'empire Britannique. Je n'ai en vue que le gros des lecteurs des journaux et le monde politique en général. Les publications du temps en font foi. Antony Trollope, dans son livre écrit il y a douze ans, s'est fait l'écho de cette opinion : Les colonies sont des enfants qui ont atteint leur majorité, des filles qu'on va marier. On les a élevées, dotées, et on va s'en séparer, non sans éprouver un serrement de cœur, mais en bons termes. Lorsque dans l'intimité j'entendais des hommes d'État de haut rang et d'une longue expérience tenir ce langage, j'avais de la peine à en croire mes oreilles. Mais le fait est incontestable. Inutile d'ajouter que ce n'étaient pas les idées de tous les hommes politiques que je connais.

Depuis lors s'est fait en Angleterre un grand revirement, dont les origines me semblent coïncider avec le réveil de l'opinion lors de la guerre russo-turque.

Mais quels sont les sentiments des colonies? Je ne saurais les rendre plus fidèlement qu'en résumant la manière de voir de quelques hommes

dont la voix fait autorité en pareille matière.

« Les Australiens eux-mêmes, m'a dit un homme d'État anglais, sont fiers de leur attachement à la mère patrie, à la Reine et à la dynastie royale. C'est un sentiment louable qui a aussi le mérite d'être sincère. Mais en politique il ne faut pas trop se fonder sur des sentiments. D'ailleurs cette affection doit naturellement s'affaiblir avec le temps. Elle sera moins vive parmi les générations futures nées dans les colonies. C'est, à coup sûr, un élément qui compte, mais il ne faut pas s'en exagérer l'importance.

« Ce qui fait la force des liens qui unissent les colonies à la métropole, ce sont des intérêts importants, positifs, palpables. Aussi ne songe-t-on pas ici à la séparation. On sait qu'on n'y gagnerait rien et qu'on y perdrait beaucoup. Les colonies possèdent la plus complète autonomie, une constitution on ne peut plus démocratique et, sauf le nom, républicaine. Ce sont des républiques modèles, en ce sens que presque tout le monde y est riche et indépendant sans qu'on ait à souffrir des malaises et des dangers qui se reproduisent ailleurs périodiquement lors de l'élection du président. Ici, c'est la Reine qui envoie, pour cinq ans, le gouverneur, qui n'est pas un despote comme le président des États-Unis, mais le représentant de la royauté constitutionnelle. En

Amérique, tous les quatre ans, les affaires s'arrêtent, l'ordre public est troublé, les passions se déchaînent parfois au point de menacer l'essence même de la chose publique. Et pourquoi? Pour que la nation se donne un maître absolu qui ne peut être légalement écarté pendant la durée de ses fonctions. Ici tout le monde le comprend, et tout le monde sait que le mieux est l'ennemi du bien.

« On se rend aussi parfaitement compte des avantages politiques et matériels qui résultent pour les colonies de leur union avec l'Angleterre. Militairement, il est vrai, on est obligé de voler de ses propres ailes : il ne se trouve plus un seul soldat anglais sur le sol australien. Mais, en cas de besoin, on croit pouvoir compter sur les forces navales de la Reine, les colonies ne possédant pas de marine de guerre. Financièrement, le vieux pays est une mine d'or bien autrement riche que toutes celles que l'on exploite dans Victoria, dans la Nouvelle-Galles, en Queensland, dans la Nouvelle-Zélande. Les merveilles qui vous étonnent sont produites en très grande partie avec l'or extrait des coffres de la mère patrie, toujours prête à avancer les fonds qu'on lui demande. Certes, l'argent est cosmopolite et ne connaît ni frontières ni patriotisme, mais les prêteurs anglais seront peut-être moins

coulants quand il s'agira de placer des fonds à l'étranger, c'est-à-dire dans des pays qui, à la suite de la séparation, se trouveront complètement émancipés du contrôle de l'Angleterre. Enfin on tient à avoir sa part du prestige d'une grande puissance qui est la maîtresse des mers. »

Je n'hésite pas à avouer que ce qui précède répond à mes impressions.

Un des principaux ministres d'une des principales colonies m'a dit :

« Les colonies sont loyales. Elles ont un grand intérêt à l'être et, de plus, elles le sont de cœur. Les émigrants de la Grande-Bretagne apportent dans leur nouvelle patrie leur attachement au pays qui les a vus naître. Leurs enfants, nés en Australie, n'ont pas, il est vrai, les mêmes traditions ni les mêmes souvenirs. Ils sont *loyaux* par attachement à leurs parents au second degré, et par conséquent chez eux ce sentiment est moins vif. De l'autre côté, le territoire que nous possédons est immense. Les nouvelles dispositions légales qu'on prépare en ce moment dans toutes les colonies donneront, malgré la résistance égoïste et peu éclairée des classes populaires, un nouvel élan à l'immigration, et les nouveaux arrivés entretiendront les sentiments de loyauté envers la mère patrie. Il ne faut pas comparer l'Australie avec les États-Unis,

qui sont nés d'une révolution. Chez nous aucun souvenir pénible n'est jamais venu troubler la cordialité de nos relations avec l'Angleterre. Quelles que soient les vues ou les doctrines politiques de nos émigrants, ils viennent ici pour gagner leur vie et faire fortune. Ils ne viennent pas pour réaliser tel ou tel idéal politique. »

Écoutons encore un des grands squatters. « On est très démocratique en Australie, on n'est pas républicain. On est attaché à la famille royale et à l'Angleterre. Je ne parle pas ici seulement des gentlemen, mais de la grande majorité des immigrants qui sortent du peuple. Les gens nés dans les colonies partagent ces sentiments, mais ils distinguent entre les immigrants et leurs concitoyens nés sur le sol australien. Lors des dernières élections, un électeur m'a dit : « Je ne « partage pas vos vues politiques, mais je vo- « terai pour vous parce que vous avez épousé « une femme née en Australie. »

Mais si on ne vise plus, si peut-être dans les colonies on n'a jamais visé à la séparation, on s'occupe de plus en plus du projet d'une confédération, et cette fédération suppose, comme condition indispensable, une union douanière

australienne avec ou sans la Nouvelle-Zélande. C'a été là, jusqu'ici, le principal obstacle de la réalisation d'un projet souvent mis sur le tapis, mais qui n'a jamais encore été sérieusement débattu. Peu de jours après mon départ de Sydney, un congrès composé de ministres de toutes les colonies du continent et de la Nouvelle-Zélande devait se réunir dans cette capitale afin d'arriver à une solution de ce grand problème [1].

Il y a dix ou douze ans on regardait encore l'accomplissement du pacte de fédération comme l'avant-coureur de la séparation d'avec l'Angleterre. Le corps sera trop gros, se disait-on, les liens qui l'attachent à la vieille contrée seront trop minces. Ils se briseront. C'était alors un article de foi. Aujourd'hui sur ce point aussi les opinions se sont modifiées. Une nouvelle idée commence à gagner du terrain. Si l'on établissait des liens de fédération avec la mère patrie? Les hommes les plus avancés se sont emparés de cette pensée. Voici leur programme : L'Angleterre, à l'instar des colonies, adoptera le suffrage universel illimité; la Chambre des pairs disparaîtra et sera remplacée par un conseil législatif

1. Le congrès s'est séparé sans donner de résultats définitifs.

d'où le principe héréditaire sera éliminé ; les députés australasiens, envoyés à Londres, participeront à tous les travaux du Parlement anglais. Entre l'Angleterre et les colonies la fusion sera complète. L'Atlantique et l'océan Indien auront cessé d'exister. Je croyais rêver moi-même en entendant exposer ces rêves, non par des rêveurs, mais par des hommes sérieux, par de hauts fonctionnaires et même par un ministre en place. C'est d'ailleurs, je le répète, le programme des hommes les plus avancés, mais celui qui a le plus de prise sur les masses, lesquelles, grâce au suffrage universel, tiennent entre leurs mains le pouvoir suprême. J'ai hâte d'ajouter qu'à Sydney, dans mes causeries avec des ministres et avec des sommités de la propriété foncière et du commerce, je n'ai pas entendu énoncer un jugement qui ne fût frappé au coin du bon sens, de la modération et d'une juste appréciation de la réalité. Ce ne sont pas eux qui caressent le projet de la confédération avec l'Angleterre tel que les radicaux le formulent. Mais que l'idée, si fantaisiste qu'elle paraisse aujourd'hui, de cette grande confédération qui transformerait du tout au tout la vieille Angleterre, ou, mieux encore, qui la créerait à nouveau par les œuvres de ses enfants australiens et à leur image, — que cette idée

gagne ici du terrain, c'est ce qui me paraît incontestable.

Pendant mon séjour en Australie les esprits s'alarmaient aux récits qui arrivaient sans cesse de la Nouvelle-Calédonie et d'Europe d'un développement du système pénitentiaire projeté par le gouvernement français. A ce sujet je citerai encore les paroles d'un ministre dirigeant :

« Ce qui nous préoccupe, c'est la question étrangère. Elle est commune à toutes nos colonies. Il s'agit de nous préserver des dangers politiques qui nous menacent du dehors. Nous ne pouvons tolérer la prise de possession par une puissance étrangère de la Nouvelle-Guinée et des Hébrides. L'existence dans notre voisinage d'un établissement pénitentiaire, celui de la Nouvelle-Calédonie, d'où des déportés se sauvent tous les jours pour débarquer en petites bandes sur nos côtes, est pour nous une source d'embarras et de dangers. Nous avons demandé au gouvernement impérial d'annexer la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, ou du moins de se charger du protectorat de ces territoires, en offrant de supporter une partie des frais que

causera le maintien d'une petite station navale dans ces parages. »

J'ai rappelé plus haut que l'annexion de la Nouvelle-Guinée au Queensland, proclamée par le magistrat de l'île de Thursday, a été annulée par le gouvernement anglais. Des sollicitations dans le même sens plusieurs fois réitérées, malgré l'exaspération croissante des colonies, furent d'abord catégoriquement refusées par Lord Derby, ensuite déclinées doucement et à la fin admises en principe, sauf à en discuter les conditions[1]. Ce fait, très significatif, caractérise la nature des relations entre les colonies et le gouvernement impérial.

Je n'ai pas l'intention de discuter la question la plus importante de toutes, connue sous le nom de *land question*[2], relative à l'acquisition et pos-

1. Depuis mon retour en Europe, en partie sous la pression de l'opinion publique des colonies, mais surtout en présence du développement soudain et inattendu de la politique coloniale allemande, si énergiquement inaugurée, le gouvernement anglais, revenant sur ses antipathies contre tout agrandissement territorial de l'empire colonial, a opéré des annexions importantes dans la Nouvelle-Guinée et dans l'Afrique australe.

2. Voir sur cette matière Trollope et un nombre infini de

session de terrains. Cela me mènerait trop loin et n'aurait d'intérêt que pour ceux qui possèdent ou comptent acquérir des terrains en Australie. Je rappellerai seulement que, dans l'origine, après l'expropriation de l'indigène en principe et en pratique, le sol a été déclaré propriété de la couronne. Plus tard, lors de l'établissement des constitutions à gouvernement responsable, chaque colonie fut mise en possession de son sol, avec obligation pour le gouvernement local d'en disposer en faveur des colons qui voudraient acquérir les lots avec l'intention d'y vivre et de les exploiter, soit pour l'élevage des moutons ou des bestiaux, soit pour la culture ou autrement. On sait que les *squatters*, qui formaient naguère l'aristocratie des colonies, ne sont pas les propriétaires des vastes terrains sur lesquels ils font courir, *run*, leurs troupeaux, mais seulement des fermiers, et que les gens, les *free selectors*, qui veulent acheter de petits lots enclavés dans les *runs*, peuvent les acquérir à leur choix, malgré les protestations du *squatter*, qui considère le *free selector* comme le pire et le plus dangereux de ses ennemis. On sait aussi que la politique et les intérêts particuliers

pamphlets, de livres et de documents officiels publiés dans les Blue Books.

exercent quelquefois une certaine influence sur la manière dont on dispose des terrains mis en vente, et que la spéculation sur les terres a pris de très grandes proportions. On conçoit donc que de nouvelles lois, relatives au sol, des *landlaws*, se discutent en ce moment au parlement de Sydney et soient aussi à l'ordre du jour dans les autres colonies. L'esprit dans lequel ces nouvelles lois seront conçues n'est pas douteux. Elles tendront à favoriser les acquéreurs de petits lots et à empêcher la formation de grandes propriétés foncières.

La situation actuelle de l'Australie est diversement jugée.

Écoutons d'abord les pessimistes :

« Oui, ces colonies ont produit des merveilles et elles les ont produites en fort peu de temps. A première vue on dirait que c'est de la magie. Elles ont fondé des villes dont on admire la splendeur et la magnificence. Elles ont élevé des édifices publics imposants, et couvert l'espace d'habitations élégantes, de villas et de jardins. Leurs chemins de fer se développent avec une rapidité surprenante, et l'Australie du Sud a

accompli une œuvre gigantesque en créant une ligne télégraphique qui traverse le continent dans toute sa largeur. Mais tout cela on l'a fait avec l'argent d'autrui, avec les fonds prêtés par l'Angleterre, qui s'est prise d'enthousiasme pour l'Australie. Gouvernement, compagnies, individus, en un mot, tout le monde est criblé de dettes. Les dettes colossales contractées par l'État engagent son avenir dans des proportions effrayantes. L'existence des compagnies dépend entièrement des fluctuations des marchés d'Europe, celle des individus des affaires faites par les banques qui leur ont fourni des fonds. A Sydney beaucoup de gens possèdent une belle maison, pompeusement meublée, à Pott's-Point, à Darling-Point ou dans d'autres faubourgs élégants, roulent équipage et vivent avec leur famille sur un grand pied. Mais le fait est que tout ce train est défrayé avec de l'argent emprunté à quelque banque. Ils gagnent ou possèdent assez pour payer les intérêts du capital emprunté et pour faire marcher leur ménage ; mais le jour où la banque demandera le remboursement du prêt, ils seront ruinés. Les affaires vont mal partout, mais ailleurs on peut, sans succomber, traverser les crises. Ici nous manquons de l'élasticité requise pour nous relever. L'année dernière, les matelots de l'es-

cadre anglaise qui forme la station navale d'Australie désertaient en grand nombre parce qu'on leur offrait des gages énormes. Aujourd'hui on voit des milliers d'hommes sans ouvrage jetés sur le pavé de Sydney et de Melbourne. Le gouvernement leur fournit gratis des lits où passer la nuit, vient à leur secours indirectement et en envoie une grande partie dans l'intérieur, d'où ils reviennent aussitôt faute de travail. Le mal augmente et un tel état de choses manque de solidité. Maintenant des projets d'annexions sont à l'ordre du jour. Le Pacifique occidental doit devenir un lac australien. Queensland réclame la Guinée et les Nouvelles-Hébrides ; la Nouvelle-Zélande les îles de Samoa et de Tonga ; Victoria et la Nouvelle-Galles d'autres groupes de l'Océanie. C'est une frénésie qui s'explique par les besoins des spéculateurs, constamment à la recherche de terrains à acheter et à vendre. Ces individus ou ces compagnies, avec l'aide de leurs amis qui siègent dans les assemblées législatives, ont le haut du pavé. La prétendue crainte des forçats *récidivistes* échappés de la Nouvelle-Calédonie et des dangers imaginaires d'une attaque de quelque puissance hostile ne sont qu'un prétexte inventé pour agiter le public. »

A ces appréciations, si sombres, à ces prédictions si sinistres, les optimistes, qui forment l'im-

mense majorité, répondent par un sourire qui semble dire et qui dit :

« Il est vrai, les dettes contractées par l'État dans les colonies, la Nouvelle-Zélande en tête, paraissent écrasantes si on les considère au point de vue européen. Mais on oublie, on ne comprend pas assez que nous sommes des fils de famille à grandes espérances. Il nous est bien permis de nous grever de quelques petites obligations avant d'entrer dans la jouissance de notre patrimoine, qui, pour ainsi dire, ne connaît pas de limite. Cela explique la tentation d'emprunter et la facilité à trouver de l'argent.

« Nous possédons tout un continent. C'est encore en partie, en grande partie, un capital mort. Il faut le faire valoir. C'est ce que nous faisons. On objecte le climat et la sécheresse du sol. L'intérieur, nous dit-on, est un désert dépourvu d'eau. Nous transformerons ce désert en un immense jardin et en de riches pâturages; nous trouverons l'eau, nous saurons l'arracher aux entrailles de la terre. Des essais couronnés de succès ont été tentés et se tentent dans différentes parties de l'Australie du Sud, et en beaucoup d'endroits des puits artésiens fournissent déjà des eaux abondantes. Si la rareté de cet élément forme le principal obstacle à vaincre, au moins il n'est pas insurmontable.

« Ce ne sont pas là de vaines déclamations. Pour juger de l'avenir, vous n'avez qu'à examiner le présent. Jetez un regard en arrière, comparez ce que nous étions avec ce que nous sommes. Mesurez le chemin qu'ont parcouru nos colonies, la plus ancienne dans l'espace d'un siècle à peine, ses sœurs cadettes en moins d'un demi-siècle, en réalité les unes et les autres en moins de trente ans, car notre naissance date réellement de l'établissement des constitutions à gouvernement responsable, c'est-à-dire du jour où la couronne, se contentant du simulacre de la souveraineté, a abdiqué le pouvoir en notre faveur. La civilisation, divisée en plusieurs corps d'armée, avec la mer pour base d'opération, marche dans des voies concentriques ou parallèles, attaque, terrasse, détruit l'ennemi qui est la barbarie, partout où elle le rencontre. Rien ne lui résiste, ni les hommes, ni la nature inanimée.

« Les hommes, les indigènes qui, sur ce continent, remplacent pour ainsi dire la bête fauve, s'enfuient à notre contact. De toute façon, ils disparaissent. Il semble que ce soit un décret de la Providence. Nous l'acceptons sans le scruter. D'ailleurs, nous le voudrions que nous ne le pourrions pas. Surchargés de besogne, nous n'avons pas pour deux liards de temps à donner à des

spéculations philanthropiques ou à des méditations religieuses. S'il plaît à Dieu de nous débarrasser des aborigènes, tant mieux; sinon, nous saurons nous défendre. Les récits qu'on a répandus sur des actes de cruauté commis par nos planteurs de Queensland sont exagérés. Qu'on ne mette pas toujours des gants de velours, que dans ces luttes incessantes provoquées par des cannibales, nos pionniers, constamment exposés à être massacrés, se laissent parfois entraîner à des représailles que nous déplorons, c'est ce que personne ne conteste. Mais nous sommes de race anglo-saxonne. Nous sommes nés philanthropes. Maints essais ont été faits pour adoucir les mœurs des sauvages; la preuve, c'est qu'on a essayé dans le nord avec un médiocre succès d'organiser une force *constabulaire* composée d'aborigènes. Mais, en somme, toutes les fois qu'on a tenté de civiliser des peuplades descendues au dernier degré d'abaissement physique, moral et intellectuel, nous l'avouons, on a complètement échoué.

« Et, à l'instar des hommes, la nature sauvage aussi recule, s'enfuit, se transforme à notre contact. D'immenses terrains ont été et sont constamment convertis en pâturages, d'autres s'ouvrent à la culture, les forêts sont défrichées et sillonnées de routes et de chemins de fer qui

longent les côtes et s'avancent vers l'intérieur. Des explorateurs hardis ne cessent d'y pénétrer. Leurs récits autorisent les plus brillantes espérances. On sait aujourd'hui que tout n'y est pas steppe et sable, que l'eau ne manque pas partout et qu'avec du temps, du travail et de l'argent on parviendra à achever la conquête de cet immense continent. Eh bien, nous ne manquons ni de temps, puisque nous sommes jeunes, ni de bras, — la mère patrie nous en envoie, et les générations nouvelles nées sur le sol australien nous renforcent, — ni d'argent, puisque les capitaux, affluant d'Angleterre, viennent se joindre à ceux que nous avons créés et que nous créons tous les jours à la sueur de notre front.

« Regardez nos villes florissantes, prospères, autant de centres de civilisation, habitées par des gens laborieux, tranquilles, se gouvernant eux-mêmes, soumis à la loi, ne connaissant ni la lèpre du paupérisme (vous n'avez pas rencontré un seul mendiant chez nous), ni les autres maux qui infestent vos villes d'Europe. Qu'on y trouve des endettés, que dans les transactions il y a des hauts et des bas, que chez nous aussi se fait sentir la stagnation des affaires qui pèse en ce moment sur le globe et qui n'est que le résultat d'une activité exagérée de l'industrie européenne, enfin que quelques ouvriers sont jetés sur le

pavé de nos villes, personne ne pourrait, personne ne voudrait le nier. Mais ce sont là des nuages qui passeront, et d'ailleurs nous sommes bien moins atteints que l'Europe. Les doléances sur la spéculation des terrains, et la connivence de quelques-uns de nos politiciens à des abus, ne méritent guère d'être discutées. Nous sommes des hommes et nous ne prétendons pas être exempts des infirmités humaines.

« Ne doutez pas de notre *loyalisme*. Enfants de la vieille Angleterre, nous tenons à nos traditions, à nos souvenirs historiques, et, quoique nous professions les théories démocratiques les plus avancées, quoique nous tâchions de les pratiquer le plus possible, la vue d'un Lord flatte nos regards, celle de la royauté nous met en extase. Nous sommes donc fort attachés au *vieux pays*. Mais nous sommes des enfants gâtés, et notre mère n'a rien à nous refuser. Quand elle fait mine de résister, nous nous fâchons. Alors elle finit par céder, et dans ces conditions nous serons toujours des enfants bien sages et bien affectueux.

« En somme, la situation est saine et l'avenir brillant. C'est chez nous que, pour la première fois, on a mis en pratique les grands principes de la philosophie moderne. Sous ce rapport nous avons distancé les États-Unis, dont les citoyens

pratiquent l'égalité, mais n'exercent le pouvoir politique qu'une fois tous les quatre ans et seulement pour s'en dessaisir aussitôt en faveur du maître qu'ils se sont choisi.

« Nous sommes l'État athée par excellence, mais cet État athée se compose de citoyens chrétiens. Il y a divorce complet entre l'État et l'Église, et l'instruction religieuse est bannie de la plupart des écoles subventionnées par le gouvernement. C'est le seul moyen de faire vivre paisiblement côte à côte des familles qui appartiennent à des confessions religieuses différentes. Les États d'Europe sont entrés dans la même voie. Ils se sont tous écartés des fondations sur lesquelles reposait l'ancienne société chrétienne, qui n'est plus qu'une chose du passé. Ils avancent dans cette nouvelle direction, les uns rapidement, d'autres à pas lents et incertains, quelques-uns malgré eux et non sans trahir des velléités impuissantes de s'arrêter, voire même de rebrousser chemin. L'Europe marche dans les ornières de l'Australie devenue le modèle de l'État moderne. »

Je me réserve d'apprécier ces vues à la fin de mon voyage.

Quel est le sens du mot Australasie, si sou-

vent employé de nos jours par les géographes et voyageurs anglais ? Est-ce l'Australie *et* la Nouvelle-Zélande ? Ou, par un sous-entendu fort populaire dans les colonies, comprend-on aussi dans cette dénomination quelques archipels du Pacifique occidental, ou, mieux encore, tout le Pacifique, destiné, comme on s'en flatte, à devenir un jour un lac australien? L'usage, qui seul pourrait décider en pareille matière, n'a pas encore rendu son verdict ; mais il sera permis dès à présent de dire que si les colonies de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sorties d'une souche commune, offrent de grandes analogies, les territoires qu'elles occupent n'ont entre eux aucun air de famille. La différence entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande saute aux yeux. L'Australie est un continent, la Nouvelle-Zélande une île, en réalité deux îles séparées par un canal étroit mais ne formant qu'un seul pays. C'est un territoire limité, exploré, connu, en grande partie exploité sinon cultivé. L'Australie, entamée à peine par la culture sur sa périphérie, et dont l'intérieur s'enveloppe encore des ténèbres de l'inconnu, frappe les imaginations par l'immensité de son étendue qui semble illimitée, comme semble illimité aussi le champ qu'elle ouvre à l'entreprise, à la spéculation, à l'activité solide, aux risques et aux jeux du hasard.

Dans la Nouvelle-Zélande, tout se passe au grand jour. En Australie tout est comme voilé. Le colon de la Nouvelle-Zélande sait que derrière les montagnes il y a la mer. Le colon australien sait que derrière les chaînes des côtes, le Coastrange, commencent des étendues sans limites, dépourvues d'eau et par là inaccessibles, inconnues, mystérieuses. Selon les dispositions de son esprit, il s'y lancera à corps perdu, décidé à arracher ses trésors aux entrailles de ce sol inhospitalier, ou bien, effrayé de lever les voiles qui lui dérobent ces solitudes, il n'aura garde de s'y aventurer et plantera ses pénates sur les bords de la mer.

C'est ce contraste entre le *limité* et le *connu* de la Nouvelle-Zélande et l'*illimité* et l'*inconnu* de l'Australie qui imprime un caractère si différent aux deux colonies des antipodes. Cette différence radicale de la configuration du sol doit agir et agit sur l'esprit des colons. Ceux de la Nouvelle-Zélande savent ce qu'ils peuvent raisonnablement espérer. Ils connaissent leur terrain. Ceux de l'Australie, ne le connaissant guère, donnent un libre cours à leur imagination. Les gouvernements, surtout ceux de l'Australie du Sud et de Queensland, rivalisent d'efforts pour ouvrir l'intérieur à la culture. Ils y envoient constamment des explorateurs hardis,

infatigables, bravant l'aborigène et la sécheresse, et traversant, parfois seuls, les immenses déserts du continent[1]. Aussi l'Australien est-il, dans l'honnête acception du mot, essentiellement aventurier.

Il n'en est pas ainsi du Zélandais. Il cultive ses terres ou il y fait paître ses moutons et ses bestiaux. Lui aussi est conquérant, mais ce qu'il conquiert c'est un terrain connu. Il est plus tranquille, plus attaché au sol qu'il foule, moins extravagant, plus prosaïque, si l'on veut, que l'Australien. Dans ses deux îles le pionnier a fait son temps; en Australie il forme un élément indispensable de la nation naissante.

Sans doute, à côté de ces contrastes on observe de grandes analogies, mais peu d'intérêts en commun. A Sydney, à Melbourne, à Brisbane, les avocats les plus fervents de la Confédération sont obligés d'en convenir. Quand ce thème est discuté à Dunedin, à Christchurch, à Auckland, on sourit. On veut bien admettre, on trouve même désirable, une union douanière ou quelque arran-

1. Pendant un de mes séjours à Melbourne un homme du peuple, natif de cette ville, y arriva du golfe de Carpentaria, après avoir traversé seul, en amateur, tout le continent. Ce fait n'est pas isolé. Excepté moi, il n'étonnait personne. Mais il me semble digne d'être noté comme caractéristique de l'esprit d'aventure et de la témérité propres à la race anglo-australienne.

gement semblable avec les colonies australiennes, mais on répudie l'idée d'un grand état australasien, gouverné par un parlement général. On comprend que dans les cas où il y aurait conflit entre les intérêts de la Nouvelle-Zélande et ceux de l'Australie, les députés des deux îles au parlement de Sydney se trouveraient constamment dans la minorité. — « Non, c'est la conclusion de tous les raisonnements, nous ne voulons pas devenir une annexe de l'Australie. »

QUATRIÈME PARTIE[1]

INDE

1. J'emprunte à l'*Imperial Gazetteer* de W.-W. Hunter et à l'*Indian Empire* du même auteur le peu de données historiques et géographiques que j'ai cru devoir insérer dans mon récit.

I

JAVA, SINGAPOUR, CEYLAN

Du 14 décembre 1883 au 16 janvier 1884.

Dans les mers hollandaises. — Batavia. — Fanatisme musulman. — Buitenzorg. — Monopole et travail obligé. — Régents et résidents. — Tjandjoer. — Bandoeng. — Le volcan Tangkoeban-praoe. — Visite chez le régent. — La Saint-Sylvestre. — De Batavia à Singapour. — L'élément chinois. — Voyage à Colombo. — Kandy. — Excursion dans les montagnes. — Les Cingalais. — Des Cafres à l'île de Ceylan. — Départ pour Madras.

La *Duranda* avance péniblement, vent debout. Le thermomètre monte. Des grains qui se succèdent à de courts intervalles nous enveloppent de cette vapeur blanche que produit l'eau bouillante jetée dans une étuve. Depuis une semaine nous naviguons sous le dixième parallèle sud. Le soleil, presque perpendiculaire au-dessus de nos têtes, embrase l'air opaque, épais, humide que nous respirons. A l'île de Thursday, la plus grande partie des passagers nous ont quittés. Restent la jeune « matrone », deux

jeunes veuves, un jeune élégant de seconde catégorie qui aspire aux lauriers du *trotteur du globe*, et trois ou quatre hommes muets qui fument ou dorment chacun de son côté. Le capitaine, bon, doux, grave, mélancolique, gagne à être connu. Nous passons des heures ensemble, quelquefois, sans échanger une parole. Il est tout à ses devoirs et paraît, quand il est libre, absorbé par de tristes méditations. « A quoi songez-vous? lui demandai-je un jour. — A ma femme et à mes enfants que j'ai laissés à Londres. » Pauvre homme, entre chacun de ses voyages aux antipodes, il ne lui reste que quinze jours à passer au sein de sa famille, et chacun de ses voyages de Londres à Brisbane et retour dure quatre mois et une semaine. Il est fils de ses œuvres et doit à son mérite seul le commandement de ce grand navire.

Ses officiers, jeunes gens gais, bons enfants et qui savent observer les convenances, se rendent utiles aux passagers autant qu'ils peuvent. Chacun d'eux représente un type différent du marin anglais.

Les matelots, des lascars des environs de Calcutta, sont des êtres petits, frêles, agiles, avec des mains et des pieds exigus et bien modelés. Ils ont les allures et les mouvements du chat. Vous marchent-ils sur le pied, c'est à peine si vous

vous en apercevez. Quand on les bouscule, on croit se heurter contre une poupée de coton. Au couvre-feu on les voit sur le pont du milieu, accroupis en deux longues rangées, très serrés les uns contre les autres, les mains appuyées sur leurs genoux et les genoux entrelacés avec ceux de leur vis-à-vis. Ils ne cessent de bavarder et ne parlent que roupies, anas et femmes, c'est-à-dire mariage. Puis ils s'étendent sur le pont, chacun à la place qu'il a occupée pendant la conversation. En un clin d'œil ils se sont endormis, et la machine et les éléments seuls gardent la parole. Je ne vois jamais le cuisinier, qui est aussi un lascar, passer du garde-manger à son laboratoire, sans éprouver de sinistres pressentiments. Cet homme a je ne sais quel air de famille avec Mme de Brinvilliers.

Au milieu du jour, une double marquise, deux tentes superposées l'une au-dessus de l'autre de manière à laisser circuler l'air entre elles, protègent le bâtiment contre les ardeurs du soleil. Le pont est presque vide. Le *Winter-tale* de Shakespeare transporte le vieux voyageur dans un monde idéal. La brise tiède du bateau lui amène, avec le son du piano qui sort de la cabine

des dames, des phrases entrecoupées de *Lucrèce Borgia*, de la *Somnambule*, du *Barbier de Séville*. On les entend rarement, par le temps qui court, ces grands maîtres italiens. Mais leurs mélodies, démodées quoique éternellement belles, vous rajeunissent, vous reportent à des époques déjà bien éloignées de vous.

La vue des contours de la grande île de Timor, qui apparaissent tout à coup derrière un voile de gaze couleur poussière d'or, m'arrache à ces rêveries. Nous voilà bel et bien dans les eaux de l'Inde néerlandaise.

L'heure du couvre-feu a sonné; on a éteint les deux lampions du pont. Sous la tente l'obscurité serait complète sans les étoiles qui se reflètent dans la mer, sans les étincelles de lumière électrique que le bateau secoue de ses flancs, sans la raie de lumière argentée qui marque la route parcourue. Et voilà le moment néfaste de descendre dans mon infernale cabine. Et penser que les choses se passent ainsi depuis le 14 décembre!

A bâbord et à tribord, des rideaux blancs et or, et sur ces rideaux des taches d'un vert tendre aux formes fantastiques, bizarres, féeriques, se rapprochent et s'éloignent tour à tour de la *Duranda*. Plus loin elle rase des îlots qui développent toutes les richesses exubérantes de la végétation tropicale. La mer a cessé d'être un désert. De nombreux canots dessinent leur blanche voile conique sur le feuillage des terres qu'ils côtoient. Nous apercevons même un steamer sous pavillon hollandais envoyé dans ces parages pour poser un câble électrique.

Pendant la nuit notre bâtiment a passé par le détroit de Baly et pénétré dans la mer de Java. Ce volcan géant, qui est là devant nous et dont le cône touche le ciel, appartient déjà à la grande île de ce nom. Ici la mer, d'un horizon à l'autre, est rayée de lignes blanches ; ce sont des pierres ponces, derniers vestiges de la catastrophe qui, en août dernier, a ravagé le Sund.

Enfin le 23 décembre, par une matinée idéale, notre bateau jette l'ancre dans un vaste golfe animé par des groupes de grands bâtiments à l'ancre, et par d'autres navires qui vont et viennent. Les basses terres ressemblent à un ruban

vert au-dessus duquel bleuissent dans le lointain deux colosses de volcans éteints, le Salak et le Gedé [1]. Nous sommes à Batavia. Distance de Brisbane : trois mille six cent quatre-vingts milles.

Batavia est une ville comme on n'en rencontre que dans les contes de fées. Si votre plume, si votre pinceau étaient capables d'en faire une peinture exacte, personne ne vous croirait. Dans la partie basse où se trouvent les comptoirs, on fait les affaires et on prend la fièvre. Sa physionomie est celle d'une ville de la vieille Hollande. La police de la rivière est confiée aux crocodiles, qui y pullulent. Vers l'intérieur le terrain s'élève doucement. Nous voilà dans un faubourg exclusivement habité par des Chinois. On se dirait à Canton. Puis, une forêt de cocotiers, de banians, de cactus gigantesques, d'immenses bananiers! D'autres arbres, dont quelques-uns couverts de fleurs pourpres, y mêlent et confondent les différentes nuances de vert de leur feuillage velouté, épineux, incisé. — Mais la ville où est-elle? — Vous y êtes. — En effet, dans cette forêt épaisse

1. 8100′ et 13 000 au-dessus de la mer.

serpentent des routes larges ou étroites. Ce sont les rues. Quant aux maisons, cachées dans le bocage, entourées de jardins, noyées d'ombre, vous les apercevez à peine. Elles se ressemblent toutes. Une façade, simple rez-de-chaussée, rarement avec un étage supérieur, est protégée par une large véranda. A chaque coin un pavillon avance dans le jardin qui précède la maison et qui n'est d'ordinaire qu'un parterre de fleurs entouré d'une balustrade et orné de statuettes et de vases. Cela vous rappelle Haarlem ou plutôt le Japon, où les vieux Hollandais semblent avoir pris le goût des petits piédestaux en pierre et des potiches en porcelaine.

Ce qui ajoute à l'étrangeté de l'effet magique de Batavia, ce sont ces deux éléments : les arbres, d'une magnificence qui dépasse tout ce que j'ai vu sous les tropiques, et les hommes, qui se promènent à l'ombre de ces arbres. Je ne parle pas des Hollandais, qui d'ailleurs ne se promènent jamais autrement qu'en voiture ou à cheval, mais de la foule des indigènes. L'éclat de leurs vêtements attire l'œil, l'harmonie des couleurs le charme. Le rouge, le rose, le blanc, qui prédominent, se marient admirablement avec le vert, nuancé à l'infini, du feuillage.

Je jouis de l'hospitalité simple, élégante, de bon goût de M. P. Pels, chef d'une des grandes maisons de commerce de Batavia et consul d'Autriche. Sa maison offre un bon échantillon des résidences indo-néerlandaises. Tout y est calculé pour neutraliser les influences d'un climat délétère, pour ne laisser entrer l'air qu'après l'avoir refroidi, pour le renouveler, le faire circuler et établir des courants qui donnent l'illusion de la fraîcheur. A l'aide de ces procédés on parvient à produire des sensations agréables ; on n'arrive pas à rendre inoffensive cette atmosphère de feu. La preuve, c'est que les blancs sont presque tous d'une pâleur extrême. Tout le monde semble atteint d'anémie.

C'est un dimanche. Le soleil approche de l'horizon. Le monde élégant s'est donné rendez-vous sur la grande place, que nous trouvons tout encombrée de beaux équipages. Les femmes, coiffées de fleurs, vous frappent par la simplicité et l'élégance de leur toilette ; les hommes, y compris les officiers, par l'absence du chapeau, qu'ils ont oublié à la maison. En effet, sous ce ciel, après le coucher du soleil, un couvre-chef ne serait qu'un embarras. On écoute un orchestre

militaire, on descend, on s'approche des voitures, on cause avec les dames comme sur le Pincio ou à la Lungara. Mais l'ensemble est exotique.

Dans le musée, qui possède une riche collection de choses indiennes de Java, de Sumatra, de Bornéo, on retrouve l'Inde avant l'invasion de l'islamisme [1]. Mais quel islamisme, et comment s'est-il si promptement emparé des rajas et, par conséquent, des populations dont il semble d'ailleurs avoir à peine effleuré l'épiderme? On me dit que le bas peuple est exploité de la manière la plus indigne par les *hadgis*, ou pèlerins de la Mecque, qui sont un véritable fléau pour les campagnes.

En matière de religion, le gouvernement hollandais, qui exerce dans ces colonies une autorité absolue et paternelle, se montre également bienveillant ou indifférent pour toutes les confessions chrétiennes ou autres. Cependant il n'a pas renoncé à certaines pratiques traditionnelles : ainsi les missionnaires n'osent pas étendre leur apostolat aux indigènes mahométans. Libre à eux de convertir, s'ils peuvent, les Chinois et les Hin-

1. Dans le quinzième siècle

dous. On donne comme motif de cette interdiction les égards dus à l'élément arabe, qui se compose de riches marchands et de grands propriétaires fonciers, originaires de Mascate et d'Hadramat, et établis ici de père en fils. On dit qu'ils sont très fanatiques et jouissent d'un grand prestige au sein des populations malaises et musulmanes.

Excursion à Buitenzorg, Tjandjoer, Bandoeng et au volcan de Tangkoe-ban-praoe. — Du 24 au 31 décembre. — Départ en chemin de fer au lever du soleil. Le pays est d'une beauté indescriptible : des touffes d'arbres, parmi lesquels prédominent le cocotier, le bananier et le bambou, qui atteint des dimensions colossales, alternent avec des rizières dont les jeunes plantes se reflètent dans l'eau des rigoles. Ces champs en terrasses d'un vert éclatant remontent doucement vers les montagnes dont nous approchons. Toute la population, hommes et femmes, y travaille pêle-mêle avec des buffles conduits par des enfants. Les villages, enveloppés d'ombre et de feuillage, semblent mettre une sorte de coquetterie à se dérober à nos regards. Au fond du tableau, ici le Gedé, là le Salak, gris safrané au

pied, bleu d'opale en haut, dessinent leurs cônes sur un ciel argenté.

Buitenzorg, le Pétropolis de Rio-de-Janeiro, le Cintra de Lisbonne, le Simla de l'Inde, est la résidence habituelle du gouverneur général et le rendez-vous des sommités du monde officiel et du haut commerce. Si le « Sans-Souci » batave ne vous préserve pas des soucis du pouvoir et des affaires, il vous garantit de la fièvre, qui, me dit-on, n'y pénètre jamais. Les environs rappellent en grand les plus belles parties de l'île de Ceylan.

Le palais du gouverneur général, grand édifice dans le goût de la restauration, se présente fort bien, mais je préfère le parc avec ses arbres séculaires. Un éléphant colossal s'y promène mélancoliquement. Des daims ou des chevreuils se dérangent à peine au passage de notre voiture.

Rien de poétique comme les premières heures de la nuit. L'obscurité n'est pas encore complète ; ce sont des voiles noirs qui nous entourent, mais d'un noir nuancé selon les distances. Le regard monte d'étage en étage avant d'atteindre le sommet du mont Salak. Derrière le colosse, les clartés couleur d'orange du ciel. Au-dessus de votre

tête, de lourds nuages d'un noir foncé lisérés de jaune.

Nous sommes aux fêtes de Noël, et l'hôtel de Bellevue est rempli de monde. Hommes et femmes, tous appartenant aux couches supérieures de la société de Batavia, paraissent au déjeuner et au lunch dans une toilette adaptée au climat. Les dames portent une camisole qui tient lieu de chemise, et retombe sur une jupe de coton, le *sarong*, aux couleurs bariolées. Les hommes ont gardé simplement leur costume de nuit, le pyjame, qui consiste en une jaquette blanche et un large pantalon de couleur. Tout le monde a les pieds nus chaussés de pantoufles. Ce sans-gêne, qui d'ailleurs va fort bien aux jeunes et jolies femmes, et qui sied moins aux dames d'une certaine corpulence et d'un certain âge, m'a d'abord frappé et presque étonné. Mais l'œil s'y habitue bien vite. Hâtons-nous d'ajouter que les jeunes personnes non mariées font toujours une toilette complète.

J'ai fait quelques agréables connaissances, et

tous montrent de l'empressement à répondre à mes questions. — « La domination hollandaise aux Indes, m'a-t-on dit, se fonde sur le monopole et le travail obligatoire. Cela est contraire aux idées modernes, mais ici gouvernants et gouvernés s'en trouvent bien. Prenons pour exemple le monopole du café : dans certaines terres, le gouvernement le cultive à ses frais ; dans d'autres, les communes sont tenues d'en planter et de vendre leurs produits au gouvernement au prix fixe de quatorze florins le *pickel*, que l'administrateur vend de son côté pour le compte du gouvernement à raison de trente-cinq ou quarante florins. Personne n'est autorisé à posséder pour son usage une provision qui dépasse trois kilogrammes. Il en résulte que parfois, lorsque les provisions de première qualité accumulées dans les dépôts de l'État se trouvent épuisées, on est obligé de faire venir du café de Hollande. Ce n'est pas agréable, mais comme les avantages du système l'emportent sur les inconvénients, personne ne se plaint. »

« Le gouvernement, m'a dit un de mes nouveaux amis, se sert des anciens princes, jadis plus ou moins souverains, pour contenir et gou-

verner les populations indigènes encore attachées à leurs anciens maîtres, et il s'assure de la fidélité des « sultans », transformés en fonctionnaires hollandais, moyennant de forts appointements. Le sultan de la veille, devenu *Régent* d'un district, représente le gouvernement auprès des indigènes; il est chargé de la police locale et exerce un certain pouvoir judiciaire. Mais la *summa rerum* se trouve entre les mains du *Résident*. C'est ainsi que l'on appelle l'agent hollandais de chaque district, qui est pour ainsi dire l'œil et, le cas échéant, le bras du gouverneur général. Cependant, à moins de nécessité absolue, il s'abstient d'empiéter sur les attributions du régent.

« Les Javanais, naturellement doux et faciles à mener, éprouvent une sympathie passive pour le régime hollandais. On n'en peut pas dire autant des populations de Sumatra et de certaines autres parties de l'empire indo-néerlandais. Ici le peuple est content. Un peu de riz tous les jours, et aussi peu de travail que possible pendant toute l'année, voilà son idéal du bonheur suprême en ce monde. Il était moins heureux sous ses princes qui l'accablaient d'impôts.

« Les indigènes, quelle que soit leur position sociale, sont obligés de porter le foulard du pays autour de la tête et la ceinture dite *sarong* au-

tour de la taille ; il leur est strictement défendu de se chausser à l'européenne. Les blancs, en parlant à des indigènes, même à ceux qui savent le hollandais, se servent toujours de la langue malaise, et les indigènes n'oseraient adresser la parole à un blanc dans n'importe quel idiome européen. A Batavia, la rigidité des formes de respect asiatiques, encore en vigueur dans l'intérieur, a cependant été un peu atténuée dans les dernières années. Mais le maintien du prestige et la reconnaissance par l'indigène de la supériorité de la race blanche forment, avec le monopole et le travail obligatoire, le principe fondamental de notre domination. C'est l'ancien régime colonial qui a fait ses preuves. Depuis près de trois siècles, une poignée de Hollandais gouverne des millions d'Asiatiques. Aux Indes anglaises on a, depuis près de cinquante ans, abandonné ces errements et inauguré une ère humanitaire. L'expérience donnera-t-elle sa sanction à ce nouveau système ? »

Les personnes qui assistaient à cette causerie, toutes Hollandaises, abondaient dans le sens de mon interlocuteur, non sans m'avouer leur crainte de voir l'esprit d'innovation envahir l'empire Indo-Néerlandais.

Tjandjoer, ville tout à fait indienne, est la résidence d'un *Régent*, et par conséquent celle de son ange gardien le *Résident*. C'est ici que se trouve interné un fort grand personnage, le Sultan déposé de Bornéo. Il habite un palais composé de plusieurs maisonnettes. L'entrée en est gardée par une poupée colossale à tête de poisson. C'est un Génie qui chasse les mauvais esprits. Il faisait nuit et nous entendîmes l'illustre prisonnier d'État et les siens faire la prière du soir dans la petite mosquée du palais. « Ille Mallah, Ille Mallah », et encore « Ille Mallah! » Et les bananiers d'accompagner le chœur des fidèles du bruissement de leurs éventails, et le Génie, en fidèle gardien, de secouer sa tête de poisson sous la brise du soir.

Quelle nuit noire, tiède, délicieuse! Assis sur la véranda de notre petit hôtel, tenu par un ancien officier autrichien, nous assistons à une représentation de marionnettes en plein air. Ce sont les dieux et les déesses de l'Olympe hindou. Les *guignols* des Champs-Élysées de Paris ou de notre Prater de Vienne restent bien au-dessous de ce spectacle bizarre de combats acharnés entre des Dieux non encore complètement dépossédés de leur auréole parmi les populations devenues mahométanes.

A peu de distance, une bayadère exécutait des pas avec deux jeunes gens dont les sauts grotes-

ques, rappelant parfois les mouvements de bêtes fauves, formaient un contraste bien marqué avec la tenue modeste de la danseuse. Elle avançait et reculait alternativement, toujours en abritant sa figure derrière la manche de sa tunique et en s'accompagnant de temps à autre d'un chant monotone et mélancolique.

Dans ce petit hôtel, j'ai trouvé des journaux de Bohême et, le long des murs de la salle à manger, les portraits du maréchal Radetzky et du général Hainau avec d'autres souvenirs de cette époque guerrière, riche en souvenirs tristes et glorieux, mais plus glorieux que tristes, et déjà si éloignée de nous.

Le voyage de Tjandjoer à Bandoeng, moitié en wagon, sur un chemin de fer, non encore livré à la circulation, moitié en voiture de poste, nous fait traverser un pays des plus pittoresques. La route, tracée par des ingénieurs habiles et exécutée à merveille par les corvéables indigènes, gagne en serpentant la crête de la haute montagne de Missigit. Cette contrée est infestée de tigres, de léopards, de panthères. Il y a aussi des buffles sauvages et des sangliers, et à certains endroits on a quelques chances de rencontrer des rhinocéros. Le hasard nous a épargné

les grandes émotions. Nous n'avons vu que deux sangliers de dimensions respectables traverser à toute vitesse la route que nous suivions. Dans les kampoengs (villages indigènes) des environs, il y a peu d'années, on n'osait sortir la nuit qu'en nombreuse compagnie, armé et muni de torches. L'arrivée des ouvriers du chemin de fer a éloigné bon nombre de ces habitués incommodes. Les grands cours d'eau grouillent de crocodiles. Ces monstres jouissent ici des privilèges d'êtres sacrés. Ce n'est qu'après avoir dévoré un nombre considérable d'habitants et de bestiaux de la commune qu'ils risquent d'être inquiétés. Et encore faut-il pour cela l'intervention du prêtre de la localité. Vêtu de sa robe blanche, il s'assoit sur les bords de la rivière, entonne une chanson sacrée, et quand l'animal se montre, le saint homme examine s'il est réellement le coupable. Ce n'est qu'avec son assentiment qu'on ose le tuer. Les tigres, privés de l'auréole de la sainteté, profitent du prestige de la peur qu'ils inspirent aux villageois, et l'on ne songe à les poursuivre qu'à la suite de grandes déprédations commises par eux dans la commune.

Les pals[1] sont marqués le long de la route. De basses haies vives qui la bordent des deux

1. Longs de 1207 mètres.

côtés continuent même à travers les villages. On se dirait dans un parc. Le paysage conserve son caractère varié, bizarre, fantastique, mais toujours riant. De petits cônes, des rochers calcaires ou volcaniques tout couverts de bosquets couronnés d'un dôme de feuillage ou d'un panache de bambous de dimensions colossales, découpent leurs silhouettes sur le ciel bleu d'opale le matin, chargé de gros nuages noirs dans l'après-midi, or au coucher du soleil.

De cinq en cinq pals, on trouve la maison de poste. Un hangar couvert d'un lourd toit de briques s'élève en travers de la route ; c'est là que le voyageur dûment muni d'un permis du gouvernement change de chevaux à l'abri du soleil et des pluies torrentielles de la mousson. C'est là aussi que, dans les districts à cafiers, on construit les magasins du gouvernement destinés à recueillir le café produit par les populations.

Aucun pays, si ce n'est le Japon et la Chine, ne donne une idée de l'animation qui règne dans les villages et tout le long de la route. Des coulis, isolés ou en escouades, la taille prise dans le sarong, sorte de pagne qui se porte par-dessus le pantalon, le haut du corps nu, la tête coiffée d'un grand chapeau qui ressemble au couvercle d'un vase ou à un bouclier, s'en vont à la file,

toujours au pas gymnastique, en portant des poids énormes suspendus aux deux bouts d'une longue tige de bambou qui affecte la forme d'un croissant. D'autres sont chargés d'immenses cannes destinées à la construction de leurs huttes. On voit beaucoup de femmes. Elles portent le sarong, rouge, bleu, blanc, le plus souvent cramoisi. Ces couleurs éclatantes s'harmonisent avec les teintes bronzées des corps à moitié nus, et avec le vert, nuancé à l'infini, d'une nature prodigue de ses trésors. De jeunes mères, tout en travaillant dans les champs, donnent le sein au poupon, à cheval sur une de leurs hanches. A la rencontre d'un Européen, comme font aussi les Japonaises, elles se couvrent des manches de leur tunique. Au milieu de la foule qui se succède sans interruption, nous voyons des messieurs habillés avec plus de soin de costumes moins sommaires. Ce sont des gentlemen, probablement des nobles, peut-être les fils de quelque ancien sultan transformé en régent. Comme ces hauts personnages, outre les cinq femmes légitimes qui ont droit à des pensions du gouvernement, entretiennent dans leurs harems un grand nombre d'odalisques, leurs enfants sont légion.

Les maisons, toutes construites en bambou, avec une toiture haute, raide et lourde, dispa-

raissent plus ou moins dans le feuillage. Aussi avons-nous traversé plus d'un village sans nous en apercevoir. Il y a le long de la route de nombreux hangars où l'on débite des comestibles. Ce peuple remplit ses devoirs de déférence envers le blanc avec l'agilité que donne l'habitude. A votre approche, à droite et à gauche, les hommes font volte-face, vous tournent le dos, s'agenouillent, touchent le sol de leur front, ce qu'ils ne peuvent faire sans élever vers vous la partie inférieure de leur personne. Ceci est un acte de politesse. C'est en même temps le comble de l'humilité de se montrer volontairement du côté le moins favorable. Le moyen de garder son sérieux quand on passe entre cette double haie de cariatides renversées!

Bandoeng, où nous arrivons au milieu du jour, est située sur un plateau[1] entouré de hautes montagnes. C'est la capitale de la province Preanger. Dans l'excellent hôtel tenu par un Hollandais, nous trouvons nombreuse compagnie : de hauts fonctionnaires, des employés du gouverne-

1. Haut de 800′. Les montagnes voisines s'élèvent à 6000′ et 8000′ au-dessus du niveau de la mer.

ment, de riches planteurs, mais pas de Malais. Les Malais ne sont pas admis dans les hôtels fréquentés par les Européens. Libre aux Chinois, s'ils ont la bourse bien garnie, de demeurer côte à côte avec les blancs.

C'est la saison des pluies, autrement dit de la mousson, la plus saine dans l'Inde hollandaise. Les matinées sont radieuses. A midi le ciel commence à se couvrir. Vers trois heures la pluie, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre formidables, tombe à torrents et ne cesse que vers le coucher du soleil. Entre six et huit heures du soir on se rend visite. Puis chacun rentre pour dîner. Dans la « Société », le club, on discute la question brûlante : l'avenir de l'arbre à quinquina. La production du quinquina est la rage du jour, ici, à l'île de Ceylan et dans quelques îles du Pacifique. Tout le monde plante des arbres à quinquina. Le caféier ne rend plus, le sucre est en baisse, la production exagérée de l'industrie européenne a déterminé sur tout le globe une stagnation des affaires. Ainsi, vive le quinquina ! vivent les fièvres tierces !

Ascension du Tangkoe-ban-praoe. — 28 *décembre.* — Une journée que je n'oublierai pas.

Il s'agit de gravir un volcan en activité, haut de sept mille pieds, situé à vingt pals ou vingt-cinq kilomètres au nord de la ville. Le pays conserve la physionomie de celui que nous avons parcouru ces jours derniers, mais le voisinage des hautes montagnes lui donne un caractère alpestre. Plus nous montons, plus le silence se fait. Déjà nous avons laissé derrière nous le *rasthaus* (maison de repos) près d'un hameau rustique appelé Lembang. Devant les voyageurs s'élève le volcan, dont le sommet affecte les contours d'un canot renversé. De là le nom qu'il porte. Le cratère reste invisible. Le sentier, souvent très raide, pénètre dans une forêt vierge, traverse des clairières pratiquées par les planteurs, qui ont abattu bon nombre d'arbres pour les remplacer par des quinquinas. Plus haut nous nous engageons de nouveau, pour ne plus en sortir, dans la partie de la forêt que la hache du pionnier n'a pas encore entamée. A certains endroits, le chemin, large de deux à trois pieds seulement, suit les sinuosités d'une crête entre deux abîmes béants. Le regard, en y plongeant, n'aperçoit que des têtes d'arbres. Tout autour, de hautes montagnes, excepté du côté de la ville, encore visible quoique diminuée par la distance. Le plateau de Bandoeng ressemble à un tapis tissé de vert et de noir ; de vert : les rizières ; de noir : les

villages ensevelis dans les bosquets. Les arbres gigantesques qui couvrent la montagne jusqu'à son sommet sont d'une variété infinie. Dans l'air, dans la forêt, dans les abîmes, silence profond. Pas un oiseau qui chante. On me dit qu'il n'y en a presque pas à Java. Peu à peu l'odeur du soufre remplace les délicieuses exhalaisons du bois résineux. Nous voilà arrivés au bord du cratère. La lave dispute le terrain à la végétation, mais celle-ci l'emporte en empêchant le regard de pénétrer au fond du foyer. Nous avons commencé la descente par un sentier exécrable, lorsque le ciel, légèrement voilé depuis une heure, ouvre soudainement ses écluses. C'est à regret que je me décide à battre en retraite. Dans ce climat, on n'est pas trempé impunément. Une bonne fièvre en est la conséquence. Il me semblait être sous une pompe et je formais des vœux ardents pour que mon imperméable méritât son nom. Aussi le ciel eut-il pitié de nous. Contrairement à ses habitudes, le soleil reparut subitement, et rasséréna l'atmosphère. Mais quelle descente, par des sentiers transformés en torrents où les chevaux bronchent à chaque pas! Mes jeunes compagnons mettent pied à terre. Je ne me fie pas assez à mes forces pour suivre leur exemple. Mon poney chancelle le long du précipice, perd l'équilibre,

tombe à plat, heureusement pas dans l'abîme, mais dans une rigole. Les lois de la gravitation m'ont fait glisser de la selle sur le cou du cheval, et de là sur les épaules de mon petit Indien qui, entraîné dans la chute, tâche vainement de se remettre sur ses petites jambes. Heureusement un panache de bambous étend vers moi une tige secourable. Je m'y accroche, je serre fortement la tête du guide entre mes genoux, et, sans toucher le sol moi-même, je parviens à le relever. Je n'avais fait que changer de monture. Enfin, à la nuit tombante, affamés et exténués de fatigue, mais enchantés de leur excursion, les voyageurs rentrent à l'hôtel pour y trouver bon dîner et bon gîte.

Bandoeng est un jardin, un parc et un bois. Les rues sont des avenues que des haies vives encadrent, que des arbres gigantesques ombragent. Ne me demandez pas le nom des différentes espèces. Les bananiers, les cocotiers, d'autres palmiers prédominent ; mais c'est le bambou qui joue le rôle principal. On aperçoit à peine les maisons. Çà et là les plis du rideau vert qui enveloppe la ville s'écartent assez pour laisser entrevoir les hautes montagnes des environs.

Le soir, dans la cour de l'hôtel, on fait danser des bayadères. Il a beaucoup plu dans l'après-midi, et une vapeur blanche se dégage du sol détrempé. L'atmosphère est celle d'une étuve. La danse, la musique, le chant, l'ensemble enfin vous dispose à la mélancolie.

Visite chez le régent, populairement appelé sultan. Toe-Mengoeng-Koissema-Delaga, jeune encore, est très poli et ne parle que le malais. Coiffé du foulard de rigueur et vêtu à la manière du pays, il use de son privilège de régent pour se chausser de bas et de bottines. A côté de lui se tient sa « première » femme. Le régent me dit que c'est une princesse et qu'elle en porte le titre. Ni jeune ni jolie, elle a très bonne tenue. Le mari me montre lui-même le kraton, qui se compose de deux maisons meublées à l'européenne. L'une contient les appartements de réception, l'autre lui sert d'habitation. Dans le jardin se tenaient accroupis les artistes de la musique du régent. Pendant qu'ils jouaient, un homme et une femme faisaient exécuter à des marionnettes, dieux et déesses de l'Olympe hindou, des simulacres de bataille. On me dit que, même dans les hautes classes, on tient beaucoup

à ces représentations qui rappellent vaguement, avec la mythologie indigène, l'indépendance des temps passés.

Tout ce kraton a un caractère de noblesse. Je me demande pourquoi? L'architecture indo-européenne n'a rien de particulier. Les jardins sont mal tenus; des feuilles mortes et des mauvaises herbes ont envahi les sentiers et recouvrent la vaste pièce d'eau du centre. La magnifique avenue qui mène à la rue a aussi l'air négligé. Mais l'ensemble parle à l'imagination.

Du perron devant le palais, dans l'écartement d'un rideau d'arbres, on aperçoit, à travers une clairière, une des fenêtres de la maison du *résident*. De cette façon, le grand personnage, assis sur son fauteuil de rotin, fumant son chibouque, peut tenir commodément l'œil ouvert sur son collègue le *régent*.

Nous sommes revenus à Batavia. C'est la Saint-Sylvestre. Encore quelques heures et l'année aura expiré. La nuit est noire et tiède. Par les fenêtres des maisons hollandaises, toutes grandes ouvertes, le regard pénètre sans obstacle dans les appartements. Hommes et femmes, vêtus ce soir avec un soin particulier, se prélas-

sent dans leurs fauteuils. On cause, on fume, on prend du thé. C'est l'Europe hollandaise. Au dehors, dans la forêt qui est la ville, obscurité profonde interrompue à chaque instant par des fusées que les indigènes s'amusent à lancer. C'est leur manière de saluer le nouvel an.

Java ne se trouvait pas sur mon programme de voyage. C'est au hasard, à l'absence d'un bateau en partance pour l'Inde, que j'ai dû la bonne fortune d'y passer une semaine. Je n'aurais pu l'employer plus agréablement; mais j'arrivai sans y être préparé, et l'eussé-je été, huit jours n'auraient pas suffi pour me permettre de pénétrer un peu au delà de l'épiderme des choses. C'est un regard furtif jeté en passant, dans une galerie, sur un tableau qui vous frappe. Vous ne pouvez pas vous arrêter, mais, en passant outre, la vision lumineuse vous saisit, vous suit, vous hante et reste.

Un vieux et infirme petit bateau des Messageries maritimes, qui fait la navette entre la capitale de l'Inde hollandaise et Singapour, m'em-

mène le 3 janvier de Batavia. J'ai le cœur autrichien, mais le palais et l'estomac français. Cette réflexion m'est venue dès mon premier repas à bord de l'*Émirne*, qui d'ailleurs brille plus par sa cuisine que par la rapidité de sa marche et la solidité de sa machine.

Nous glissons doucement et lentement entre la côte, ici toute plate et couverte de forêts ou de broussailles, de la grande île de Sumatra et la côte plus élevée et en partie cultivée de l'île de Bangka, dont les mines d'étain exploitées par le gouvernement sont d'une grande ressource pour le trésor néerlandais[1]. Le 5, dans l'après-midi, l'*Émirne* accoste le quai de Singapour, la capitale des *Strait-Settlements* (établissement du détroit).

Distance de Batavia : cinq cent cinquante milles.

Singapour, du 5 au 7 janvier. — Quels changements depuis ma première visite en décembre 1871 ! Le marais malsain que j'ai tra-

1. On m'assure qu'après Java cette petite île de Bangka est, de toutes les possessions hollandaises dans l'Inde, comparativement, la plus profitable.

versé alors sur une digue étroite qui servait de route (environ deux milles) entre le port et la ville, a été séché, et est couvert maintenant d'un quartier nouveau presque exclusivement habité par des gens de race jaune. Singapour est devenue une ville chinoise. A part l'Esplanade avec le palais de justice, à part quelques autres édifices publics, l'hôtel du gouverneur, situé sur une éminence, les résidences de quelques négociants européens, les églises et les hôtels tenus par des Allemands et des Suisses, on ne voit que de longues files de maisons à deux fenêtres, avec un étage supérieur qui, appuyé sur des piliers, avance sur la rue et forme arcade. Des boutiques toutes ouvertes occupent le rez-de-chaussée. Ces maisons appartiennent à des Chinois. L'hôtel où je suis descendu forme un coin de l'Esplanade, qui est le centre de la partie élégante de Singapour. Mais à ce coin même cesse l'Europe et commence l'empire du Milieu. De ma véranda je ne vois que des boutiques chinoises avec leurs enseignes verticalement suspendues dans la rue : Chong-Fee et Gee-Chong, tailleurs ; Loon-Chong, tailleur ; Puck-Quay, tailleur ; Nam-Seng, tailleur ; puis l'étalage de bijouteries d'un juif portugais, et de nouveau des Chong et des Puck et des Seng à perte de vue. Dans les rues les vagues humaines

se déroulent du matin au soir. Tout le monde paraît affairé. La tête inclinée en avant, balançant leurs longs bras perdus dans des manches plus longues encore, marchant à grands pas et donnant à leur queue un mouvement de pendule, la préoccupation sur le front, le dédain du sceptique sur les lèvres, on voit se succéder sans interruption : le Chinois gentleman, le Chinois riche négociant, le Chinois boutiquier, l'artisan, le couli ; les premiers très bien mis, les autres assez bien, les coulis tout nus, sauf la ceinture. Comparativement peu de femmes et seulement des femmes des classes infimes, mais grand nombre d'enfants. Les Chinois ont, il n'y a pas longtemps, emprunté aux Japonais le *jin-riki-sha*. On en rencontre une quantité prodigieuse. C'est, comme on sait, une chaise reposant sur deux roues, protégée par une capote et traînée au grand trot par un couli. Veut-on gagner de l'argent, on n'a qu'à faire venir du Japon deux ou trois cents de ces véhicules à hommes et à en louer un certain nombre à plusieurs entrepreneurs. En quelques années on peut faire fortune. Sans doute c'est un rude métier que celui du couli qui fait fonction de cheval. La plus robuste constitution succombe en moins de trois ans. Le pauvre couli meurt de consomption. Mais n'importe, le véhicule reste, et rien de fa-

cile comme de remplacer l'homme-cheval. Il y a tant de Chinois dans la ville de Singapour ! Mais qu'en diraient les sociétés protectrices des animaux en Angleterre où, si je ne me trompe, la loi défend d'atteler des chiens à des charrettes?

Après les Chinois, viennent, au point de vue du nombre, les indigènes, les Malais, de braves gens, doux, dociles, bons enfants, mais irritables et terribles dans leurs accès d'*amock*, de colère, pendant lesquels, transformés en fous furieux, ils tuent tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin. Ils sont très estimés comme cochers. J'ai vu des richards chinois nonchalamment étendus dans leurs beaux équipages anglais conduits par des Malais. Ce fait est significatif.

On rencontre aussi de grands hommes d'un noir de charbon, vigoureusement sculptés et presque complètement nus. Ce sont des Glings de la côte de Coromandel.

Le blanc n'est pas visible. Il faut aller le chercher dans son bureau, dans son comptoir ou dans son club. Tous les Européens parlent le malais, c'est la langue prédominante. En me promenant seul dans les rues, il m'était impossible de demander mon chemin. Je ne rencontrais que des Chinois, des Malais et des Glings. Les Européens appartiennent presque tous aux classes élevées ou moyennes. Ce sont des *civilians*, ou

fonctionnaires civils, des militaires ou des négociants. Parmi ces derniers, les Allemands et les Suisses tiennent le haut du pavé. A l'exception de quelques palefreniers anglais, on ne voit guère ici de gens de basse condition. Le gouvernement, dès leur arrivée, trouve toujours moyen de les renvoyer, fût-ce même en leur payant la traversée. Cette mesure de précaution, m'a-t-on dit, s'explique par la nécessité de sauvegarder le prestige du blanc. C'est indispensable dans une ville où quelques centaines d'Européens se perdent dans une foule de quatre-vingt mille Chinois et de quarante mille gens de couleur. Cependant, ici, il n'y a pas de loi qui défende aux Asiatiques de s'habiller à l'européenne.

Les laboureurs chinois travaillent à merveille *under contract*, c'est-à-dire quand ils jouissent de leur part à la récolte; mais ce sont de vrais fainéants lorsqu'on les paye à la journée. On cherche maintenant à organiser l'immigration en masse de lascars et autres Hindous. Mais ceux qui connaissent la supériorité du Chinois augurent mal de cette entreprise.

Ce soir, la représentation d'un prestidigitateur allemand a réuni dans une salle du Courthouse

l'élite de la société européenne. Les hommes portent tous la veste et le pantalon blancs ; les dames, également en toilette blanche, se distinguent par un air de langueur, hommes et femmes par la pâleur de leur visage. L'anémie, ce fléau des pays équatoriaux, se peint sur toutes les physionomies. Cependant Singapour, si malfamé naguère à cause de son climat pestilentiel, grâce au desséchement du marais devenu un quartier populeux, passe aujourd'hui pour la ville la plus saine de l'Extrême-Orient.

La matinée est délicieuse, presque fraîche, du moins comparativement. J'erre, seul, dans les rues. Deux maisons chinoises, situées l'une en face de l'autre, me frappent par la richesse des sculptures du portail. Je me crois à Canton. Comment résister à la tentation d'en voir l'intérieur ! Vite, pénétrons par une de ces portes monumentales dans une petite cour qui précède le principal corps de logis. Une nuée de domestiques se précipite vers l'intrus pour lui barrer le chemin. Mais je profite de mes souvenirs de Chine et je compte sur le prestige de ma peau blanche. D'un geste de la main je me fraye passage. Arrivé dans une belle salle, je trouve le maître de la maison

entre les mains de son barbier qui lui rase la tête, tout en respectant la mèche de l'occiput où il attachera la queue. Des amis, debout dans des attitudes respectueuses, entourent le grand personnage. Tous me toisent d'un air mécontent, mais sans rien dire. Heureusement le grand homme sait un peu l'anglais. Je lui explique mon désir de voir sa maison, qui, lui dis-je, me semble un bijou, comparable aux plus belles habitations que j'ai vues à Canton. Ses traits se détendent et il engage quelques gentlemen à me faire voir tout l'édifice, sauf, bien entendu, l'appartement de ses épouses. C'est bien la résidence d'un richard cantonais : de petites cours, de petits pavillons, de petits corridors couverts de tentures brodées, le tout surchargé de ces mille colifichets qui charment l'œil du *célestial*. Partout des oiseaux de différentes espèces, enfermés dans des cages bizarres, remplissent les appartements de leurs cris aigus ou rauques ; mais pas un seul ne chante. J'apprends que mon homme et son voisin d'en face sont de riches marchands de poivre.

En l'absence du gouverneur, Sir Ch. Weldt, M. Irving, secrétaire colonial, a bien voulu me faire les honneurs de la ville où il réside en qua-

lité officielle depuis près d'un quart de siècle. Il est on ne peut plus aimable. Le consul d'Autriche, M. Brandt, et quelques négociants contribuent à me rendre le séjour agréable. Tout le monde me parle de l'accroissement persévérant et continu de l'élément chinois.

La grande péninsule est un territoire presque inhabité. Il se compose, en dehors des possessions anglaises, d'États administrativement indépendants, mais plus ou moins placés sous l'influence et la surveillance de « residents » anglais. Serak, grâce à l'immigration en masse des Chinois, commence à se couvrir de cultures. Le nombre officiel des Chinois débarqués à Singapour en 1882 est de cent mille. En 1883, il montait à cent cinquante mille. Cette année-ci, d'après tous les indices, il atteindra le chiffre de deux cent mille! Une partie de ces *célestiaux* s'établissent à Singapour; les autres, la majeure partie, envahissent la péninsule, qu'ils sont en train de transformer en pays chinois[1].

---

1. La population de la ville et des petits districts de Singapour se décompose ainsi qu'il suit :

Européens, environ 300 avec les demi-sang .	1 283
Chinois.	86 245
Malais.	22 114
Tamils et Glings de la côte de Coromandel .	10 475

A bord du *Yang-tsé*, un des grands et beaux steamers des Messageries maritimes, se trouvent réunis tous les avantages désirables : fort peu de passagers, mais dans ce petit nombre des hommes intéressants et agréables, une excellente cuisine, le service à l'avenant et, pour ne pas oublier l'essentiel, un bâtiment de premier ordre et un capitaine digne de le commander.

Parmi les voyageurs il y a un employé japonais qui est chargé d'aller étudier les défenses maritimes de divers États d'Europe. Ce jeune homme, en me parlant de la mort du grand réformateur et premier ministre Yvakoura, que j'ai vu à l'œuvre lors de son début en 1871, ajoutait : « Mon gouvernement commence à comprendre qu'il a marché trop vite, et que le peuple a de la peine à le suivre dans la voie des réformes inaugurées par l'illustre Yvakoura ». C'est ce que j'ai toujours pensé.

Javanais	5881
Eurasiens (chrétiens demi-sang)	3091
Boyanais	2111
Bugis	2053
Bengalais	1550
Arabes	836
Dyaks (sauvages de Bornéo)	43
Birmans	51
Arméniens	80
Juifs	172

Le *Yang-tsé*, qui file presque constamment de treize à quinze nœuds, a parcouru les quinze cent soixante-dix milles en moins de cinq jours. Le 10 janvier, au lever du soleil, les voiles de gaze se déchirent. Le pic d'Adam paraît suspendu dans les airs. Au-dessous, la brume. A fleur d'eau se déroule, à perte de vue, un ruban blanc liséré de vert : les vagues qui balayent les falaises couvertes de cocotiers. C'est l'île de Ceylan. A dix heures du matin je débarque à Colombo. Avant le soir, pour me rendre à une invitation de Sir Arthur Gordon, qui se trouve malheureusement en tournée, j'ai traversé en chemin de fer, toujours en montant, un pays idéal. A la nuit tombante je descends au « Pavillon » de Kandy, où Lady Gordon veut bien me recevoir. Kandy, situé au centre de l'île, est l'ancienne capitale des rois, et le « Pavillon », la résidence d'été des gouverneurs anglais. A Colombo j'ai failli succomber à la chaleur, à Kandy il fait presque froid.

Ile de Ceylan. — 12, 13, 14, 15 *janvier.* — C'est un dimanche et j'assiste au service à l'église catholique, bel édifice tout en pierre, érigé en 1877. L'évêque prêche en anglais avec les into-

nations sonores de la *lingua romana* et avec les gestes du Méridional. Quelques officiers, bon nombre de soldats anglais et des Eurasiens occupent les sièges. Le centre de la nef est rempli de groupes de femmes cingalaises assises sur leurs talons et fort bien drapées dans leurs couvertures de coton d'une couleur unie : cramoisi, blanc ou brun. Parfois un bras orné d'un bracelet en argent massif ou en cuivre sort des plis des vêtements. Il y a je ne sais quoi d'artistique dans cette scène. Mais l'artiste, c'est la nature, et ce qui augmente le charme de son œuvre, c'est que l'intention de l'individu n'y est pour rien. Les femmes, aux petits pieds, aux mains effilées, ne sont pas belles, mais ce qui les distingue, c'est la noblesse de leurs traits, de leurs poses, de leurs mouvements. Le teint des Cingalais varie du bronze florentin clair au bronze foncé et au noir pâle de l'ébène. Le clair-obscur qui règne dans l'église efface le contraste entre les teintes tendres des groupes d'indigènes et l'éclat des uniformes anglais.

Kandy est une petite ville qui a le caractère indien. Les Cingalais y prédominent, mais on y voit aussi des Malais et des Tamils de la côte de Coromandel. A l'exception des bureaux du gouvernement et de l'hôtel de la poste, qui orneraient une préfecture de province de notre continent,

pas de maisons européennes. Le charmant « Pavillon », enseveli dans le feuillage du parc qui l'entoure, se dérobe à la vue. Les quelques résidents anglais, tous serviteurs de la couronne, occupent des bungalows aux environs de la ville. Celle-ci est donc vraiment indienne. Les rues, étroites, bordées de maisons basses, s'animent dès l'aube du jour. Des hommes, des femmes, des enfants et des bœufs forment une masse mouvante. Les jeunes gens, aux cheveux longs relevés au moyen d'un peigne, ont des visages et des tailles efféminés. Toute cette foule glisse sans se heurter. Chacun semble avoir le respect de lui-même. J'ai vu au sortir de l'église un vieillard aux traits nobles, au teint foncé, à la barbe argentée, saluer une femme qui portait un enfant. C'étaient des gens du peuple qui s'arrêtaient, s'inclinaient, échangeaient quelques paroles et se séparaient avec l'aisance et la dignité simple des personnes du plus grand monde.

M. Dickson, *agent* (préfet) dans la province centrale, me conduisit dans sa résidence, l'ancien palais des rois[1], situé sur une éminence. On a eu le bon goût de n'y rien changer. On l'a seulement entouré d'une véranda qui dérobe le ciel

1. Le dernier roi de Ceylan a été dépossédé en 1815 à l'arrivée des Anglais.

et les hauteurs des environs de la ville, mais qui ne vous empêche pas de plonger par-dessus des têtes d'arbres dans la profondeur qui semble un tapis vert.

A quelques pas de ce palais il y a un temple célèbre parce qu'on y adore une dent de Bouddha. On garde cette précieuse relique dans une boîte qui est elle-même enfermée dans plusieurs autres, toutes incrustées de pierreries et ornées de chaînes et de bracelets, dons de la piété des derniers rois. Les saphirs et les rubis étincellent dans le clair-obscur du sanctuaire. De grandes patères remplies de feuilles de roses cueillies le matin exhalent des parfums délicieux. Nous sommes reçus par deux bonzes à la tête rasée, enveloppés de manteaux jaunes qui laissent l'épaule et le bras droits à découvert. L'un se distingue par la vivacité de son regard, fin et malicieux, l'autre par son air d'abrutissement ; tous deux me rappellent leurs confrères du Japon et des lamaseries de Mongolie. Ces saints hommes ont tous un air de famille.

Un des murs du temple forme une sorte de balustrade le long d'une partie du lac de Kandy, célèbre, non par ses dimensions, — il n'a que deux milles de circonférence — mais par le charme du paysage dont il forme le centre.

Excursion dans la montagne en fort agréable compagnie. Nous prenons le chemin de fer destiné à relier avec Kandy la partie la plus élevée de l'île. Le train se compose d'un grand nombre de wagons, tous remplis de gens du pays. Aller en chemin de fer fait leurs délices. Dès qu'ils ont ramassé une couple d'anas, ils se livrent à ce plaisir.

A une des stations, M. Dickson, qui est en tournée officielle, nous quitte. Un des chefs de canton, un indigène entouré de ses sous-ordres, le reçoit avec le cérémonial voulu. Des hommes portent des bannières, d'autres exécutent sur leurs instruments bizarres une musique infernale : une foule de peuple remplit les abords de la gare. Le soleil y darde ses rayons. Ce chef, un jeune homme d'une grande obésité, a l'air modeste, mais ses démonstrations de déférence n'ont rien de servile. Nous ne sommes pas ici à Java. Il parle un peu l'anglais. On me dit que bien des fonctionnaires britanniques aiment mieux que leurs employés indigènes ne sachent pas l'anglais; la connaissance de cette langue, en facilitant le contact avec les Européens, devient trop souvent un moyen de corruption.

Le district d'Anibaya, que nous traversons, célèbre naguère par son café qui était fort recherché en Europe, offre le triste spectacle d'une

grande culture abandonnée. Partout les traces de la dévastation : de jolis cottages abandonnés, des champs couverts de débris de caféiers, enfin une vraie désolation. On tâche maintenant de remplacer le café par le thé, le cacao et par le quinquina.

Le tracé du chemin de fer, toujours en montant, serpente parallèlement à une route carrossable fort bien entretenue qui mène sur la crête des montagnes à un endroit nommé Nieyera-Ellia; les Anglais ont transformé ce nom en celui de New-Aurelia. Il y a là une maisonnette appartenant à l'État, qui sert de refuge au gouverneur et à sa famille pendant les plus fortes chaleurs de l'année. Plus on monte, plus la végétation perd de son caractère tropical. L'air est pur, frais, élastique. On oublie qu'on se trouve sous le sixième parallèle.

Les gens du peuple me semblent prospères. Cependant on me dit qu'ils sont pauvres, en ce sens qu'ils ne possèdent pas d'argent. Mais ils ont de quoi vivre au jour le jour. Seulement les mauvaises récoltes, les épidémies les trouvent sans ressources. C'est alors la misère, sinon la famine. Ils sont indifférents à l'égard de leurs

maîtres anglais, mais nullement hostiles. Jamais leur condition matérielle n'a été meilleure. Ce qui vexe les Cingalais, c'est l'inexorable rigidité des procédés officiels et surtout l'exactitude avec laquelle les impôts sont perçus. Leurs anciens rois, quand ils avaient besoin d'argent, les écorchaient vifs, mais en temps ordinaire ils étaient bons princes et, dans les mauvaises années, ils se montraient coulants sur la question des impôts. A ce point de vue, l'indigène regrette le bon vieux temps. J'ai entendu les mêmes plaintes dans toutes les parties du monde que j'ai visitées, où des races barbares ou demi-civilisées se trouvent placées sous le régime de l'État moderne.

En flânant dans les rues de Kandy, j'ai aperçu, à ma grande surprise, quelques Cafres. Des Cafres à Ceylan ! Voici l'explication de cette anomalie. Il y avait ici un régiment de quatorze cents hommes, tous gens de couleur et divisés en compagnies, selon leur nationalité : Cingalais, Tamils, Malais, Nègres des Antilles et jusqu'à des Cafres. Les officiers étaient Anglais. Ce régiment, qui rendait de bons services et dont on vantait la discipline, a été dissous, il y a environ cinq ans, pour des raisons administratives. La plupart des

soldats sont restés dans le pays, et plusieurs, entre autres les Cafres, ont passé dans le corps de police indigène. C'était une tentative assez heureuse de réunir au service de la même cause des représentants barbares ou semi-barbares des membres épars de l'empire Britannique.

Le crépuscule qui précède le jour inonde le Pavillon et le parc de ses teintes ambrées. L'air, à cette heure, est délicieux, frais, doux, parfumé par les fleurs des terrasses qui entourent la maison. Dans l'intérieur, des domestiques cingalais, déjà à leur besogne, vêtus de tuniques blanches, errent silencieux dans les appartements, toujours grands ouverts, glissent nu-pieds sur les nattes, se perdent et reparaissent dans la pénombre des couloirs. Avec ces figures sveltes et souples contrastent le torse puissant, les épaules carrées, les traits éthiopiens d'un hercule noir amené par Sir Arthur Gordon des îles Fidji. Dans les habitations anglo-indiennes, tout est à jour et tout s'enveloppe de mystère. C'est la lutte continue entre la lumière que l'on combat et l'ombre que l'on recherche. Un arbre coton-soie [1],

1. Silk-cotton tree.

légèrement agité par un souffle d'air, tapisse le gazon, devant le pavillon, de grosses fleurs cramoisies. Les battements d'ailes, sans aucun chant, de quelques oiseaux nichés dans le branchage et le son tempéré du tam-tam de la pagode bouddhiste se mêlent au bruit lointain et confus du réveil de la population.

Enfin, ou plutôt trop tôt, on m'annonce la voiture qui doit m'emmener. Je suis arrivé ici, non malade, mais un peu fatigué. On ne brave pas impunément les chaleurs moites du nord de l'Australie et de Java. Trois jours dans cette atmosphère des montagnes et sous le toit hospitalier de Lady Gordon m'ont rendu le sentiment de la santé. Et maintenant, en route pour l'Inde[1] !

1. Quoique Ceylan, sous le rapport ethnographique, géographique, historique, appartienne à l'Inde, cette colonie de la couronne ne fait pas, administrativement, partie de l'empire Indien. Des rivalités entre les départements et la compagnie des Indes expliquent cette anomalie. Lorsque l'Angleterre prit de vive force possession de cette île en 1815, on fit valoir à Londres le fait que cette conquête était due à des troupes royales, et non à l'armée de la compagnie.

II

MADRAS

Du 15 janvier au 7 février

Arrivée à Madras. — Séjour à Guindy-Park. — Mont-Saint-Thomas. — L'État de Mysore. — Une gare visitée par des tigres. — Le maharaja de Mysore. — Une revue à Bangalore. — L'armée de l'Inde. — Le bal du maharaja. — Les résidents britanniques. — Mgr Coadou. — Assaut d'armes au camp. — Les temples de Conjeveram. — Arrivée du vice-roi à Madras. — Voyage à Hyderabad. — Bolaram. — L'État du nizam. — Sir Salar Jung. — Les princes feudataires. — L'armée du nizam. — Le durbar du vice-roi. — Le durbar du nizam. — Fêtes à Hyderabad. — Une villa de Salar Jung. — Une promenade matinale. — La cité de Hyderabad.

Le *Tibre*, des Messageries maritimes, a quitté le port de Colombo le 15 au soir, contourné l'île de Ceylan, mouillé pendant une journée devant Pondichéry et jeté l'ancre en rade de Madras, le 19 au matin.

Guindy-Park. Du 19 *au* 22 *et du* 26 *janvier au* 1er *février.* — La barre, si malfamée,

se présente dans les meilleures conditions. La construction toute particulière des barques et leur forte membrure témoignent des luttes qu'elles ont à soutenir par les mauvais temps.

La ville se déroule le long de la plage, sur un terrain bas couvert de feuillage. Les maisons étalent leurs façades qui ne montrent que des vérandas et des colonnades. On dirait des gens qui ouvrent la bouche pour respirer la brise de la mer. Le fort historique de Saint-George, quelques édifices publics sur le premier plan et, plus avant dans l'intérieur et à moitié caché par les arbres du parc, l'immense palais des gouverneurs, impriment à Madras, vu de notre steamer, un caractère militaire et bureaucratique.

Me voilà donc à mon début dans ce pays tout à fait nouveau pour moi. Comment m'y prendre? Pendant que je me livre à ces réflexions, l'apparition d'un beau bateau dont les rameurs portent une livrée blanche me tire d'embarras. C'est le capitaine Bagot, aide de camp de M. Grant Duff, gouverneur de la présidence de Madras, qui vient me chercher pour me conduire à Guindy-Park, résidence habituelle du représentant de la Reine.

Nous parcourons rapidement, souvent sous des voûtes de branchages, un pays plat, vert, boisé, vrai parc traversé en tous sens par de longues et magnifiques avenues. Les routes four-

millent de passants en tuniques blanches, roses, orange, brunes. D'autres, presque complètement nus, montrent leurs torses bronzés ou noirs. Les femmes se drapent fort bien dans leurs écharpes. Elles ont les bras et les chevilles chargés de gros anneaux. Tous, par groupes de deux, de trois, de quatre, semblent absorbés dans leur conversation, mais personne n'est pressé. C'est un flot d'êtres humains aux couleurs éclatantes qui tantôt brillent sous un rayon de soleil qui s'est frayé un passage à travers les feuilles, tantôt sont enveloppés de ténèbres. Au bout de trois quarts d'heure nous arrivons à destination. C'est avec un vif plaisir que je renouvelle connaissance avec M. Grant Duff.

Guindy-Park, blanchi en dehors comme en dedans, est un vaste palais de style italien, qui témoigne du goût de l'époque à laquelle il appartient; chaque pièce possède son panka. C'est ainsi qu'on appelle un grand éventail suspendu à mi-hauteur de l'appartement et qui se meut à l'aide de cordes et de mains invisibles, dès que vous faites mine de vous arrêter. Les tentures des fenêtres et des portes sont remplacées par des persiennes. L'air pénètre partout et, grâce

aux pankas, vous donne une sensation de bien-être indicible, mêlée cependant d'un vague pressentiment de rhumatisme. Dans les corridors passent, nu-pieds, légers et silencieux comme des fantômes, les domestiques, dont le nombre semble légion. Ils portent une tunique blanche, sur laquelle se détache un baudrier d'étoffe. Ce luxe oriental contraste agréablement avec la noble simplicité des maîtres et la sobre élégance de l'ameublement.

Devant une des façades du palais, une vaste pelouse, qui, grâce aux dernières pluies, est encore d'un vert d'émeraude, recouvre une terrasse bordée sur un côté par une balustrade en pierre. Au delà, le regard se noie dans la verdure : des bosquets d'arbres géants, des prairies qui paraissent sans limites; plus loin encore, des draperies de feuillage, dont les teintes pâles laissent deviner l'éloignement. L'absence d'horizon produit, encore mieux que les vastes panoramas qu'on domine du haut des montagnes, l'impression de l'infini. Jardin, parc et dépendances sont parfaitement tenus; mais, pour vous rappeler l'Inde, quelque chacal mêle parfois, à la tombée de la nuit, sa voix peu harmonieuse aux accords du piano qui arrivent, à travers des fenêtres ouvertes, aux promeneurs attardés sur la terrasse.

Je n'oublierai jamais ces promenades de

chaque soir avant l'heure du dîner, par des nuits noires et tièdes, en compagnie de mon aimable hôte. Les grandes questions du jour, quelques événements du passé, les noms d'amis communs qui y figurent ou y ont figuré, l'Europe et l'Inde revenaient sans cesse dans ces conversations interrompues par le premier coup du *dressing-bell*, et continuées après le dîner parfois fort avant dans la nuit. Ce n'était pas, j'avoue ma poltronnerie, sans une certaine émotion que je suivais M. Grant Duff à travers le gazon pour regagner la maison. Les serpents, ah! les serpents! Tout nouveau débarqué en a l'esprit frappé. Mais peu à peu on s'y habitue. On n'y pense que lorsqu'on apprend que quelque pauvre Indien a succombé à la morsure de ces monstres. Cependant, un officier a mandé aujourd'hui même, d'une station voisine, qu'occupé à écrire il aperçut à deux pieds de sa tête, à un pied de sa main, étendu sur son papier, un cobra dressé et prêt à s'élancer sur lui. Pendant quelques secondes il s'était senti comme paralysé. Puis il sauta sur ses pieds et tua la bête. Mais, en sept ans de service militaire dans l'Inde, c'est seulement le second cobra qu'il a vu de près et même de trop près.

Avant le jour à Mont-Saint-Thomas. C'est une petite église bâtie en commémoration de la poursuite de l'apôtre par des païens. A une petite distance, une autre chapelle occupe l'emplacement où, selon la légende, saint Thomas aurait souffert le martyre. Dans le sud de la présidence, les catholiques indigènes, descendants des convertis de saint François Xavier, sont fort nombreux. Rien de gai, de riant, d'idyllique comme le théâtre de cette tragédie sacrée.

Dans mes excursions je rencontre quantité de petits bœufs attelés à des charrettes. Leurs cornes sont joliment peintes et gracieusement renversées en arrière ; ils ont de petits yeux pleins d'une douce mélancolie, avec une expression modeste, presque pudibonde. Mais ces aimables animaux sont en réalité de fort vilaines bêtes. Malheur à quiconque s'aviserait de les caresser! Sachant fort bien que leurs cornes ne sont qu'un ornement et pas une arme, ils se servent de leurs sabots pour vous allonger d'horribles ruades.

Passé la matinée à Madras. Il faut du courage,

même en voiture couverte, pour traverser, sous les traits de ce soleil reflété par un sol sablonneux, l'immense esplanade qui s'étend devant le fort Saint-George, la plage et les rues du quartier anglais. La pagode, bien moins illustre que celles de Madoura ou de Conjeveram, compte cependant parmi les beaux temples dravidiques. Dès que vous y avez pénétré, la sainteté du lieu s'impose à votre vue, agace votre odorat, vous remplit de terreurs secrètes. Mais je pense que ce n'est pas là le cas des habitués. Les brahmes avaient l'air endormi, et l'éléphant sacré semblait profondément dégoûté du rôle qu'on lui fait jouer.

Excellent lunch au club, qui passe pour le meilleur de l'Inde.

Bangalore, du 22 au 27 janvier. — Le gouverneur se rend au camp de Bangalore, et j'ai l'honneur de l'y accompagner.

Bangalore, un des grands cantonnements militaires de l'Inde, fait partie ou plutôt est une enclave, restée sous l'administration anglaise, de l'État feudataire hindou de Mysore. Fondé au commencement du quinzième siècle, ce royaume

tomba, dans la moitié du siècle dernier, entre les mains d'un soldat mahométan, le célèbre Haïder-Ali. Les exactions, les cruautés de l'usurpateur et de son fils Tipou-Sahib, les persécutions dont ils se rendirent coupables envers les Hindous, leur ont survécu dans les traditions légendaires du peuple. On connaît la campagne victorieuse du général, plus tard duc de Wellington, la tragédie de Seringapatam, la fin héroïque de Tipou-Sahib. Tout ceci n'a rien d'extraordinaire : l'histoire de l'Inde est riche en faits semblables. Ce qui est nouveau, c'est la résolution du gouvernement anglais de ressusciter l'ancienne dynastie hindoue en remettant à un de ses rejetons le royaume conquis par les armes britanniques. C'était un enfant de trois ans qui, parvenu à sa majorité et mis en possession de ses États, les gouverna si mal que Lord Bentink, alors gouverneur général, jugea nécessaire de le déposer[1] et de se charger de l'administration du pays. Le même prince, devenu pensionnaire et prisonnier d'État, avait atteint un âge fort avancé lorsqu'il adopta[2] un jeune enfant de sang rajpoute. Le gouvernement anglais reconnut l'adoption, fit donner au futur maharaja une éducation très

1. 1831.
2. 1865.

soignée et, lorsqu'il eut atteint l'âge légal, lui remit[1] l'administration de ses États.

Départ de Madras dans l'après-midi. Le pays plat, onduleux, parsemé de petits bois, de rizières, surtout d'étangs : étangs anciens, étangs creusés récemment, étangs naturels et artificiels. On m'assure que dans les parties de la péninsule que nous traversons on en compte au delà de quatre-vingt mille. L'eau qu'ils contiennent est malsaine. A Bangalore on la cuit pour l'usage des soldats.

Le terrain s'élève graduellement. Pendant la nuit nous atteignons le haut plateau qui s'étend vers l'Inde centrale. Des tigres, fort nombreux dans les fourrés, infestent parfois le chemin de fer. Dernièrement le chef de gare d'une station située à quelques centaines de milles de Madras réclama le secours du chef d'exploitation, qui

1. En 1882. L'étendue de l'État de Mysore est d'environ 30 500 milles carrés. La population, considérablement réduite par la famine de 1876 à 1878, comptait, en 1881, 4 186 400 âmes. Le revenu de l'État, qui a doublé durant l'administration anglaise, est de 1 million de livres sterling, dont un quart, qui sera élevé au tiers, doit être versé à titre de tribut militaire et de dépenses politiques dans les coffres du gouvernement de l'Inde.

réside dans la capitale de la Présidence. Il lui adressa le télégramme suivant : *Tigers on platform. Staff frightened. Pray arrange.* « Des tigres sur le perron. Employés pris peur. Prière d'y pourvoir. »

La nuit a été froide. Le gros paletot et un châle n'étaient pas de trop. Vers sept heures arrivée à Bangalore. Distance de Madras : deux cent douze milles.

Un détachement de cipayes et de cavaliers du prince feudataire formait l'escorte d'honneur du gouverneur. Nous descendons chez M. Lyall, résident auprès du maharaja. Un beau parc entoure son habitation, jolie maison en style anglo-indien. Le soleil chaud, l'air frais, presque froid, rappellent Nice ou Cannes par une belle journée d'hiver. Bangalore est situé à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer et passe pour jouir d'un climat salubre. Cependant on m'assure que les fièvres intermittentes sont assez fréquentes dans le camp. On les attribue à la mousson nord-est, qui amène et répand sur le plateau de Mysore les miasmes de la côte de Coromandel.

Visite chez le maharaja en compagnie du gou-

verneur et du résident. Il reçoit ces hauts fonctionnaires sur le perron de son nouveau palais. Cet édifice encore tout neuf, bâti, par un architecte anglais, dans le style élisabethéen et meublé à l'anglaise, mais oriental par la manière dont il est habité, représente au figuré l'état hybride de ce jeune État hindou, greffé par le jardinier anglais sur le tronc d'un vieil arbre que la foudre a détruit il y a plus d'un siècle.

Dans la ville de Mysore, sa résidence habituelle, le maharaja mène une vie tout orientale. A certaines fêtes il se montre en public, couvert de pierreries, assis et immobile sur sa véranda pendant cinq heures consécutives. Ici il a adopté, jusqu'à un certain point, le costume et les habitudes européennes.

Chamrajendra-Wadyar-Bahadour est un beau jeune homme avec un maintien digne, des traits réguliers, une expression douce, presque mélancolique, un teint légèrement bronzé tirant sur le noir. Il porte sur le front un point noir, qu'il remplace parfois par un point rose. C'est une manière de ménager les susceptibilités des deux sectes hostiles de Vichnou et de Siva. Son costume, fort simple, tient le milieu entre le costume oriental et la toilette d'un gentleman anglais. Il parle l'anglais lentement mais correctement, avec un petit accent étranger

qui n'est pas désagréable. Il m'a paru qu'il avait la langue un peu embarrassée. Il a, d'après ce qu'on m'a dit, du bon sens ; il est très lent à se décider, mais, une fois sa résolution prise et sa parole donnée, on peut compter sur lui. Cependant ce n'est pas le maharaja qui gouverne, c'est son divan[1].

Ce séjour de Bangalore, où en ce moment dix mille hommes se trouvent concentrés, n'est qu'une suite de spectacles et de fêtes militaires. C'est pour la première fois qu'on voit réunis les trois grands « chefs » : Sir Donald Stewart, commandant en chef de l'Inde, Sir Frederic Roberts, commandant l'armée de Madras, général Hardinge, commandant l'armée de Bombay.

Aujourd'hui, grande revue au camp. Huit mille hommes se trouvaient échelonnés sur une grande plaine parsemée de petits mamelons et de bouquets d'arbres : artillerie à cheval, cavalerie britannique, artillerie royale, infanterie britannique ; en tout, sans les officiers, deux mille huit cents Anglais. Le reste se composait de troupes indigènes, cavalerie et infanterie, et d'un régi-

1. Dans l'Inde, ce mot est synonyme de premier ministre.

ment du maharaja. La tenue des troupes anglaises était magnifique, celle des régiments indigènes de Madras tout à fait martiale, quoique les races auxquelles ces soldats appartiennent passent pour moins guerrières que les populations du nord. Le régiment de cavalerie du maharaja produisait l'effet de troupes irrégulières, relativement bien exercées.

Près du grand étendard britannique se tenaient, avec Sir Frederic Roberts, qui commande le camp, le gouverneur, en bourgeois, toilette du matin, Sir Donald Stewart, et le général Hardinge. Comme tous les officiers, ils portaient la tunique écarlate et le casque blanc passementé d'or. Le maharaja s'était mêlé aux officiers de l'état-major. Sur l'invitation de Sir Frederic, il se plaça à ses côtés. Il avait la tête enveloppée d'un foulard cramoisi, rayé d'or. A l'exception de cette coiffure fort élégante, qui n'était pas un turban, le jeune prince avait pour cette solennité choisi des vêtements européens : jaquette de velours noir, culotte de peau claire, bottes à l'écuyère. Il montait un superbe cheval arabe blanc. Derrière le groupe des chefs et de leurs suites, où s'étaient, par contrebande, glissées quelques intrépides amazones, se pressaient les voitures remplies de dames et un grand nombre d'Européens à pied et à cheval. Rien de

beau comme le défilé, surtout celui dit « en brigade ». Mais c'est l'ensemble du spectacle qui défie toute description : Une plaine immense légèrement accidentée, la longue ligne des troupes, partie rouge, partie foncée, les armes étincelant au soleil, le hennissement des chevaux, le bruit sourd des caissons de l'artillerie ; le tout encadré d'une foule innombrable d'indigènes accourus à pied, à cheval, dans des charrettes attelées de petits bœufs aux cornes rejetées en arrière, peintes en rouge, en bleu, en jaune. Dans cette masse confuse prédominaient les tons blancs et cramoisis des vêtements relevés par le teint bronzé ou noir de ceux qui les portaient. Plus loin des éléphants chargés du fourrage destiné au camp, des chameaux attachés, un à un, à une longue corde dessinaient leurs silhouettes sur le fond de ce ciel de l'Inde, à cette heure lumineux au zénith, pâle plus bas, légèrement brumeux à l'horizon. Grâce à la mousson nord-est, l'air était frais, mais le soleil impitoyable. Nous étions venus en chemin de fer : nous rentrâmes en voiture à Bangalore. Le pays n'est qu'une suite de petits mamelons de pierres, de jardins, de vergers, de groupes isolés d'arbres énormes. Du peuple partout. Çà et là un village. Les bazars remplis de monde. Nous passons devant une pagode flanquée de cocotiers.

Le vent agite les branches, et le temple rustique s'entoure d'une auréole mouvante d'ombre et de lumière.

J'avoue que le spectacle militaire de ce matin m'a ému. On est toujours ému quand on voit, de ses yeux, réalisée et devenue pour ainsi dire chair et os, une grande idée qu'on n'a connue jusque-là que par la lecture ou par ouï-dire. J'ai vu des troupes composées des enfants de deux races que des abîmes séparent, réunies et manœuvrant sur le même terrain, rangées sous le même drapeau et appelées à servir la même cause, qui est certainement celle de l'ordre et de la civilisation, mais qui est aussi, qui ne peut ne pas être avant tout celle du maintien de la domination anglaise. Or enrôler les vaincus au service des vainqueurs, quand les vainqueurs, numériquement, forment une minorité à peine perceptible, c'est certainement une des pensées les plus hardies que l'esprit humain ait jamais conçues. C'est de la témérité aux yeux de ceux qui doutent de la solidité de l'empire Indien. Pour ma part, je pense que deux arguments, dont l'un me paraît irréfragable, parlent en faveur du système en vigueur. D'abord une longue et bril-

lante expérience, confirmée plutôt que démentie par la rébellion de 1857, réprimée en peu de temps avec l'aide des troupes indigènes. Le second argument, celui que j'appelle irréfragable, est fourni par l'impossibilité matérielle où se trouve la mère patrie de remplacer par ses fils les soldats indigènes qui, aux Indes, forment la majorité de son armée. La vérité saute aux yeux. On n'a pas le choix, ou plutôt on n'aurait que le choix entre le maintien du système et l'abandon de l'Inde.

Il faut donc continuer à suivre l'ornière qu'on a toujours suivie. Oxenstiern disait : *Pauca sapientia regitur mundus.* Ici un monde est gouverné, dirigé, contenu à la baguette. Mais derrière la force matérielle, qui, si on la compare à la tâche à accomplir, est minime, se trouve la force morale, qui peut ne pas connaître de limites : derrière la baguette, le prestige.

Mais qu'est-ce que le prestige ? Tout le monde m'en parle et personne n'a pu m'en donner une définition satisfaisante. Je n'essayerai pas d'en trouver une. Je me bornerai à expliquer ce que c'est que le prestige comme je l'entends. Je pense que si vous parvenez à créer en moi l'idée que vous êtes plus fort que moi, vous exercez sur moi du prestige. Moins cette conviction est raisonnée, plus elle est profonde. Si elle s'élève à la

hauteur d'un article de foi, le prestige sera complet. Les dictionnaires appellent le prestige une illusion. Il me semble que cette définition est erronée. Aussi longtemps qu'il s'appuie sur une supériorité réelle, le prestige n'a rien d'illusoire. Il devient illusion quand les réalités ont cessé de répondre aux apparences. Il a deux ennemis à redouter : l'insuccès, n'importe en quel lieu, en quel temps, n'importe contre qui, et la discussion. La foi ne comporte pas la discussion. L'insuccès détruit le prestige rapidement, mais pas toujours complètement ; la discussion le détruit sourdement, lentement, foncièrement. Comme le soleil ne se couche jamais sur l'empire Britannique, les autorités impériales de la péninsule Gangétique ne suffisent pas à sauvegarder le prestige anglais dans l'Inde. Il peut être défendu, compromis, perdu sur tous les points du globe.

Les lunchs et les dîners se succèdent, tout le monde est en verve. Le camp va être levé, et les hautes autorités militaires considèrent la concentration comme un succès. Je rencontre tous les jours, et plus d'une fois par jour, Sir Donald Stewart, le commandant en chef. Beau et grand type du gentleman militaire, avec un regard

bienveillant mais résolu, une physionomie ouverte mais imposante, des moustaches et des favoris blanchis par quarante ans de service sous le ciel de l'Inde. Sir Frederic Roberts, qui commande l'armée de Madras, et par suite le camp, en fait les honneurs de la manière la plus aimable. Le héros de l'Afghanistan, célèbre surtout par la marche de Kaboul à Kandahar, me rappelle par sa taille et par sa tournure nos officiers de hussards. Son œil vif et spirituel, l'expression de bravoure et de fermeté qui ennoblit ses traits, expliquent sa brillante carrière et les espérances qui se rattachent à son nom.

Un soir, vers le coucher du soleil qu'on ne craint pas ici comme dans les pays fiévreux de l'Europe, fort agréable promenade à Lel-Begh. C'est un jardin public créé par le gouvernement de l'Inde pendant l'administration anglaise de ce qui était alors la « province » de Mysore. Ce lieu de plaisance comme aussi les « édifices publics » qui contiennent les bureaux de l'État sont devenus la propriété du maharaja. Lel-Begh rappelle la villa Borghèse à Rome et certaines parties de la villa Panfili, non par la végétation, qui est indienne et tropicale, mais par le dessin et l'aspect

général. Il y a cependant quelques beaux cyprès, fort communs dans les provinces du nord, mais rares ici. La nuit nous surprit sous l'ombre de ces longues avenues d'arbres exotiques.

Un bal costumé aux « édifices publics » offert par le maharaja à la société anglaise terminait la série de réjouissances. Le prince faisait les honneurs avec dignité et avec grâce. Plusieurs rivières de diamants de la valeur d'environ trente mille livres sterling, qu'il portait autour du cou, tranchaient sur sa tunique de couleur foncée et richement brodée qui rappelle le grand habit des ambassadeurs de Turquie. Le goût des bijoux est souvent la passion dominante des gens de haute caste. Pour la satisfaire les princes dépensent des sommes fabuleuses en achat de perles, de diamants et autres pierres précieuses. Les bijoutiers de Madras, de Calcutta, de Bombay en possèdent toujours une grande provision.

Les dames se montrèrent en costumes de fantaisie fort variés. Il y en avait de riches, d'élégants, de bizarres, et la plupart de celles qui les portaient étaient supérieures à leur toilette. Une atmosphère militaire régnait dans la salle. Assis à côté d'une charmante femme, costumée en bé-

guin, je lui demandai : « Qui est cette jolie blonde? — Miss....., de la brigade de cavalerie anglaise. — Et cette autre aux cheveux châtain clair? — Mrs....., artillerie royale. — Et celle-là à gauche, en burnous blanc? — Lady....., contingent de Hyderabad. » Et ainsi de suite. Ma voisine était de la force subsidiaire; elle me présenta à une jeune femme habillée en diaconesse qui est devenue une lionne depuis qu'elle a tué un tigre. Les bals costumés, la première curiosité satisfaite, languissent ordinairement, mais ici ce n'était pas le cas. Les contredanses, les valses, les lanciers se succédaient sans interruption. Sauf le maître de la maison, toujours debout près de la porte, saluant poliment, mais sans sourire, les arrivants et les partants, tout le monde prenait part à la danse, et à côté de la jeunesse dorée on voyait des officiers de haut rang, portant moustache blanche, se lancer bravement dans la mêlée. A l'exception du maharaja, de son frère, de son aide de camp, de ses ministres et de la valetaille, je n'ai pas vu un seul homme du pays dans cette foule d'Européens, et cependant la fête avait au plus haut point le caractère oriental. Des courants d'air froid m'en chassèrent plus tôt que je n'aurais désiré, et, enveloppé de mon paletot d'hiver, je terminai cette journée si remplie d'impressions

nouvelles par une promenade solitaire, sous un clair de lune comme on n'en voit que dans l'Inde méridionale.

Les pouvoirs des *résidents* auprès des princes, jadis indépendants, aujourd'hui appelés *feudataires* pour éviter la désignation de médiatisés, sont peu définis, et varient selon l'étendue, qui n'est pas la même partout, des droits souverains laissés aux anciens maîtres des territoires. Le maharaja de Mysore, en acceptant son trône des mains du gouvernement de l'Inde, a dû accepter aussi les conditions qu'il lui imposait. Il ne peut faire de nouvelles lois ni apporter aucune modification aux lois existantes sans le consentement du vice-roi; ce consentement est aussi de rigueur pour les nominations à des emplois publics et même pour de simples augmentations de salaires. Les affaires se traitent en premier lieu de vive voix et ensuite par écrit entre le divan et le résident. Celui-ci ne s'adresse au maharaja que dans des cas d'une gravité exceptionnelle. Le divan actuel est un homme relativement instruit. C'est lui qui, sous le contrôle du résident, gouverne le Mysore.

Ce matin le maharaja m'a honoré de sa visite. Son maintien simple et digne et l'expression mélancolique de ses traits le rendent intéressant. Il m'a apporté sa photographie, ce que je dois considérer, me dit-on, comme une faveur spéciale. On ne donne pas son portrait à tout le monde, encore moins aux méchants, qui, par des procédés magiques, pourraient en abuser. Je suis donc, aux yeux du prince, un être inoffensif.

Mgr Coadou, vicaire apostolique dans l'État de Mysore, vénérable vieillard né en Bretagne, réside ici depuis de longues années. Le nombre de ses coreligionnaires dans cet État est de vingt-six mille, dont quinze mille à Bangalore. Les conversions se font principalement dans le peuple et sont excessivement rares parmi les gens de haute caste. Ce fait qui se reproduit partout où il y a des missionnaires, catholiques et protestants, m'est expliqué par l'hostilité des brahmes, qui exercent une grande influence surtout sur les populations rurales. Mgr Coadou et ses coopérateurs rendent justice à la bienveillante neutralité des autorités britanniques, qui ne mettent jamais obstacle à l'exercice de leur ministère.

Le camp est dissous. Les régiments commencent à s'ébranler pour retourner dans leurs cantonnements. Pour la bonne bouche, il y a assaut d'armes cet après-midi. Des lanciers, officiers et soldats, fort bien montés et excellents cavaliers, exécutent un carrousel. Faire l'école espagnole avec des chevaux de troupe et des troupiers n'est pas chose facile. Suivent des combats singuliers à cheval entre Anglais et indigènes. Un cavalier sikh emporte les suffrages des spectateurs. De toutes les rencontres il sort victorieux. Le châle qui forme son turban s'est déroulé ; ses longs cheveux flottent librement ; il les ramasse, les renoue, ajuste son turban, tout en courant ventre à terre. Les hommes de cette nation tiennent beaucoup à leur chevelure. Un général me raconte qu'il a vu un Sikh blessé, à qui on avait dû raser la tête, refuser les soins du médecin en disant : « Laissez-moi mourir, j'ai perdu mes cheveux ».

Le public indien assistait à ce spectacle avec un intérêt visible, mais en silence et sans applaudir. On me dit que cela n'est pas dans leur mœurs et qu'ils sont de leur nature peu démonstratifs. La plaine était remplie de tuniques blanches et roses. Les vieux tamarindes se montraient tachetés de ces deux couleurs : des grappes d'hommes suspendues aux rameaux. Les sol-

dats anglais se mêlaient à la foule des indigènes. Le soleil couchant et le crépuscule lumineux qu'ici, comme dans l'hémisphère austral, on observe cette année-ci pour la première fois, mêlaient leurs tons pourprés et jaune violacé au rouge et blanc de la foule, au vert foncé des arbres, à la couleur de poussière de la plaine. C'était comme la dernière scène d'un ballet exécuté à l'éclairage changeant de la lumière électrique.

Conjeveram, 29 *janvier*. — C'est une forte journée de chemin de fer, aller et retour, mais, puisque le choléra qui dévaste en ce moment la pointe méridionale de la péninsule rend inaccessibles les grands temples de Madoura, je me contente d'une visite aux sanctuaires de Conjeveram, moins vastes, mais plus anciens et tout aussi vénérés par les fidèles. C'est du moins ce qu'un brahme de la localité m'a assuré. Mais peut-être a-t-il prêché pour son saint. Accompagné de deux domestiques hindous, je quitte Guindy-Park avant le jour. Le pays est plat. Les innombrables étangs, en grande partie artificiels, fournissent l'eau nécessaire aux rizières qui s'étendent à perte de vue des deux côtés du chemin

de fer. Plus loin des coteaux bas donnent un peu de variété à ce paysage triste et monotone. Partout des chèvres qui broutent. Cet ennemi redoutable des pépinières est une des causes du manque d'arbres, qui est devenu une calamité publique. Aussi le gouverneur de Madras a-t-il conçu le projet de boiser les coteaux en réservant aux chèvres certains pâturages. Des jeunes gens ont été envoyés d'Angleterre à la célèbre école forestière de Nancy. Leurs études terminées, ils viendront ici pour commencer l'œuvre du reboisement.

A Cingleput je suis reçu par le collecteur. Il me dit que le peuple est heureux et content quand la récolte de riz est bonne. Aussi une tranquillité profonde règne dans ces contrées où, sous le gouvernement tyrannique des princes mahométans Haïder-Ali et Tipou-Sahib, les exactions, les pillages, les rébellions, les massacres étaient à l'ordre du jour. A la guerre de tous contre tous ont succédé les bienfaits de la *pax britannica*.

Arrivée à Conjeveram à dix heures du matin. Le collecteur ou magistrat, prévenu de ma visite, crut devoir me faire une réception solennelle. Ce fonctionnaire, un natif du pays, appartient à la caste des Soudras ; il a étudié au collège de Madras et parle l'anglais assez correctement, mais avec un accent qui le rend presque inintel-

ligible. Il est marié, père d'un enfant et porte le costume indien. A côté de lui se tiennent le chef de la ville et le collecteur d'un tullog voisin. Ce dernier, un brahme qui parle fort bien l'anglais, a l'air astucieux et épris de lui-même. Les deux raies blanches tracées verticalement du haut du nez jusqu'à la naissance des cheveux prouvent, si j'ai bien compris, qu'il appartient à la secte de Vichnou.

La scène à la gare est fort animée. Des brahmes attachés aux deux grandes pagodes me mettent autour du cou des guirlandes de fleurs jaunes ou violettes, et à la main un perroquet en carton orné de petites fleurs jaunes. D'autres me présentent des fruits, que, selon l'usage, je me borne à toucher du doigt. Toutes ces politesses sont échangées sous un soleil accablant. Conjeveram, situé dans un terrain bas, passe pour un des endroits les plus chauds de l'Inde du sud, et, comme je ne voulais pas y passer la nuit, je fus obligé de lui consacrer les heures du milieu du jour. Aussi par moments je me sentais défaillir. Enfin on se met en mouvement. Un homme à cheval qui bat la grosse caisse ouvre la marche. Des joueurs de flûte l'accompagnent. Des nautchnies (bayadères) précèdent, en dansant et en chantant, le véhicule attelé de bœufs où je prends place avec le collecteur. Les autorités de la ville

suivent dans des chars semblables. Parmi la foule qui se presse sur notre parcours, je vois un nombre prodigieux de brahmes, tous ayant le front marqué de lignes blanches perpendiculaires ou horizontales, selon la secte à laquelle ils appartiennent. Plusieurs d'entre eux sont presque complètement nus, d'autres enveloppés d'oripeaux. Mais tous ont l'air fier et plutôt malveillant. Le cortège avance très lentement, et nous mettons vingt minutes pour arriver au temple de Siva. Ce sanctuaire, plus riche en pierreries précieuses qu'en argent, est fort délabré, on pourrait même dire qu'il menace ruine.

De là à Petit-Conjeveram, où se trouve la grande et célèbre pagode de Vichnou, la distance est considérable, et nous la parcourons au pas de nos petits bœufs. Horriblement cahoté dans une vieille patache sans ressorts, accablé par la chaleur et abasourdi par la musique, étouffé par la poussière, qui laisse à peine entrevoir les têtes des nautchnies toujours dansant et chantant, je remercie Vichnou d'arriver enfin au seuil de son sanctuaire. Ce dieu, plus riche que son rival, pourvoit lui-même aux besoins de sa maison, ou, dans un langage moins mythologique, le temple possède des biens-fonds qui rendent quinze mille roupies par an ; il faut y ajouter les dons très considérables des fidèles. Les deux goprums

(portails) mitrés s'élèvent à une hauteur de trois cent vingt pieds. L'architecture autant que la sculpture, au fond barbare, me rappelle vaguement les temples de l'Égypte. Mais on y trouve aussi des motifs qui semblent empruntés à la renaissance italienne. On dit, mais sans pouvoir en fournir les preuves, que ces temples ont été construits au treizième siècle. D'après ce qu'un amateur de l'art sud-indien m'assure, il y aurait dans les environs de cette ville sainte de petites pagodes encore debout qui remonteraient au septième siècle. Une inscription dernièrement découverte près de Bombay constate la conquête de Conjeveram par un roi de Satara qui a régné à cette époque sur une partie de l'Inde du sud. La beauté des pagodes désarma le conquérant, décidé d'abord à faire raser la ville. Non seulement il épargna la cité, mais il fit couvrir d'or un de ces édifices sacrés. Haïder-Ali était moins accessible aux séductions de l'art : en vrai musulman, il ordonna de mutiler les sculptures des parois et des pilastres, dont la partie supérieure est seule restée intacte parce que ces vandales n'y purent atteindre. Avec l'aide de mon brahme, un ennemi acharné de Haïder-Ali, j'ai pu examiner en détail les bas-reliefs, qui représentent les incarnations de Vichnou. C'est un travail grossier, mais qui frappe par le grotesque

même de la composition et par l'expression fine et animée de la physionomie du dieu.

Ici, comme dans tous les temples de l'Inde méridionale, très différents de ceux du nord de la péninsule, on observe trois éléments distincts : le goprum (le portail), le hall avec le sanctuaire, enfin l'étang sacré.

Les goprums. Il y a ordinairement deux grands portails pratiqués dans le mur d'enceinte et s'élevant toujours à une grande hauteur ; ils attirent de loin les regards des visiteurs. Dans les cours se trouvent parfois de petits goprums isolés, des portes qui ne mènent à rien et dont je ne comprends pas l'usage. Les goprums sont toujours couverts de bas-reliefs et de statuettes, étagés les uns sur les autres.

Le hall, dont la toiture est supportée par des pilastres sculptés qui se croisent en rectangle, entoure le sanctuaire, dont l'accès est interdit aux Européens. On m'a conduit jusqu'au seuil, que, selon mon brahme, le gouverneur même n'oserait franchir. La porte était ouverte, mais, malgré des flambeaux qu'on y avait allumés, l'obscurité ne me permit pas de distinguer les traits de Vichnou, assis au fond de la chapelle. A côté du hall se trouvent remisées les statues colossales du lion, de l'oiseau, de l'escargot, etc., toutes de cuivre doré. Leur aspect est fait pour

inspirer aux fidèles une terreur salutaire. Ils m'ont, je l'avoue, fasciné. J'avais de la peine à détacher mon regard de ces idoles qui font à la fois trembler et rire. En dehors du temple se trouvent les chars dont se servent les dieux dans leurs promenades solennelles à travers la ville. Le trésor, très riche de gros cabochons de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de diamants et de perles, s'accroît constamment des dons des fidèles. Depuis des temps immémoriaux, ces pierres sont montées à Conjeveram, mais, en comparant les anciens bijoux avec les modernes, on ne peut s'empêcher de constater une grande décadence dans l'art de l'orfèvre-joaillier.

L'étang sacré. Il est quelquefois entouré de balustrades. Des marches en pierre facilitent aux fidèles la descente vers l'eau sacrée pour y faire leurs ablutions. Des arbres magnifiques manquent rarement de prodiguer leur ombre aux baigneurs. L'étang est la partie la plus poétique; le hall avec ses colonnades, la plus mystérieuse; les goprums, la plus imposante des temples dravidiques.

Pendant qu'on étalait les trésors devant le fauteuil que j'occupais, pendant que les infatigables nautchnies, malgré mes protestations, dansaient et chantaient toujours autour de moi, je pouvais étudier à mon aise la physionomie de la

foule. Je me trouvais en face des marches qui mènent à un petit goprum rempli de brahmes de tout âge. Le peuple, exposé au soleil, était refoulé vers le centre de la cour, mais eux, les privilégiés, se prélassaient sur les gradins à l'ombre du portail, et ne cessaient de fixer sur l'étranger des regards froids, fiers, malveillants. La plupart d'entre eux ne portaient pour tout costume qu'un lambeau d'étoffe blanche noué autour de la taille. Le silence et l'immobilité du groupe des brahmes dans le goprum, du peuple dans la cour, l'aspect bizarre des grandes idoles que le clair-obscur des colonnades enveloppait de voiles transparents, le jeu des ombres et de la lumière directe et réfléchie, les rayons du soleil glissant et se brisant sur les bas-reliefs des parois, tout cela formait un ensemble d'un charme indescriptible.

Les brahmes, pour la plupart très pauvres, sont dans ce pays-ci ou des cultivateurs ou des employés des temples. La ville en est remplie. Divisés en deux sectes, les vichnouïtes et les sivaïtes, et subdivisés entre eux en factions, ces saints hommes ne cessent de s'attaquer dans l'enceinte même du sanctuaire, qui devient souvent le théâtre de rixes sanglantes.

En sortant, le chef du temple distribua aux nautchnies la poignée de roupies que je lui avais

donnée. *Finita la comedia*, tout le monde se retire. Les brahmes disparaissent comme par enchantement, le voyageur est hissé de nouveau dans le carrosse du collecteur, les vestales, exténuées de fatigue, couvertes de sueur et de poussière, rentrent la tête basse dans leurs maisonnettes, situées près du temple dont elles sont les prêtresses.

Le carrosse, c'est-à-dire la charrette à deux bœufs, tâche de gagner la résidence officielle du collecteur. Cette fois, pour sûr, je succomberai à la chaleur, à la poussière, aux cahotements du véhicule. Enfin j'arrive encore vivant dans une cour entourée de murs, devant une maison de sinistre aspect, dont le rez-de-chaussée sert de prison. L'étage supérieur contient les bureaux du collecteur, qui m'offre des oranges et du lait de coco doux, tiède et fade. Deux brahmes ne dédaignent pas de tenir compagnie au Soudra et à l'Européen, mais tous trois n'ont garde de toucher aux rafraîchissements qu'on me sert.

J'apprends par ces messieurs que la ville contient trente-cinq mille habitants, tous indigènes, pas un Européen ne séjournant dans la ville sainte, dont le collecteur, représentant du gouvernement, est aussi, comme je l'ai dit, un Hindou. Ce fait m'a paru curieux et significatif, surtout quand on considère le nombre des pèlerins,

qui monte quelquefois jusqu'à cinquante mille à certaines fêtes de l'année.

Le collecteur, qui me plaît par son air ouvert, me raconte sa vie de famille, ses occupations officielles, les embarras et les soucis que lui donnent les brahmes. Il touche deux mille roupies[1] de traitement, qui suffisent amplement à ses besoins, la vie étant à fort bon marché. Seulement, quand le riz fait défaut, le prix en augmente quelquefois jusqu'au quadruple de celui des temps ordinaires, et alors il règne ici une misère voisine de celle qu'amène la famine. Les serpents aussi sont un terrible fléau. Peu de semaines se passent sans qu'on lui mande la mort d'une ou de plusieurs personnes causée par les morsures des reptiles.

La conversation s'anima de plus en plus. Je demandai à celui des deux brahmes qui seul savait l'anglais, ce qui lui permit de répondre sans gêne à ma question : « Croyez-vous en Vichnou? — Non, j'ai perdu la foi. — Où et quand? — Dans le collège de Madras, en apprenant l'anglais. — Vous ne croyez donc à rien? — Si, je crois qu'il y a peut-être un Dieu qui dans un autre monde me récompensera ou me punira selon mes mérites et mes démé-

1. La roupie vaut environ 2 francs.

rites. Mais je dois cacher mes idées à ma famille et à mes amis et continuer à me rendre au temple. Autrement je perdrais ma caste. Les brahmes qui n'ont pas étudié dans les collèges anglais sont tous des croyants. Ils fabriquent les idoles et croient ensuite sincèrement à la divinité de leurs ouvrages. » — Tout cela était dit fort simplement, en présence de l'homme de sa caste qui ne comprenait pas et du collecteur, ancien élève du même collège, qui comprit fort bien, mais qui n'eut garde de souffler mot.

Guindy-Park, 31 *janvier*. — Ce charmant séjour, avec ses beaux intermèdes de Bangalore et de Conjeveram, tire à sa fin. Ce matin Sir Donald Stewart est arrivé. Dans l'après-midi nous nous rendons tous à Madras pour la réception du vice-roi et de Lady Ripon. La ville est en fête. Les indigènes, une foule compacte qui représente trois couleurs : le noir de la peau et le blanc et rouge des vêtements, remplissent les rues, les toits, les arbres, les échafaudages des maisons en construction. Aussi dans le sud de la péninsule est-ce un rare spectacle que celui d'un vice-roi. C'est la première et, selon toute probabilité, la dernière visite de Lord Ripon, qui jouit

parmi les indigènes d'une très grande popularité.

Au monde officiel anglais réuni sous un pavillon qu'on a érigé près de la jetée se mêlent quelques Indiens de haut rang. J'y fais la connaissance d'un prince mahométan détrôné, rejeton d'une des plus anciennes dynasties de l'Inde. Il était vêtu de blanc avec une aigrette de superbes diamants dans les cheveux. Mais il aurait été en guenilles qu'il se serait fait remarquer par la dignité de son maintien. A l'observation que lui faisait en ma présence un officier, que l'Angleterre, il y a cent ans, ne possédait dans ce pays que quelques arpents de terre, il répondit : « Le monde est rond », ou quelque chose de semblable.

Le temps est magnifique et la mer, par exception, ressemble à une glace. Le vice-roi quitte son yacht et, accompagné de Lady Ripon et de sa suite, salué par le canon du fort Saint-George, débarque et se rend au pavillon, où il est reçu par le gouverneur et les chefs des différents départements. A une harangue du maire de la ville Lord Ripon répond par un long discours bien tourné et bien dit; mais il évite de toucher aux questions brûlantes qui divisent en ce moment le monde indo-britannique. Cette cérémonie terminée, on se met en mouvement pour Guindy-Park, où le représentant suprême

de la Reine habitera pendant son séjour dans la présidence.

Il y avait plus de six milles à parcourir. Sur ce long trajet, où les arcs de triomphe ne faisaient pas défaut, les indigènes formaient une haie non interrompue. Cette nuit, Guindy déploie toutes ses magnificences. Grand banquet, feu d'artifice, concert dirigé par le chef de la musique du gouverneur, le grand Stradiote digne d'un sourire approbateur de l'immortel Strauss. N'oublions pas de noter que l'orchestre se compose d'indigènes, ses élèves. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de voir le vice-roi avec sa suite, le commandant en chef de l'armée de l'Inde avec ses aides de camp et tant d'autres hôtes notables, logés à Guindy-Park. Ce miracle s'opère au moyen d'un certain nombre de tentes très confortables qu'on a dressées dans le parc. C'est la méthode pratiquée en pareille occasion. Les murs d'un Anglo-Indien sont élastiques comme son hospitalité : il y a toujours de la place pour les amis.

Le vice-roi se rend à Hyderabad pour installer le jeune nizam, le plus puissant des princes feudataires, en termes officiels, pour lui donner

« l'investiture des pouvoirs administratifs ». Il a eu la gracieuseté de m'inviter à l'accompagner dans ce voyage. J'aurai donc la bonne fortune d'assister à un acte sans précédent dans l'histoire de l'Inde[1].

1. Après l'extinction de l'ancienne dynastie de Golconde, qui eut lieu sous le règne de l'empereur Aurangzeb, un soldat de fortune mahométan s'empara des territoires de l'ancienne famille régnante et devint, avec le titre de nizam, le fondateur de l'État de Hyderabad. Le nizam actuel est son neuvième descendant. Les princes de cette ligne ont toujours été amis de l'Angleterre.

En 1818, la principauté, déchirée par des factions et dévastée par les Pindarris, un ramassis de flibustiers, n'échappa à une destruction certaine qu'à la suite d'une intervention armée du gouvernement de l'Inde. Afin de consolider le pouvoir du nizam, un corps de troupes britanniques, qui existe encore, appelé *contingent de Hyderabad*, fut mis à sa disposition avec obligation pour lui d'en payer la solde.

Le *contingent de Hyderabad* et une autre troupe dite *force subsidiaire*, concentrés dans les cantonnements de Sikanderabad et Bolaram, à neuf et douze milles de la cité de Hyderabad, forment, au centre du Dekhan, un noyau militaire dont on comprend l'importance.

Le nizam jouit d'un revenu de trois millions de livres sterling et entretient, outre 5000 hommes de « troupes réformées », une armée irrégulière de plus de 40 000 hommes. Il a en outre à ses gages une garde abyssinienne.

Les principaux nobles, umaras, émirs ou nabobs, s'entourent de bandes armées parfaitement indépendantes de l'armée du nizam. La dynastie régnante et la grande majorité des nobles ont embrassé l'islamisme. L'État de Hyderabad comprend la majeure partie du Dekhan central et couvre une étendue de territoire égale à l'île de la Grande-Bretagne. Il compte près de dix millions d'habitants.

Hyderabad, du 1er au 7 février. — Le train du vice-roi quitte la gare de Madras à midi. Le pays est d'abord plat, puis ondulé ; plus loin on aperçoit les contreforts du plateau. A une station se présentent deux grands zemindars richement vêtus. Lord Ripon quitte le wagon et, assis sous un dais, reçoit leurs hommages.

A la station Ballypully, située au milieu d'un *jungle* et mal famée par suite des visites fréquentes de tigres, on nous fait descendre de wagon pour nous montrer deux cages en maçonnerie et munies d'une forte grille, bâties aux deux extrémités de la gare, non pour y enfermer les fauves, mais pour servir de guérites aux aiguilleurs.

A la nuit tombante, grande réception dans la gare de Cuddapah, richement décorée dans le goût du pays. Il y avait de la musique, des nautchnies qui dansaient et une masse de peuple. M'y étant mêlé, je m'apercevais bientôt que j'étais le seul Européen de la compagnie, lorsqu'on vint m'avertir qu'il faut éviter le contact des foules à cause des maladies qui règnent dans le pays : le choléra et surtout la petite vérole. Vite, en wagon.

Ce matin, à la station de Wadi, la première sur le territoire de Hyderabad, le vice-roi a été reçu par deux gros personnages envoyés à sa ren-

contre ; le peshkar, oncle et beau-frère du nizam, un vieux décrépit, qui se perd dans son uniforme galonné à la turque, et un jeune homme, grand et gros garçon de dix-neuf ans, à l'air hautain, portant également un costume diplomatique ottoman et parlant l'anglais avec facilité. C'est le fils aîné de Sir Salar Jung, le premier ministre du nizam, qui fut pendant de longues années le véritable régent du pays, et qui était l'ami des Anglais à l'époque de la révolte de 1857. Il est mort l'année dernière. Le fils, malgré sa jeunesse, prétend à la succession du père. Cette grosse question de la nomination du divan se décidera pendant la visite du vice-roi.

Nous voilà bel et bien sur le plateau du Dekhan. Une plaine à perte de vue. Partout des rochers peu élevés. Quelques étangs, quelques rizières. Quelques troupeaux de bétail dont la maigreur répond à la condition du sol, aride et desséché. Le peuple en haillons, les huttes à l'avenant. Quelle différence avec l'Inde britannique ! Le pays, presque complètement dépourvu d'arbres, me rappelle certaines parties du Karst, mais, au fur et à mesure que nous approchons de la capitale, il devient de plus en plus accidenté, et à la fin vraiment pittoresque. Les blocs de basalte qui couronnent des mamelons isolés affectent des formes de châteaux forts.

Les mêmes motifs se répètent au loin. L'horizon est immense.

Vers cinq heures de l'après-midi, nous entrons en gare. Le nizam reçoit le vice-roi sous une tente magnifique et l'accompagne à la voiture. Sur le passage se tiennent, droits et immobiles, des jeunes gens qui représentent des idoles de la mythologie hindoue. Ils ont la figure ou dorée ou laquée en bleu, en vert, en rouge. Ce sont autant de statues. L'illusion serait complète sans le roulement de leurs gros yeux noirs. Ces dieux en chair et en os m'ont causé une vive impression. On me dit que ce spectacle ne se voit qu'aux plus grandes solennités. Dernièrement une de ces idoles tomba foudroyée par la mort. La transpiration, arrêtée par l'enduit dont on lui avait couvert le visage et plusieurs parties du corps, l'a tué. Pauvre garçon ! on l'avait trop bien doré.

Des voitures du nizam conduisent Lord et Lady Ripon et tout leur monde à Bolaram, où se trouve la maison de campagne du résident. Son habitation habituelle est un palais monumental de style italien, copié sur celui des vice-rois à Calcutta. Il est situé dans le faubourg Chaddargat, hors des murs de la capitale. De Bolaram à Hyderabad on compte douze milles.

Ce séjour de Bolaram offre un caractère essentiellement militaire. On y voit réunis, outre les troupes, Sir Donald Stewart, commandant en chef de l'armée de l'Inde, Sir Frederic Roberts, commandant de l'armée de Madras, le colonel Rey, commandant de la « force subsidiaire », et le général Gough, commandant du « contingent de Hyderabad », tous avec leurs ladies et leur état-major. C'est avec un vif plaisir que je vois arriver le gouverneur de Madras et Mme Grant Duff. Les lunchs, les dîners, les feux d'artifice, les revues, se succèdent sans interruption. Sous deux tentes magnifiques prêtées par le nizam, le peshkar, sans y jamais paraître, tient table ouverte. Dans le somptueux messhouse du « contingent », le résident offre un banquet au vice-roi et au jeune prince. Dans la matinée on se rend visite. C'est un mouvement perpétuel. Et après les militaires, les dames, comme de raison, sont le plus en évidence. Il y a bien dans les cantonnements quelques cas de choléra et il y en a beaucoup dans Hyderabad, mais on n'y fait pas attention. La partie culinaire des festins est confiée au grand signor Pelliti, confiseur italien à Calcutta et à Simla. Cet homme hors ligne est arrivé dans l'Inde, il y a quelques années, avec un assez léger bagage. Heureusement il n'a pas oublié d'apporter son esprit fertile, son art et

son activité. Aujourd'hui c'est un homme riche. Fournir tous les jours, au fond du Dekhan, à un nombre de convives incalculable, des repas dignes d'un Chevet, cela témoigne certainement d'un génie de premier ordre. J'allais me faire présenter à ce grand Vatel, qui a trop d'esprit et trop de ressources pour jamais s'embrocher, lorsqu'il eut la gracieuseté de me prévenir et de m'exposer le mécanisme ingénieux au moyen duquel il arrive à faire venir, à l'heure voulue, de Calcutta, de Bombay, d'Angleterre, les bonnes choses requises pour satisfaire une si noble compagnie.

Rien de joli et d'animé comme *Main-Street*, la grande rue du camp improvisé près de Bolaram : une foule de tentes élégantes abritent les hôtes du nizam. Pour ma part je suis parfaitement casé dans un bungalow occupé par le commandant en chef de l'armée de l'Inde. Tout le monde a l'air gai, en train, insouciant. Non, je me trompe : pas tout le monde. On voit aussi des physionomies sérieuses et préoccupées. A côté de la pompe militaire et des plaisirs mondains, se joue un petit drame sérieux.

La visite du vice-roi à Hyderabad, où jamais

aucun de ses prédécesseurs n'a mis le pied, est considérée comme un événement. Et par l'étendue de son territoire et le nombre de ses sujets, par ses ressources financières et militaires, le nizam occupe le premier rang parmi les princes feudataires de l'Inde. La situation géographique de ses États, au centre de la péninsule, ajoute à son importance. A un moment donné, il pourrait devenir — de grandes autorités militaires l'affirment — l'arbitre des destinées de l'empire Indien. L'histoire de la grande rébellion de 1857 en fournit, pour ainsi dire, une preuve négative. Le grand État de Hyderabad n'y prit aucune part. Aussi dans le midi de l'Inde la tranquillité ne fut pas troublée un instant. Dans le cas contraire, on s'accorde à le penser, l'insurrection aurait gagné tout le Dekhan, les anciens États des Mahrattes, le Karnatic, Mysore et jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule. Les troupes anglaises auraient été forcées d'évacuer l'intérieur et de se concentrer dans les capitales des présidences. L'Inde était à reconquérir.

Le mérite de l'abstention du nizam pendant la crise de 1857 revient à Mir-Turab-Ali Moukhtar-Oul-Moulk, gouverneur de l'État, mieux connu en Europe sous le nom de Sir Salar Jung.

Ces faits, presque contemporains, sont encore

plus ou moins présents à la mémoire de tout le monde, et au besoin on les trouve consignés dans tous les manuels historiques. Cependant j'aime à me faire raconter les événements par des témoins oculaires, surtout quand ces témoins ajoutent au prestige de leur expérience une connaissance approfondie des hommes et des choses du pays.

« L'État du nizam, m'a-t-on dit, est très considérable ; il occupe une grande partie des régions centrales du Dekhan. A l'ouest de la ville de Hyderabad, le terrain est plat et peu fertile ; à l'est commencent, à une centaine de milles de la capitale, des forêts magnifiques d'une immense étendue. La population reste un peu au-dessous de dix millions d'âmes, mais, vu sa grande étendue, le pays semble mal peuplé. Au commencement du siècle, Hyderabad était livré à l'anarchie. Les Pindarris, des bandes de flibustiers, avaient envahi le territoire. Ils massacrèrent les populations, brûlèrent les récoltes, dévastèrent le pays. Le nizam étant impuissant à se défendre, trois armées anglaises pénétrèrent dans la principauté et y rétablirent l'ordre et la tranquillité. Ce fut alors, en 1818, qu'un traité conclu avec le prince régla les relations qui désormais devaient exister entre lui et le gouvernement anglais. (En d'autres termes : le prince, en re-

tour des services rendus par l'Angleterre, lui cédait une partie de ses droits de souverain.) Le nizam et la majeure partie des nabobs ou grands nobles, dont plusieurs se trouvent alliés par le sang à la famille régnante, sont musulmans, mais l'immense majorité du peuple est restée hindoue.

« Pendant trente ans le gouvernement a été exercé par le premier ministre, Sir Salar Jung. Les nabobs tâchèrent de s'emparer du pouvoir, mais Salar a toujours su les tenir à distance. Ces nobles n'ont reçu aucune instruction et sont incapables de gouverner, ce qui, dans l'intérêt de la chose publique, est regrettable, ne fût-ce que parce que les grands biens-fonds qu'ils possèdent pourraient au besoin servir comme gages de leur fidélité. La corruption, l'arbitraire, l'absence complète de justice formaient naguère les traits caractéristiques du gouvernement. Salar Jung, qui par lui-même était un honnête homme, a amélioré cet état de choses, mais il n'est pas parvenu à opérer des réformes sérieuses. La cour de Hyderabad a été et est un foyer d'intrigues. Depuis un ou deux ans, l'esprit d'innovation ou d'imitation de l'Europe commence à se faire sentir. Il y a des nabobs qui font donner une éducation anglaise à leurs enfants.

« Sir Salar Jung a, dès le début de la rébel-

lion de 1857, pressenti le triomphe final des armes anglaises. Il s'est donc déclaré en notre faveur ; et, conservant, non sans peines et sans risques, cette attitude amicale, il a rendu à l'Angleterre un très grand service. Mais il ne nous aimait pas. Sa conduite par rapport à Bérar l'a bien prouvé. Le gouvernement de l'Inde, il y a plus de cinquante ans, a jugé nécessaire de s'emparer de cette province du nizam, tout en évitant d'en prononcer l'annexion formelle. Depuis lors il l'administra comme si elle faisait partie de ses États. Bérar, tranquille, prospère et, content sous notre gouvernement, offre un contraste frappant, par la richesse comparative de ses habitants, avec les conditions misérables où se trouvent les sujets du nizam.

« Voici la cause ou le prétexte de cette annexion déguisée mais complète. Le prince avait été sauvé en 1818 par notre intervention armée. Après que nos trois corps d'armée eurent évacué son territoire, il se vit de nouveau menacé, et ce fut alors que, sur sa demande et avec l'obligation, qu'il n'a jamais remplie, d'en payer la solde, un corps de troupes anglaises appelé *contingent de Hyderabad* fut mis à sa disposition. Le prince manquant à ses engagements, le gouvernement général fit saisir Bérar[1]. Le revenu de

1. 1831.

cette province sert à couvrir les frais du contingent et de l'administration de la province. Le surplus est remis au nizam. Pendant sa longue carrière ministérielle ou, pour mieux dire, pendant trente ans qu'il a exercé le pouvoir suprême et absolu, Sir Salar Jung n'a eu qu'une idée en tête, celle de recouvrer Bérar. C'est pour cela qu'il se rendit en Angleterre. Il y fut reçu, fêté et traité avec les honneurs qu'ordinairement on n'accorde qu'à des princes du sang; mais, quant à l'affaire qui l'avait amené, on le renvoya aux décisions du vice-roi. Revenu dans l'Inde avec une opinion exagérée de son importance, il se montra à propos de Bérar plus exigeant que jamais, et ses rapports avec Calcutta se tendirent sensiblement. Cependant, grâce à l'intervention de Lord Ripon, un revirement favorable semblait s'opérer dans son esprit, lorsque, l'an dernier, le choléra l'enleva dans l'espace de quelques heures.

« Sir Salar Jung était un nabob dans le grand sens du mot. Il avait la main ouverte, était en vérité plus que dépensier, bâtissait constamment, et, quoique son revenu se montât à cent vingt mille livres sterling, laissa pour un million de dettes.

« Après la mort de cet homme d'État, un conseil de régence, composé de quatre grands

nabobs, fut institué. Le jeune Salar Jung, fils aîné du ministre, est du nombre. Il a passé quelques années en Angleterre, et jouit ici parmi la jeunesse d'une grande popularité et, de plus, de l'amitié du jeune nizam. On suppose que c'est sur les conseils des régents que, l'hiver dernier, lors de l'exposition, le prince, accompagné de ces hauts fonctionnaires, vint à Calcutta et demanda au vice-roi de lui donner l'investiture à Hyderabad, et de lui choisir un premier ministre. »

C'est en se rendant à ce double désir que Lord Ripon est venu ici.

Le premier ministre a toute l'administration entre ses mains. Le nizam règne, mais ne gouverne pas. Le premier ministre est donc un personnage fort important. Lord Ripon avait à choisir entre quatre candidats, tous impossibles, l'un à cause de son infirmité, un autre eu égard à son incapacité, le troisième vu une réputation trop bien établie, enfin le quatrième à cause de sa jeunesse. Or, comme la jeunesse est un défaut dont on se corrige tous les jours, et que le nizam favorisait la candidature de cet adolescent d'État, le vice-roi se décida en sa faveur, et Salar Jung *junior*, âgé de dix-neuf ans, le fils du ministre défunt, fut nommé premier ministre. On raconte que, pour laisser à ce jeune homme le temps de mûrir, on a proposé au nizam d'ajourner pour

quelques années la nomination du premier ministre. Il doit avoir répondu : Mais que feraije pendant cet intervalle ? Évidemment il comprend sa mission, qui est de jouir et non de gouverner.

Je continue d'inscrire sur mes tablettes les renseignements recueillis dans le milieu où je me trouve et qui, à titre d'appréciations de faits que tout le monde sait, me semblent offrir de l'intérêt, non aux personnes qui connaissent l'Inde, mais à celles qui ne la connaissent pas.

Les princes nommés feudataires règnent sur soixante millions d'âmes. L'ensemble de la population de l'Inde britannique, y compris ce chiffre, est de deux cent cinquante-cinq millions [1]. Voici

1. Les États feudataires les plus importants en dehors du Nizam sont ceux de : Mysore, cinq millions d'habitants : revenu, un million de livres sterling ; — Baroda : population, plus de deux millions ; revenu, un million un quart ; le prince porte le titre de *Gaekwar ;* il est Hindou ; — Gavalior ; le maharaja, appelé le *Sindia*, est Mahratte et par conséquent Hindou ; il règne sur une population d'Indiens mahométans. Pendant son long règne et notamment pendant la grande rébellion, il a toujours été fidèle ami des Anglais. Population, deux millions trois cent mille âmes ; revenu, un million cent mille livres sterling. Dans son État les impôts sont modérés, mais ses agents, mal surveillés, commettent

la situation de ces princes à l'égard du gouvernement britannique : Ils ont renoncé au droit d'entretenir des relations diplomatiques entre eux et avec des puissances étrangères et à celui de faire la guerre. Antérieurement à l'année 1818, c'est-à-dire à l'époque de la dissolution de l'empire des Mahrattes et du détrônement du Peshwa dont les États furent incorporés à l'Inde britannique, et avant la pacification, par les armes anglaises, de l'État de Hyderabad, la Compagnie des Indes avait l'habitude de négocier et de conclure des traités avec ces princes sur le pied d'une parfaite égalité. Cette phase appartient à l'histoire. Depuis les événements que je viens de rapporter, les princes sont devenus des vassaux de la couronne d'Angleterre, et ce fait a été tacitement reconnu par eux lorsque en 1877

impunément de grandes exactions. — Holkar, également Mahratte, règne sur Indore, et, comme Sindia, est étranger au pays qu'il gouverne. Il perçoit des impôts fort élevés, mais tient ses fonctionnaires sous une stricte surveillance. Population d'Indore, sept cent mille habitants; revenu, cinq cent mille livres sterling. Les maharajas rajpoutes, très nombreux, sont de la même race que leurs sujets, qu'ils traitent comme des membres de leur famille. De là le grand attachement du peuple pour ses princes. Dix-huit d'entre eux sont placés sous le contrôle de l'agent général résidant à Mont-Abou. Il y a encore un grand nombre d'autres feudataires éparpillés dans toutes les parties de l'Inde. Ce qui précède suffira pour faire comprendre l'importance de cet élément.

la reine Victoria prit le titre d'impératrice de l'Inde. Mais, si aujourd'hui on ne signe plus de conventions avec les feudataires, les traités jadis conclus restent toujours en vigueur. Seulement les cas où le gouvernement de l'Inde ou les princes les invoquent sont devenus fort rares. Quand le vice-roi et son conseil le jugent nécessaire, ils imposent d'autorité aux princes feudataires des obligations ou restrictions qui ne se trouvent pas dans les anciens traités. Voici quelques-unes de ces restrictions. Défense d'importer des armes de certaines catégories. Défense d'employer dans leur armée ou dans l'administration, sans une permission du vice-roi, qui est rarement accordée, des officiers ou fonctionnaires européens. Obligation de se soumettre aux règlements en vigueur dans l'Inde britannique par rapport aux chemins de fer et au service de la poste.

Les restrictions des droits de souveraineté ainsi imposées aux feudataires ne sont pas partout les mêmes. Plus ou moins de liberté leur est laissée selon les événements qui ont amené la transformation de princes indépendants en vassaux déguisés.

Comme compensation des sacrifices qu'il leur a demandés, le gouvernement de la Reine a pris l'engagement de les défendre contre toute agres-

sion du dehors et, en cas de rébellion, contre leurs sujets.

Des résidents nommés par le vice-roi et placés sous la direction du secrétaire d'État pour les affaires indiennes, c'est-à-dire étrangères, sont accrédités près de ces princes. Ils ont pour mission de veiller à ce que ceux-ci remplissent les obligations contractées envers le gouvernement de l'Inde, et d'exercer un certain contrôle sur l'administration de leurs États. Ce sont des surveillants et des conseillers. Ils font, m'a-t-on dit, de la diplomatie du haut en bas.

Il y a des personnes qui pensent que les chefs des grands États éprouvent, à l'exception d'un seul, naturellement et au fond de leur âme, peu de sympathie pour l'Angleterre, parce que c'est le gouvernement de l'Inde qui les empêche de s'emparer des territoires des petits feudataires. Ceux-ci voient au contraire dans le gouvernement de l'Inde leur protecteur naturel contre les grands.

Le vice-roi, les feudataires et les résidents, surtout ces derniers, se trouvent quelquefois à l'égard les uns des autres dans une situation difficile, pour ne pas dire fausse. Rien ne serait plus facile que de trancher le nœud en recourant à l'annexion. Ce serait revenir à la politique de Lord Dalhousie, qui fut, selon mon interlocuteur (mais cette opinion est fortement combattue par

d'autres autorités), la cause indirecte mais véritable de la grande rébellion de 1857. Le gouvernement de l'Inde est parvenu à convaincre les princes qu'il a formellement renoncé à toute arrière-pensée de les déposséder de leur trône, et il a obtenu par là, indirectement, une garantie du maintien du *statu quo* et de la tranquillité de la péninsule. Si les grands princes pouvaient raisonnablement soupçonner le gouvernement de l'Inde de caresser de nouveau des projets d'annexion, ils recommenceraient à conspirer entre eux, et les plus faibles, aujourd'hui par leur intérêt attachés à l'Angleterre, tâcheraient de se sauver en passant, en temps utile, dans le camp des grands. L'éventualité d'une guerre européenne où l'Angleterre se trouverait engagée pourrait alors devenir, mais seulement dans la supposition qu'on fût revenu à la politique d'annexion, le signal d'une nouvelle rébellion.

Le nizam entretient une nombreuse armée; mais les grands umaras aussi ont leurs troupes à eux. Aucun lien, aucun commandement général ne relie ces petites forces avec celles du prince. Chacun de ces nabobs a son infanterie,

sa cavalerie, son artillerie, et, malgré la défense, bon nombre de petits condottieri européens, pour la plupart aventuriers de bas étage, servent sous les divers drapeaux des grands de l'État. C'est, on le voit, la guerre civile organisée pour l'heure voulue. Les cantonnements du nizam grouillent de femmes et d'enfants. Chaque soldat a le droit d'y héberger son épouse, sa mère, sa grand'mère, si elle existe, ses belles-sœurs. On trouve dans ces troupes quelques officiers européens, anglais et autres, qui servent avec le consentement du vice-roi, et grand nombre d'*Eurasiens*. C'est ainsi qu'on appelle dans l'Inde ceux qui descendent d'un père européen et d'une mère indigène. Depuis des générations ils se marient entre eux et forment un élément d'une certaine importance. On admet qu'ils ont l'esprit mobile, mais on leur attribue, peut-être à tort, les défauts, sans les qualités, des deux races. Ils sont tous chrétiens et pour la plupart catholiques. L'élément goanais est parmi eux fortement représenté.

J'ai déjà parlé de la « force subsidiaire » et du « contingent de Hyderabad », cantonnés à Bolaram et à Sikhanderabad, et formant un ensemble de cinq à six mille hommes. Ces cantonnements sont, avec ceux de Bangalore et de Pouna, les plus considérables et les mieux construits de

l'Inde. Au centre s'élève un petit fort, le *Zwing-Uri* de Hyderabad.

Ce matin le nizam est venu à Bolaram rendre visite au vice-roi. Le durbar fut tenu dans une salle de la résidence qui donne sur le perron devant lequel s'arrêtent les voitures. A l'heure indiquée, le prince arriva dans un carrosse anglais jaune, à quatre chevaux, avec harnais de la même couleur, qui est celle de la famille régnante. Sa suite se composait de plusieurs nobles, parmi eux les membres de la régence, qui tous les quatre briguent la place de premier ministre. Ils portaient un uniforme brodé. Leur coiffure seule rappelait l'Orient.

Le vice-roi, en toilette du matin, mais décoré de son ordre, reçut son hôte sur le seuil de la porte, se mit sur une chaise argentée et ornée de dorures et fit asseoir le nizam à sa droite sur un siège plus bas que le sien, également argenté, mais sans or. Les nobles prirent place à la droite de leur prince; M. Durand, ministre pour les affaires indiennes (étrangères), les commandants de la force subsidiaire et du contingent de Hyderabad, les officiers et secrétaires, à la gauche de Lord Ripon.

Le nizam a dix-sept ans et demi et est déjà père d'un fils et de deux filles. Il a le teint foncé, les traits réguliers, une expression qui ne dit rien encore. Ses cheveux noirs très longs lui tombent sur la nuque en se repliant naturellement par le bout. Une conversation banale à haute voix entre le vice-roi et le prince ne dura que quelques minutes. A tout ce que Lord Ripon disait, le nizam répondit par un simple oui. C'est un bon commencement dans l'intérêt des deux partis ; il fera bien de continuer ainsi. Les nobles et gentilshommes de sa suite furent ensuite présentés. Ils défilèrent devant le siège du vice-roi en s'inclinant, les vieux profondément, les jeunes légèrement, tous en lui présentant la poignée de leur épée que, selon l'usage du pays, il toucha des doigts. On leur servit alors l'*attar* et le *pân*, eau de rose et poivre, et la séance fut levée.

Enfin le grand jour, le 5 février, arriva. C'était une rude tâche pour Lord William Beresford, secrétaire militaire et, pour ce voyage, maréchal de cour du vice-roi, d'organiser le cortège qui devait se rendre solennellement à la cité de Hyderabad. Aux yeux des Orientaux la moindre infraction aux règles de l'étiquette est consi-

dérée comme un manque d'égards, sinon comme une offense. Mais tout se passa à merveille.

A neuf heures du matin le vice-roi avec toute sa suite quitta Bolaram. Les généraux et le gouverneur de Madras le précédèrent dans des carrosses de gala, suivis des voitures de leurs secrétaires et aides de camp.

Le durbar se tint au palais dans une immense salle à double nef transversale. Les troupes du nizam, échelonnées dans le jardin et visibles à travers les nombreuses portes cintrées qui y mènent, offraient un spectacle vraiment magnifique. Derrière le jardin, une grande mosquée et d'autres constructions mauresques formaient le fond du tableau. On m'avait dit que Hyderabad était le type de la ville indienne, et j'ai retrouvé ici le Caire. Aussi, malgré la beauté du spectacle, j'éprouvai un petit désappointement. Pas même d'éléphants! Et cependant le prince en possède un grand nombre ; mais en Europe on n'en voit que dans les ménageries, et non aux fêtes et revues, et ici, sans aimer l'Europe, on la copie. En effet ce n'était pas l'Inde, c'était plutôt l'Égypte et le khédive en voie de transformation d'après des modèles européens imparfaitement compris. Je dois en dire autant de l'apparence des nobles. Au fond de la salle, devant une sorte d'alcôve, on voyait, assis à côté l'un de l'autre,

le vice-roi en grand uniforme et le nizam couvert de pierreries. Parmi les grands dignitaires, le jeune Salar Jung occupait déjà la première place. Ses compétiteurs ne purent dissimuler leur dépit. Le vice-roi, avec le prince et toute l'assemblée, se leva et, au milieu d'un profond silence, lut un long exposé qui à plus d'un point de vue m'a paru remarquable. C'était le souverain qui parlait à son vassal, le père à son fils. Le nizam avait l'air nerveux. Il pensait probablement moins aux paroles qu'il entendait qu'à celles qu'il devait prononcer lui-même. Il parla d'une voix basse. Le papier tremblait dans ses mains. Mais peu à peu il se rassura et parut fort content lorsqu'il fut arrivé à la fin de son *discours vierge*. M. Durand lut ensuite une traduction persane de la harangue de Lord Ripon, que les nabobs écoutèrent avec une attention visible.

La lecture terminée, le vice-roi remit un sabre d'honneur au prince et le lui ceignit de ses propres mains ; il en remit aussi au jeune Premier, au Peshkar et à Shamsul-Umara. On servit ensuite l'attar et le pân, et le durbar, qui avait grand air, prit fin. Il avait duré environ une heure.

Le soir, seconde visite à Hyderabab. Cette fois-ci, c'est pour assister au banquet du nizam et voir la grande illumination, qui coûte je ne sais combien de lakhs. Le chiffre qu'on m'a donné m'a paru fabuleux. Je n'essayerai pas de dépeindre cette fête. Le duc de Wellington répondit à quelqu'un qui lui demandait des matériaux pour la description d'une de ses batailles : « On ne décrit pas une bataille, pas plus qu'un bal » ; et j'ajouterai, pas plus qu'une illumination qui s'étend sur une dizaine de milles carrés. Le spectacle qui se déroula devant nous lorsque notre voiture eut franchi, du côté de la capitale, les dernières maisons de Sikhanderabad, nous transporta dans un monde féerique. Des lampions semblables à des lanternes vénitiennes le long de la chaussée, sur la rivière Musi, sur les étangs, devant nous, à côté de nous, partout. La pleine lune faisait vainement concurrence à cette mer de feu aux mille couleurs. En dehors de la ville, la foule formait une masse compacte. Dans l'intérieur, sauf les personnes placées aux fenêtres et sur les toits, les rues étaient complètement vides. Sur les places et près de Char-Minar, dont les quatre tours élégantes et sveltes s'élançaient comme des gerbes flamboyantes vers le ciel nocturne, les spectateurs étaient refoulés derrière des barrières. Cette mesure de précaution avait

été jugée nécessaire par la police du nizam, dont la capitale attire des malfaiteurs de toutes les parties de l'Inde. En beaucoup d'endroits c'était donc une fête populaire, moins le peuple. La volonté du maître avait allumé tous ces lampions, sa volonté en a interdit la vue à ses sujets. On reconnaît là l'Orient des *Mille et une Nuits*.

Le palais n'a pu être décoré que par Aladin, et ce n'est pas pour lui faire un compliment que je déclare en conscience n'avoir jamais rien vu de semblable. Les Stuwer de Vienne, les arrangeurs des fêtes du Trocadéro à Paris, du Crystal-Palace à Londres, s'inclineraient avec respect devant sa lampe merveilleuse. Quelle richesse d'invention à côté de tant de simplicité! Quel goût et quel sentiment exquis du coloris! Regardez cette pièce d'eau entourée de balustrades de marbre, des plates-bandes de fleurs, et ces grands arbres du jardin, cette façade du palais percée d'arcades mauresques! Aladin y a répandu des teintes d'une blancheur nacrée. Arbres, fleurs, palais, tout, même la foule bariolée d'Européens, de nabobs, d'officiers et des domestiques du prince, paraît ciselé en argent. Par suite du contraste, malgré la lumière de la pleine lune, la voûte du ciel est noire. Montez sur ces gradins qui mènent à la salle du durbar, et vous

verrez ce graffito magique, argent et crêpe noir, reproduit par l'étang. Dans une autre cour, au centre du palais, des feux multicolores vous éblouissent. Dans une troisième, vous pouvez jouir à cœur joie de fusées et de parachutes qui rappellent un peu trop l'Europe. Mais l'ensemble m'a paru un rêve. La preuve, c'est qu'on entendait de vieux Anglo-Indiens, blasés sur de semblables merveilles, jeter de petits cris d'admiration.

Le banquet eut lieu dans une longue galerie. Trois cents personnes prirent place autour de trois longues tables. Parmi les convives il y avait plusieurs dames anglaises et un grand nombre de nabobs et de grands dignitaires de Hyderabad. J'aurais préféré voir ces seigneurs en vrais musulmans, manger avec leurs doigts dans de gros plats d'argent massif, au lieu de faire usage d'assiettes de porcelaine anglaise et de manier, assez adroitement d'ailleurs, leurs fourchettes et leurs couteaux en similor. Mais, tout récemment, ils ont commencé à faire initier leurs chefs à nos mystères culinaires, et ils s'offrent mutuellement des dîners en règle. C'est par la cuisine qu'ils entendent entrer dans le grand caravansérail dit le monde civilisé. Ceux d'entre eux qui ont des titres à la parenté du prince portaient, comme lui, sur leur bonnet un diadème en or enrichi de

diamants. Comme le banquet se prolongea bien avant dans la nuit, je pus étudier à loisir la physionomie du nizam. Il avait l'air intéressant, et, malgré sa grande jeunesse et un certain embarras, qui ne peut être de la timidité, malgré une taciturnité qui semble innée, il m'a paru ce qu'il est réellement, un grand potentat[1].

Déjeuné chez M. et Mme Grant Duff, qui occupent une maison de campagne bâtie près de Bolaram par le défunt Sir Salar Jung. C'est une jolie villa italienne avec quelques grandes pièces où l'on voit des copies de tableaux célèbres des grands maîtres italiens : des Raphaëls, des Titiens, un portrait de Garibaldi et, au jardin, des copies en marbre de statues antiques ! Je me demande l'explication psychologique d'un fait si curieux : voilà des gens qui ne vous aiment pas, vous Européens, et qui néanmoins vous imitent ! Certes ce n'est ni le goût ni l'entente de l'art qui les poussent à payer au poids de l'or des croûtes assez médiocres. On n'imite que celui qu'on croit son supérieur. On veut s'élever à son niveau.

1. Peu de temps après son installation, il eut un accès de choléra qui mit ses jours en danger.

C'est un sentiment naturel et même louable. Et c'est, dans le cas donné, un symptôme très heureux pour les maîtres de l'Inde. Mais alors pourquoi leur répéter sans cesse et leur enseigner dans les collèges que vous avez fondés qu'ils sont vos égaux? Ils sentent qu'ils ne le sont pas; mais vous pourriez bien finir par le leur persuader.

Dans ce pays, la demi-heure qui précède et suit l'aube est d'un charme indéfinissable. J'erre seul dans les environs de Bolaram. Une balle rouge pointe sur l'horizon. Des éléphants chargés de provisions passent devant moi en allongeant sur la plaine leurs ombres colossales. La brise du matin m'apporte, avec les aromes des fourrés, les sons, adoucis par la distance, d'une musique militaire qui salue le soleil levant.

J'escalade un point culminant. La vue s'étend sur un espace immense. C'est toujours la plaine onduleuse, parsemée de rochers, du Dekhan. A l'ouest vous apercevez les hauteurs de Golconde. Dans toutes les autres directions, les horizons s'enfuient, s'effacent, se confondent avec le ciel. Les mêmes motifs se répètent : des rochers peu élevés bordent des ravins ou couronnent des ma-

melons isolés. On les prendrait pour des châteaux forts, des colonnes, des menhirs, des dolmens. Les lignes et les points foncés que vous voyez sont des arbres : des tamarins, des banyans, des pipols sacrés pour l'Hindou, groupés en quinconces ou plantés en allées le long des routes macadamisées qui sillonnent le steppe, brun clair à cette heure matinale, mais qui reprendra ses teintes couleur de poussière à mesure que le soleil approchera du zénith. Au loin se déroulent des lignes blanches : ce sont les tentes du camp improvisé et les murs d'enclos des bungalows habités par les officiers des deux corps auxiliaires.

L'insalubrité du climat et le manque d'eau amenèrent vers la fin du seizième siècle l'abandon de l'ancienne capitale de Golconde. Elle fut remplacée par Hyderabad, bâtie en 1589 à huit milles à l'est de Golconde. Cette dernière ville, devenue un amas de ruines, n'offre, sauf quelques tombeaux, aucun intérêt. On n'en peut pas dire autant de la résidence nouvelle des nizams. Seulement il n'est pas facile d'y pénétrer. Pour la visiter il faut un permis du résident britannique et un éléphant ou bien une voiture avec une

escorte. Ce règlement s'explique et se justifie par les dispositions peu amicales de la population, surtout de nombreux aventuriers de toute espèce qui infestent la capitale, et par les tracas qu'un incident fâcheux pourrait causer au gouvernement de l'Inde. C'était la veille de notre départ de Bolaram, et un de mes nouveaux amis et moi nous brûlions de visiter cette ville si peu accessible, dont nous ne connaissions que le palais et les rues avoisinantes. N'ayant pas eu le temps de demander un permis et un éléphant, nous nous passâmes de l'un et de l'autre et, pilotés par un Eurasien, nous franchîmes dans une petite voiture et sans escorte l'enceinte de la cité. Pendant cette promenade, qui dura deux heures, personne ne nous molesta.

L'ensemble de Hyderabad frappe par son caractère moderne indo-mauresque et rappelle, comme le palais du prince, certains quartiers du Caire. Rien de gracieux et d'imposant à la fois comme les quatre tours du Char-Minar, reliées par une voûte magnifique qui couvre une plate-forme entourée de balustrades à l'endroit où les deux grandes artères de la ville se croisent. Dans ces rues, le long de maisons à deux étages, avec leurs murs badigeonnés en rouge, leurs fenêtres à persiennes vertes, toutes bâties sur le même modèle, se suit, se presse, se bouscule une foule

d'Hindous, de Musulmans, d'Afghans, d'Abyssiniens, de soldats à l'air débraillé, de dervis et de fakirs dont le fanatisme, vrai ou simulé, se peint sur leurs hideuses physionomies. Fort loin, au-dessus de la cohue, un point noir suivi d'autres points semblables pique notre curiosité. On dirait, dans des proportions colossales, le crâne branlant d'un mandarin coiffé de sa calotte noire à bouton rose. Ou bien serait-ce la capote d'une gondole vénitienne, ornée d'un panache rouge au mépris des lois de la Sérénissime Seigneurie, ou bien la coque d'un bateau lourdement ballotté par la houle humaine ? Non, ce sont des éléphants montés par des nabobs qui se rendent au palais. De longues files de chameaux attachés un par un à la même corde, le cou allongé et le nez en l'air, se heurtent contre des charrettes attelées de bœufs, ou plutôt contre des kiosques posés sur deux grandes roues et occupés par des dames mahométanes en tournée de visites. Les rideaux, de couleurs voyantes, hermétiquement clos en apparence, ne les empêchent pas de voir tout, en les dérobant aux regards indiscrets des passants. Des messieurs habillés avec soin se font porter en palanquin, nonchalamment étendus ou assis sur leurs talons. Ils semblent absorbés dans la contemplation des spirales blanches qui se dégagent de leurs chibouques. Tout le monde est

armé, même les boutiquiers. On nous arrête sur le seuil de la gracieuse mosquée Mekka. Impossible de pénétrer dans l'intérieur et de prier aux tombeaux des nizams.

Dans les quartiers éloignés du centre, la physionomie de la ville change d'aspect. L'animation a fait place au silence et à la solitude; les habitants sont en haillons, les habitations sales et pauvres, les boutiques semblables à des antres, les palais de quelques grands, plus ou moins délabrés. Au milieu des ruines et des immondices, nous apercevons une grande maison toute neuve, bâtie en style mauresque dégénéré. D'après ce qu'on me dit et d'après ce que j'ai pu voir, dans toute l'Inde le goût et l'art hindou et musulman sont en pleine décadence.

Le soleil disparaissait derrière les hauteurs de Golconde, lorsque nous battîmes en retraite, très pressés de rentrer à Bolaram à temps pour le banquet du résident. C'était le moment des adieux et pour moi aussi celui des remerciements aux personnes qui m'ont témoigné tant de bonté. Demain matin, départ général. Après-demain, toutes ces belles tentes auront disparu. Rien ne restera de cette cohue brillante, de toutes ces fêtes, que les souvenirs d'un conte de fées et, comme réalité, le nizam avec son Premier, le résident avec la force subsidiaire et le contin-

gent de Hyderabad. Mais non, il restera encore autre chose, il restera le fait gravé dans les annales de cet immense empire et qui marquera aussi dans l'histoire du gouvernement de Lord Ripon, le fait, sans précédent et si significatif, de l'investiture octroyée au plus puissant prince indigène par les mains du représentant de l'impératrice de l'Inde.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

AFRIQUE AUSTRALE

Pages.

I. La traversée.

(Du 29 juin au 20 juillet.) — Les passagers. — Madère. — Ténériffe. — Le cap Vert. — Les points-morts..... 9

II. Cape-Town.

(Du 20 au 31 juillet; du 26 août au 15 septembre.) — Physionomie de la ville. — La société et le monde politique. — Wynberg. — Constantia. — Bishop's-Court. — Simon's-Bay. — Les sœurs de charité. — La bibliothèque publique. — L'observatoire. — Langalebaleli. — Le Drakenstein. — — Le Paarl. — Fransh-Hoek. — Stellenbosh..... 19

III. Provinces orientales. Cafrerie.

(Du 31 juillet au 15 août.) — Le cap de Bonne-Espérance. — Port-Elizabeth. — Un chemin de fer infesté par des éléphants. — Graham's-Town. — Entrée en Cafrerie. — King-William's-Town et la colonie de Braunschweig. — Magistrats et Cafres. — La côte du Pondoland..... 59

IV. Natal.

(Du 15 au 26 août.) — Durban. — Culture de la canne à sucre. — Agence à Delagoa-Bay. — Les Zoulous. —

Pages.

Pieter-Maritzburg. — L'intérieur d'un chef zoulou. — Aperçu politique..... 97

DEUXIÈME PARTIE

NOUVELLE-ZÉLANDE

I. Les traversées.

(De Cape-Town à Melbourne, du 15 septembre au 5 octobre 1883. — De Melbourne aux Bluffs (Nouvelle-Zélande), du 10 au 15 octobre. — Charmes et inconvénients de la navigation dans les mers australes. — Goélands. — Passagers. — Distances..... 169

II. L'île du Sud.

(Du 15 au 24 octobre 1883.) — Invercargill. — Lac Wakatipou. — Dunedin. — Christchurch. — Une station dans l'intérieur..... 182

III. L'île du Nord.

(Du 25 octobre au 12 novembre 1883.) — Wellington. — Picton. — Nelson. — New-Plymouth. — Kawhia. — Auckland. — Les lacs chauds. — Aperçu politique... 207

TROISIÈME PARTIE

AUSTRALIE

I. Traversée de Colombo a Albany, Glenelg et Melbourne.

(Du 9 au 27 avril 1884.) — Éruptions de volcans sous-marins. — Iles de Coco. — Albany. — Un cyclone. — Glenelg. — Arrivée à Melbourne..... .. 269

Pages.

II. Victoria.

(Du 5 au 15 octobre 1883; du 27 avril au 5 mai 1884.) — Notices historiques. — Effets de la découverte des mines d'or. — Physionomie de Melbourne. — Le chemin de fer intercolonial..... 277

III. La Nouvelle-Galles.

(Du 17 au 29 novembre 1883; du 6 au 20 mai 1884.) — Notices historiques. — Physionomie de Sydney. — Botany-Bay. — L'Université. — Excursions aux montagnes Bleues et sur la rivière Hawkesbury. — Les désœuvrés. 301

IV. Queensland.

(Du 27 novembre au 13 décembre 1883.) — Brisbane. — Darling-Downs. — Rockhampton. — Townsville. — Ile de Thursday. — Aperçu politique..... 326

QUATRIÈME PARTIE

INDE

I. Java, Singapour, Ceylan.

(Du 14 décembre 1883 au 16 janvier 1884.) — Dans les mers hollandaises. — Batavia. — Fanatisme musulman. — Buitenzorg. — Monopole et travail obligé. — Régents et résidents. — Tjandjoer. — Bandoeng. — Le volcan Tangkoebanpraoe. — Visite chez le régent. — La Saint-Sylvestre. — De Batavia à Singapour. — L'élément chinois. — Voyage à Colombo. — Kandy. — Excursion dans les montagnes. — Les Cingalais. — Des Cafres à l'île de Ceylan. — Départ pour Madras..... 385

II. Madras.

(Du 15 janvier au 7 février.) — Arrivée à Madras. — Séjour à Guindy-Park. — Mont-Saint-Thomas. — L'État de Mysore. — Une gare visitée par des tigres. — Le maharaja de Mysore. — Une revue à Bangalore. — L'armée de

Pages.

l'Inde. — Le bal du maharaja. — Les résidents britanniques. — Mgr Coadou. — Assaut d'armes au camp. — Les temples de Conjeveram. — Arrivée du vice-roi à Madras. — Voyage à Hyderabad. — Bolaram. — L'État du nizam. — Sir Salar Jung. — Les princes feudataires. — L'armée du Nizam. — Le durbar du vice-roi. — Le durbar du nizam. — Fêtes à Hyderabad. — Une villa de Salar Jung. — Une promenade matinale. — La cité de Hyderabad..... 431

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ITINÉRAIRES DE Mr LE BARON DE HÜBNER AUTOUR DU MONDE (1871 et 1883-1884)

1°..... Promenade autour du Monde — 1871 2°..... A travers l'Empire Britannique — 1883-1884

Gravé par Eichard

1-86

Imp. Fraillery

b/-2006

JV
1026
H8
t.1

Hübner, Joseph Alexander,
graf von
À travers l'Empire
britannique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 06 25 07 005 7